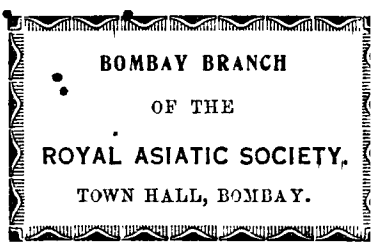
00057907



Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC

WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 15 October, 2018

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES

TOME CINQUIÈME

VOYAGE DANS LE LAOS

TOME PREMIER

MISSION ÉTIENNE AYMONIER

VOYAGE

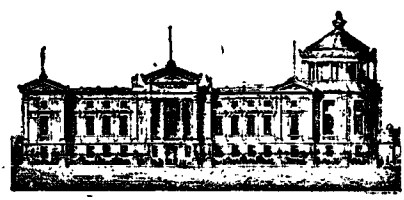
DANS

LE LAOS

TOME PREMIER

AVEC 33 CARTES

57907



Px - 6 - 1

LIBR
OF TI
BOME
BRAN
OF TH
ROYAL ASIATIC

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

1895

ORL
Fo 915.94
Mis/ Voy
57907

Imp. Monrocq _ 3, R. Suger _ Paris

CHAPITRE I

DE KRACHÈCH A KHON

SOMMAIRE

Départ pour le Laos. De Saigon à Krachêch en canonnière. De Krachêch à Sambok en pirogue. Le village de Sambok. Au Prèk Kampir. A Sambaur. Les marchands laociens. Le village de Sambaur et ses pagodes. Le mode de navigation à la gaffe. Tenot Chroum. Les îles nombreuses du grand fleuve. Renseignements sur le prince Vattha. Le Sting Krieng et le Sting Preah. Offrandes aux génies des barques. Une fausse alerte. Les flèches empoisonnées. La pointe de Thbaung Khla, frontière conventionnelle entre le Cambodge et le Laos. Arrivée à Sting Trêng. Cadeaux au Chau. La province de Sting Trêng et les impôts. Les tribus autochtones. Le village de Sting Trêng et ses habitants. Les ruines de Ba Chong. Les dignitaires de Sting Trêng. Le commerce. La ramie. Les esclaves. La monnaie de fer. Les barques laociennes. Envoi de deux escouades de cambodgiens Départ de Sting Trêng. Navigation pénible sous les arbres. Les iguanes. Preah Angkêâl. Cérémonie de la fin du Carême bouddhique. La province de Tonlé Ropou ; commerce ; Sisiet. La navigation à hauteur de l'île de Khon. Arrivée à Tha Sai Snam.

Pendant l'année 1882 et les six premiers mois de 1883, j'avais exploré, particulièrement au point de vue épigraphique, la plus grande partie du royaume actuel du Cambodge et des provinces voisines placées sous la domination du Siam. Il était nécessaire

de parcourir aussi le Laos où s'était étendue l'ancienne domination cambodgienne; et, en juillet, j'avais été demander un passeport à Bangkok, chargeant, pendant ce temps, le Cambodgien An, le fidèle et dévoué compagnon de tous mes voyages, de recruter neuf de ses compatriotes sachant écrire leur langue suffisamment pour les dresser à prendre des notes de voyage, les utiliser dans une exploration rapide du Laos méridional et du royaume de Siam proprement dit. Quand mes préparatifs furent achevés, je m'embarquai, à Saigon, le mardi 18 septembre, sur la canonnière l'*Escopette,* commandée par M. Boitard, lieutenant de vaisseau. A Phnom-Pènh, je m'arrêtai deux jours et j'y pris tout mon personnel qui se composait de dix Cambodgiens et deux domestiques chinois, moi treizième. La vieille *Escopette,* qui avait de longues années de service dans les arroyos cochinchinois, refoulait avec peine le courant du Grand Fleuve, alors à son maximum de crue. Enfin, le vendredi 28 septembre, nous jetâmes l'ancre à Krachêh, chef-lieu du district de ce nom, gros village dont les habitants plantent du coton et se livrent à un commerce assez actif avec les Laociens et les tribus autochtones de la région.

A Krachêh s'arrêtent les bateaux à vapeur, au-dessous des premiers rapides, et par 12°, 28' de latitude nord, 103°, 41', 30" de longitude à l'est de Paris (selon Francis Garnier). Mes bagages furent débarqués dans la *Sala* ou maison commune du village. Je fis visite au gouverneur en lui remettant des cadeaux promis depuis plusieurs mois. Je rencontrai là le Balat ou sous-gouverneur de Sambok dont j'avais, en avril, guéri la fillette d'une vieille plaie suppurante en y appliquant une solution phéniquée très concentrée. La reconnaissance de ce petit service le fit partir immédiatement pour aller me préparer les barques de relai dont j'aurais besoin à Sambok, le district suivant. De son côté, le gouverneur de Krachêh fit diligence, si bien que le

lendemain, vers le milieu de la journée, trois barques, chargées de tous mes bagages, étaient prêtes à partir. M. Boitard, après mon dernier déjeuner à son bord, insista amicalement pour me faire emporter quelques pains de munition. A 2 heures, je pris congé de lui et me mis en route.

Tantôt à la rame, tantôt à la gaffe, nos barques remontent lentement le fleuve en longeant sa rive orientale. Au dessus de Krachêh, nous passons devant l'embouchure du Prêk Koko, l'un de ces canaux intermittents et creusés par la nature qui font communiquer le grand fleuve avec les lagunes ou bas-fonds de l'intérieur du pays. Le Prêk Koko, large de 10 à 12 mètres, vient des Beng «lacs» de Sambok, dit-on. A sec à l'étiage, il porte les eaux du fleuve aux lagunes pendant la crue et, quand les eaux baissent, son courant se renverse, les lagunes se vident en partie dans le fleuve. A 4 heures nous sommes à Thmâ Krê «pierre du lit» grosse roche qui fait saillie sur la rive. Nous sommes forcés d'employer la cordelle pour la doubler. Quand les eaux sont basses, elles laissent à découvert une petite inscription sanscrite burinée sur le rocher. Sous un arbre de la rive est la hutte du Neak Ta Tremul Chhnang «le génie support de marmite». Nous passons ensuite devant l'embouchure du Prêk Khsa, autre canal naturel et intermittent, large d'une dizaine de mètres. De même que le Prêk Koko, il fait communiquer le fleuve avec les marais et lacs intérieurs par un courant alterné selon la crue ou la décrue des eaux. Peu après nous atteignons le village de Sambok où nous couchons dans nos embarcations devant la maison du Balat. Malgré ses promesses et ses démarches, le pauvre homme ne me procurait qu'une petite barque et je dus garder deux des embarcations de Krachêh pour continuer ma route vers Sambaur.

Le dimanche, 30 septembre, avant de partir, je fais un tour dans le village de Sambok. Dans la pagode sont quelques femmes

endimanchées au type de sauvagesses, noires et le nez écrasé. Comme la généralité des pagodes de village au Cambodge, celle-ci, construite sur un petit remblai, présente un toit de chaume posé sur des colonnes. L'autel, en briques et plâtre, supporte une statue du Bouddha plus grande que nature, en bois ou en plâtre verni. Près du temple, dans une petite hutte sont reléguées les antiques divinités ; un Vishnou grossier de plâtre en bas-relief et un petit linga sur socle avec rigole pour l'écoulement des eaux lustrales. Ces dieux ne sont plus que des génies «neak ta». Les Cambodgiens de nos jours leur rendent encore hommage, les invoquent, et en allument leur honneur des petites baguettes odoriférantes.

Vers 10 heures du matin, quittant Sambok nous reprenons notre lente navigation le long de la rive orientale. Un snâng, petit mandarin de Sambok nous accompagne sur sa pirogue avec cables et gaffes de renfort pour nous aider à passer un peu plus loin le rapide dit du Prêk Kampir. S'étalant dans toute sa majesté, le grand fleuve, profond de plus de 20 mètres, roule ses eaux jaunes et impétueuses dans un lit unique qui mesure au moins 2.000 mètres de largeur. A sa surface nagent des bandes nombreuses de pélicans gris. Mes Cambodgiens qui ont tous le cœur un peu serré, au départ pour ce long voyage en pays inconnu, prétendent que la vue de ces pêcheurs ailés les porte à la mélancolie. Ils regrettent aussi de ne pouvoir célébrer en famille la grande fête des morts qui a lieu le lendemain. Nous dépassons les dernières maisons de Sambok au Prêk Kansom Bat, canal naturel de 6 à 8 mètres de largeur qui relie des marais au fleuve. Nous nous arrêtons un peu plus loin, à l'embouchure du Prêk Kampir, gros torrent de 25 à 30 mètres de largeur qui vient des forêts et des monts de l'Est ; sa source est à 15 jours de marche, dit-on. La légende conte qu'un homme appelé Ta Prom, ou bien le dieu Ta Prom «l'ancêtre Bram»,

ayant tiré et manqué deux fois un tigre, celui-ci saisit et enterra les dards. Le Dieu en les déterrant traça le cours du torrent ; d'où le nom de *Kampir* « les deux traits ». Il ne faut voir là qu'un exemple de plus de la grande facilité des Asiatiques a créer des légendes pour forger des étymologies après coup. A l'embouchure du Prêk Kampir, le grand fleuve nous oppose son premier rapide important, et nous employons une partie de l'après midi à faire remonter l'une après l'autre nos embarcations à la gaffe et à la cordelle. Nous passons ensuite devant l'embouchure du Prêk Méchhak (?), canal naturel de 5 à 6 mètres de largeur, qui fait communiquer le fleuve avec des marais, puis devant la bouche d'un autre Prêk dont j'ai oublié le nom. Celui-ci, torrent large de 10 mètres, vient de 5 à 6 jours de distance et sert de limite aux provinces de Sambok et de Sambaur. Nous couchons un peu plus loin, devant l'embouchure du Prêk Sandan canal naturel qui vient des marais à peu de distance ; son lit, large de 7 à 8 mètres, est à sec à l'étiage.

Le lundi 1er octobre, qui correspond au dernier jour du mois khmêr de Phatrebot, jour de la fête des morts appelée *Phchum Bên*, nous nous remettons en route à cinq heures du matin. Nous passons devant l'embouchure du Prêk Samrong, canal naturel et temporaire servant à l'écoulement des eaux des marais dans le fleuve ; puis devant le Prêk Chha Thnol, torrent de 12 à 14 mètres de largeur, qui vient des forêts à 5 jours du fleuve. Au delà nous avons, à gauche, Koh Sâm Thom, en la grande île Sâm. Il y a là des habitations et beaucoup de *tenot* ou palmiers borassus, exploités pour faire du sucre. Plus loin est Koh Sâm Tauch, où la petite Sâm ; celle-ci a quelques palmiers, mais elle n'est pas habitée actuellement. Nous passons successivement devant les embouchures du Prêk Boh qui a 8 mètres de largeur et du Prêk Raha qui en a 6. Ce sont deux canaux naturels faisant communiquer le fleuve et les marais de l'intérieur. Puis

devant le Prêk Damréi « ruisseau des éléphants » ; avec 5 mètres de largeur il sert à l'écoulement des eaux des rizières de Sambaur. A ce ruisseau commence le village de Sambaur, où nous nous arrêtons a 11 heures 1/2, après avoir fait en route deux haltes d'une heure au total. Sur cette rive orientale que nous avons longée, il y a, entre Sambok et Sambaur, un sentier de piétons, mais les cours d'eau à traverser y sont trop nombreux, et il n'est fréquenté qu'aux mois secs.

La journée du lendemain se passa en achats de provisions et en préparatifs pour le voyage à Sting Trêng. Je rencontrai à Sambaur, dix patrons de barques laociennes qui devaient retourner à Sting Trêng. Ils craignaient les pirates, dont la route est infestée, et les gens du prince cambodgien Vatha, prétendant malheureux dont le repaire était à Siem Bauk, à la frontière sur la rive occidentale. Tous ensemble, ils vinrent me demander à voyager sous ma protection. Celui qui portait la parole me rappela qu'il avait aidé, en avril précédent, à la traversée de mes éléphants de Tonlé Ropou à Sting Trêng. Ils me demandaient surtout de ne pas les abandonner une fois en route. « Sur ce point, j'ai une bonne garantie à vous donner dès maintenant, répondis-je. Mes bagages sont trop considérables pour les moyens de transport dont on dispose ici. Je vais donc vous confier 10 caisses, une à chacun de vous, jusqu'à Sting Trêng. De plus, il est bien entendu que vous obéirez à mes ordres tant que nous voyagerons ensemble. » Ceci convenu, ils me donnèrent quelques détails sommaires sur la navigation du grand fleuve entre Sting Trêng et le Cambodge. Quant les eaux sont hautes, le courant, quoique rapide, est assez uniforme, les récifs sont couverts en grande partie, et, avec un bon pilote, les plus grosses jonques chargées descendent sans trop de difficultés. Le principal obstacle aux relations commerciales consiste dans la piraterie qui désole ces régions. Aussi, tout joyeux de la pers-

pective de faire le voyage avec beaucoup plus de sécurité, ils allaient s'empresser d'ajouter à leur chargement primitif de sel des emplettes un peu plus précieuses, en étoffes, vaisselle, poterie, etc. De leur côté, les gens de Sambaur me disaient à titre de renseignement, qu'on louait ici 20 ligatures un batelier pour faire le voyage de Sting Trêng.

Sambaur, par 12°, 48' de latitude nord et 103°, 38', 38" de longitude à l'est du méridien de Paris[1], est le dernier chef-lieu de province cambodgien, lorsqu'on remonte le grand fleuve. Le voisinage de la frontière se fait sentir par une recrudescence de la criminalité. Le gouverneur me conte que la nuit avant mon arrivée on a pillé une case pas loin de la sienne. Les brigands ont enlevé une jeune fille et de nombreux objets. Je fais un tour de promenade dans le village qui compte trois pagodes. La plus rapprochée de la case du gouverneur s'appelle « Pagode au temple laociên » *Vat Prahéar Leô*. Par exception, temple et Bouddha font face à l'ouest. On dit qu'elle a été construite par les Laociens quand ils étaient sous la domination cambodgienne. J'y avais relevé précédemment une petite inscription sanscrite, certainement apportée du dehors. Aujourd'hui, je suis arrêté à la porte par les bonzes, au nombre de cinq, qui me crient de ne pas entrer. Je continue ma route pour ne pas troubler leur confession. Un peu plus bas est la Vat Sambaur appelée aussi Vat Tâsâr mo roï « la pagode aux cent colonnes » qui passe pour relativement ancienne. Son temple et son Bouddha font face au nord, ce qui est encore rare au Cambodge ou la généralité des temples fait face à l'est. Dans cette pagode était la statuette en pierre d'un bœuf à bosse, débris des anciens monuments de la région. Devant le Bouddha est un beau chandelier sculpté, représentant deux serpents enlacés, tête à queue, écailles en os de buffles et

1. D'après Francis Garnier.

d'éléphants et enduits de vernis rouge. Il a près de 4 mètres de long. La légende conte que la pagode aux cent colonnes fut bâtie par un roi Khmêr de Lovêk désespéré de la mort de sa fille enlevée à Lovêk par un crododile et retrouvée au Tonlé Ronpah, au dessus de Sting Trêng. Le père transmit la royauté à son frère cadet et se fit bonze à Sambaur. Le chef ou abbé de cette pagode, qui porte le titre de Louk Arei Khsat, est aujourd'hui encore un Seigneur qui a conservé certains privilèges féodaux et des clients : sauvages ou cambodgiens. C'est sans doute de l'un de ses prédécesseurs que parle Van Wusthof[1] disant : « Sambabœr (Sambaur) est gouverné par un Radia Pourson (Reachéa Poursat ?) qui a sous ses ordres un Tévinia (Chau Ponhéa ?) et des Nappra (Neak Preah ?). Ce fonctionnaire remplace le roi pour toutes les affaires courantes, comme se trouvant sur les frontières du Cambodge et du royaume de Louwen (Laos) ; il est en même temps le chef des prêtres. Toutes les barques qui montent ou qui descendent le fleuve ont à rendre compte à Sambabœr de leur cargaison et de leurs passagers, et doivent faire quelques cadeaux si elles ont besoin d'aide pour le passage. »

La troisième pagode de Sambaur est actuellement abandonnée ; on l'appelle Vat Prahéar Kouk « la pagode au temple du tertre. »

Le mercredi 3 octobre, le gouverneur de Sambaur avait pu à grand peine me procurer trois mauvaises petites barques. Je me remis en route, continuant, ce que je faisais depuis mon départ de Krachêh, à dresser mon personnel cambodgien à se servir de la montre, de la boussole, et à prendre des notes sur la route. La plus petite de nos barques n'avait même pas de soufflage permettant de circuler tout autour ; ses bateliers ramaient et, au

1. Bulletin de la Société de Géographie de Paris. Septembre-octobre 1871, page 255.

besoin, ils tiraient à la cordelle. Sur les deux autres et sur les dix embarcations laociennes, des piqueurs armés de gaffes, longues perches munies d'un croc à un bout et d'une petite fourche à l'autre, s'accrochaient successivement aux branches ou poussaient sur les tiges et troncs de la rive et couraient de l'avant à l'arrière. Un rebord ou soufflage de planches ou de bambous, régnant tout autour de l'embarcation, permettait à chaque batelier de faire un perpétuel circuit. Les Khmêrs appellent ce soufflage *Keda Nhap* « les planches raboteuses ». Ce mode de navigation est plus rapide qu'on ne serait tenté de le supposer à première vue. Mais la marche est souvent retardée par les rapides qui forcent à s'arrêter pour hâler à la cordelle ; il faut dérouler cette cordelle de toute sa longeur et la tirer sur place : les rives boisées ou embarrassées de buissons ne permettant jamais de hâler en marchant.

Nous passons devant la bouche du Prêk Daung « ruisseau des cocotiers » rigole naturelle de 5 mètres de large, servant à l'écoulement des eaux des rizières ; et nous atteignons les premières cases du Phûm Tenot Chroum « village des Borassus en forêt » gros centre qui paraît être l'ancien Sambaur, célèbre, je crois, dans les plus vieilles inscriptions du Cambodge sous le nom de Çambhupura. En le longeant nous passons successivement devant le Prêk Beng Lovéa « ruisseau du lac du figuier », large de 5 mètres, le Prêk Sên, le Prêk Sambuor, le Prêk Chrâp, ceux-ci larges de 3 mètres, et le prêk Taok, large de 6 mètres. Toutes ces rigoles, naturelles je pense, servent à l'écoulement des eaux de la riche plaine de rizières qui s'étend derrière Tenot Chroum. Ce centre, long d'une lieue au moins, est en face d'une île inhabitée, appelée Koh Dak Por « île bénite ». Au dessus, Koh Pout, « l'île du maïs », est aussi inhabitée. Puis, après une halte d'une heure consacrée au déjeuner, nous passons successivement devant le Prêk Thnol Téan, large de 5 à 6 mètres,

qui vient des forêts à quelque distance, le Prêk Sammat qui a la même importance, le Prêk Tasiet, le Prêk Kedol. A notre gauche, de l'autre côté de ce bras de fleuve peu considérable que nous remontons, nous avons dépassé Koh Pout et nous avons Koh Préng, mais les deux îles se croisent et semblent de loin n'en former qu'une seule. Plus haut, nous voyons à gauche, Koh Tenot « l'île des palmiers », la plus occidentale et la plus longue des îles de ces parages. Selon nos rameurs elle va en aval jusqu'à hauteur de Sambaur. En continuant nous passons devant le Prêk Tonléa, petit ruisseau qui vient des forêts du voisinage, il est à sec à l'étiage ; puis devant le Prêk Trening, torrent plus important, large de 12 à 15 mètres, qui vient, dit-on, des villages Penongs ou sauvages, à 5 ou 6 jours d'ici ; aux mois secs il n'a plus d'eau si ce n'est par flaques. Ces renseignements, de même que ceux qui se rapporteront à tous les autres cours d'eau, ont une valeur relative, étant donnés par nos bateliers indigènes. A gauche, nous avons dépassé Koh Tenot et nous sommes à hauteur de Koh Chebar « l'île des jardins » qui est inhabitée; après, c'est Koh Ampil « l'île des tamariniers » où demeurent quelques Penongs ou sauvages ; puis Koh Vêng « l'île longue » et Koh Savan. A droite, nous avons sur la rive le Phum Savan, hameau de 5 à 6 cases, habité par des Khmêrs, gens du gouverneur de Sambaur venus pour faire des *chomkar* ou plantations de riz. Au delà de Koh Savan nous passons un rapide que les Kmêrs appellent Chuo Chrelâm Phok et nous nous engageons dans une passe qu'ils appellent Chrâk Savan. Nous passons devant le Prêk Chrelâm Phok qui a 10 mètres de largeur ; son lit est profond de 4 mètres ; nos bateliers ne savent pas d'où il vient. A notre gauche les îles deviennent très nombreuses, les cambodgiens de Sambaur n'en connaissent plus les noms. Toutes les îles que nous avons succesivement dépassées rétrécissent beaucoup ce petit bras oriental du fleuve, qui est peut-être à sec

à l'étiage; actuellement, les eaux, à leur maximum de crue, recouvrent les roches et les bas fonds et rendent la navigation plus facile.

Vers 4 heures 1/2 nous nous arrêtons pour dîner et coucher au Phum Bandit Chéa, hameau d'une dizaine de cases de Khmêrs, gens du gouverneur de Sambaur. Après avoir fait des petits cadeaux à une femme qui m'avait apporté spontanément quelques œufs et des fruits, je cause du Prince Vattha avec les habitants et les Laociens qui nous accompagnent. On me dit qu'il a tout au plus, autour de lui, une cinquantaine d'hommes valides, vivant misérablement dans de petites huttes, fumant tous l'opium, et tous affublés de titres pompeux de grands seigneurs. L'année précédente (1882), Vattha avait fait installer sur la pointe d'une île un petit poste *de douane*, quémandant ou exigeant un peu de sel des voyageurs, qui le donnaient moitié de gré, moitié de force. La mort du chef de poste qui survint bientôt, fut attribuée à la colère des génies locaux et on abandonna la douane.

Le jeudi 4 octobre, nous repartons vers 6 heures du matin, mais une forte pluie glace nos bateliers. Nous nous arrêtons donc de 8 heures à 11 heures. Puis, nous remettant en marche, nous passons devant l'embouchure du Prêk Rondah, large de 8 à 10 mètres; on ne sait d'où il vient. Vers midi nous atteignons l'embouchure du Sting Krieng, large de 90 mètres environ. Après avoir vainement tenté de traverser à la rame, nous passons avec peine en nous servant de nos perches en guise de gaffes de fond. Le Krieng, très gros torrent, a de l'eau en toute saison; il vient des pays Penongs au-delà du Phum Arach que l'on peut atteindre en 6 jours de Marche. A mi-chemin, c'est-à-dire à 3 jours de l'embouchure, est le Phum Kompong Koï, sur la route qui va de Sambaur à Sting Trêng dans l'intérieur des terres. Au delà du Péam ou embouchure du Krieng nous passons successive-

ment deux rapides appelés Chuo Dèi et Chuo Pongro. *Chuo*, prononcé à peu près *Tiouo*, est le terme qui désigne les rapides en langue cambodgienne. Plus haut, chez les Laociens nous devrons le remplacer par le mot *keng* ou *king*. A ces deux rapides il faut hâler successivement nos embarcations à la cordelle. Vers trois heures nous traversons l'embouchure du Sting Preah, large de 80 mètres environ. Le Preah est un autre gros torrent venant de Khnâng Léach, village Penong à 10 jours d'ici dans l'Est; il a de l'eau en toute saison; toutefois son embouchure est à sec à l'étiage, disent les indigènes. A 4 heures 1/2, nous nous arrêtons pour coucher au Prêk Pon Méchéa dont la source n'est pas très loin dans les bois. Toute cette rive orientale que nous longeons est couverte de grands arbres au feuillage sombre. Le pays est complètement désert. La journée a été pluvieuse, le temps continuellement couvert. Nous atteignons la région mal famée. A la halte du soir, les Laociens allument des baguettes odoriférantes à l'avant de leurs barques, offrent des pincées de riz aux *Ya Néang* les génies des jonques, pour conjurer les périls du voyage. Les Khmèrs qui ont aussi cette coutume l'appellent *Sên kabal tuk*, « faire des offrandes aux têtes des barques ». Quant à moi, bien entendu, j'avais, dès notre départ de Sambaur, distribué des armes et des munitions à mon personnel cambodgien.

Le 5 octobre, nous continuons notre route. La pluie cesse, le soleil paraît par éclaircies. Nous avons bientôt, à gauche, Koh Khnhê où des arbres fruitiers indiquent que l'île a été habitée par quelques Kouï, me dit-on, qui ont déserté par crainte des pirates et ont été s'établir à Koh Longieu, au-dessus de Sambaur (probablement le Kok Logneu où est actuellement une concession française). *Kouï* est le nom que se donne une famille nombreuse et étendue de peuplades indo-chinoises ; nous aurons occasion de les rencontrer plus d'une fois. Après Koh Khnhê

nous avons à gauche Koh Romdêng, île inhabitée. Puis les îles sont si nombreuses qu'il est inutile de questionner les bateliers à court de renseignements. Après une halte de 2 heures pour déjeuner et attendre quelques-unes des barques laociennes en retard, je prends le parti de disposer ainsi notre ordre de marche afin de tenir tout le monde sous ma main pendant la traversée de la région réputée périlleuse : en tête les cinq barques laociennes les plus lourdes, puis la mienne où sont cinq fusils, la barque de mes domestiques avec leurs provisions, trois jonques laociennes, ma troisième barque avec quatre fusils, et, en queue deux embarcations de Laociens. Nous repartons dans cet ordre à 11 h. 1/2. Nous passons successivement devant les embouchures du Prêk Andauk, ruisseau de 5 à 6 mètres de large, de Prêk Kandier, torrent large de 14 ou 16 mètres, qui vient des forêts des monts Kandier, collines que nous apercevons de temps à autre sur notre droite ; ces cours d'eau sont à sec à l'étiage. Nous avons ensuite à gauche Koh Tong Dêng. A hauteur de son extrémité d'aval est un rapide qu'il faut passer à la cordelle. Devant nous, la rive que nous longeons forme une petite pointe, et au delà on aperçoit, montant dans les airs, la fumée d'un campement. A cet aspect, les jonques laociennes qui me précèdent s'arrêtent sous divers prétextes. Ainsi fixé sur la dose de courage de ces bons *Laos*, je continue la route en prenant la tête, mais la nuit nous surprend à un millier de mètres en aval de la pointe. Chacun de nous garde ses armes chargées près de lui, pendant la nuit, car, à tous les Asiatiques, il paraît évident qu'une troupe de pirates nous attend au-dessus, à la passe Bangkou.

Le samedi 6 octobre, nous reprenons notre marche à 6 heures. Bientôt paraît à la pointe une pirogue montée par trois hommes qui font demi-tour à notre aspect ; sans doute pour prévenir la bande. Ils reparaissent quelques instants après, gagnent le large,

et suivent l'autre rive du bras fluvial large ici d'une centaine de mètres. « C'est pour informer la bande d'aval, nous allons être cernés ! » s'écrient mes Asiatiques. Quand ils sont à notre hauteur, je les fais héler; ils refusent d'approcher et font force de leurs pagaies. J'envoie dans leur direction une balle qui tombe à quelques mètres de la pirogue et je fais crier que je vais tirer sur eux s'ils n'approchent pas. Ils se décidèrent à nous rejoindre ce qui était un indice évident de dispositions pacifiques. Il y avait là un Khmêrs et deux Penongs, effrayés autant qu'inoffensifs, qui ne firent aucune difficulté de nous conduire à leur campement de la veille, d'où avaient fui d'autres Penongs, au nombre d'une dizaine avec une femme, en entendant mon coup de fusil. A l'appel de leurs compagnons tous revinrent vers le simple abri de branchages et de feuilles qui leur servait de hutte. Ils n'avaient aucune nouvelle des pirates. Je profitai de ma visite pour examiner une arbalète aux flèches empoisonnées par le résidu visqueux que produit la décoction lente et prolongée d'une certaine liane. Le poison appliqué dans des rainures adhère fortement à la flèche en séchant, en se solidifiant. Pour tuer un homme il suffit d'une dose de la grosseur d'un grain de blé. Les grands animaux exigent des quantités plus considérables. Selon les indigènes, les blessures empoisonnées doivent être soignées promptement par des emplâtres de graisse de crabes et de grenouille; on y applique ensuite, quand la cicatrisation le permet, des têtes de serpent et des épines de queues de raies écrasées; on combat le poison végétal par le venin animal, semble-t-il.

Après cette petite alerte, nous reprenons notre route et nous nous engageons dans une passe étroite, le rapide appelé Chuo Bangkou, large de 20 mètres au plus, où l'eau coule avec violence. Nous le remontons tantôt à la gaffe, tantôt à la cordelle, mais avec peine. Les rives sont couvertes de fourrés de bambous. Les pirates attendent souvent là les marchands qu'ils

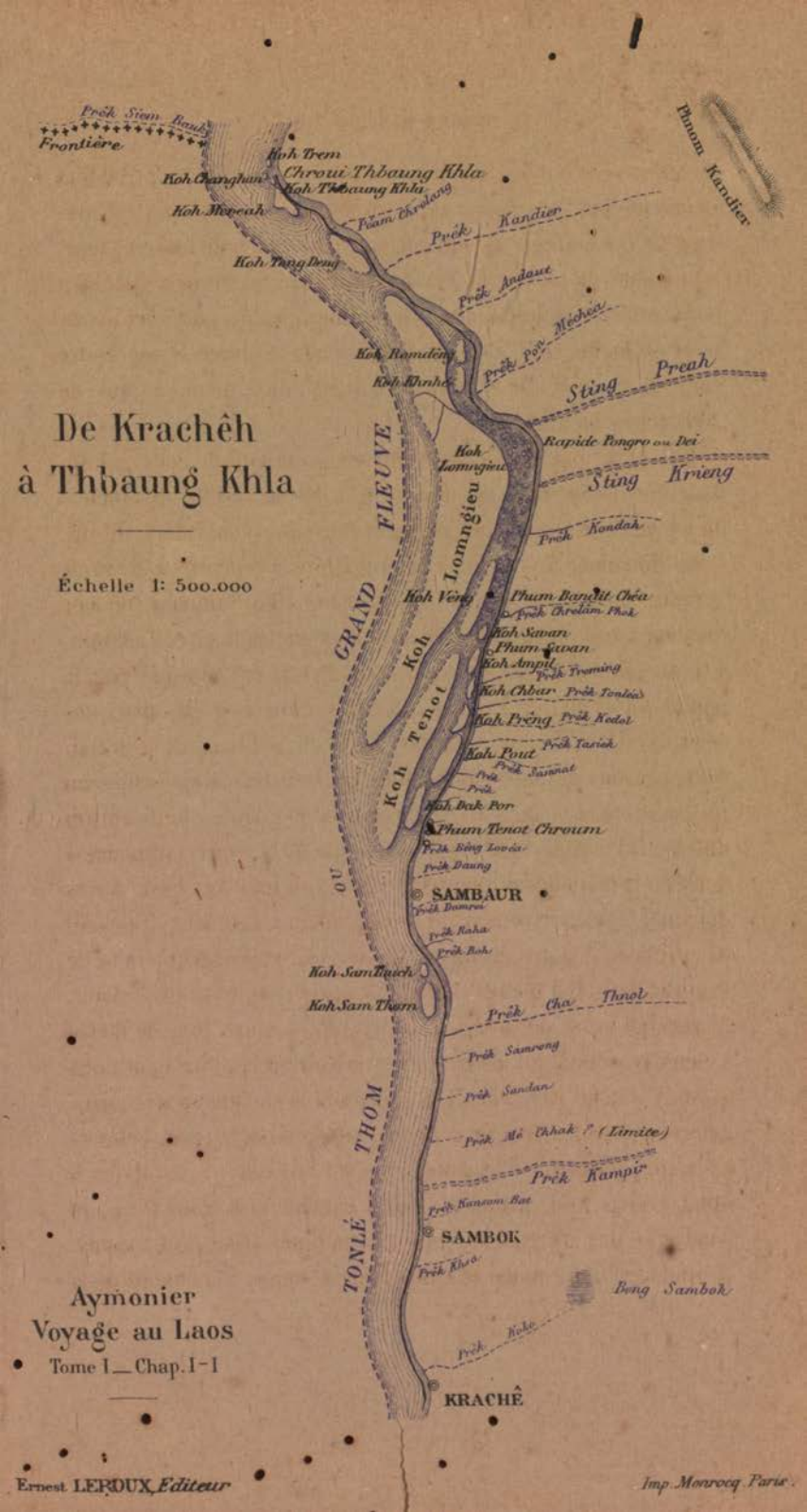
peuvent fusiller sans être vus. Après le rapide, nous passons devant l'embouchure du Prêk Chrelang, torrent large de 14 à 16 mètres qui vient des monts Kandier à deux jours. Ses bords sont couverts par une forêt de grands arbres ; sur le sol dégagé de broussailles on aperçoit des traces de feu et d'abris. C'est en effet le campement ordinaire des pirates qui peuvent, quand une proie est signalée, se porter rapidement, soit sur le Chuo Bangkou au dessous, soit au dessus du campement à une autre passe qui est aussi très difficile : le rapide entre l'île Mereah et la rive du fleuve. Nous remontons avec beaucoup de peine cette passe de Mereah où les eaux s'engouffrent violemment.

Depuis Sambaur jusqu'à Koh Mereah nous avons constamment suivi, en longeant la terre ferme, le bras le plus oriental du fleuve, souvent très étroit, ayant, à notre gauche, une succession ininterrompue d'îles boisées et inhabitées. Mais au delà de cette île on a devant soi la pointe de Koh Thbaung Khla « de l'île de la tête de tigre » où le fleuve se laisse apercevoir dans toute sa majestueuse largeur jusqu'à une ligne sombre de grands arbres, à plus d'une lieue, sur la rive occidentale, là où se trouve le repaire de Vattha, Siem Baûk, à l'embouchure du torrent de ce nom. D'un coup d'œil, la vue embrasse l'ensemble des îles qui divisent le fleuve en larges bras, en renvoyant vers l'ouest la masse des flots jaunâtres. Descendue de Sting Trêng cette principale masse vient se buter contre la pointe de Koh Kabal Khla pour s'infléchir vers la rive occidentale. La pointe de « la tête du tigre », en face de la petite île de ce nom, forme la frontière reconnue par les indigènes entre Sambaur et Sting Trêng, c'est à dire entre le Cambodge et le Laos. Au temps de la puissance annamite, dans le premier tiers du siècle, il y avait là un poste de douane et de surveillance. Le fleuve bat cette pointe avec violence ; un peu au large, les flots grondent sur des têtes de récifs noirs à fleur d'eau, qui doivent être de grosses roches, à découvert quand

les eaux sont basses. Une des jonques laociennes qui précèdent la mienne perd le contact de la rive, par suite d'une fausse manœuvre. Le courant violent lui fait faire rapidement demi tour. Son pilote met toute la barre à babord ; les rameurs lâchant leurs gaffes se précipitent sur les petites pagaies en réserve pour *scier* du même côté, éviter les gros récifs du large et reprendre enfin le contact de la rive à la queue du convoi, à plus de 200 mètres en aval.

A la nuit, nous faisons halte un peu au dessus de cette pointe, dans une petite baie en face de Koh Preah, « l'île du Dieu » où les gens de Siem Bauk viennent faire des plantations, dit-on.

Le dimanche 7 octobre, nous repartons à 6 heures 1/2. Nous passons bientôt un rapide appelé Chuo Baï Sâmnâm, où nos Laociens sont obligés de débroussailler un peu la rive. Plus loin, à notre gauche, le sommet de Koh Preah est masqué par la pointe d'aval de Koh Krauch « l'île des orangers » : les deux îles se croisant ; à l'ouest, derrière les deux, s'allonge Koh Srelaï. Nous passons devant l'embouchure du Prêk Beng Khla « ruisseau du lac du tigre », large de 6 mètres, avec de l'eau en toute saison dit-on ; il vient de Préi Chas « la vieille forêt » qui commence à deux ou trois lieues du fleuve et s'étend au loin vers l'est. Après déjeuner nous arrivons à un rapide que les Laociens appellent King Raksa. A notre droite est le Aur Asa, ruisseau qui vient de Préi Chas, avec 4 mètres de largeur et de l'eau en toute saison. A gauche, nous dépassons Koh Krauch et notre bras de fleuve s'étend large de 2 kilomètres, jusqu'à Koh Srelaï. Plus haut nous avons à gauche Koh Sam Tuk où sont des cocotiers, des manguiers, des bananiers ; mais depuis trois ou quatre ans, cette île a été abandonnée : le brigandage ayant fait fuir les habitants à Sting Trêng. Nous avons ensuite à gauche Koh Sam Péai, où sont aussi des arbres fruitiers, avec quelques cases de Laociens. A 4 heures nous nous arrêtons pour coucher à hauteur de la



De Krachêh à Thbaung Khla

Échelle 1: 500.000

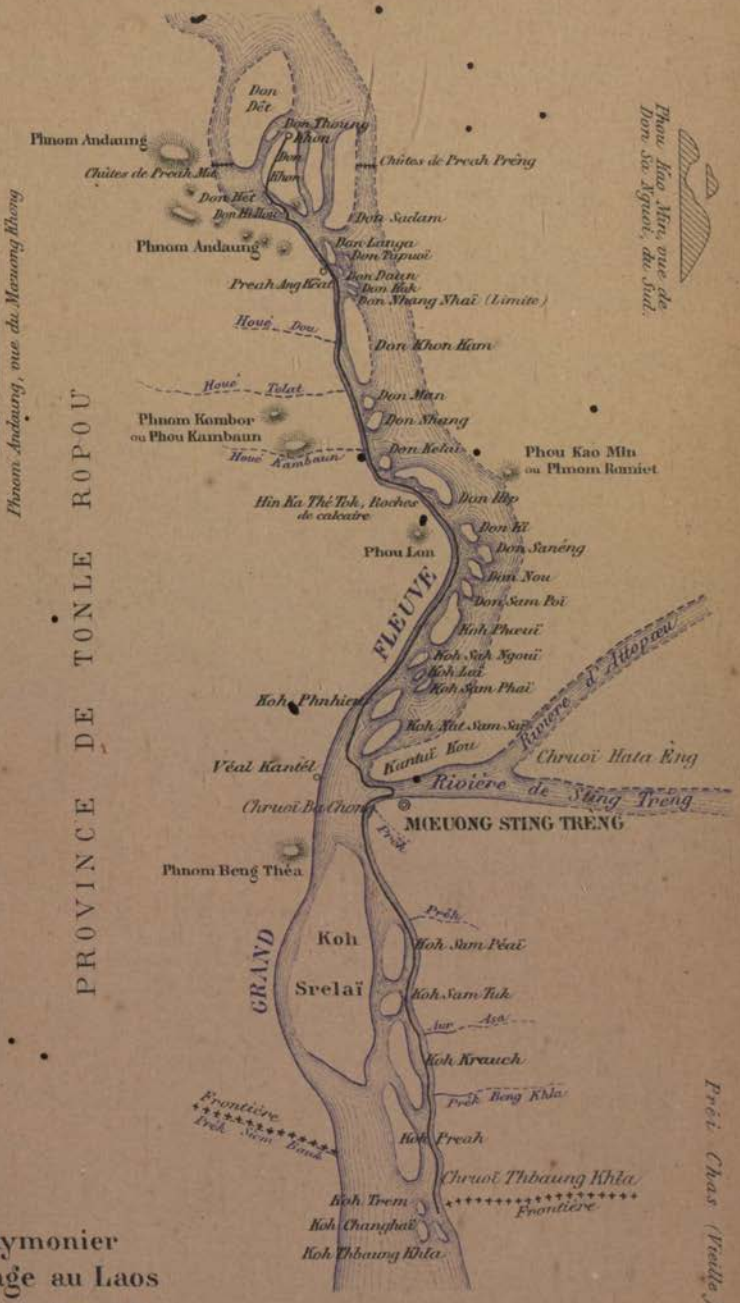
Aymonier
Voyage au Laos
Tome I_Chap. I-I

Ernest LEROUX, Editeur

Imp. Monrocq Paris.

De Thbaung Khla à Khon

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. I-II

pointe d'amont de cette île. Correctement, il faudrait remplacer *Koh* par *Don* aux nom de Sam Tuk et de Sam Péai qui ne sont plus cambodgiens mais laociens.

Au matin du jour suivant, lundi 8 octobre, je remarque que l'eau du fleuve a baissé sensiblement pendant la nuit, et que dans ces parages, la décrue totale est déjà de 2 ou 3 mètres. Nous nous remettons en marche vers 6 heures, passant bientôt devant un ruisseau large de 6 à 8 mètres qui vient de Préi Chas. Autrefois, il y avait là un poste de police laocien qui a été transporté en face à Koh Sampéai. Au large de cette île se continue la longue île que les Khmêrs appellent Koh Srelaï où un petit chef, avec le titre de Chau Mœuong, dépend de la province de Tonlé Ropou qui est à l'ouest du fleuve. Nous passons successivement deux rapides appelés Déi Sâ et Mémaï, et à 8 heures 1/2 nous nous arrêtons pour déjeuner à hauteur de la pointe d'amont de Koh Srelaï. Reprenant notre route nous passons devant un ruisseau dont mes bateliers cambodgiens ignorent le nom. Mais ils savent que ses bords sont hantés par des tigres féroces. Quelques minutes après, à 11 heures 40', nous doublons enfin la pointe appelée Ba Chong, au confluent de la rivière de Sting Trêng. Tournant à l'est nous mettons encore une heure pour atteindre la Sala « maison publique » du Mœuong Sting Trêng, où je m'installe près de l'habitation du Chau, ou seigneur.

Les marchands laociens viennent me rendre mes 10 caisses. Dans l'après midi j'envoie Sreï, un des mes cambodgiens qui parle un peu le Siamois, porter mon passeport au Chau. Celui ci vint bientôt, en compagnie de son oncle le Ratsevong, me surprendre au logis. Je pus leur remettre les cadeaux que je leur avais promis en avril précédent, entr'autres une grande glace à chacun. Puis nous causons du pays et on me donne quelques renseignements que je répète ici sous toutes réserves.

La province de Sting Trêng, (qui garde encore le nom Khmêr

de ses anciens maîtres, Sting Trêng signifiant en cambodgien « le torrent, la rivière des roseaux »), toute entière à l'est du grand fleuve, bornée au sud par Sambaur dans le Cambodge, au nord par Sên Pang, à l'est par les forêts des pays sauvages, compte trois à quatre mille inscrits laociens payant chacun deux ticaux par an d'impôt personnel. (Le tical est une monnaie siamoise d'argent qui a valu 4 francs jadis ; actuellement, par suite de l'avilissement de l'argent il ne doit guère valoir que la moitié de cette somme. Au Laos et à Siam toutes monnaies que nous aurons occasion de citer sont des multiples ou sous multiples du tical, ou tout au moins on les rapporte toujours à cette unité.) Les sauvages de la province ne sont pas inscrits, ils paient une redevance en nature ou en argent probablement fixée par village. Le Chau porte ou envoie, chaque année, à Bangkok, un tribut de 8 livres d'argent. (La livre siamoise que les Khmêrs appellent *balance* est une monnaie de compte valant 80 ticaux). Il envoie donc 640 ticaux, soit environ 1280 francs au taux actuel (de 1893 il est vrai) de l'argent. La moitié de ce tribut annuel est considéré, en principe, comme provenant des sauvages ; l'autre moitié forme la part d'impôt des Laociens inscrits. Or ces derniers sont au nombre de 3 ou 4 mille payant chacun 2 ticaux par an ; si on accepte ces chiffres il en résulterait une différence, entre l'argent perçu et l'argent envoyé à Bangkok, qui constituerait de beaux revenus aux mandarins provinciaux. Il est vrai que ceux-ci, outre le tribut en argent, envoient à Bangkok des cadeaux importants en cire, en ivoire, en cornes de rhinocéros..., et probablement en esclaves, quoiqu'on se taise sur ce dernier article.

J'ai parlé des sauvages. Ce sont les tribus autochtones, ainsi appelées improprement peut-être, mais très généralement, par les Européens, à l'instar des Asiatiques soi-disant civilisés. Les Laociens donnent à ces Autochtones l'appellation générique de

Kha qui veut dire, je crois, « serviteur, esclave ». C'est en effet de la chair à esclavage. Les Annamites les désignent sous le nom commun de Moï ; les Cambodgiens les appellent Penong, donnant ainsi une acception étendue au nom de la tribu qu'ils ont le plus maltraitée ou exploitée.

Les tribus sauvages qui sont principalement représentées dans la province de Sting Trêng sont, outre les Penongs (ou Banong), les Prou (ou Brao) ; les Tompuon (ou Dambuan), les Rodê (ou Radê), les Chraï (ou Djraï), et les Kring. Chacun de ces noms a des formes un peu différentes selon la provenance de ceux qui le prononcent.

Quant au Mœuong, ou chef-lieu, ou village de Sting Trêng, il s'allonge de l'est à l'ouest sur la rive gauche d'un gros affluent du grand fleuve « par 13°, 32', 14" de latitude nord et 103°, 34', 15" de longitude à l'est de Paris » (F. Garnier). Les Siamois et les Laociens changent paraît-il son nom khmêr primitif en celui de Sieng Trêng. Long de 1500 à 2000 mètres, large de 120 mètres au plus, ce n'est qu'une ligne simple de cases couvertes en chaume sauvage et entourées de clôtures, de jardins d'arbres fruitiers. Il y a trois pagodes ; celle du bas compte 7 bonzes, celle du milieu du village, 17 bonzes, et la pagode du haut entretient 6 religieux. Ces clercs bouddhiques ne diffèrent de leurs confrères du Cambodge qu'en un point, important, il est vrai : leur tenue, moins sévère en ce qui concerne leurs rapports avec les personnes du sexe, leur fait recevoir, par exemple, les offrandes des femmes de la main à la main, ce qui n'a jamais lieu au Cambodge. Le sol, à Sting Trêng est mi-sable, mi-terre végétale, pas inondé, mais affleuré aux crues, par l'eau de la rivière qui est large de 800 mètres environ. A une demi lieue à gauche coule la masse du grand fleuve qui se grossit des eaux de cette rivière. En face, la presqu'île de « la Queue du bœuf » ainsi appelée de la forme renflée de son extrémité, est aussi

peuplée que Sting Trêng. A droite, à deux lieues, la pointe Hata êng, dessine la bifurcation de la rivière dont une branche vient du nord, d'Attopœu ; l'autre amène les eaux des monts et des forêts de l'est. Derrière le village sont quelques rizières, mais les gens de Sting Trêng sont surtout commerçants et font peu de cultures. Ce sont des Laociens, ou mieux encore comme ils s'appellent eux mêmes des *Lao*, fortement mêlés de sang Khmêr et plus encore de sang sauvage. Les hommes s'habillent avec le langouti siamois et coupent leurs cheveux à la siamoise, soit un rond de cheveux en brosse sur le sommet de la tête, le reste étant rasé. Les filles ont généralement leur chevelure intacte et tordue en chignon, tandis que les femmes mariées la coupent. Femmes et filles s'habillent de la jupe appelée *sin*, jettent négligemment une écharpe, jaune le plus souvent, sur leur poitrine, et s'ornent de bagues, bracelets et pendants d'oreilles en or ou en argent selon leur fortune. Dans tout le Laos que nous abordons ici nous retrouverons à peu près les mêmes traits.

A la pointe que forme la rivière en se jetant dans le grand fleuve, presque à angle droit, à une demi lieue au dessous de Sting Trêng, sont des ruines cambodgiennes signalées par la commission d'exploration du Mékhong. Van Wusthof en a parlé sous le nom de Bœtzong. Francis Garnier ignorait leur nom cambodgien, Ba Chong (prononcé Ba Tiong), ce qui l'a induit à énoncer une petite erreur lorsqu'il dit que le nom de Bœtzong a disparu. Voici ce que relate le marchand hollandais.

« Le 17 (août), nous passâmes la nuit à Bœtzong, près d'une église en pierre ruinée de vétusté, où les Louwen (Laociens) faisaient brûler des cierges, et accomplissaient leurs cérémonies devant deux idoles. Il y a cinquante ans, les rois du Cambodge résidaient en cet endroit ; mais ils en furent chassés par les Louwen,

et durent abandonner cette église à la solitude de la forêt pour se transporter au lieu où ils résident actuellement »[1].

Peu avant mon passage, au mois de juillet 1883, le choléra avait fait mourir une soixantaine d'hommes au village de Sting Trêng. Le Chau s'était sauvé au village de Komphuon à une matinée dans l'Est. Les titres personnels de ce seigneur sont : Phrah Si Sula Chau Mœuong Sting Trêng. C'était alors un homme de 35 ans, en fonctions depuis 6 ou 7 ans ; aux sourcils épais, bien constitué, d'apparence vigoureuse, beaucoup mieux que son oncle le Ratsevong, fils du prédécesseur. Les deux autres dignitaires : Obbahat et Ratsebout étaient deux frères, d'une autre famille, sympathisant fort peu avec les précédents et habitant, de l'autre côté de la rivière, la presqu'île de la « Queue du bœuf » (ou de la vache), en Cambodgien, Kantui Kou, en Laocien, Hang Kou.

Les quatre dignitaires dont je viens de parler se retrouvant normalement dans tous les Mœuongs ou pays laociens, je dirai, une fois pour toutes, que les dignités sont, en général, héréditaires dans les mêmes familles ; que si le Chau[2] (prononcez Tchiao) « seigneur, roi », représente 100 honneurs, l'Obbahat en compte 50, le Ratsevong 25, le Ratsebout 15. Les titres de ces trois derniers sont des mots sanscrits corrompus : uparaja « vice-roi », rajavansa « royale famille », rajaputra « royale progéniture ». Au-dessous des quatre dignitaires sont divers fonctionnaires que nous signalerons à l'occasion.

J'ai dit que les habitants de Sting Trêng sont plus commerçants que cultivateurs. La situation de leur pays en fait les intermédiaires naturels du commerce par jonques entre le

1. Bull. cit. p. 255.

2. Le titre est donné au *Preah Chau* roi de Siam comme au chef du plus petit Mœuong ou chef-lieu de district, roitelet dont on peut comparer la puissance à celle du roi d'Yvetot, de joyeuse mémoire.

Cambodge et la Cochinchine d'une part, et les Mœuongs laociens en amont, de l'autre : Khong, Bassak, Attopœu. Ils portent au Cambodge la cire, les os, les peaux, l'ortie de Chine, le cardamoine de qualité inférieure que les Khmêrs appellent *krakor*, etc. Ils en rapportent du sel, de la vaisselle, des étoffes, etc. Le textile que nous appelons ramie ou ortie de Chine est un des principaux articles exportés de cette région. On le recueille surtout à Bassak et dans les pays sauvages. Pour une barre d'argent valant 15 piastres mexicaines on en a, dans ces pays 180 livres ; à Sting Trêng, c'est 150 livres ; à Krachêh, 120 livres ; et à Phnom Pénh pour une barre d'argent on en achète 100 livres soit un pikul de 60 kilogs environ : la livre asiatique pesant 600 grammes à peu près. Le prix augmente progressivement en s'éloignant des lieux de production. En arrivant à Sting Trêng, j'avais donné, comme rémunération, 11 piastres aux 17 bateliers qui m'avait amené de Sambaur. Réservant une piastre pour leurs menues dépenses, ils achetèrent immédiatement pour 10 piastres, 84 livres de ramie, emportant chacun pour sa part 5 livres et 6 onces.

Les esclaves, enlevés chez les sauvages formaient à Sting Trêng, comme dans les pays voisins un important article de commerce. La France qui ne peut transiger sur cette question devra exercer une surveillance sévère pendant de longues années dans toutes ses nouvelles possessions laociennes. A Sting Trêng un esclave était vendu de 3 à 4 barres d'argent.

La monnaie usuelle de Sting Trêng, de même que dans les deux provinces à l'ouest du grand fleuve : Tonlé Ropou et Melou Préï, est le lingot de fer venant de Kompong Soai, petite barre losangique, épaisse d'un centimètre au plus, large de 3, longue de 14, et pesant environ 200 grammes. On en donne 10 pour un tical, 15 pour une piastre. « Monnaie singulière et incommode, dit Francis Garnier, qui attribue au fer une valeur 8 ou 9 fois

supérieure à celle qu'il a dans les pays civilisé ». On connaît aussi à Sting Trêng, la piastre et les ligatures de sapèques. Les patrons de barques du pays, pour un voyage au Cambodge, aller et retour, donnent généralement à chaque batelier, 20 ligatures jusqu'à Sambaur, 24 jusqu'à Krachèh, 44 jusqu'à Phnom Pènh, et la nourriture en plus. Les barques laociennes, qui servent à ces voyages, n'ont pas de courbes en bois sur lesquelles on cloue les planches ; celles-ci sont simplement liées avec des rotins et les jointures sont bouchées avec l'écorce de l'arbre que les Khmèrs appellent Kandol. On met cette embarcation trois jours dans l'eau pour faire dilater l'écorce et obtenir un calfeutrage hermétique. Les liens en rotin doivent être renouvelés après un voyage d'un mois environ. De Sting Trêng au Cambodge, les passes pour descendre sont nombreuses quand les eaux sont hautes. Aux basses eaux on descend par Preah Trepeang et Preah Rosèi, passes célèbres du côté de la rive occidentale. (Le commerce entre Sting Trêng et le Cambodge, qui n'était pas sans importance à l'époque de mon voyage, prendra sans doute un développement considérable par suite de la conquête française).

Dès mon arrivée à Sting Trêng je m'occupai d'organiser le voyage de deux escouades de Cambodgiens que je comptais envoyer à gauche et à droite. An, Chan, Ouk, Dou et Ros devaient aller par Tonlé Ropou, Melou Prèi et Koukhan jusqu'à Sisakêt. De là les deux derniers devaient me rejoindre à Oubon et les autres continuer à l'ouest sur Sangkeah, Sourèn, pour me retrouver à Karat, en mars. Khim et Nou devaient remonter la rivière d'Attopœu et de là, par Saravan et Kam Thong, me rejoindre à Oubon, en décembre. Je leur préparai des lettres de recommandation, et leur distribuai de l'argent et des objets de pacotille. Le jeudi 11 octobre, An et ses compagnons me quittèrent à midi pour traverser le fleuve ; et, à 2 heures, Khim et

Nou se mettaient en route de leur côté. Restaient avec moi les trois autres Cambodgiens, Top, Iem et Srèi ; ce dernier connaissant un peu le Siamois, me servait d'interprète. Le vent de la mousson du sud-ouest faiblissait, la température baissait un peu et les eaux beaucoup. Le niveau de la rivière de Sting Trêng descendit de 4 mètres environ pendant mon séjour qui ne dura pas une semaine complète.

Le dimanche, 14 octobre, je quittai Sting Trêng sur une grande barque longue de 14 mètres, avec sept bateliers. Le Chau Mœuong profita de mon voyage pour envoyer une seconde barque, plus petite, porter du sel de Cochinchine à Khôn et en rapporter du riz. On troquera là un pikul de sel contre trois pikuls de riz non écorcé. Cette barque de renfort me prit sept caisses. Traversant la rivière de Sting Trêng nous doublons la pointe de la « Queue du bœuf », puis nous traversons le grand fleuve pour rejoindre sa rive occidentale où les bras ont un courant moins violent. Nous le refoulons cependant avec grande peine, ayant successivement à droite Don Nat Nam Saï, et Don Phnhieu, deux îles qui se croisent. Cette navigation, plus pénible qu'entre Sambaur et Sting Trêng, a lieu dans le bras le plus occidental, large de 120 mètres en moyenne, qui doit être à sec aux eaux basses, car nous sommes presque continuellement dans les arbres. Il faut souvent s'arrêter pour couper un tronc, une branche placés en travers de notre route ; ou bien, si ce travail est trop long, trop pénible au milieu des flots bondissants, nos bateliers l'abandonnent et se résignent à traverser le bras fluvial pour aller longer l'île en face, où la violence du courant les contraints à employer la cordelle. Notre grande jonque manœuvre très difficilement. De tous côté, les eaux choquent les arbres avec fracas ; le bruit est assourdissant. Un rapide, réputé terrible, le King Houa Don Mak Phaï, nous force encore à changer de rive. Chaque traversée nous rejette sensiblement

en arrière. Après Don Phnhieu nous avons à droite Don Sam Phaï et Don Laï, deux îles à hauteur l'une de l'autre, la dernière est habitée ; puis Don Sam Ngouï. Un rapide dangereux vers la rive nous fait repasser à droite. Nous laissons derrière nous Don Sam Phau et nous atteignons Don Phœuy où sont de nombreuses habitations. A 5 heures nous nous arrêtons pour la nuit au King Houa Don Phœuy « rapide de la tête de l'île Phœuy ». Pendant cette journée de pénible navigation, je me suis amusé à tirer sur les arbres quelques-uns de ces iguanes que les khmêrs appellent *trekuot* et les Laos *rên*. Ceux-ci prisent beaucoup la chair de ce reptile qu'ils estiment supérieure à celle du poulet et le gibier était pour nos bateliers ; mais il fallait sauter à l'eau pour le saisir quand il tombait, sinon il disparaissait promptement sous les flots, ce qui arriva plus d'une fois. C'était alors, de la part de tout l'équipage, un concert de profonds regrets. *Sedaï dê,* criaient-ils.

Le lundi 15 octobre, nous continuons notre route le long de la rive occidentale. Dépassant Don Phœuy, nous avons à droite Don Sam Poï qui se croise avec la précédente, puis Don Nou et Don Sa Néng ; dans cette dernière sont de nombreuses cases de Laociens. Nous faisons halte pour déjeûner, à hauteur de Don Ki ; puis nous avons, à droite, Don Hip. La rive occidentale du fleuve, que nous suivons, prend ici l'aspect d'un mur de roches calcaires, que les Laociens appellent Hin Ka Thê Tok. Ce sont de beaux marbres en surplomb qui forment la berge du fleuve pendant un espace assez long, « ce qui en rendrait l'extraction facile et le travail peu couteux » (Joubert). Les arbres sont toujours nombreux dans ce bras du fleuve. Après Don Hip nous dépassons Don Kelaï, puis, à gauche l'embouchure du Houé Kombaun (ou Kombor) large de 8 mètres, qui vient des Phnom Kombor ou « monts de la chaux ». En face est un rapide, le King Houé Kombaun. Nous naviguons tout à fait dans les arbres.

Enfin à 4 h. 1/2 nous nous arrêtons pour coucher en face de la pointe d'amont de Don Nhang.

Le mardi 16 octobre nous continuons cette pénible navigation sous les arbres, sans autres incidents que la chasse aux iguanes. Nous avons successivement, à droite, Don Man et Don Kam ; à gauche, l'embouchure du Houé Telat (que les Khmêrs appellent Aur Telat), large de 12 à 15 mètres, qui vient de Melou Prèi et traverse la province de Tonlé Ropou ; il conserve un peu d'eau à l'étiage ; puis, l'embouchure du Houé Dou, large de 8 mètres, celui-ci n'a plus d'eau à la fin de la saison sèche. Après déjeûner nous dépassons successivement Don Khon Kam, Don Nhang Nhaï, Don Kok ; puis nous avons, à droite, Don Tà Puoï, celle-ci habitée, et Don Daûn, qui est à sa hauteur.

A 3 heures 1/2 nous nous arrêtons devant la Sala ou maison publique de Preah Angkêâl « la charrue sacrée » un des principaux centres de la province de Toulé Ropou. Avec une pagode il compte plus de 100 cases disséminées sur la rive du fleuve et beaucoup d'arbres fruitiers. Une route de charrettes qui contourne les collines appelées Phnom Andaung « monts du puits », en face des chûtes de Khon, relie Preah Angkêâl à Kompoug Chréi « la rive des figuiers », au-dessus de ces chûtes.

Le jour de notre arrivée avait lieu la cérémonie de la sortie du carême bouddhique, à la pagode de Preah Angkêâl. C'était en effet la pleine lune du mois d'Asoch. Dès le matin on avait préparé en famille, riz, mets, sucreries pour les bonzes. On leur apporta du riz grillé, des noix d'arêc, des bougies, des baguettes odoriférantes. Les bonzes, au soir, récitèrent les prières de la fin du carême bouddhique que les Cambodgiens appellent Preah Vosa. Puis on lança au fil de l'eau des barques minuscules faites de pellicules de troncs de bananier, où on avait placé des bougies, des baguettes odoriférantes, de l'arêc, du bétel, et on demanda pardon d'avoir souillé soit l'eau soit la terre.

En juin 1883, le choléra avait fait périr plus de 90 personnes à Preah Angkêâl. Les habitants qui sont des Khmèrs mêlés de quelques Laociens, désertèrent le village, se dispersèrent dans les champs, dans les bois, jusqu'à la fin de l'épidémie. A mon précédent passage, en avril, j'avais promis au vieux Balat habitant ce village, qui faisait fonction de gouverneur de la province, des graines de café, des pinceaux, des plumes, du papier. Il était mort depuis ; et je remplaçai tout cela par une paire de vases que j'envoyai à sa veuve avec mes compliments de condoléance. Pour l'incinérer on attendait *le feu* (amadou et briquet) qui devait être envoyé de Bangkok, après réception du cadeau d'un esclave ou de sa valeur en numéraire. Les deuils que je rencontrais me portaient à la mélancolie, mais la voix puissante de la nature dominait tellement ici qu'elle imposait silence à la douleur des humains, me semblait-il. Le fleuve encore gonflé, roulait ses flots jaunes ; sous sa surface lisse il inondait et cachait tous les arbres et arbustes que j'avais vu en avril comme une forêt dans le lit alors à sec du bras de Preah Angkêâl. Je passai une partie de la nuit à écouter le mugissement sourd et lointain des chûtes de Khôn.

La province de Tonlé Ropou que je ne fais qu'effleurer à ce voyage compte, dit-on, 4000 inscrits de toutes races : Khmèrs, Kouïs, Laos. Elle envoie à Bangkok un tribut annuel de 60 pikuls (3600 kilogs environ) de cire. Le tical siamois y vaut 4 chi, monnaie fictive qui équivaut au sleng siamois ou à la ligature de sapèques annamites, et le chi vaut trois lingots de fer de Kompong Soaï. On a donc pour un tical 12 de ces lingots dont j'ai déjà parlé à Sting Trêng. Les habitants de Tonlé Ropou achètent des buffles au Laos pour les revendre au Cambodge. Leur tabac et leur sisiet viennent du Mœuong Nongkaï en descendant le grand fleuve. Le *sisiet*, dont l'usage, très général dans tout le Laos, commence à s'apercevoir ici, est l'écorce rouge et charnue de

l'arbre du même nom. On la débite en tablettes pour remplacer le gambier, et compléter ainsi, en la mêlant aux autres ingrédients : chaux, noix d'arêc et feuille de bétel, la chique indispensable à tout Indo-Chinois.

Le mercredi 17 octobre nous quittons Preah Angkêâl de grand matin. Nous dépassons Don Daun et Don Ta Puoï, puis Don Langka qui se croise avec Don Ta Puoï, et nous avons à droite Don Sadam, mais au loin, à plus de 1000 mètres. Nous arrivons à une pointe où les roches font saillie dans le fleuve, à hauteur des collines du bas de l'île Khôn qui est à notre droite. Il faut hâler nos jonques à la cordelle le long des roches tranchantes. Au large d'autres pointes de roches surgissent des eaux jaunes et tumultueuses. Les Laociens me disent de descendre parce qu'il y a quelque danger. Je leurs réponds : « Je reste avec mes bagages qui sont trop précieux pour moi ; à vous de bien manœuvrer ! » Ils me donnent alors une meilleure raison : la nécessité d'alléger la jonque, le poids de ma personne équivalant à quelques caisses. Nous passons avec peine cet endroit où les remous sont violents et nous déjeunons un peu plus haut, non loin des collines de la rive droite que les Khmêrs appellent Phnom Andaung « monts du puits » ; elles offrent un relief de quatre à cinq cents mètres au dessus du fleuve. Les bateliers fendent des rotins pour en faire des liens de tollet : la rame devant remplacer la gaffe pour traverser ce bras occidental du fleuve qui est large de trois à quatre cents mètres ; les eaux y bondissent de tous côtés, encore frémissantes de l'agitation dûe aux chûtes de l'amont. Le point de départ de cette traversée est calculé de manière à aborder beaucoup plus bas sur l'autre rive, à l'entrée d'un petit bras du fleuve qui longe une partie de l'île de Khôn sur son côté ouest ; ce petit bras, appelé Hou Hi Hou passe entre Don Khon d'un côté et deux îlots : Don Hi Hou et Don Hêt de l'autre. La navigation est très difficile dans ce canal où il faut employer presque continuelle-

ment la cordelle, les gaffes ne pouvant y vaincre le courant. L'eau glisse sur des roches qui, entr'elles et la rive, ne laissent guère qu'un chenal de la largeur des barques. D'autres roches barrent le passage à l'embarcation, qui n'avance que par secousses, soulevée par les eaux mêmes qu'elle refoule. Le point extrême où nous faisons halte est Tha Saï Snam, petite plage de sable, longue de 100 mètres, qui forme un port minuscule au dessous des chûtes où les flots moutonnent et bondissent avec fureur sur les roches. De Tha Saï Snam on gagne le Ban Don Khon « village de l'ile de Khon », à une petite lieue au nord, par une route de charrettes tracée dans l'ile.

Pour passer la nuit, nos Laociens amarrèrent solidement les barques aux arbres de la rive et ajoutèrent des cables de sûreté, qu'ils attachèrent sans les tendre. La précaution n'était pas inutile ; l'eau violemment tourmentée imprimait des secousses répétées aux cordes tendues des barques aux arbres.

CHAPITRE II

DE KHON A BASSAK

SOMMAIRE

Don Khon, les mandarins, le village. Aventure d'un bonze. Superstitions relatives aux chûtes. Preah Préng et Preah Mit. Les routes de terre. Départ de Don Khon. Iles nombreuses. Le Dok Kam ou carthame. Arrivée à Khong. La cérémonie de l'eau du serment. Le Chau de Khong. Pointe de Top et Iem sur le territoire de Tonlé Ropou. Le Mœuong Khong et sa population. Le commerce des esclaves. L'île. Les noms. La province et les impôts. Les Chinois de Don Sam Phaï. Départ de Khong. Le Mœuong Moula Pamauk. Renseignements sur le commerce avec le Cambodge. Une fête religieuse. Don Saï. Rencontre d'un esclave annamite. Le Houé Bang Kamuon. Rencontre des éléphants de chasse de Bassak. Arrivée à Bassak. La réception et les racontars indigènes. L'audience du Chau. Visite aux ruines de Houé Toh Moh. Excursion de Srei au Houé Takuon. Retour à Bassak. Excursion de Top et Iem dans l'est. La fête Kathên. La cire des forêts de la rive gauche. Excursion à Vat Phou et à Ban That. La stèle brisée. Pointe de Srei au Mœuong Sukhuma. Les Kouis de ce Mœuong. Préparatifs de départ de Bassak. Détails sur le Chau. Le Mœuong de Bassak. La province et ses districts. Les impôts. Productions et commerce. Le cardamome bâtard. Vagues notions sur l'Annam. La chasse aux éléphants sauvages, les pratiques superstitieuses, la répartition des prises.

Le Jeudi 18 octobre, le Luong Banha Vichit, petit mandarin, chef de l'île de Khon, prévenu la veille, fit transporter mes bagages au village par un service tout à fait rudimentaire. Aux deux uniques charrettes de l'île, on adjoignit une vingtaine de porteurs, en y

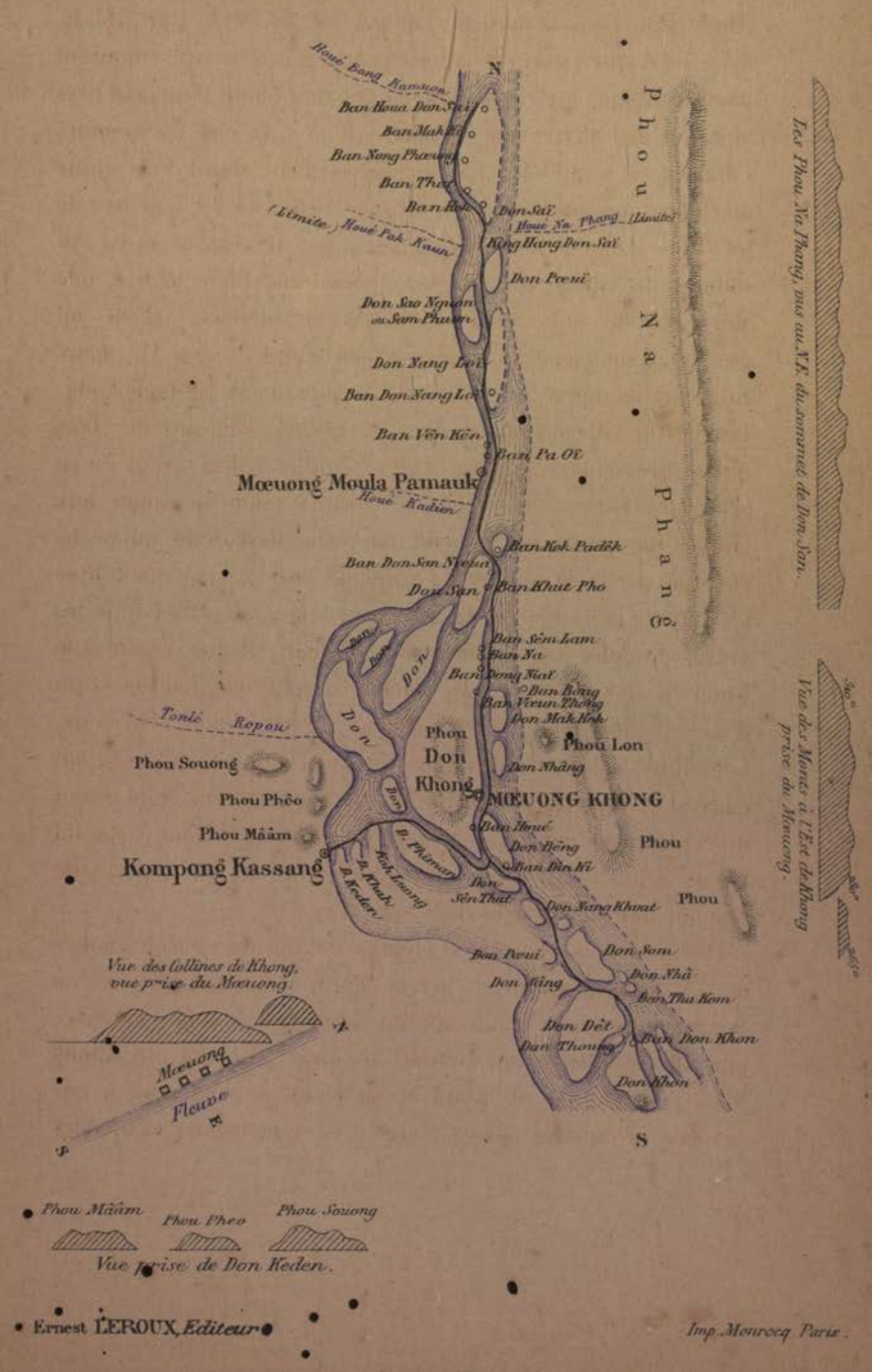
comprenant la plupart des bateliers de Sting Trèng. Le Ban Don Khon, situé dans le nord de l'île par 13°,58',N. et 103°,31', E. est assez coquet, avec de nombreux arbres fruitiers qui entourent une quarantaine de cases, clairsemées sur le bord d'un petit bras large de dix mètres qui a l'aspect d'un gros bief de moulin ; l'illusion est complétée par le mugissement sourd de la chûte de ce bras qui tombe en aval sur des roches de 4 à 5 mètres de jet ; il ne coule qu'aux crues, étant à sec aux basses eaux. Au sommet du village est une pagode moderne ; dans le bas, une autre pagode plus ancienne, mais abandonnée, abrite un gros linga sur piédestal en pierre bien sculptée, reste du vieux culte brahmanique au temps de la puissance cambodgienne. Derrière le village, où abondent les petites sangsues des bois qui se dressent semblables à des aiguilles noires avant de se précipiter comme des compas vivants pour se coller aux jambes des voyageurs, s'étend une plaine de rizières qui occupent une partie de cette île de Khon qui se relève par une colline à sa pointe méridionale. Le village et l'île sont placés sous les ordres de deux petits mandarins : le luong Banha Vichit et le Khun Si Raksa Phon. Les habitants sont des Laociens qui récoltent beaucoup de riz, surtout du riz gluant, visqueux, nourriture habituelle des gens de tout le Laos où on le fait cuire à la vapeur, tandis que les Cambodgiens ne le mangent qu'exceptionnellement en gâteaux ou pâtisseries. Une partie du riz de Khon est troquée, ai-je dit, contre le sel apporté de Cochinchine par les gens de Sting Trèng.

Ces bons Laociens sont si pleins d'indulgence pour les fautes de la nature humaine que, peu de temps avant mon passage, un bonze du village, ayant enfreint la morale bouddhique avec une fille, fut défroqué, conduit au Chau Mœuong de Khong dont dépend l'île de Khon et simplement condamné à une amende de quatre barres d'argent ; et même les coupables

De Khon à Houa Don Saï

Échelle 1: 500.000

Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. II-I



Ernest LEROUX, Editeur
Imp. Monrocq Paris.

purent goûter ensuite les douceurs d'une union légale. Au Cambodge, ils auraient payé l'aventure de leur tête.

A Don Khon et dans toute la région de ces chûtes et cataractes qui hurlent perpétuellement, depuis Phou Boung Kouï « colline du golfe du bananier » jusqu'au delà de Don Dêt, autre île au dessus, on doit s'abstenir de frapper du gong, de battre le tambour, de tirer des coups de fusils, des pétards, sous peine de payer, pour apaiser les génies irrités de cette concurrence audacieuse quoiqu'infime, une amende de deux ticaux au profit de la *Nang Tiem*, c'est-à-dire de la femme du pays en qui s'incarnent ces génies locaux.

Au village, on nous dit qu'un grand bras du fleuve, large de 400 mètres environ, coule dans l'Est et forme la chûte appelée Preah Prêng que les barques peuvent descendre aux hautes eaux, mais à vide ; aux eaux basses, on ne passe pas, les roches surgissant de tous côtés. Du sommet de Don Dêt, île en amont de Khon, part le bras de Preah Mit, la grosse chûte occidentale. Selon le docteur Joubert, « la différence du niveau des eaux entre le plan supérieur et le plan inférieur est d'environ 20 à 25 mètres et la distance qui sépare ces deux niveaux ne dépasse pas 2000 mètres ». Quoiqu'il en soit, les cataractes de Khon constituent un obstacle infranchissable, je crois, à la navigation, n'en déplaise à tous ceux qui ont fait, dans ces dernières années, un bruit quelque peu exagéré au sujet d'un passage oriental, du côté de Koh Sedam. Mais on peut facilement transporter par terre en traversant l'île ; le débarcadère d'aval et celui d'amont, distants de 2000 mètres au plus, étant reliés par une route de charrettes. En raison des grandes difficultés de la navigation le long de l'île, à proximité des chutes, il me semble que ce serait une amélioration de créer une route sur toute la longueur de l'île, quatre kilomètres au maximum. Pour franchir par terre l'obstacle des chûtes il y a encore des routes sur les deux rives,

du moins dans Tonlé Ropou où, au mois d'avril précédent, j'avais été à éléphant, suivant une bonne route de charrettes, de Kompong Chréi au-dessus, à Préah Angkêâl au-dessous des cataractes.

Le vendredi 19 octobre, reprenant notre navigation sur une barque fournie par le mandarin du Ban Don Khon, nous partons vers 9 heures du matin. Nous traversons bientôt le bras fluvial pour suivre la rive d'une autre île appelée Don Dêt. Nous dépassons donc Don Thang, à gauche, et nous longeons Don Dêt, île habitée avec quelques jardins de cocotiers, aréquiers, orangers, bananiers. A droite nous laissons successivement Don Hèn, Don Takoum, Don Nhâ, puis nous traversons de rechef le bras du fleuve pour longer, à droite, Don Som. A notre gauche, le fleuve se partage pour couler à Preah Mit, la chûte occidentale. Il est d'ailleurs impossible d'évaluer sa largeur : les îles très nombreuses, dont on ne connaît pas les noms, masquent complètement la rive occidentale du fleuve. Puis nous avons à gauche Don Sang, île habitée. A notre droite se continue Don Som, qui est de même habitée, et où croissent de nombreux cocotiers, aréquiers, bananiers, manguiers. Nous dépassons ces deux îles pour continuer entre Don Pœuï, île habitée, à gauche, et Don Bêng, puis Don Kê, à droite. En ces parages sont très nombreuses les petites îles dont nos bateliers ignorent les noms. Nous remontons des rapides où le courant est très violent. Souvent nos bateliers coupent sur les rives les bambous qui gênent notre marche et hâlent à la cordelle ; et même, à un rapide appelé Hou Chhâk Lâk, nous sommes contraints de revenir sur nos pas pour prendre une autre route moins difficile. Nous passons à hauteur de Don Nang Khevat, île habitée, à gauche. Enfin, à 5 h. 1/2, nous nous arrêtons pour la nuit au Ban Din Ki, à droite.

Les habitants des îles de cette province de Khong, de même

que plus haut les autres riverains du grand fleuve, plantent sur les berges beaucoup de *Dok Kam* « fleur rouge » ou carthame qui sert à teindre les étoffes en jaune, la couleur préférée des femmes laociennes. Néanmoins, la production est sans doute insuffisante, car partout on demande au voyageur s'il a du Dok Kam à vendre. Selon le docteur Thorel, « les fleurs du carthame, coupées, macérées dans un liquide vinaigré et pétries en une pâte qu'on fait sécher à l'ombre après l'avoir divisée en très petits paquets, donnent une couleur qui s'altère rapidement ». La plante, grande comme le cotonnier, ressemble au chou. Les semailles ont lieu en novembre et la cueillette en mai.

Le samedi 20 octobre, à 5 h. 1/2, nous quittons le Ban Din Ki. Nous dépassons Don Sên That, et à 7 heures, nous avons à gauche l'extrémité méridionale de Don Khong, la grande île qui donne le nom vulgaire de la province. Dépassant Don Bêng à droite, nous traversons le bras fluvial pour atteindre l'île de Khong au Ban Houé. Après déjeûner, nous dépassons, à droite, Don Siou, île inhabitée, et vers midi, nous nous arrêtons à la Sala de la Vak Kang, ou pagode centrale du Mœuong Khong, où le Chau est occupé à faire boire l'eau du serment, cérémonie de la plus haute importance pour tout mandarin relevant de la Cour de Bangkok ; elle a lieu deux fois par an, aux mois que les Khmêrs appellent chêt et asoch, correspondant à peu près à avril et octobre ; le jour est fixé par le Chau. On allume des bougies, des baguettes odoriférantes, on offre de l'arec et des cigarettes aux bonzes qui doivent être quatre au moins, huit au plus. Ils récitent des prières en face de tous les mandarins accroupis et en habits de gala, le Chau en tête. Le Sutthisan, un des assistants, lit la formule du serment, brasse l'eau avec des armes : sabres, lances, fusils ; et tous les fonctionnaires, par ordre de préséance, boivent cette eau. D'autres prières terminent la cérémonie. Dans l'après-midi, mon interprête Srei alla com-

muniquer mon passeport au Chau. Le lendemain, je lui envoyai des cadeaux ainsi qu'aux autres mandarins et je lui fis ma visite officielle. C'était un bon vieillard, de 77 ans, à l'œil très vif pour son âge, qui était Obbahat, me dit-il, lors du passage de la mission Doudart de Lagrée, en 1866. Il avait été nommé Chau depuis douze ans environ.

Le lundi, 22 octobre, j'envoyai deux de mes hommes, les Cambodgiens Top et Iem, faire une petite tournée du côté de Tonlé Ropou. D'après leurs notes, partant du Mœuong Khong, à 9 h. 1/2, avec une pirogue à deux pagaies, ils descendirent le long de l'île pour doubler sa pointe d'aval, et remonter le courant en longeant Don Phiman, pour passer devant le Ban Don Phiman qui est en face du Ban Hên Siou. Ils dépassèrent ensuite, à droite, Don Than, la dernière île de la province de Khong. Au delà, ils avaient, à gauche, Koh Luong, île qui appartient, leur dit-on, à la province de Tonlé Ropou ; puis Don Khah, île déserte à gauche. Ils aperçurent en outre beaucoup de petites îles dont les bateliers ne connaissaient pas les noms. Après Don Khah, ils eurent, à gauche, Don Keden où est un village. De là, traversant en dix minutes un dernier bras fluvial large de 600 mètres environ, ils atteignirent le village de Kompong Kassang, l'un des principaux centres de Tonlé Ropou, c'est à cause de sa situation, car il ne compte qu'une vingtaine de cases. Ils y passèrent la nuit, notant que la rivière appelée Tonlé Ropou se jette dans le fleuve à une demi-journée de Kompong Kassang, qu'elle a 60 mètres de largeur, 8 de profondeur et qu'elle vient des monts Dangrêk, à cinq jours de marche à l'ouest. Sur ses bords il n'y a pas de grands villages, mais seulement quelques maigres groupes de cases. La province de Tonlé Ropou est bornée à l'ouest par celle de Melou Préi, à trois jours de Kompong Kassang ; au nord, par celle de Bassak, à deux jours ; au sud par le Cambodge, province de Kompong Soaï, à cinq jours ; à l'est

elle se termine à des îles du grand fleuve, ici, à Don Than à deux heures de Kompong Kassang. Le lendemain, mes hommes étaient de retour à Khong où nous restâmes jusqu'au jeudi 25 octobre.

Le Mœuong, ou chef-lieu de Khong, par 14°, 06', 20" N. et 103°, 25', 37" E. (Francis Garnier), deux fois plus important que Sting Trêng, s'allonge du sud au nord sur deux kilomètres, le long de la rive orientale de l'île de ce nom. Il compte trois pagodes, avec murs en briques, couvertures en planchettes, colonnes en bois de phchèk, et élevées sur terrassement; et 250 ou 300 maisons, tant de mandarins que d'hommes du peuple. Les cases sont plus serrées au-dessus de la Vat Kang ou pagode centrale; c'est le quartier du Chau et des autres dignitaires qui étaient tous ici en bonne harmonie lors de mon passage.

Le sol est assez élevé pour ne pas être inondé. Les fruits ne manquent pas, ni le poisson aux basses eaux, mais il est difficile d'avoir du poisson frais pendant les crues. La population est laocienne avec quelques rares Khmêrs, Chinois, Kula (ou Birmans) et pas mal de sauvages, généralement des Rodè, à la figure épaisse, avec tubes de bambous dans les oreilles largement percées et colliers de verroterie, de coquillages; pour tout vêtement ces sauvages ont un pagne étroit. Les habitants cultivent du riz, surtout de la variété gluante, dans le voisinage du village. De même que tous les autres Laociens, ils mangent ce riz cuit à la vapeur dans des paniers coniques couverts de feuilles et posés sur les marmites d'eau bouillante. Ils vendent du riz à Sting Trêng, achètent du tabac et du sisiet de Nongkhaï; ils achètent, pour le Cambodge, les peaux, le cardamome de Bassak et vont chez les Rodé troquer des buffles contre des chevaux. Mais, en somme, ils font peu de commerce, si ce n'est celui des esclaves qu'ils chassent et traquent dans les pays de l'Est ou qu'ils achètent des gens des autres Mœuongs,

Sting Trêng, Sên Pang, Attopœu, ceux-ci se chargent de l'infâme besogne, enlevant femmes et enfants, et tuant les hommes qui résistent. Un esclave qui vaut 2 à 3 barres d'argent, ou 5 à 6 buffles, dans les montagnes de l'Est, est revendu 4, 5, ou 6 barres d'argent à Khong.

De même que les autres Laociens, les gens du Mœuong Khong aiment à se parer de fleurs qu'ils portent sur les oreilles.

De la Vat Kang, ou pagode centrale du Mœuong Khong, il faut environ quatre heures pour atteindre à pied l'extrémité méridionale de l'île, dit-on, et six heures pour se rendre à l'extrémité d'amont ; donc, au total, dix heures de marche d'un bout de l'île à l'autre. Selon le docteur Joubert, l'île a 6 ou 8000 mètres de largeur à hauteur de la chaîne de collines. Sur la rive occidentale est le Ban Hin Siou. Francis Garnier dit que « la seule île de Khong possède une population qui peut être évaluée à 8 ou 10000 âmes ». Je crois que cet auteur se trompe lorsqu'il dit que Sitandong, nom officiel de la province, est le « nom mythologique de la mer au milieu de laquelle s'élève le Mont Meru »[1]. Le Mœuong Khong, disent les indigènes, indépendant avant la conquête faite par le général siamois qui est connu sous le nom de Bodin, a reçu ultérieurement le nom officiel de Si Phan Don « les quatre mille iles » prononcé Si Than Don par corruption. Tels sont, du moins, les renseignements que j'ai recueillis sur place. Le Chau a pour titres : Phrah aphiréach vongsa Chau Mœuong Si than don. Il a pour insignes de sa dignité : boîte, plateau, aiguière, crachoir d'argent et parasol rouge. La province de Sithandon est bornée à l'Est par celle de Sên Pang, à une matinée de marche au-delà de la rive orientale du fleuve. A l'ouest par Tonlé Ropou à Don Than,

1. « On sait que dans la cosmogonie bouddhique cette montagne imaginaire forme le centre du monde ». Exploration du Mékhong. Tome 1er, page 172.

à 2 heures de l'île Khong ; au sud par Sting Trêng aux chûtes et à l'île de Khon qui elle-même appartient à Khong. Au nord par Bassak. Elle compterait 3000 inscrits, tous Laociens, payant chacun 4 ticaux de capitation annuelle (soit au taux actuel environ 8 francs). Le Chau envoyait à Bangkok chaque année 57 livres d'argent (ce qui ferait actuellement environ 9.120 francs. La livre d'argent, double en poids de la livre balance, vaut 80 ticaux, et est de 50 au pikul). Le tical, à Khong, est divisé fictivement en 4 chi, et le chi vaut 4 lingots de fer.

Avant de laisser ce pays, il n'est pas inutile de signaler Don Sam Phaï, île à 3 heures au sud ouest de Khong, où sont 40 à 50 cases de Chinois vendant sel, cotonnade, vaisselle, allumettes, etc. Les cases laociennes sont encore plus nombreuses dans ce centre commercial. Le Phya Si, grand mandarin de Bangkok qui passa à Khong quelque temps avant moi, donna aux Chinois un chef de leur race avec le titre de Preah Pathép Changvang. De son côté le Chau de Khong, sollicité sans doute par quelque aspirant fermier, a créé, depuis 1882, une ferme des jeux qui prélève le dixième sur les gains.

Le 25 octobre, après déjeûner, nous quittons le Mœuong Sithandon, avec trois mauvaises petites barques où nous sommes assez mal installés, refoulant à la gaffe un courant pas trop violent. A notre droite est Don Nhang, île habitée où croissent beaucoup d'arbres fruitiers, puis Don Mak Kak. A gauche, ayant dépassé le Mœuong, nous passons devant des rizières, puis devant des villages. Après avoir franchi un rapide à hauteur du sommet de Don Mak Kak, nous apercevons la rive orientale où se voit un village, le Ban Bong, au delà du bras de fleuve qui est large de 1200 mètres. Nous nous arrêtons pour la nuit à l'île Khong, devant le Ban Vœun Thong, hameau d'une trentaine de cases de Laos cultivant des rizières.

Le vendredi 26 octobre, à 5 h. 1/2, nous reprenons notre

marche. Le Ban Vœun Thong finit au Houé Khuong, rigole large de 4 mètres, profonde de 2, qui n'a de l'eau qu'aux pluies et qui vient des Phou Khieu, collines à une demi-lieue d'ici. Nous avons ensuite à gauche le Ban Dong Niaï, où je remarque avec quelque surprise quatre jeunes arbres de teck gros comme la jambe. Il n'y en a pas d'autres dans la région, me disent les Laociens. Nous rencontrons aussi en cet endroit, un de ces grands radeaux de bambous qui descendent le fleuve venant de Nong Khaï chargés d'écorce de sisiet. Nous dépassons ensuite le Ban Na, puis le Ban Sên Lam où les habitants coupent les broussailles des berges que la baisse des eaux laisse à découvert, pour y planter de l'indigo ou du *Dok Kam* qui serviront à la teinture. Ils me disent qu'au bout de cinq mois ils cueilleront les fleurs du Dok Kham et les feront sécher au soleil pour teindre les étoffes, les écharpes en jaune orange. Enfin, vers huit heures, nous atteignons la pointe de l'île de Khong, et nous avons à gauche Don San ou Don Sên qui se croise avec la précédente, et que nous longeons, passant devant le Ban Kut Pho et nous arrêtant pour déjeûner au Ban Don San. Nous arrivons ensuite au sommet de Don San, d'où nous allons rejoindre la rive occidentale du fleuve qu'on voit enfin dans toute sa largeur, couvrant un lit d'une demi-lieue. Sur la rive orientale, les Laociens nous montrent le Ban Kok Padêk. Au-delà, dans cette direction, se dresse la longue ligne des Phou Na Phang, monts qui se prolongent à 7 ou 8 lieues de la rive gauche. Après vingt-cinq minutes de traversée nos embarcations atteignent la rive occidentale où des hommes de Mœuong Saphang, village qui est en face de Don San, font des plantations de coton et d'indigo sur les berges. Remontant le long de cette rive, nous passons devant l'embouchure du Houé Kadien dont le lit, large de 12 mètres, profond de 4 mètres, n'a qu'un filet d'eau à l'étiage.

Vers deux heures 1/2, nous nous arrêtons pour le reste de la journée et pour la nuit devant la Vat Nœua « pagode nouvelle » du Mœuong Moula Pamauk, jadis le Ban Chan, qui a été gratifié depuis deux ans du titre de Mœuong « chef-lieu ». Il compte deux pagodes et une centaine de cases, qui sont entourées de jardins d'aréquiers, cocotiers et autres arbres fruitiers, et qui occupent une seule ligne de 1.500 à 2.000 mètres de longueur, en profitant de tout l'espace où la rive, au lieu d'être escarpée, est par exception inclinée en pente douce. Le pays est agréable, les maisons ont un certain air d'aisance. Les habitants, tous Laociens, cultivent des rizières, plantent l'indigo, le coton, le Dok Kam. Les quatre dignitaires du nouveau Mœuong, demeurent encore à Khong où ils paraissent s'attarder. On me dit que le Chau a pour titres : Phrah Suridêt Vongsa (Surya Teja Vansa) Chau Mœuong Mula Pamauk. Pendant la nuit le Néai Roï Séda « grand marchand » du pays, nous donne des renseignements sur son commerce de buffles et de chevaux qu'il achète à Oubon, Bassak, Khong, pour aller les revendre au Cambodge, en les conduisant par terre à travers Tonlé Ropou, Melou Préi, Kompong Soaï. Cette route de l'Ouest est moins boisée, moins pénible, dit-il, que la route orientale par Sting Trêng et les « vieilles forêts ». Quant aux brigands, il y en a des deux côtés, mais surtout à la route de l'Est.

Le samedi 27 octobre, nous partons de Moula Pamauk, à 5 heures du matin, continuant à longer à la gaffe la rive occidentale du fleuve. Nous passons devant le Ban Pa Oï et Vên Kên ; puis, ayant à droite Don Nàng Noï (ou Loï), nous traversons pour rejoindre cette île ; nous déjeûnons devant la pagode de Don Sao Nguon, à notre gauche, où les Laociens célèbrent en ce moment la fête religieuse qu'ils appellent Thot Phasat Phœung. Sur deux barques accouplées et liées on dispose des fleurs, des feuilles, des statuettes grossières de lions et d'éléphants. Les

bonzes et des musiciens y prennent place avec tambours, gongs, cymbales, flûtes et conque marine. Les jeunes gens et les jeunes filles montent sur d'autres embarcations où sont des imitations de fleurs en cire collées à de petites tourelles en pellicules de tronc de bananier. Toute la flotille s'en va doucement, de pagode en pagode, au son des instruments de musique.

A 10 heures, nous repartons, continuant à longer Don Nang Loï ; puis, traversant un bras de fleuve, nous longeons Don Pœuï ou Phœuï, à droite. Après cette île, nous passons un rapide appelé King Hang Don Saï « rapide de la queue de l'île Saï » d'où le fleuve se voit dans un lit unique, large de 2500 mètres environ. Nous traversons pour retourner vers la rive occidentale que nous atteignons un peu au dessous de l'embouchure du Houé Pak Kaun, dont le lit, large de 10 mètres, profond de 3, à sec à l'étiage, sert de limite, à l'Ouest du fleuve, aux provinces de Khong et de Bassak. On nous dit que, sur la rive orientale, la limite est au Houé Na Phang, torrent qui descend des Phou Na Phang et dont le lit aurait 10 mètres de largeur et 2 de profondeur ; sur ses bords sont quelques villages, le Ban Na Phang entre autres. Continuant notre route, nous avons à droite Don Saï, et bientôt nous traversons de rechef pour longer cette île importante : le courant étant trop violent le long de la rive occidentale du fleuve. A Don Saï, pendant près d'une heure, nous longeons un grand village appelé Ban Kok, puis le Ban That, le Ban Nong Phœung, le Ban Mak Mi et enfin le Ban Houa Don « village de la tête de l'île ». Vers 5 heures, nous nous arrêtons pour la nuit devant la Vat Houa Don. Depuis le Mœuong Moula Pamauk, les villages sont nombreux sur les rives du fleuve et des îles, surtout à Don Saï où ils se succèdent sans interruption, les cases étant entourées de jardins d'arbres fruitiers. Dans ces pays, on plante beaucoup de coton, d'indigo, de Dok Kam.

Au Ban Houa Don Saï ; je rencontrai un homme dont le type et

les allures indiquaient une race différente de celle des gens du pays. A mes questions, il répondit qu'il était Annamite, nommé Pham van Ma, âgé de 28 ans, né au Binh Dinh, une des provinces de l'Annam ; il fut enlevé, étant à la coupe des bois, par les Moï « sauvages » et vendu au prix de 7 buffles. Sa maîtresse, trouvant sans doute mauvais que cet homme me donnât ces détails, lui intima l'ordre de rentrer. Mécontent du procédé, je criai de mon coté *Assi* qui signifie en laocien : Cessez, silence ! Tous les indigènes se retirèrent immédiatement. Mais ce minuscule incident fut colporté, probablement grossi, et fit croire aux Laociens que je venais dans leur pays pour revendiquer les esclaves annamites.

Le dimanche 28 octobre, quittant à 5 heures la pagode du San Houa Don Saï, nous atteignons bientôt la pointe de l'île où le fleuve parait large d'une demi-lieue. Nous le traversons en partie pour revenir à la rive occidentale que nous atteignons un peu au-dessous du Houé Bang Kamuon dont l'embouchure est à hauteur du village que nous venons de quitter. Le Houé Bang Kamuon coule dans un lit large de 12 à 15 mètres, profond de 4 à 5 mètres. Il vient des monts de Bassak. Aux crues, on peut le remonter en pirogue jusqu'au Mœuong Sukhuma, chef-lieu de district de la province de Banak ; à l'étiage, il conserve un filet d'eau. Son nom, de même que beaucoup d'autres noms de lieu de cette région qui fut jadis habitée ou occupée par les Khmêrs, parait être la corruption d'une désignation primitive cambodgienne : la rivière « du lac de la cire », *Beng Kremuon*. Nous passons successivement devant le Ban Na « village des rizières », hameau fondé par des gens de Don Saï, le Ban Haï qui a la même origine, le Ban Nong Phan, le Ban Phon Than ; tous ces hameaux sont petits et misérables ; puis devant le Ban Hê, village abandonné où sont beaucoup d'arbres fruitiers. Nous y déjeûnons, à côté d'une troupe de 13 éléphants et de 26 hommes

que le Roi de Bassak envoie à la chasse des éléphants sauvages, sous la conduite d'un petit chef de Luong Saï. Pour se rendre sur la rive orientale, les éléphants traversent le fleuve soit ici au Ban Hê, soit plus bas à Don Saï.

A 11 heures, quittant le Ban Hê, nous reprenons notre route. Nous avons bientôt à droite Don Kap Niaï, île qui n'est pas habitée ; seulement, lorsque arrive l'époque de planter le coton et l'indigo, les esclaves des mandarins de Bassak viennent y faire ces travaux et retournent au Mœuong quand leur tâche est finie. Nous avons ensuite à gauche l'embouchure du Houé Hœuon Pa, au lit large de 6 mètres, profond d'un mètre, à sec à l'étiage ; ce ruisseau vient des monts de Bassak ; puis le Ban Nong Pham, hameau déserté en grande partie par ses habitants qui ont fui le choléra. Nous passons la nuit devant sa pagode.

Le lundi 29 octobre, à 5 heures, nous reprenons notre marche, passant devant le Ban Kuong où sont quelques cases de Chinois, et le Ban Sam Hong. Après avoir franchi un rapide appelé King Mak Kœua, nous passons devant le Ban Tha Thêng et à 8 heures nous nous arrêtons au-delà pour déjeûner en face du Houé Tha Thêng, ruisseau dont le lit, de 8 mètres de largeur, de 2 mètres de profondeur, est déjà barré par les pêcheries. Il n'a presque plus d'eau lors de l'étiage. Il vient des monts de Bassak, à une matinée de distance. En face de son embouchure, à l'extrémité d'aval de Don Dêng, l'île qui est devant Bassak, on voit d'autres pêcheries qui appartiennent au Roi, nous dit-on. Le fleuve paraît large de 2000 mètres. Nous repartons à 9 h. 1/2, passant devant le Ban Ka Thit, puis devant l'embouchure du Houé Ka Thit, ruisseau au lit large de 8 mètres, profond de 2 mètres, déjà barré de pêcheries. Il vient de Phou Bassak et n'a pas d'eau à l'étiage. Nous commençons à apercevoir le Mœuong Bassak au fond d'une grande courbe que dessine le fleuve.

Nous passons ensuite devant le Ban Mœuong Kang, le Ban

Pha Non, devant l'embouchure du Houé Pha Non, ruisseau qui vient de Phou Bassak et qui est à sec à l'étiage ; son lit a 8 mètres de largeur, 2 de profondeur. Puis devant le Ban Vat Luong Kao, devant le Houé Sah Houa, qui a l'origine et l'importance des précédents ruisseaux, devant le Ban Si Semang, devant le Houé Pha Bang qui est aussi large de 8 à 10 mètres, profond de 2 ; sec à l'étiage il vient de Phou Bassak. Au-delà est le Ban Pha Bang, puis le commencement du Mœuong Bassak proprement dit : les quatre ou cinq villages que je viens de nommer pouvant être considérés comme le prolongement de ce Mœuong. A 3 h. 1/2 nous nous arrêtons à une Sala, ou maison publique, sur le bord du fleuve, devant l'habitation du Chau. Un orage qui survient à ce moment rend peu commode le débarquement des bagages sur cette rive escarpée où les eaux ont déjà baissé d'une dizaine de mètres.

Les bagages déchargés, le Luong Phakedei, chef des bateliers de Sithandon, porteur d'une lettre de son Chau pour celui de Bassak, va demander à deux des fonctionnaires du pays : le Mœuong Sên et le Mœuong Chau, de prendre réception de mes bagages. Ils répondent que le Chau n'est pas encore informé, qu'ils n'ont aucun ordre. Le lendemain matin je renvoyai le Luong Phakedei s'enquérir de la coutume du pays. On lui dit que tout Européen venant porteur d'un passeport du Samdach Maha Malla de Bangkok, ce qui était mon cas, envoyait, en débarquant, informer le Chau qui faisait ses préparatifs d'audience, où se rendait ensuite l'Européen pour causer de son voyage. J'envoie Srei mon interprète cambodgien chez le Roi qui le prévient qu'il attend ma visite avant de donner tout ordre me concernant. Ces pourparlers, ces formalités inusitées indiquaient un accueil peu chaleureux. Prenant donc mon passeport je vais avec Srei faire ma visite officielle. Assez modestement installé, ce roi de Bassak, en fonctions depuis une

vingtaine d'années, lit mon passeport à haute voix, en pesant tous les termes. Il est visible qu'il se méfie ou tout au moins qu'il se tient sur la réserve ; il craint de s'engager, de créer des précédents fâcheux. Avec quelque contrainte, il se drape dans sa dignité. Je devais bientôt apprendre le mot de l'énigme ; cette attitude que je ne pouvais m'expliquer était due à des cancans laociens rien moins que motivés. Les uns disaient que je venais m'immiscer dans un procès pendant devant son tribunal ; selon d'autres mon voyage avait lieu pour réclamer les esclaves anamites du Laos ; ou encore, chose infiniment plus grave, je venais revendiquer le jeune éléphant blanc qu'il avait récemment fait acheter en territoire dépendant du Cambodge, gagnant ainsi de vitesse les envoyés du roi de ce dernier pays. Nos rapports mutuels ne tardèrent pas à prendre un tout autre caractère dès qu'il fut convaincu que je voyageais simplement à la recherche des ruines et des inscriptions. A son audience, il me demanda si on ne pourrait pas en finir avec Vattha qui, retiré à Siem Bauk sur la frontière, était avec sa bande une grande gêne pour le commerce, et il fut fort étonné — ou affecta de le paraître — lorsque je lui dis que le prétendant venait tranquillement se promener de temps à autre dans Tonlé Ropou, province sur laquelle, lui, Roi de Bassak, avait la haute main. Là-dessus je pris congé. Il envoya immédiatement ses mandarins installer ma sala, y placer quelques pauvres meubles, tendre des nattes, et prendre note de mes bagages. Il me fit aussi remettre quelques cadeaux de vivres.

Le lendemain mercredi 31 octobre, je lui envoyai les présents que je lui destinais. Une paire de souliers vernis et une paire de sandales lui firent particulièrement plaisir. La chaussure, le linge, le papier, les plumes et les crayons étaient les articles que me demandaient de préférence les mandarins de tout le Laos. Il vint ce jour là, canne à la main, habit de drap noir sur

le dos, me rendre visite à ma sala et il remit la conversation sur le sujet qui paraissait lui tenir le plus à cœur : le développement des relations commerciales entre son pays et notre Cochinchine française. Dans ce but il souhaitait de nous voir installer un poste de police sur le grand fleuve, à la frontière du Laos et du Cambodge. Lui-même, disait-il, avait des instructions de Bangkok pour en créer un, mais, jusqu'à ce jour, il n'avait pas osé le faire, de crainte des incidents. Le Roi de Bassak, que j'eus l'occasion de voir plusieurs fois, me parut être le plus remarquable de tous les Laociens que je rencontrai dans mon voyage [1].

De Bassak je fis de petites tournées dans les environs. Le jeudi 1er novembre, je partis à 9 h. 1/2 sur une petite pirogue, descendant obliquement le fleuve, passant à la pointe d'aval de Don Dêng, l'île en face du Mœuong, pour aborder à 11 h. 1/4 à l'embouchure du Houé Toh Moh, sur la rive orientale où m'étaient signalées des ruines et une inscription que je trouvai en effet à quelques centaines de mètres du fleuve. Pénétrant dans l'ancien temple Khmêr, simple galerie que les Laociens appellent *oumong*, je me trouvai subitement nez à nez avec un énorme serpent gris qui se dressa en sifflant. Avant que j'eusse saisi mon fusil que l'on portait derrière moi, il s'échappa par une porte latérale, dévala la pente avec une vitesse dont jamais je n'aurais cru reptile capable, plongea, au bas, dans l'eau du Houé Toh Moh qui s'extravasait et inondait les bas fonds. Bien au large et en sûreté on le vit qui se hasardait enfin à dresser sa tête hors de l'eau.

Le lendemain, 2 novembre, pendant que j'estampe l'inscription de Houé Toh Moh, j'envoie Sreï visiter un endroit qu'on nous

1. Aujourd'hui, 1893, il doit être encore dans la force de l'âge et nous avons évidemment tout intérêt à entretenir de bonnes relations avec lui.

signalait au Houé Takuon, à quelques lieues au sud. Partant d'abord à pied, il se rend au Ban Houé Phia Phaï ; il traverse sur un pont le ruisseau de ce nom, passe au Ban Nong Kê et au Ban Nong Tiem, rejoint au-delà la rive du fleuve, traverse le Houé Kœua, ruisseau dont le lit a 4 mètres de largeur, 2 de profondeur, qui est à sec à l'étiage et qui vient des Phou Pha Luong, collines à une demi journée du fleuve. Il déjeune, s'embarque sur une pirogue pour descendre le long de la rive, ayant à droite Don Lao, île inhabitée. Il passe devant l'embouchure du Houé Pha Luong, ruisseau à sec à l'étiage qui vient des Phou Pha Luong ; son lit, large de 6 mètres, est profond de 2. Atteignant l'embouchure du Houé Takuon, il quitte le fleuve, pénètre dans l'intérieur des terres pendant une heure et demi, traversant des bois de bambous et des plaines de roseaux *trêng* pour rejoindre le Houé Takuon au lieu signalé, où étaient des roches de grès fin ; mais rien n'indiquait le travail de l'homme. Il y avait eu probablement méprise, car sur sa route on lui avait signalé un autre Houé Takuon ou Trekuon, plus loin dans les terres, sur la route de Kièt Ngoung, où devaient être des bornes de pagode en pierre et peut-être des inscriptions. Quand au Houé Takuon où il était venu, c'est un ruisseau qui descend des Phou Luong ; son lit a 6 mètres de largeur et moins d'un mètre de profondeur. L'après-midi, à 1 heure, retournant à pied, Srei passa au Ban Haï, rejoignit le Houé Phai où il s'embarqua sur une pirogue pour remonter le fleuve jusqu'au Houé Kœua et de là revenir au Houé Toh Moh par la route de l'aller. Il me rejoignit avant la nuit.

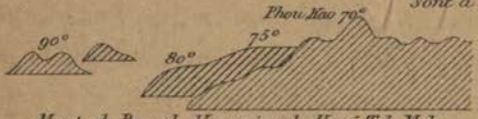
Le samedi 3 novembre je fais partir deux autres cambodgiens, Top et Iem, pour Kiet Ngoung et nous quittons Houé Toh Moh pour rentrer à Bassak avec une pirogue à 6 pagayeurs, remontant le long de la rive orientale afin de contourner l'île Dêng. Notre marche contre vent et courant est assez lente.

De Don Saï à Bassak
Aux Environs de Bassak.

Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. II-II

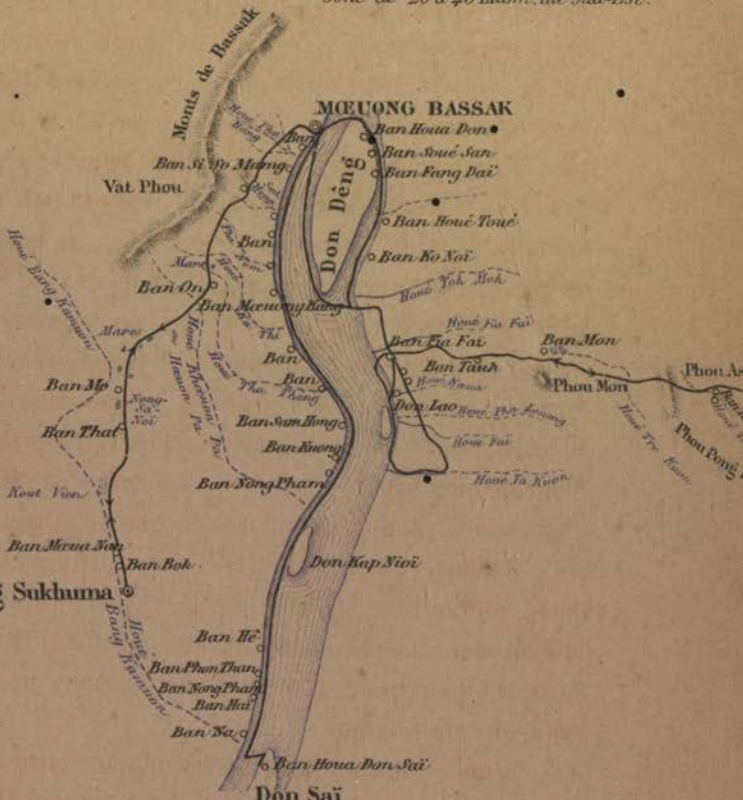
Échelle 1: 500.000

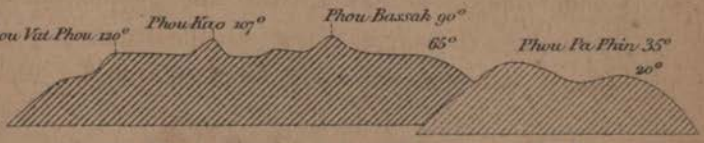
Les Phou Pong, vus de Bassak sont à 30 ou 40 kilom. au Nord-Est.



Monts de Bassak. Vue prise du Houé Toh Moh sur la rive gauche du Fleuve.

Les Phou Phong Pha Nang Boua, vus de Bassak, sont de 20 à 40 kilom. au Sud-Est.





Vue des Monts à l'Ouest de Bassak. Vue prise du Mœuong.

Passant devant le Ban Ko Noï, à droite, nous déjeunons au Ban Fang Daï à gauche, sur l'île ; puis nous passons devant le Ban Souï San à gauche, et devant le Ban Houa Don « village de la tête de l'île ». Peu après nous doublons la pointe et, traversant le grand bras, nous rentrons à notre Sala de Bassak.

J'ai dit plus haut que j'avais envoyé deux de mes cambodgiens, Top et Iem dans la direction du nouveau Houé Trekuon qui était signalé. Ils allèrent coucher au Ban Phia Phaï près du Houé Toh moh dans la maison du Kanha ou chef du pays. On se disposait à faire traverser le fleuve à deux éléphants et d'après un mode nouveau pour nous ; en les faisant monter debout sur trois jonques liées ensemble. A ce village mes hommes virent les préparatifs de la fête religieuse que l'on appelle Hê Kathên ou Thât Kathen au Cambodge. La coutume laocienne est de donner, à cette occasion, tous les objets dont se servent les bonzes : robe, manteau, ceinture, gilet, écharpe, éventail, recueil de manuscrits, petite malle en bois, oreiller, matelas, aiguière et crachoir de cuivre, plateau et étui à bétel, boîte à tabac, tube à chaux, tous ces instruments en cuivre ; parasol, couteau et louche. On y joignit quatre lingots de fer, 40 bougies, deux petits troncs de bananiers et deux arbustes ou étaient collées des fleurs de cire ; et, en outre la pièce qui est considérée comme indispensable parmi les cadeaux de cette fête : le plateau en bois pour les bols du repas des Laociens et son couvert conique. Le soir avant de porter tous ces objets à la pagode, on invita cinq bonzes à venir réciter des prières, et faire la lecture religieuse.

Le lendemain matin, Top et Iem quittent à pied, vers 5 h. 1/2 le Ban Phia Phaï, s'arrêtent un peu plus loin au Ban Nong Kê pour y prendre un guide et continuent à pied dans les grands bois suivant une route où sont beaucoup de pierres et de roches de grès. Ils passent près d'une mare appelée Nong San,

à gauche de la route, longue de 7 à 800 mètres, large de 40, profonde de 2. Au delà sont des roches de ce conglomérat ferrugineux que les Khmêrs appellent Baï Kriem « riz brûlé » ; puis il passent près de Nong Phên, mare plus petite que la précédente à droite de la route. A 9 heures ils arrivent au Houé Ta Uh qui vient du lac de Thung Lomiet, leur dit-on, à deux ou trois lieues et se jette au Nam Khong, le grand fleuve, à quatre lieues d'ici. Son lit large de 10 mètres, aurait encore de l'eau à l'étiage, et il est rempli de pierres, de roches. Ils déjeûnent au Ban Ta Uh, hameau de 8 cases et continuent leur route sous les grandes futaies, sur sol d'argile rouge. Plus loin ils rencontrent de nombreuses roches et pierres. Vers midi ils s'arrêtent un peu au Ban Mon, hameau de 2 ou 3 cases. Au sud est Phou Mon, colline où il n'y a pas d'antiquités. Au delà du Ban Mon commencent les rizières de Kiet Ngoung, village qui est à une lieue plus loin. Kiet Ngoung compte une dizaine de cases très espacées, jusqu'à 3 ou 400 mètres, les unes des autres, avec une pagode où sont deux bonzes. Ils y couchent. Selon leurs notes, prises d'une manière peu claire, Phou Vat Asa, où sont des ruines, serait à une lieue à l'ouest un peu au sud du Ban Kiet Ngoung.

Le dimanche 4 novembre, il plût toute la matinée et ils ne purent aller nulle part. A 1 heure, quittant la pagode de Kiet Ngoung, ils reprirent leur route sous les grandes futaies, passant à travers des roches de grès en grand nombre. Laissant à gauche le Ban Lat Khvaï, hameau de 8 cases, ils s'arrêtèrent à 2 h. 1/2 au Houé Takuon ou Trekuon, où de même qu'à l'autre ruisseau du même nom, on ne trouva aucune ruine, mais seulement des roches de grès dans son lit qui est large de 10 mètres, et qui avait encore, à ce moment, deux coudées d'eau. On leur dit que sa source est à un lac appelé Nang Nhom, à l'Est du Ban Kiet Ngoung et tout près de ce village. Ce lac aurait environ 2000

mètres de longueur et 1200 de largeur. Le Houé Takuon se jetterait dans la rivière de Sên Pang.

A 3 h. 1/2, reprenant leur route sous les hautes futaies, ils passent au milieu de nombreuses roches de grès. Le sol est sablonneux. Ils franchissent une colline appelée Phou Phong Bau, haute de 60 à 80 mètres. Ils s'arrêtent au delà au bord du Houé Ta Pho, ruisseau de 10 mètres de largeur qui a encore trois coudées d'eau. Il se jette dans la rivière Sên Pang à trois jours de là. Puis, reprenant leur route sous les grands bois, ils s'arrêtent au bout d'une petite heure pour coucher au Ban Ta Pho, gros village de 80 à 100 cases, sur les deux rives du Houé Ta Pho. Les habitants sont des Laociens, en grande partie serviteurs du Chau de Bassak, cultivant les rizières de ce Seigneur et, en dehors de cette glèbe, gagnant leur vie à leur guise.

Selon mes voyageurs, cette partie de la province de Bassak, à l'Est du grand fleuve, très boisée, est couverte de roches de grès et de Bai Krïem. Il n'y a de plaines découvertes qu'auprès des villages. Les habitants ramassent des nids d'abeilles pour en retirer la cire. Avec un peu de chance un homme en récolte pour la valeur de 8 ou 10 ticaux dans sa saison. Cette cire est vendue 6 lat le pain de 3 onces indigènes. Ces habitants (aujourd'hui sujets de la France) comptent, dit-on, 1500 inscrits payant tous les deux ans un tribut total de 300 barres d'argent : leurs chefs locaux, appelés Phasi ou Kanha percevant tous les deux ans un impôt personnel de 5 ticaux par inscrit marié et d'un tical par célibataire. De Ban Ta Pho à Bassak, mes deux hommes revinrent sans prendre de notes, probablement par la route de l'aller. Ils étaient de retour au Mœuong le mardi 6 novembre.

Le lendemain 7 novembre, je quittai Bassak à 9 heures du matin, allant au Sud aux ruines de Vat Phou et de Ban That, avec 6 éléphants du Roi. Les bâts laociens sont petits, incommodes. On ne peut ni s'asseoir, ni se coucher ; il faut s'y tenir

recroquevillé, à moitié couché ; leur toit est couvert en feuilles de ces arbres à résine que les Kmêrs appellent Khlong et Trach. Au lieu de mettre sur le dos de l'animal, à l'instar des Cambodgiens, des couches superposées d'écorces d'arbre Kandol, les Laociens y placent des peaux sèches, ce qui donne un coussin moins moelleux. Ces éléphants de Bassak, un vieux surtout qui me servait de monture, avaient une marche d'une lenteur désespérante. Ils firent 6 à 7 kilomètres en trois heures. Après la halte de midi je changeai de monture et je voulus renvoyer le vieux à Bassak. Les cornacs s'y refusèrent nettement. La respectable bête aux longues défenses était un ancien éléphant traqueur dont la présence était considérée comme nécessaire dans le troupeau pour mettre à la raison, le cas échéant, les deux autres éléphants mâles réputés méchants « parce qu'ils avaient été nourris de riz pendant leur jeunesse » : on me dit aussi que la lenteur du patriarche ne provenait pas seulement de son grand âge ; il avait été, jadis trépigné, foulé aux pieds, par les éléphants sauvages.

Sortant du Mœuong Bassak, nous passons près du Ban Pha Bang, et nous traversons les différents petits ruisseaux que j'avais déjà relevé à leur embouchure en venant à Bassak : le Houé Pha Bang et ses affluents de gauche et de droite c'est-à-dire le Houé Houa Ling et le Houé Sangkap ; puis le Houé Sah Houa, le Houé Kâk, tous venant de Phou Bassak. Vers midi nous nous arrêtons près d'une mare appelée Nong Sah pour faire l'ascension de Vat Phou « pagode du mont », nom donné par les Laos à une ancienne ruine cambodgienne, où je ne trouvai plus une inscription sanscrite, déplacée par mes hommes à un précédent voyage. A 4 heures, nous repartons de Nong Sah, continuant au sud, traversant plusieurs plaines découvertes et encore des ruisseaux ; le Houé San, le Houé Ka Thip, le Houé Tha Théng. Nous nous arrêtonsau de là de ce dernier dans le Ban On

où je couche dans une case abandonnée : les propriétaires étant aux champs.

Le jeudi 8 novembre, quittant le Ban On, nous traversons des plaines découvertes et des forêts clairières de ces arbres à résine que les Kmêrs appellent Thbêng et Thrach. Nous passons le Houé Hœuon Pa (ou Khœuon Pa), puis une plaine dénudée appelée Thung Khï Khaï qui a la vertu, selon les Laociens bien entendu, de faire perdre toute force au piment qui y voyage. Nous passons aussi près de diverses mares : Nong Phaï, à gauche de la route, Nong Nang Dam, aussi à gauche, et à mi-chemin, disent les indigènes, de Ban On à Ban That ; puis Nong Kham Pong, à droite ; Nong Haï, à droite, Nong Khou à gauche. Enfin laissant le Ban Mo à droite, nous passons encore devant Nong Sa Noï et, immédiatement au delà, nous nous arrêtons au Ban That où sont des ruines et une stèle.

Le lecteur ne doit pas s'étonner si, dans cette petite excursion, de même que dans tout itinéraire fait ultérieurement par voie terrestre, les Nong ou mares sont relevées avec assez de soin. Dans ces pays où l'eau est rare à la fin de la saison sèche, les mares jalonnant les routes fréquentées acquièrent une grande importance.

Ban That « le village du Dhat ou monument » compte une quinzaine de cases. Sa stèle, pilier carré, entièrement couverte d'une inscription sanscrite, avait été relevée précédemment par M. Harmand et par mon cambodgien An. Malheureusement, je la trouvai en un fort piteux état, couchée et brisée en nombreux fragments. Voyant mon vif désappointement, les habitants me contèrent que deux ou trois semaines auparavant le Luong Phaï San de Don Saï, venant de Nhassonthon sur un éléphant femelle, s'était arrêté ici au milieu de la nuit. Pendant son sommeil, sa monture détachée renversa et brisa la stèle. Le Pho Ban « chef du village » exigea du voyageur une amende de cinq

ticaux au profit de la Nang Tiem, vieille femme à cheveux blancs qui incarnait les génies locaux, d'un porc pour le festin des habitants, et d'une fleur de cire pour le Bouddha.

La pagode du Ban That compte deux *Phik* « bonzes » et six *nên* « novices ». Son petit temple est entre la stèle brisée et l'ancienne tour centrale. Je m'y installe pour la nuit et je repose devant la statue du Bouddha, ayant soin le matin de me lever de très bonne heure pour ne pas gêner les vieilles femmes qui viennent offrir des fleurs et des fruits au Bouddha. Je remarque que les bonzes et les gens du pays ne paraissent pas être choqués de voir mon cuisinier chinois égorger ses poulets tout à côté. Au Cambodge, on l'aurait invité à s'éloigner un peu.

Le vendredi 9 novembre, pendant que j'estampe soigneusement tous les fragments de la stèle, j'envoie mon interprète Sreï au Mœuong Sukhuma, petit chef-lieu de district qui est plus loin au sud. Il part à pied vers 8 heures ; sa marche est lente : la route n'étant pas belle, mais boueuse et avec des épines, sous les forêts clairières des arbres à résine, trach et thbêng. De temps à autre on rencontre quelques plaines de rizières. On passe près du Kout Vien à droite de la route. Les Laociens, ou comme ils se nomment eux-mêmes, les *Laos*, appellent Kut (prononcé Kout), ces bassins naturels, longs, isolés qui ressemblent à des tronçons de rivière, épars dans le pays, ne se rattachant à aucun cours d'eau. Les Khmêrs donnent à ces petits lacs le nom spécial de Rômlôm. L'eau du Kout Vien, claire, profonde, cache des crocodiles, dit-on : le fait n'est pas rare dans ces bassins isolés. Au-delà, Srèi atteint le Houé Bang Kamuon qui vient du Ban Kam Nœung, à l'ouest des monts de Bassak. Large de 20 mètres, cette petite rivière a encore de l'eau à hauteur de la ceinture. Nous avons vu qu'elle se jette dans le Nam Khong, ou grand fleuve, en face de Don Saï. A 9 h. 1/2, Sreï s'arrête pour déjeûner à la pagode du Ban

Mœua Nan, village peuplé de Souï (ou Kouï) Mahaï, inscrits du Mœuong Sukhuma. Il passe encore au Ban Kok, autre village de Kouï Mahaï, puis il atteint le Mœuong Sukhuma. Le lendemain, revenant par la même route, il me rejoignit à Ban That.

Le Mœuong, ou chef-lieu de Sukhuma, en pays boisé, sur la rive gauche du Houé Bang Kamuon, s'appelait autrefois le Ban Sung Nhang et fut érigé en Mœuong, treize ans avant mon voyage, donc vers 1870, pour faciliter la répression du brigandage de la région. On y compte une cinquantaine de cases de Kouïs Mahaï qui suivent en partie les coutumes laociennes, en partie celles des Kouïs. Il est temps de faire une petite disgression sur les *Kouïs* que j'aurai souvent à mentionner. On appelle ainsi une race répandue dans le Cambodge au nord du Grand Lac et dans le Laos méridional, où on leur donne aussi le nom de Souï ou Soué. Dans toutes leurs langues, le mot *kouï* signifie homme, paraît-il. Parlant des dialectes assez différents pour ne pas très bien se comprendre d'une peuplade à l'autre, ils se distinguent entre eux par le mot qui signifie « oui, vraiment, ainsi » dans chacun des dialectes. Le mot *mahaï* signifie donc *oui* chez les Kouïs de Sukhuma. Le Chau de ce petit district était un vieillard de 84 ans, Kouï Mahaï comme ses administrés, venu du district de Srê Kândal, dans la province de Kompong Soaï ; il émigra au temps du Dê chou Ming (vers 1840). Il était à la tête de 3 ou 4 villages dont les habitants cultivent des rizières et vendent du riz pour payer l'impôt, n'ayant ni commerce ni industrie. De même que dans les autres districts de Bassak, chaque inscrit marié paie 7 ticaux et 2 sling d'impôt personnel pour trois ans. Il y a 200 inscrits dans ce petit district.

Le dimanche 11 novembre, nous revînmes de Ban That à Bassak, et je songeai au départ. Le 13, le Roi, parlant vaguement de difficultés de transport, me proposa de partir seul ; mes bagages me seraient envoyés à Oubon, mais je refusai de m'en

séparer. Le lendemain je lui fis une visite d'adieu qui fut tout à fait cordiale. Il tint à me remercier de mon attitude et de mes procédés vis-à-vis de la population. « Mais il n'y a à cela aucun mérite, car moi non plus je n'ai jamais eu à me plaindre de personne, lui répondis-je ». Le 15 novembre, je m'embarquai pour continuer à remonter le grand fleuve.

Avant de quitter ce pays, je termine par quelques détails sur le Chau, la ville et la province de Bassak.

Le Mœuong Bassak, forme vulgaire de Champasak (celui-ci est peut-être un vestige de l'ancienne domination cambodgienne), est, dit son Chau actuel, dans la main ferme des Siamois depuis la prise de Vien Chan, vers 1828. Toutes chroniques, tous papiers de valeur ont été alors emportés à Bangkok. Le Chau actuel est le quatrième en fonctions depuis cette époque. Ses aïeux avaient pour capitale le Mœuong Kao Kok, « l'ancien, le primitif », en face l'embouchure du Sè Daun. Son père vint résider au Mœuong Kao Kang, « le vieux central », à une lieue au-dessus de l'actuel où lui est venu se fixer. En fonctions depuis 19 ans, il était âgé de 45 ans (en 1883). Son nom personnel est Chau Thong Suk, d'autres disent Kham Suk. Il y a encore là des appelations princières et Suk doit être son nom. Ses titres officiels sont: Yuthi thamma thon (d'autres disent Preah sothoma thon) Chau Mœuong Nakhon Champasak. Il a pour insignes des ustensiles d'or et d'argent et un parasol rouge. Investi de la dignité royale, recevant, à ce titre, de ses sujets, la réponse des Laociens aux rois : *Nhâng Kremâm* « sur nos têtes », ce grand seigneur passait pour bon justicier, dédaigneux des cadeaux de corruption : l'éloge n'est pas mince ! Il était aussi considéré comme un enfant chéri de la fortune, car, à deux reprises, il avait déjà pu offrir un éléphant blanc à son suzerain le roi de Siam ; et tout récemment il venait d'acheter, des Penongs tributaires du roi du Cambodge, un

troisième pachyderme, mâle comme les précédents, haut de 4 coudées, avec des défenses longues d'une coudée, et revêtu incontestablement de cette robe couleur de terre à briques qui le rendait un objet de haute et profonde vénération pour tout Bouddhiste. En février suivant, on devait le conduire à Bangkok et des abris lui seraient préparés, sur la route, d'un bout du royaume à l'autre. Cette précieuse acquisition avait coûté au roi de Bassak, trois éléphants mâles, deux femmes et sept hommes esclaves, sans compter beaucoup d'autres articles de moindre importance dont le détail était oublié. Il y avait pourtant un point noir dans le ciel bleu de ce grand seigneur laocien. Son habitation, qui comptait huit corps de bâtiments modestes, n'était entourée que d'une palissade en bois. Depuis des années, il sollicitait la faveur insigne de l'enclore d'un mur en bonnes briques et bon mortier. Ce mur prenait sans doute, à distance, les proportions d'une forteresse, car l'autorisation si ardemment désirée ne venait pas. Ce fut, je pense, pour activer la solution de cette affaire, qu'il offrit 19 esclaves des deux sexes au Phya Si, grand mandarin de Bangkok, qui passa à Bassak quelques mois avant nous.

La petite ville, ou Mœuong actuel de Bassak, sur la rive droite du fleuve, par 14°, 54', 20" N., et 103°, 27', 30" E., occupe un terrain assez élevé pour être hors des atteintes de l'inondation. Les maisons, entourées de jardins de cocotiers et d'aréquiers, s'étendent sur près d'une lieue de longueur et 200 mètres de largeur. On y compte 13 pagodes, ce qui permet de supposer 5 à 600 cases. La principale pagode, construite par le Chau et appelée Vat Luong, compte une vingtaine de bonzes. Son temple est couvert en tuiles. On y voit une inscription laocienne dont les caractères sont effacés. Une route en chaussée court d'un bout de la ville à l'autre parallèlement au fleuve dont la sépare une première ligne de cases. Les habitants sont presque

tous Laociens. On y rencontre quelques Chinois, ils ont demandé au Chau de créer une ferme sur les cartes et les jeux. Le fermier prélève le dixième du gain des joueurs et il paie au Chau 13 barres d'argent par an (soit un millier de francs). La forêt basse, aux arbres rabougris, et quelques maigres rizières séparent Bassak d'une ligne de hautes montagnes de grès, mur énorme d'un millier de mètres de hauteur qui protège la ville contre les vents d'ouest. Du sud au nord, ces monts sont appelés Phou Sangkier, Phou Kao, Phou Bassak, Phou Pha Phing et Phou Moloung. Le docteur Joubert estime qu'il y a des lits de houille dans les grès et calchistes de ces monts. Il relate aussi qu'on y exploite des gisements abondants de carbonate de cuivre. Au-delà de ces monts s'étendent, dit-on, des plaines découvertes peu boisées, peu habitées. Devant la ville de Bassak, le fleuve coule dans un bras large de près de 2.500 mètres. Au-delà de Don Dêng « l'île rouge », l'autre bras fluvial n'est qu'un canal large de 400 mètres au plus.

La province de Bassak assez étendue, confinait, à l'est, à celle d'Attopœu, à cinq journées de marche ; à l'ouest, à celle du Mœuong Det, à quatre jours ; au sud, à celle de Tonlé Ropou à quatre jours et à celle de Khong à deux jours ; au nord, au Mœuong Oubon à six jours. Outre le district de Bassak proprement dit, qui comprend toutes les îles et les rives du fleuve et qui était plus important à lui seul que tous les autres, les districts ou petits Mœuongs qui faisaient partie de la province étaient au nombre de 15. A l'ouest du grand fleuve (donc encore actuellement sous la domination siamoise) sont les mœuongs suivants : 1° Sukhuma, à 6 ou 7 lieues au sud de Bassak. J'ai donné plus haut des détails sur ce point. 2° Uttuma-Dhani, vulgairement Outtoum, peuplé de Laociens, au sud-est du précédent. 3° Saphang Phou Pha ou Saphang, entre

Bassak et Moula Pamauk, peuplé de Laociens. 4° Phoum Thong, peuplé de Laos, à deux jours au nord-ouest de Bassak. 5° Boua, à quatre jours à l'ouest de Bassak, peuplé de Kouï ou Soué. Ce Mœuong, sur le bord du Daûm Noï, un affluent du Moun, et à deux jours au sud-est de Phimoun, s'est séparé de ce district d'Oubon pour relever de Bassak. 6° Daûm Palit, peuplé de Laos, à quatre jours au sud-ouest de Bassak. 7° Valim qui, dit-on, compte 240 inscrits, tous Laos, payant chacun 2 ticaux par an de capitation et envoyant au total 6 cattis ou livres d'argent (un millier de francs environ) à Bassak pour leur quote-part.

Sur la rive orientale du Grand Fleuve (donc appartenant aujourd'hui à la France) étaient 8 districts de Bassak : 1° Sutha-Nokhon, vulgairement appelé Don Thbèng, sur la rivière d'Attopœu, au-dessous de Sên Pang. 2° Mathura Sophon, sur lequel je n'ai pas de détails. 3° Kam Thong Noï (le petit), — ainsi appelé pour le distinguer de Kam Thong Niai (le grand, celui-ci forme une province) — est un district situé dans les monts à l'est de Bassak. Il est peuplé de Soué qui récoltent le cardamome bâtard et travaillent les plateaux de bois sur lesquels les Laos placent leurs bols et assiettes. 4° Suvana-Kiri « les monts d'or », sur la rive orientale de Sè Daun, à 4 jours de barque de Bassak, est peuplé de Laos. 5° Siphat ou Saphat, peuplé de Laos. 6° Va Pi Phaï Buon, aussi peuplé de Laos, et 7° Saméah, peuplé de Soué, sont trois districts situés sur le Sé Daun. On dit que Siphat relevait jadis de Kam Thong Niai ; d'autres prétendent que Saméah relevait (lors de mon passage) non de Bassak, mais, de Khêmarat. Enfin 8° Nakhon Phéng, à l'Est d'Oubon, à 7 ou 8 jours de barque au nord de Bassak, sur les bords du Nam Khong ou grand fleuve, est peuplé de Soué ; son Chau a pour titre Phrah Chau Surivong.

Cette grande province de Bassak, s'étendant des deux côtés du

fleuve, comptait selon les uns 12.000 inscrits, selon les autres 7.000. Le roi disait 10.000, dans ses 10 mœuongs ou districts, ne tenant peut-être pas compte des mœuongs récemment ou provisoirement agrégés. Chaque inscrit payait, tous les trois ans, 7 ticaux et 2 sling d'impôt personnel (soit 15 francs environ, au taux actuel, le sling valant le quart du tical). Le roi disait aussi qu'il envoyait chaque année, à Bangkok, un tribut de 76 livres d'argent (un peu plus de 12.000 francs). A Khong on m'avait dit que le tribut de Bassak était de 3 pikuls d'argent ou 150 livres (soit 24.000 francs).

Dans les districts éloignés, les échanges se font souvent en nature, mais au chef-lieu et sur le fleuve les Laociens ont pour monnaie divisionnaire de petits saumons de cuivre qu'ils appellent *lat*, et qu'on retrouve dans la plupart des Mœuongs de cette partie du Laos avec des dimensions et des valeurs différentes. J'en parlerai plus spécialement à Oubon. Lors de mon passage, il fallait 40 lat de Bassak pour un tical et 72 pour une piastre mexicaine, tandis qu'en 1866, selon Francis Garnier, on en donnait 24 au tical ; la valeur et les dimensions du lat avaient été sans doute réduites depuis cette époque.

Les principales productions de Bassak sont : le cardamome bâtard que les Cambodgiens appellent *Krekor*, l'ortie de Chine, la cire, les peaux, le riz. Le cardamome bâtard pousse naturellement sur les monts de l'est de la province, mais les sauvages le plantent aussi. La récolte a lieu en novembre ; on fait sécher ou griller les graines un peu au feu et on les met en sacs. Les sauvages qui le recueillent habitent le pourtour du grand massif de montagnes de cette presqu'île qui est formée par le fleuve et ses deux affluents de gauche, Sé Daûn et la rivière d'Attopœu. Le district de Kam Thong Noï s'étend sur une partie de ce massif où les sentiers sont très pénibles pour le transport du cardamome. Sur les lieux, un pikul et demi (soit 90 kilog.) de cette

graine médicinale vaut une barre d'argent (soit 50 à 60 francs).

L'unité usuelle de poids à Bassak pour les matières volumineuses est le *mœun* de 20 livres indigènes (ou 12 kilog. environ). Dix mœun ou deux pikuls de paddy valent communément un tical (2 francs) à Bassak. Dans ce pays on achetait aussi l'écorce rouge et charnue du sisiêt qui venait de Nong Khaï et les esclaves que l'on amenait de Sting Trêng, Sin Pang, ou d'Attopau. Le commerce, entre Bassak et la Cochinchine française, n'était entravé que par la piraterie. On payait habituellement chaque batelier 12 ticaux, avec la nourriture, pour un voyage entre Bassak et Phnom Pènh ; le *Kvan Hœua*, ou pilote, recevait 15 ticaux.

Les gens de Bassak avaient des données assez vagues sur les pays ou Mœuongs de la frontière entre le Laos et l'Annam. Ils disaient que le Mœuong Chiem et le Mœuong Phang Phalan, à 9 ou 10 jours de Bassak par la voie de terre, étaient les plus éloignés relevant de Bangkok. Une grande rivière, coulant du nord au sud, le *Nhiounapa,* les séparait du Mœuong Pou Soun (le Binh Dinh) qui était annamite. Les arbres de la rive orientale sont inclinés à l'est, ceux de l'autre rive à l'ouest, selon une légende qui peut présenter des variantes, mais qui n'est pas unique, à propos de frontière, en Extrême-Orient. A Bassak on appelait le roi de l'Annam : Chau Fa Om Kao.

Je ne quitterai pas Bassak sans ajouter quelques renseignements sur les chasses aux éléphants sauvages : le roi de ce pays étant le seul prince laocien qui entretienne régulièrement une troupe de chasseurs, je veux dire le seul seigneur parmi tous ceux que j'ai rencontré dans ce rapide voyage.

Les chasses ont lieu chaque année d'octobre à janvier, souvent au loin dans les forêts de l'est du Laos ou bien dans les provinces de Melœu Préi, Tonlé Ropou, Kompong Soaï. Au départ, les

chasseurs laociens se réunissent sous la conduite d'un chef expérimenté, ils sonnent à trois reprises une sorte de fanfare dans des trompes de corne et ils se mettent en route après avoir recommandé à leurs femmes de s'abstenir soigneusement, pendant leur absence, de toutes les pratiques suivantes : couper leurs cheveux, s'oindre d'huile; exposer au dehors de la case le pilon ou le mortier à décortiquer le riz, ou donner des coups de canif au contrat de mariage, ces pratiques nuiraient au résultat de la chasse.

Si dans leur route, les chasseurs d'éléphants rencontrent un chasseur de *bangkoui*, ils descendent de leur monture pour le saluer en se prosternant devant lui. Le lézard que les Cambodgiens appellent bangkoui est une sorte de caméléon à échine dentelée très commun sur les arbres en Indo-Chine. Les Asiatiques le mangent généralement, et on le prend facilement avec un nœud coulant, tout en sifflant, musique charmeresse qui le rend immobile, dit-on. C'est à cette facilité, paraît-il, que rend hommage le chasseur d'éléphant, qui saluera de même sur sa route tout oiseleur de martin-pêcheur,

Arrivé sur le lieu de chasse, le chef de la troupe qui prend le titre de « chasseur de droite », récite quelques formules consacrées. Tous les autres appelés « chasseurs de gauche » explorent les environs. Dès qu'un éléphant sauvage est aperçu on lance à sa poursuite, s'il est encore jeune, deux ou trois éléphants montés par chacun deux hommes qui jettent sur place, sans devoir s'en préoccuper autrement, tout leur petit bagage : riz, marmites, vêtements de rechange, attirail à bétel, etc. Le cornac qui a quitté le cou de la monture, se tient assis sur la croupe frappant à tour de bras sur la bête, lui enfonçant même des chevilles dans la chair pour faire accélérer son galop. Il est remplacé sur le cou de l'éléphant par le chasseur muni d'une longue gaule ; le bout de cette perche soutient le nœud coulant

d'une grosse corde qui est rattachée solidement à une autre corde passée en sous-ventrière à l'éléphant domestique. Au cours d'une poursuite effrénée, le chasseur cherche à passer le nœud coulant au cou et à la patte de la bête sauvage qui est amarrée ensuite à un arbre, à l'aide des éléphants privés. Après une chasse de douze, de vingt-quatre heures même, les chasseurs retournent au point de départ, reprendre leurs vivres qu'ils retrouvent toujours intacts, disent-ils : aucun animal, aucun insecte n'osant toucher au riz ou aux mets jetés dans la forêt en cette circonstance.

Les pieds du chef ou « chasseur de droite », ne doivent jamais toucher le sol ; quand il descend d'éléphant, les « chasseurs de gauche » lui font un tapis de feuilles sur la terre. Il juge les cas litigieux. Par exemple, si un éléphant sauvage, pris de deux côtés à la fois, est réclamé par deux chasseurs. Le chef invoque les divinités et leur demande de rendre l'animal obéissant à celui qui peut à bon droit réclamer la priorité. Aidés de leurs montures les autres essayent alors de faire marcher le sauvage récalcitrant qui se couche, se roule en poussant des cris Finalement celui qui réussira tant bien que mal dans cette entreprise aura la bête pour lui. Si lors de la poursuite, le nœud coulant a été passé à la queue ou à la trompe, ce qui peut détériorer le gibier, il y a mal prise et le traqueur maladroit doit payer une amende de 5 ou 6 ticaux au profit du chef. Aussi les chasseurs d'éléphant emportent de l'argent en prévision des amendes. Si l'éléphant capturé, en se débattant, parvient à terrasser les montures qui cherchent à le mâter, c'est que la femme au logis est infidèle à son mari. Si la corde qui le retient se rompt, cette femme a du couper ses cheveux ; si cette corde glisse, laissant échapper la bête, cette femme a dû s'enduire d'huile.

La saison de chasse étant finie, avant de donner le signal du

retour au pays on fait former le cercle par tous les captifs, chacun étant solidement attaché entre deux éléphants traqueurs. Le chasseur de droite entonne à trois reprises une fanfare de triomphe et crache à terre ; d'autres chasseurs chantent des couplets qui sont de tradition. Ces pratiques ont pour but de rompre les liens qui rattachent les bêtes des bois aux lutins et farfadets sylvestres ; dès lors les bêtes capturées s'aprivoiseront plus facilement et ne mourront pas de regret en captivité. On se met ensuite en marche. Ceux qui n'ont rien pris quittent la troupe, filent droit à la maison, l'oreille basse, peu soucieux de relever personnellement le triomphe des heureux.

Les prises sont en effet individuelles par éléphant traqueur quoique tous les chasseurs se soient réunis en troupes. Si un éléphant traqueur a fait capturer trois sauvages, l'un est pour son propriétaire, un autre pour le chasseur, le troisième revient au cornac. Si deux éléphants sont capturés, l'un reviendra au maître de la monture ; le chasseur et le cornac se partageront le prix de l'autre. Si une seule bête sauvage a été prise, elle appartient en commun au chasseur et au cornac.

On sait que les éléphants privés reçoivent des noms. Mais le chasseur de droite seul peut donner directement des noms à ses prises. Les autres chasseurs doivent prêter l'oreille et nommer les nouvelles bêtes d'après les noms que lanceront accidentellement les enfants rencontrés sur la route.

De Bassak à Phimoun

Échelle 1: 500.000

(a) Monts du confluent du Moun et du Fleuve, vus de Mœuong Kao Kok, au Sud.

Ernest LEROUX, Editeur

Imp. Monrocq Paris

CHAPITRE III

DE BASSAK A PHIMOUN

SOMMAIRE

Départ de Bassak. Le Mœuong Kao Kang. Au Pak Sé Daûn. Au Mœuong Kao Kok, l'ancien Bassak. Le Lao ou alcool. Le cercueil de la princesse. La construction d'une case. Excursion de Top au sud-est de Kao Kok, et d'Iem au Sé Daun. Renseignements indigènes sur le Sé Daun. Départ du Mœuong Kao Kok et rencontre d'un esclave annamite. Au Ban Sa Phaï. Les pagodes laociennes. Les obstacles du voyage. De Sa Phaï à Pak Moun. Un radeau de bambous. L'aspect du Grand Fleuve au-dessous de Pak Moun. La borne frontière. Le Keng Tam Padêk et les autres rapides du Moun. Les quatre périodes annuelles de la navigation du bas Moun. Le Ban Dan Pak Moun. Les roches et les collines de grès. Coup d'œil anticipé sur les Dangrêk et sur le bassin du Moun. Renseignements indigènes sur le fleuve entre Pak Moun et Khêmarat et sur les 22 rapides à franchir. Retour de Pak Moun à Sak Mœuong. Les préparatifs des porteurs. Adieux définitifs au Grand Fleuve. Les forêts clairières et leurs essences. La piqûre du tique. Rencontre d'un bœuf porteur. La Sala Dan. Les forêts des Phou Dèn Mœuong. Le Daum Noï. Le Houé Kouong. Arrivée à Phimoun. Réception cordiale. Renvoi des porteurs. Les filles du Chau de Phimoun. Le Mœuong. Les cultures et les productions du district. Les inscrits et les impôts. Le Nœuok, monstre fabuleux.

Le jeudi 15 novembre, un peu après midi, nous quittons la Sala du Mœuong Bassak avec quatre barques petites et mauvaises

dont la marche est très lente. Nous dépassons la pointe de Don Dêng à hauteur du Ban Phah Phin qui fait encore partie du Mœuong Bassak. Au-delà nous avons à droite Don Phah Kham dont le nom, paraît-il, est la corruption du Khmêr Prekham ; le roi de Bassak y a fait planter beaucoup de cocotiers et d'aréquiers. A notre gauche est l'embouchure du Houé Phah Phin dont le lit, large de 10 mètres, est profond de 5 coudées. Il vient de Phou Phah Phin ; actuellement, il n'a plus d'eau. Il y a trois ou quatre cases à son embouchure. Au sommet de Don Phah Kham est un rapide qui tire son nom de cette île, le Keng Houa Don Phah Kham ; au-delà le lit du fleuve est parsemé de grandes roches de grès. Nous avons ensuite, à gauche, à une lieue environ en amont du Bassak actuel, le Mœuong Kao Kang, « l'ex-capitale moyenne » ou résidait le prédécesseur du Chau actuel, après qu'on eût quitté le Mœuong Kao Kok « l'ex-capitale primitive » que nous rencontrerons plus haut. Abandonné par les Chau vers 1864, le Mœuong Kao Kang est encore un gros village avec beaucoup d'arbres fruitiers : cocotiers, aréquiers, manguiers, jacquiers, orangers, bananiers. Au-delà nous sommes à hauteur de l'embouchure du Houé Pang Lang que l'on nous dit large de 12 mètres et qui vient des Phou Pang Lang, à un jour du fleuve ; il garde de l'eau toute l'année. Au-dessous de son embouchure est un rapide qu'on appelle Keng Pang Lang. Vers quatre heures, nous nous arrêtons pour la nuit au Ban Khan Nhieng, hameau de cinq cases. En face, sur la rive orientale, est le Ban Nam Saï, village d'une vingtaine de cases.

Le vendredi 16 novembre, nous reprenons notre route dès le matin à 5 h. 40'. Au bout d'une demi-heure nous sommes au Keng Houa Pak Kong qui a peu de roches et un courant moyen. Pourtant nos bateliers laociens ne peuvent le passer à la gaffe, leurs barques reculent au lieu d'avancer ; ce que voyant, ils vont chercher une passe plus au large. Mes Cambodgiens indignés,

notent consciencieusement « que ces bateliers de Bassak, ne sont bons à rien, si ce n'est à se disputer ; assourdissant les passagers de leurs cris continuels. Sur cet article, on ne peut les arrêter ; ils sont pires que des bateliers chinois ; il leur faut trois jours pour faire la route qu'une embarcation bien menée ferait en un seul ». La vérité m'oblige à souscrire à ce jugement sévère. A 6 h. 1/2 nous avons à droite Don Lao, puis, à gauche, le Ban Khon Khên, hameau de quelques cases de sauvages qui cultivent des rizières pour le roi de Bassak. Nous dépassons Don Lao, puis le Keng Houa Pak Ko, et nous avons à gauche le Ban Houa Pak Ko, hameau de quelques cases de Laociens. Des roches de grès couvrent la moitié du lit du fleuve. Nos hommes mettent pied à terre pour hâler les jonques l'une après l'autre. Après avoir perdu beaucoup de temps nous dépassons Don Houa Pak Ko. Le fleuve se rétrécit à 5 ou 600 mètres de largeur. A 9 h. 1/2 nous nous arrêtons pour déjeuner devant le Ban Hin Soung où est une seule case. Nous reprenons notre route le long de la rive occidentale qui s'escarpe de plus en plus. Le vent et le courant nous contraignent bientôt à traverser le fleuve pour longer la rive orientale où nous passons le Keng Hin Soung, couvert de roches de grès. Sur la rive, à gauche, se dresse Phou Salao, colline de 4 à 500 mètres, aux formes régulières d'un toit de case dont la ligne faitière serait longue d'un quart de lieue. Au pied de cette colline et sur le bord du fleuve est le Ban Sa Lao, hameau de 10 cases de Laociens. Phou Moloung la montagne voisine est au sud-ouest. Sortant de ce défilé où le fleuve est encombré par les roches de grès nous atteignons à 5 heures l'embouchure du Sè Daûn, à droite. C'est le Sè Don de Francis Garnier, que je dois orthographier d'après la prononciation des indigènes. Le Sè Daûn, vient de Saravan et Kham Thong ; à son embouchure large de 100 mètres, profonde de 20 coudées, son eau est

limpide, le sol est sablonneux. Sur la rive gauche est le Ban Pak Sè « village du confluent de la rivière ». Dépassant cette embouchure on atteint à droite sur la rive du Grand Fleuve, le Ban Khan Khœung, village abandonné depuis la récente épidémie de choléra. Nous traversons là le fleuve pour rejoindre sur la rive occidentale le Mœuong Kao Kok de Bassak où nous nous arrêtons à 6 heures du soir.

Le Mœuong Kao Kok « l'ancienne capitale primitive » a perdu ses seigneurs vers 1843. Ils ont été résider une vingtaine d'années au Mœuong Kao Kang ; puis, descendant encore, ils se sont fixés au Mœuong actuel. L'ancien Mœuong, en face de la bouche du Sè Daûn, était, selon toute vraisemblance, le Bassak que Van Wusthoff, en 1641, reconnaît comme Mœuong frontière du Laos. Depuis le passage du marchand hollandais la coulée de la race laocienne a gagné le Bassak actuel, Khong et Sting Trêng.

De l'ancienne habitation des Chau il reste l'enceinte en briques dont on attribue, à tort peut-être, la construction au Reach Bot, fils du Chau Anuh de Vieng Chan. Au sud et contigüe à cette enceinte est celle de la Vat Preah Keô.

Le Mœuong Kao Kok de Bassak est encore un gros village dont les habitants m'ont paru avenants et sociables. Ils cultivent des rizières, font le commerce de l'ortie de Chine et du cardamone bâtard qu'ils vont acheter à Saravan, Khamthong, chez les sauvages du Sè Daun. Ils revendent 6 damleng (24 ticaux) le pikul de cardamone, et 5 damleng (20 ticaux) le pikul de textile. De même que tous les Laociens ils distillent de l'eau-de-vie en famille. Je ne sais s'il y a autre chose qu'une simple homonymie entre *Lao* le nom qu'ils se donnent eux-mêmes et *Lao*, le nom qu'ils donnent à l'alcool, mais on peut dire que la fabrication et la consommation de l'eau-de-vie de riz jouent un très grand rôle dans leur existence. Le dimanche je me promenais dans le

village lorsqu'une jeune femme m'invita gracieusement à monter me reposer chez elle où immédiatement deux vieilles voisines, attirées aussi par la curiosité, vinrent activer la conversation autant que le permettaient mes connaissances rudimentaires en langue laocienne. La jeune mère avait deux enfants : une fillette de cinq à six ans et un marmot de trois ans au plus qui alternait entre la cigarette et le sein maternel. Tout en causant la ménagère surveillait le feu où cuisait le contenu d'une marmite hermétiquement fermée par un bourrelet de résidu de riz distillé collé sur la fente entre le couvercle et la marmite. Au moment opportun, elle défit un peu ce bourrelet pour soulever le couvercle et prendre un bol de cuivre posé sur le tas de riz en distillation au fond de la marmite. Voyant cela l'enfant, qui parlait à peine, cessa tout à coup de jouer avec les bagues de fausse cornaline que j'avais données à sa sœur et, portant toute son attention à l'opération, il réclama impérieusement du *lao*. Sa mère lui en servit la valeur de trois cuillerées à bouche qu'il se mit à déguster avec les marques de satisfaction les moins dissimulées. « Vous me scandalisez, dis-je à mon hôtesse, moitié plaisantant, moitié sérieusement, de l'eau-de-vie à un enfant de cet âge ! — Oui, je comprends que cela vous étonne, mais, nous autres Laos, nous y sommes habitués ».

Une sœur cadette du roi de Bassak était morte depuis deux ou trois mois au Mœuong Kao Kok. En attendant que le roi vint présider à la crémation les restes étaient gardés dans un cercueil, sous un hangar où les bonzes venaient chaque nuit réciter des prières. Jeunes gens et jeunes filles accouraient s'y réunir en folâtre compagnie, se livrant aux divertissements amoureux avec accompagnement d'orchestre et de jeux de toute sorte. Les enfants de la défunte ne portaient pas le deuil.

Dans ce village on construisait une case. Selon les coutumes laociennes on attacha aux colonnes qui limitent le compartiment

devant servir de chambre à coucher, des fleurs, des pousses de bananiers et de cannes à sucre, en y joignant un rouet et des fils de coton aux deux colonnes des pieds de la couche, un dévidoir et quelques fils de soie aux colonnes de la tête. On invoqua les divinités, demandant leur bénédiction pour la maison et ses habitants. Les Laociens appellent cette cérémonie Kham Khûn Hœuon.

Pendant mon séjour au Mœuong Kao Kok, mes Cambodgiens allèrent se promener dans les environs. Top partit à pied dans la direction du sud-ouest, à travers les forêts clairières d'arbres à résine entrecoupées de rizières. Il passa plusieurs ruisseaux venant des monts qui relient Phou Salao aux monts de Bassak : les Houé Phik, Koué, Khuon, Haï, Pak, qui avaient encore généralement de l'eau. Il passa aux Ban Koué, Nong Té, Phouon, Kaké, Khên pour s'arrêter au Ban Kham Ning, hameau de 10 cases de Laociens qui cultivent des rizières. Le Ban Kham Ning est à une petite journée de marche du Mœuong Kao Kok, sur la route qui conduit au Mœuong Dèt. En continuant cette route on atteindrait, après une autre petite journée de marche, le Ban Khla qui compte 15 cases de Laos. De là, en une demi-journée on irait au Ban Chaut, hameau de 10 cases ; puis, en un jour, au Ban Héang, village de 20 cases. On traverserait ensuite pendant deux jours entiers des plaines désertes, sablonneuses, très peu boisées, pour atteindre le Mœuong Dêt qui serait donc, d'après ces renseignements, à cinq ou six petites journées de marche du Mœuong Kao Kok.

Un autre de mes cambodgiens, nommé Iem, traversant le fleuve, se rendit au Ban Pak Sè Daûn, où sont une vingtaine de cases avec une pagode de quatre bonzes. Il y a là beaucoup d'arbres fruitiers. A une petite lieue de ce village il visita une grande grotte que les Laociens appellent Champha où l'on trouve une trentaine de statues du Bouddha, mais pas d'inscription.

Remontant ensuite le long de la rive gauche du Sè Daûn il se rendit au Ban Kê, village d'une vingtaine de cases, avec une pagode de sept bonzes, puis au Ban Phou Tak, hameau d'une dizaine de cases et enfin au Ban Hê qui compte une trentaine de cases, avec une pagode de trois bonzes, à deux ou trois lieues du Grand Fleuve.

Iem n'alla pas plus loin dans cette direction, mais, d'après le Si Sa Non, petit mandarin du Ban Sê Phaï, quand on remonte le Sè Daun en pirogue, à la gaffe, on franchit d'abord six rapides tous d'une matinée de navigation les uns des autres. Ce sont les Keng : Chéang, Dou, San, Kêo, Ban That, Champir. Le septième rapide, le Keng Ta Lo, est une véritable chûte qui interrompt totalement la navigation, qui n'est pas reprise au suivant, le Keng Sê, mais au neuvième, le Keng Plio. On franchit encore le Keng Ouot pour atteindre le Mœuong Kham Thong Niaï. Au-delà on passe le Keng Sandaï et on atteint ensuite le Mœuong Va Pir, puis le Mœuong Saphat : les deux sont peuplés de Souï et relèvent de Bassak. Plus loin est le Mœuong Saméah peuplé de Souï et relevant de Kêmmarat ; puis le douzième rapide appelé le Keng Kouk ; on passe ensuite devant le confluent du Nam Sit, affluent important du Sè Daun qui vient des forêts du Mœuong Saravan. On franchit encore les trois Keng appelés Mouong, Kaûr, Koûm. Enfin, au seizième rapide le Keng Niao, on se rend par la voie de terre au Mœuong Saravan, abandonnant définitivement cette navigation du Sè Daun que les roches rendent excessivement pénible et difficile.

Le lundi 19 novembre, au moment où nous nous disposions à partir du Mœuong Kao Kok, un *Kêo*, (nom que les Laos donnent aux Annamites), les cheveux coupés à la Laocienne, se présenta devant moi et me dit ceci : « Je me nomme Lê Van Man, ou Bak Man chez les Laociens, je suis âgé de 27 ans, esclave d'un mandarin du Ban Ké sur le Sè Daun, province de Bassak, j'ai

appris, par la rumeur publique le passage d'un *farang ;* j'ai réussi à m'échapper et je viens vous demander de m'emmener afin de me permettre de regagner mon pays, Pou Soul (ou Bou Doul) du côté de Hué. Enlevé par les sauvages, j'ai été vendu à Saravan au prix de trois barres et demie (environ 200 francs) ». Péniblement impressionné par une rencontre de ce genre qui pouvait, à cette époque, se renouveler trop souvent au Laos, je tâchai de faire comprendre à ce malheureux que, simple voyageur, je ne pouvais enfreindre les lois du pays, très sévères sur ce qu'on appelle un rapt d'esclave. Je l'engageai à patienter quelques années ; tôt ou tard, bientôt peut-être, ces crimes de lèse humanité seront réprimés et les victimes rendues à la liberté.

Nous partons de la Vat Preah Kèo du Mœuong Kao Kok, à 5 heures du matin ; au bout du village nous passons devant l'embouchure d'une petite rigole naturelle, le Houé Ké, large de 4 mètres, profonde de 2 mètres, en ce moment à sec, et qui écoule les eaux des rizières situées a une portée de voix du fleuve. Au-delà est le Ban Houa Mœuong « village de la tête du Mœuong », puis l'embouchure du Houé Duon, actuellement sans eau ; son lit est large de 8 mètres, profond de 3. Au-dessus est le Ban Duon, puis le Ban Sam Liep, le Ban Na. A hauteur de la pointe d'aval de Don Phoêt, nous traversons le fleuve en vingt cinq minutes et nous déjeunons au Ban Don Kâ ou Kho sur la rive gauche. Ce village compte une vingtaine de cases, une pagode et deux bonzes. Les habitants cultivent des rizières, plantent du coton, du maïs. Sur soixante hommes environ, près de trente étaient morts du choléra quelques mois auparavant. Reprenant notre route le long de la rive gauche, nous passons le Keng Don Kho, où l'eau coule avec force au milieu du fleuve, mais le courant est refoulé assez facilement près de la rive où il n'y a ni roches ni pierres. Au-dessus de Don Kho nous passons encore

le Keng Kham Khaï Auk et le Keng Vœun Kong. Le courant n'est pas très violent à ce dernier, mais les roches y sont nombreuses, soit au-dessus soit au-dessous du niveau actuel de l'eau. Le fleuve est ici large de 800 mètres environ. Aux plus basses eaux on suit la rive droite que longe le chenal profond, la partie orientale du lit laissant partout des roches à découvert. Dépassant Don Vœun Kong, nous avons à gauche Don Baung, île plantée en cocotiers, aréquiers, bananiers, que gardent les esclaves des mandarins du Ban Sa Phaï. Au-delà de Don Baung nous commençons à avoir à gauche Don Khou et à droite le Ban Sa Phaï ; et vers midi et demi, nous nous arrêtons à la Vat Kang « pagode centrale » de ce Ban Sa Phaï, qu'on appelle aussi Mœuong Sa Phaï. C'est en effet un gros village qui compte trois pagodes et environ 80 cases dans les jardins d'arbres fruitiers et une centaine d'hommes valides. Le choléra y avait récemment fait mourir plus de cent personnes. Les habitants cultivent des rizières, plantent du coton et du dok kam sur les berges du fleuve, élèvent des tourterelles et des perdreaux qui servent d'appeaux à la chasse.

A la Vat Kang je note, ce que j'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion de remarquer, que la cour, l'aire de ces pagodes des gros villages laociens est en général balayée et soigneusement tenue propre ; les plantations d'aréquiers, cocotiers, jacquiers, figuiers, jujubiers y sont de belle venue et bien entretenues ; la haie du pourtour est généralement plantée en beaux bambous, de l'espèce que les Khmêrs appellent Rosei Kèo. La Sala qui sert de lieu de réunion lors des fêtes est un grand bâtiment ayant pour plancher le sable fin apporté par les fidèles. Le temple proprement dit, où est une petite statue du Bouddha, a l'apparence d'une cellule élevée sur un soubassement en briques de deux mètres de hauteur.

Au Mœuong Sa Phaï m'attendent deux mandarins venus

de Bassak, le Senon et le Si Senon que le roi a envoyé pour me préparer de nouveaux moyens de transport. Ici on me dit nettement ce que le roi ne m'avait que très vaguement laissé entrevoir. Le bas Moun est impraticable en cette saison ; il faudrait, pour le remonter, attendre encore quelques semaines ; on portera donc mes bagages à Phimoun par terre. Je dois m'incliner, mais, laissant provisoirement mes bagages à Sa Phaï, je tiens à me rendre compte par moi-même de l'état du Moun ; d'ailleurs certains renseignements m'indiquent une stèle au confluent de cette rivière.

Le mardi 20 novembre, à 7 heures, nous quittons donc la Val Kang du Mœuong Sa Phaï, continuant à remonter le fleuve à la pagaie en suivant d'abord sa rive gauche. J'ai une petite barque ; sur une autre m'accompagne un mandarineau, chef des bateliers qui se tient tranquille depuis une petite leçon que je lui avais donné la veille en arrivant à Sa Phaï. Ayant bu outre mesure, ce qui lui arrivait fréquemment, il criait à tort et à travers et d'une manière peu convenable. Au plus fort de ses cris je lui demandai si réellement l'eau-de-vie locale était bonne. Les murmures des équipages, impatientés mais muets jusqu'alors, soulignèrent si bien la question qu'il baissa subitement de ton.

Après le Ban Sa Phaï nous avons à droite le Ban Young ; nous dépassons à gauche Don Khou (ou Kou) ; puis nous avons à droite le Ban Kah Tin Noï, en face du Ban Sak Mœuong, gros village de la rive droite où je dois revenir quand je redescendrai. Plus loin nous avons successivement à droite les Ban : Kah Tin Niaï, Niou, Houé Nhang. Des bouquets de bois séparent ces villages. A 9 h. 1/2 nous nous arrêtons pour déjeuner à la pagode centrale du Ban Houé Nhang, en face du Ban Khnat sur l'autre rive. Toutes ces rives du Grand Fleuve, en amont comme en aval du Mœuong Bassak, sont plantées en coton, indigo, dok kam. Le coton qui n'est pas employé dans la confection des

vêtements est troqué contre deux, trois, ou quatre fois son poids de sel d'Oubon, selon le prix du sel.

Après déjeuner, nous traversons le fleuve en vingt minutes pour aller longer la rive occidentale où nous passons devant le Ban Seman (ou Sman), à hauteur de Don Chap, nous passons le Keng Phalakan où sont de nombreuses roches. Nous avons ensuite Don Chêh à droite ; à notre gauche, s'étend sur la rive le Ban Vœun Saï d'où l'on aperçoit le Ban Na Kèo en face, sur la rive orientale. Au Ban Vœun Saï nous rencontrons un grand radeau de bambous descendu de Nong Khaï avec un chargement de tabac et d'écorce de sisiét ; je m'arrête pour l'examiner. Long de 30 mètres, large de 4, il est recouvert d'un toit en feuilles de palmier. On me dit que les bambous nécessaires à sa confection ont coûté un damleng (4 ticaux) dans la région de Nongkhaï. On a payé un tical les 100 tablettes de sisiét qu'on revend deux fois plus cher à Bassak. Ces radeaux descendent le fleuve lors de la crue, en juillet-août ; on y rame face en arrière ; l'essentiel, est d'avoir un bon pilote. Reprenant notre route nous nous arrêtons un peu plus loin à Nong Hê ou Nong Haï, à peu de distance des monts appelés Phou Phadang qui dominent le fleuve de ce côté. Nos bateliers ayant mangé, nous marchons encore une heure et dépassant le Ban Ak Mœuong, nous passons la nuit au Ban Nong Kha.

Le mercredi 21 novembre, à 5 heures du matin, nous reprenons notre route, continuant à suivre la rive occidentale du fleuve. Laissant à gauche le Ban Vœun Kham, nous nous engageons dans le défilé que forme le Nam Khong serré ici entre Phou Pha Dang, rive droite, et Phou Kang Hœuon, rive gauche. Les rives sont en grandes dalles et hautes roches de grès. De 600 mètres la largeur du fleuve passe à moins de 200 mètres. Après déjeuner nous passons devant l'embouchure du Houé Mak, ruisseau large de 6 mètres qui n'a plus d'eau à la saison sèche et qui se jette

dans le Nam Khong juste au confluent du Moun, que nous traversons un peu plus loin pour nous arrêter au Ban Dan Pak Moun « village du poste du confluent du Moun » situé sur la pointe entre le fleuve et son gros affluent.

Je cite ce que dit Francis Garnier sur l'aspect du fleuve entre les villages de Vœun Kham et de Pak Moun : « Le 29 décembre, nous nous trouvions au pied de contreforts chevauchant les uns sur les autres sur la rive gauche. Sur l'autre rive, une montagne isolée, Phou Fadang contient les eaux du fleuve qui pour la première fois, quitte complètement la direction du nord pour se diriger à l'ouest ; il s'effile, comme sous les rouleaux d'un laminoir, entre deux murailles de roches à peine distantes de 200 mètres. Sa profondeur est énorme en ce point et je ne trouvai pas fond à 70 mètres. Au sortir de cet étroit passage, on se trouve devant l'embouchure du Sè Moun qui vient du sud-ouest, alors que le Grand Fleuve se redresse lentement vers le nord » [1].

Au bout d'une heure de repos au Ban Pak Moun, prenant une pirogue à 6 pagayeurs, nous remontons le Moun, large ici de 250 à 300 mètres ; c'est un bassin de 30 mètres au moins de profondeur et en certains endroits 70 mètres, dit-on. Ses eaux tranquilles, claires, limpides sont encaissées par des murs de grès qui se dressent à pic à 10 mètres au-dessus du niveau actuel. Nous passons devant l'embouchure du Houé Khouong, à gauche, torrent dont le lit, large de 10 mètres, profond de 2, n'a plus qu'un mince filet d'eau à la saison sèche. Après une petite heure de navigation nous nous arrêtons au Kêng Tam Padêk, un peu au-dessous d'une île appelée Don Tanah, à quelques kilomètres au-dessus du confluent du Moun. Ce premier rapide est l'un des plus considérables.

1. Tome 1er, p. 228.

Je monte sur la rive gauche où doit être la stèle qu'on m'avait signalée de loin. Ce n'est qu'une borne de province ou de royaume, entre Oubon et Bassak. De forme ancienne d'ailleurs, taillée probablement dans le grès rouge du lieu, elle mesure 1 mètre 30 cent. de hauteur et 35 cent. de côté. Cette borne n'est plus en conformité avec la division géographique actuelle : le royaume de Bassak s'étendant beaucoup plus loin.

Du haut de cette rive, j'examine l'aspect du Moun et je me rends immédiatement compte de l'impossibilité de le remonter en ce moment. Ses eaux, séparées par Don Tanah, se réunissent en aval mais pour bientôt se séparer de rechef à une grosse roche qui se dresse au milieu de la rivière là-même où le seuil du rapide barre le lit dans toute sa largeur. Le bras du nord est appelé Thom Mou, l'autre Tanah. L'eau y glisse tout à coup à 45°, s'affaisse de deux mètres pour rejaillir en flots d'écume aussi hauts que le niveau du bassin d'amont. C'eut été folie de songer à faire passer là des barques et la forme à pic des berges ne permet pas de hâler les embarcations à vide sur la rive. D'ici à Phimoun, point où recommence la navigation, me disent les Laociens, il y a une douzaine de rapides dont plusieurs plus violents que celui-ci. Il faut encore quinze ou vingt jours de décrue avant qu'on puisse prendre cette voie en trainant les barques sur les roches du lit, là où les rapides rendent cette opération nécessaire. Ils me disent qu'on compte quatre grands rapides : Tanah, Khieng, That Haï Noï, et Kham Ngouo ; puis d'autres de moindre importance : Kham Toung Long, Kham Ling, Kham Tha Baï, Tat Haï Louong, Kham Liôu, Khap Phouong, Mœun et Khan Saphœu Nhi Aï, ce dernier près de Phimoun.

Bref, de Phimoun à Pak Moun, dans cette partie torrentueuse où le Moun à creusé ses *Portes*, frayant son passage à travers l'épanouissement des grès qui limitent si nettement son bassin au sud et au sud-est, il faut distinguer quatre périodes par an.

Aux basses eaux, de janvier à mai, la navigation y est très pénible et difficile : on doit décharger les embarcations aux rapides, transporter le chargement en marchant sur les roches à sec du lit. Aux hautes eaux, d'août à septembre, le Moun remplit ses berges, tous les rapides disparaissent sous un courant fort mais assez régulier et la navigation est facile. Elle est complètement impossible aux deux périodes intermédiaires ; les rapides sont dans toute leur violence ; le fond du lit encore couvert par les eaux ne permet pas de transporter les bagages pour hâler les jonques à vide. Les barques qui descendent d'Oubon lors de la crue, portant généralement du sel dans la province de Bassak pour y acheter du cardamome, des cornes, de la cire, sont obligées, si elles se laissent surprendre par la baisse des eaux, d'attendre qu'elle soit complète et ne remontent le Moun qu'à partir de la fin de décembre. J'en rencontrai ainsi plusieurs au Ban Dan Pak Moun « village du poste du confluent du Moun » où notre pirogue redescendit en quarante minutes.

En face de ce village où je passai la nuit, le Nam Khong, large de 1200 mètres environ, a le milieu de son lit obstrué par des îlots de roches et d'arbres tantôt noyés sous les eaux, tantôt découverts ; les Laociens les appellent Don Hin Noï « îlots de roches ». Ban Dan est un pauvre village sur la pointe entre les deux rivières, comptant une vingtaine de cases, une pagode avec quatre bonzes et une trentaine d'hommes valides qui ont quelques rizières au Ban Nong Haï près des Phou Pha Phèt de l'autre côté du Moun. Ils se procurent un peu de riz en ramassant de la résine pour faire des torches, et troquant vingt torches contre un thang ou boisseau de vingt livres de paddy. Il n'y a que des forêts autour de leur village. Partout le grès rouge est soulevé en grosses roches ou bien affleure le sol en dalles immenses.

Les collines et les monts de grès s'épanouissent au nord, à

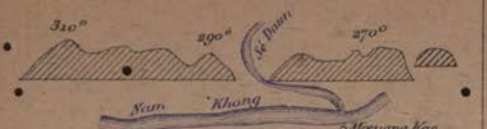
l'est, sur les deux rives du Nam Khong. Leurs roches constituent le principal obstacle à la navigation du Grand Fleuve qu'elles obstruent jusqu'à Khemmarat et au-delà. De l'autre côté du Moun, le soulèvement de grès prend peu à peu la forme d'une ligne de collines boisées qui courent au sud sud-ouest, séparent le bassin du Moun de celui du Grand Fleuve et de celui du Grand Lac Cambodgien ensuite, en courant droit vers l'ouest sous les noms Khmêrs de Phnom Dangrêk « les monts du fléau » ou de Phnom Vêng « les grandes montagnes ». Mais dans cette région, la différence, progressivement accentuée, des niveaux des deux bassins, donne à ces monts la forme d'un énorme mur de soutènement: gradin de deux ou trois cents mètres d'élévation, à pic vers le sud, tandis que son versant septentrional, doucement incliné, donne naisssance à de nombreux ruisseaux qui se réunissent en gros torrents pour couler au Moun. Celui-ci envoie ses eaux à peu près de l'ouest à l'est, de Korat à Oubon, les deux principaux centres de ce vaste plateau qu'il arrose avec ses nombreux affluents, plateau où le sol est de sable, le sous sol de grès, les rizières maigres, la pêche abondante seulement par régions. J'estime que ce bassin du Moun, dont je parle ici par anticipation, car je dois le parcourir de l'est à l'ouest, dont l'aspect sera si monotone, est beaucoup moins riche que les contrées tourmentées, boisées, sauvages à l'est du fleuve (et actuellement sous la domination française).

Au Ban Dan, les habitants me donnent quelques détails sur la navigation du Grand Fleuve entre Pak Moun et Khêmmarat. Ils prétendent que la descente en barque exige onze à douze jours parce qu'il faut décharger les embarcations aux nombreux rapides. Les radeaux de bambous descendent en huit à neuf jours. La montée ne peut avoir lieu qu'aux crues. Alors, en six jours on va au Mœuong Nokhon Phêng, dernier chef-lieu de Bassak et, de là, en quatre jours à Khêmmarat. Les rapides sont

les suivants, disent-ils : 1° Le Keng Pha Sau ou Phan Sau à une journée de navigation du Pak Moun ; 2° le Keng Soï à une portée de vue du précédent ; 3° le Keng Kantakien, à une journée plus loin ; 4° le Keng Kok Houa San, a une portée de vue ; 5° le Keng Kaak à un jour ; 6° le Keng Nha Phœut (Ya Pœut de M. Delaporte), à une portée de vue du précédent ; 7° le Keng Khan Sam Ong à deux jours ; 8° le Keng Khan Som Souo, à un jour ; 9° le Keng Phan Tin Ong, à une portée de vue ; 10° Le Keng Loung Khon Don Mak Khœua, à une demi-journée ; 11° le Keng Khan Khoh, à une portée de vue ; 12° le Keng Khan OEung, à une portée de vue ; 13° le Keng Mak Ngoua, à une matinée ; 14° le Keng Cha Vong Khvan Haï, à un jour ; 15° le Keng Sang Noï, à une portée de vue ; 16° le Keng Khang Luong, à une portée de vue ; 17° le Keng Phalakaï à une matinée ; 18° le Keng Khan Nhêng (ou Khnhêng) ; 19° le Keng Kai Mê Phak, à une portée de vue du précédent ; 20° le Keng Kah Tam Long Lêm, à une portée de vue ; 21° le Keng Nao Phak Khaup, à une portée de vue ; 22° Le Keng Ngam Khao Khvang, à une portée de vue du précédent. De là on arrive au Mœuong Khêm-marat.

Le jeudi 22 novembre, quittant le Ban Dan Pak Moun, nous redescendons rapidement le grand fleuve, pagayant au milieu du courant, tout en évitant les gros remous. Les nuages voilent le soleil ; sur le fond d'ocre de l'horizon, les monts pointus de Bassak se profilent dans le lointain, à notre droite, en face, à gauche, selon la direction de notre route. Après quatre heures de navigation nous nous arrêtons à la Vat Kang du Ban Sak Meuong, gros village de la rive droite, où m'attend une légion de porteurs, en train de tresser des toits pour abriter de la pluie, le cas échéant, les caisses à transporter. Deux treillis de lamelles de bambous liées ensemble et au milieu une couche de feuilles d'arbres à résine donnent rapidement des abris de quatre

(b)

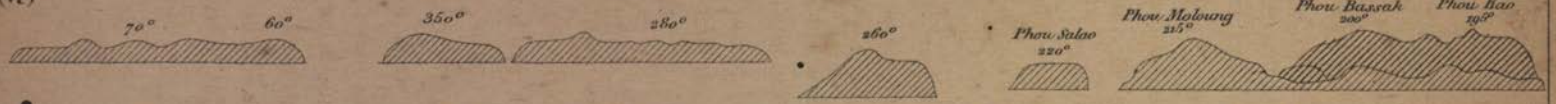


Vue des Monts à l'Est du Fleuve, prise du Mœuong Kao Kok (Bassak)

(c)

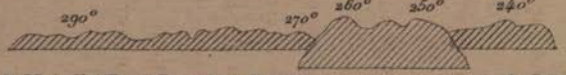
Vue des Monts de Bassak, prise de Mœuong Kao Kok, au Nord.

(d)



Vues prises du Ban Sa Phay, rive orientale du grand Fleuve.

(e)



A. Vue du Massif à l'Est de Bassak, et d'un Mont au premier plan près du Pak Sé Daun, prise du Ban Sak Mœuong, rive occidentale du Fleuve.

(f)

B. Vue du Massif à l'Est de Bassak, et d'un Mont au premier plan près du Pak Sé Daun, prise du Ban Vœun Saï, rive occidentale du Fleuve.

(g)

Monts de Bassak, vus du Ban Nong Haï au dessous de Pak Moun.

(h)

Vue des Collines du Confluent du Moun, prise du Ban Dan.

mètres carrés qui forment toit quand on les plie dans le sens de la longueur. Les toitures des jonques laociennes sont souvent faites d'après ce mode très expéditif.

Le samedi 24 novembre 1883, je fis mes adieux définitifs au grand fleuve que je ne devais plus revoir. Pendant douze ans, le parcourant dans tous les sens et à maintes reprises en son bassin inférieur, j'avais admiré son action bienfaisante autant que puissante au Cambodge et en Cochinchine. Et pour finir je venais d'affronter ses terribles rapides dans la région laocienne.

Je me mis en marche à pied, vers l'ouest, escorté d'une centaine de porteurs. Un de mes Khmêrs, Iem, restait en arrière avec quelques bagages. Nous suivions la route des *lâ*. On appelle ainsi les petites charrettes basses de cette partie fluviale du Laos ; attelées d'un seul buffle, elles ne servent qu'au transport du riz ; leurs roues sont généralement taillées à plein dans des troncs d'arbres. La lavande que les Khmêrs appellent *mââm*, couvre et parfume tout le pays. A chaque instant mes nombreux porteurs laociens s'arrêtent pour fumer, boire, prendre le frais à l'ombre des arbres, ou pour couper d'autres brancards, les leurs étant trop courts, disent-ils. Très contrarié et rien moins que flatté de me voir à la tête d'une pareille armée, je recommande à mon personnel de s'abstenir de toute remontrance, de laisser ces porteurs agir complètement à leur guise. Nous arriverons quand il leur plaira. Déduisant les haltes, notre marche est au plus d'une lieue à l'heure.

Nous passons à travers des forêts clairières de ces arbres d'essences résineuses que les Khmêrs appellent trach, khlong, thbêng, phchek; arbres clair-semés, au tronc écaillé et rugueux, aux lourdes feuilles qui prennent rapidement une teinte terne ou plombée. C'est le genre de forêt qu'on rencontre le plus communément en Indo-Chine, dans les terrains secs, sur les plateaux élevés. Le *trach*, de même que le téal, (qui, lui, demande

un sol plus riche, un terrain plus humide), donne l'huile de bois ou résine liquide. Le *phchek* fournit la résine solide qui pend au bout de ses branches en stalactites semblables à de grosses bougies de cire. Pilée et mêlée à l'huile de bois, la résine solide sert à enduire les barques, à calfeutrer leurs fentes, à rendre imperméables les seaux de bambous tressés. Le *khlong* et le *thbêng* fournissent des bois de menuiserie et les pièces à l'abri de l'humidité dans l'intérieur des cases.

Sur notre route, le terrain s'élève en pente insensible, ferme, sans pierres ni roches. Une belle route y serait tracée avec la plus grande facilité. Nous traversons quelques rizières et des plaines peu boisées. Nos porteurs s'arrêtent une grande demi-heure près de Nong Phaï, mare qui sera à sec à la fin de la saison. Nous laissons le Ban Maï « village nouveau » à droite, au milieu des forêts clairières d'arbres résineux et nous passons le le Houé Nhang qui vient des Phou Phah Phéh et se jette dans le Nam Khong en face de Don Kok ; son lit, qui a actuellement de l'eau aux genoux, mesure 10 mètres de largeur, 4 de profondeur. Nos porteurs se reposent une demi-heure à l'ombre des téal et des bambous qui croissent sur ses bords. Au-delà, dans les clairières d'arbres résineux, nous passons près des rizières abandonnées du Ban Ouh Souh, puis, à ce village qui compte une douzaine de cases, nous rejoignons la route de charrettes *là* qui vient de Mœuong Bassak ; et à 2 h. 1/2 nous nous arrêtons pour passer la nuit au Ban Na Vieng, petit village qu'on appelle aussi Ban Dan « le village du poste » qui n'est qu'à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Sak Mœuong. Ce fut toute notre étape de la journée. Les Laociens au nombre d'une centaine s'entassèrent dans la Sala; et moi je passai la nuit à côté dans le petit temple bouddhique du village. J'étais un peu fatigué par suite de la piqûre d'un tique à l'aisselle droite, ce qui me donnait un peu de fièvre, le bras était enflé. Je soignai l'abcès

qui creva quelques jours après, avec des cataplasmes de riz cuit. Au moins la place de la blessure ne m'empêche pas de marcher, pouvais-je me dire avec un peu de philosophie. Si, en effet, le dégoûtant insecte s'était logé à l'aine, les conséquences auraient été bien plus graves : la fatigue, l'anémie déterminant alors des engorgements, des abcès dont la guérison est excessivement longue et difficile. J'en connais des exemples.

Le dimanche, 25 novembre à 5 h. 1/2, nous quittons le Ban Na Vieng reprenant notre marche à travers les forêts clairières d'arbres résineux, suivant une très belle route dont la nature a fait tous les frais sur un sol de sable rouge et ferme provenant de la décomposition du grès qui affleure en larges dalles rougeâtres. Une chaîne de collines court devant nous à l'horizon. Ce sont les Phou Dên Mœuong que nous devons traverser pour pénétrer dans le bassin du Moun. Nous rencontrons des Kola, nom que les Laos donnent aux Birmans. Plus loin, je suis intéressé par la rencontre exceptionnelle, en cette partie du Laos, d'un bœuf porteur, jeune et bel animal à la robe noire, au poil lisse et propre, gras, aux cornes de la longueur de la main. Deux paniers sur les flancs, en forme de hotte, pour contenir la charge, étaient suspendus à un bât de bambous et de rotins tressés et un peu matelassé sur le dos. Quelques tubes de bambou pour la provision d'eau complétaient le chargement. Je m'écartai de quelques pas pour le considérer avec un intérêt d'autant plus justifié que j'avais souvent entendu parler de ce mode de transport; et je savais que je serais forcé d'en user pour sortir du Laos. La vue d'un Européen intéressa sans doute le bœuf de son côté ; quoique je lui eusse cédé la route, il s'arrêta net, les oreilles dressées, me regardant fixement de ses grands yeux noirs. A ce spectacle, le jeune conducteur indigène qui suivait nonchalamment en se taillant une baguette, s'arrêta aussi lui troisième, nous laissant toute liberté dans cette con-

templation réciproque dont il prenait sa part. Le bœuf fut le premier à se décider tout à coup, en poursuivant fièrement sa route.

Nous passons plus loin près de Nong Kung, mare qui a de l'eau en toute saison. Puis nous atteignons les premières collines de la chaîne des Phou Dên Mœuong, « les monts de la frontière ». Nous traversons le Houè Hin Lat et le Houè Dèng, ruisseaux qui sortent des collines pour aller se perdre dans les plaines du voisinage. A 9 heures, nous nous arrêtons au milieu des collines, à la Sala Dan, ou caravansérail du poste frontière; c'est un simple hangar, près d'un ruisseau, où s'installent les hommes de garde pendant la saison sèche, par bans de 15 hommes se relayant au bout de 5 jours et 5 nuits, demandant leurs leurs papiers aux voyageurs, et conduisant au Mœuong les gens suspects. Les chefs de ce service, qui cesse à la saison des pluies, sont le Luang Si Sangkram du Ban Na Vieng, le Phrah Si Hakot et le Luong Dêt du Ban Ouh Souh.

A 2 heures, repartant de la Sala Dan, nous traversons le ruisseau voisin appelé Houé Sala. La route, quoiqu'elle passe entre des roches et des collines de grès, serait facilement rendue carrossable en aplanissant par quelques coups de pioche des escarpements sans importance. Nous traversons le Houé Phaling dont le nom laocien est, paraît-il, la corruption du Khmêr Preah Ling « linga sacré », puis le Houè Nam Kham, affluent du précédent; ces ruisseaux portent encore leurs eaux au Nam Khong directement. La route chemine à l'ombre des grands arbres d'une belle forêt, que l'on appelle « forêt du curcuma », en Lao, *Dong Kamin*; en Khmêr, *Préi Romiet*. A 3 h. 1/2, ayant fait sept kilomètres au plus cette après-midi, nous nous arrêtons pour coucher, en plein désert, sur les bords de Nong Samék, mare de 80 mètres sur 40, dont l'eau se maintient en toute saison et qui se trouve à peu près à la ligne de partage des eaux entre le

Nam Khong et son affluent le Moun. Je m'étais couché sur une natte étendue sur l'herbe. Mais bientôt des grincements étranges et alternés avec l'ensemble d'un mouvement respiratoire très régulier me donnèrent l'éveil : une nuée de fourmis rongeaient ma natte avec entrain. Les Laociens me construisirent alors un petit tréteau qui me servit de lit.

Le lundi 26 novembre, à 5 h. 1/2, c'est-à-dire à l'aube, nous reprenons notre route sous les grands arbres de la forêt. Nous passons le Houé Laï, ruisseau dont les eaux vont au Moun, ce qui indique que nous avons dépassé la région des Phou Dên Mœuong « monts de la frontière » qui courent au nord-est vers l'embouchure du Moun et forment le prolongement des monts Dangrèk. Nous quittons aussi les grands bois qui couvrent la région de ces collines pour entrer de nouveau dans les forêts clairières d'arbres résineux. Les roches de grès rouge reparaissent, sous la forme de larges dalles, plates, dénudées, au ras du sol. Les Laociens les appellent Dan Nok Tê Tê ; les Khmêrs, ici de même que partout ailleurs, les appellent Préah Léan « aire sacrée ». Les eaux sourdent dans les bas-fonds en beaucoup d'endroits. Nous traversons encore une futaie peu étendue, puis d'anciennes plantations de riz que les Laociens appellent Koué Ta Soué et à 7 heures nous arrivons au Daûm Noï « le petit Daûm » qui forme la limite occidentale actuelle de la province de Bassak. Le lit de ce torrent, large de 80 mètres, est encaissé de 10 mètres. Actuellement, il est guéable, l'eau venant aux genoux. Il n'y a pas très longtemps, le torrent devait rouler plus de 4 mètres d'eau ; les traces boueuses sont encore visibles sur ses berges. On me dit que la source de ce Daûm est aux Dangrêk, à 10 jours d'ici, vers Dan Daûm Phang et qu'il se jette dans le Moun au Keng That Aï Noï, à mi-route du Mœuong Phimoun à Pak Moun. Au-delà du Daûm Noï, notre route traverse des clairières d'arbres résineux sur sol sablonneux, mais

pas très uni; les trous et fondrières y sont en nombre. Nous passons le Houé Phang et le Houé Aï Yong, (deux petits affluents du Daûm Noï); nous déjeunons à 9 heures au bord du dernier qui a de l'eau toute l'année dans un lit couvert de roches de grès. Le soir, reprenant notre marche dans les forêts clairières d'arbres résineux, nous nous arrêtons au bout de 2 heures pour coucher dans des rizières du Ban Telat, où on m'installe dans une petite hutte abandonnée.

Le mardi 27 novembre, nous repartons à 5 h. 1/2, continuant notre route dans les forêts clairières d'arbres résineux; sur une route unie avec un sol de sable et sous sol de grès. Laissant sur la gauche le Ban Lat, hameau d'une trentaine de cases, nous passons d'abord un petit ruisseau dont le lit est taillé dans le grès, puis le Houé Kouong, ou Khouong, également taillé dans les larges dalles de grès, mais dont le lit mesure 40 mètres de largeur, 4 de profondeur. Il a encore un peu d'eau. On me dit que sa source est aux Daum Luong à trois jours et son confluent au-dessous de Phimoun à une matinée d'ici. Nous passons ensuite près de Nong Kout, mare longue de 80 mètres, large de 40, qui a de l'eau en toute saison. A huit heures nous faisons halte au Houè Hin Lat qui vient, me dit-on, des forêts clairières à une matinée et se jette dans le Moun au-dessus du Keng Mœun.

Depuis le Ban Dan, ou même depuis Sak Mœuong sur le grand fleuve, jusqu'ici, nous avons traversé des plateaux sablonneux au sous-sol de grès qui affleure fréquemment, plateaux couverts d'arbres d'essences résineuses très clairsemés, sauf pourtant la grande et épaisse forêt qui croît sur la ligne du partage des eaux. Dans ce pays une bonne route serait très facile à faire et à entretenir.

A une heure et demie, reprenant notre marche, nous quittons le Houè Hin Lat suivant une route de charrettes tracée dans

les forêts clairières ; mais la nature et l'aspect du sol changent. L'argile mêlé de gravier, apparaît ; les rizières de Phimoun commencent. Nous passons près d'un tas de pierres sous un arbre où chaque passant dépose en l'honneur du génie de ce lieu des feuilles, des branchages, des brins d'herbes, à défaut de pierres. Au-delà, nous traversons le Houé Phaï, ruisseau bourbeux, aux bords couverts de bambous, au lit large de 6 mètres, profond de 4 ; il y a encore de l'eau à hauteur des genoux. Enfin à 3 heures, atteignant Phimoun, nous nous arrêtons à la Sala du bord de l'eau, près de la maison du Chau Mœuong.

Une demi-heure après notre arrivée, le Phrah Bamrong Ratsedon Chau Mœuong Phimoun Mansahan, autrement dit le Seigneur du lieu et son frère cadet, le Chau Outoum, viennent me faire visite. Leurs figures affables et épanouies indiquent une réception cordiale. Ils me content que le gouverneur d'Oubon a réquisitionné tous les éléphants du pays pour les envoyer à Korat recevoir le Samdach du Krom Phrah, c'est-à-dire le ministre des provinces du nord qui doit se rendre à Mouk Dahan, lieu appelé aussi Bang Mouk, sur le grand fleuve, afin de repousser les Chinois Hor qui ont fait invasion au nombre de 5000 bommes. Partout on prescrivait des mesures pour la défense du pays, en faisant préparer hommes, vivres, balles et poudre. Le Laos était en émoi. (Il y avait du vrai et du faux dans toutes ces nouvelles).

A Phimoun, je fis acheter des vivres pour le dîner de mes 160 porteurs. On leur donna aussi du rhum qui fut accueilli par des cris d'enthousiasme. Le lendemain matin, eut lieu, avant leur départ, une distribution générale d'objets de pacotille et de riz pour leur retour. Je crois que nous nous quittâmes bons amis.

Non seulement le Chau de Phimoun venait me voir tous les

jours matin et soir, surtout à l'heure du café, mais sa femme et ses deux grandes filles me faisaient des visites intéressées, envoyaient des œufs, demandaient savon, eaux de toilette, etc. Les demoiselles étaient de superbes Laociennes, dignes d'inspirer le ciseau d'un sculpteur : je puis en parler sciemment quoiqu'en tout bien tout honneur, bien entendu. Un jour, au hasard de ma promenade, je passai tout près de deux baigneuses nonchalamment couchées sur la margelle du puits de leur jardin, riant comme des folles pour attirer mon attention, car j'allai passer sans les voir. C'étaient mes récentes connaissances qui engagèrent la conversation à travers la claire voie de clôture sans paraître soupçonner qu'on put être étonné de les rencontrer ainsi dépourvues de tout voile ou vêtement, cela étant l'usage général des Laociennes au bain. La chronique locale, peut-être trop cancannière, prêtait déjà des aventures à l'aînée, (j'aime à croire qu'elle est aujourd'hui une respectable mère de famille et que je ne fais pas tort à son établissement). On prétendait qu'elle avait déjà *offensé les mânes* avec deux galants que le père avait chassé, ne voulant pas de mésalliance, en leur faisant payer l'amende de 5 ticaux, plus un bœuf valant 4 ticaux, pour apaiser les mânes. A la suite de ces dames, les bonnes femmes de Phimoun m'apportaient des vivres, demandant au *Farang* toutes sortes de choses. Un habit blanc fit surtout plaisir au Chau, qui était le neveu, me dit-i', de l'ancien Chau d'Oubon.

Selon les indigènes, Phimoun est situé droit à l'ouest et à trois journées de marche du Ban-Dan de Bassak. Les arbres fruitiers, tous jeunes indiquent sa création récente. En effet, ce Mœuong a été fondé 22 ans avant mon passage, soit vers 1861, par le Phya Ioumreach, grand mandarin de Bangkok qui vint à cette époque à Oubon dont il détacha plusieurs districts. Phimoun compte 150 cases et trois pagodes qui ont peu de bonzes. Deux routes, l'une parallèle, l'autre perpendiculaire au fleuve le traversent.

Ce Mœuong qui relèvent d'Oubon est situé sur la rive méridionale du Moun, en pente doucement inclinée. Les rizières rapprochées de la rivière sont fertiles mais leur récolte est perdue quand les crues du Moun sont trop fortes. Les rizières hautes sont peu fertiles, et en somme la production en riz est insuffisante ; les habitants vont en chercher du côté de Bassak, en le transportant sur les *lâ*. Mais Phimoun est un pays d'élevage de bœufs et de buffles. Les inscrits du district qui étaient 2000 lors de sa création sont actuellement au nombre de 3000, payant chacun 2 ticaux d'impôt personnel. Le tribut annuel est au total de 8 balances, de 80 ticaux chacune, soit 640 ticaux. On me dit qu'il faut 10 lat pour un sleng au Mœuong, tandis que dans les villages du district 8 lat valent le sleng. Je ne m'explique pas cette différence si elle existe réellement.

A Phimoun, je retrouvai plus particulièrement la croyance au *Nœuok* dragon aquatique dont le corps de serpent atteint les dimensions d'un palmier. Les uns lui donnent une tête d'homme ; les autres, de bœuf ; d'autres, de coq avec sa crête. Personne ne l'a vu, naturellement, mais des hommes, des buffles, ont été entraînés sous les eaux, soit à Phimoun, soit à Oubon. Ne pouvant se raidir, leurs bras et leurs jambes fléchissent sans forces ; et leurs cadavres sont retrouvés plus tard, exsangues, noircis, sucés, mais sans morsures. Les coupables ne sont donc pas les crocodiles, nombreux dans le Moun, il est vrai, mais inoffensifs pour l'homme. On a vu aussi des éléphants entraînés qui auraient été perdus si leur cornac n'avait pris soin de leur faire promptement une blessure avec effusion de sang rougissant les eaux : seul moyen connu pour faire lâcher sa proie au monstre. La croyance au Nœuok existe chez les Khmêrs comme chez les Laos. Il n'est pas inutile d'ajouter que le mot désigne l'eau en général dans la langue annamite.

Un Cambodgien de Battambang, habitant Phimoun, nous

ayant parlé d'une inscription située au dessus de Pak Moun et à l'est du grand fleuve, je me décide a y envoyer deux de mes hommes : Top et Iem qui devront de là se diriger directement sur Oubon. Je relaterai leur voyage à la suite de celui que fis moi-même directement de Phimoun à Oubon.

CHAPITRE IV

DE PHIMOUN A OUBON. — PROVINCE ET VILLE D'OUBON

SOMMAIRE

Mon départ de Phimoun en pirogue. L'aspect du Moun. Le Daûm Niaï et le Mœuong Dêt. Le Ban Sevang. Les Boungs. Mon arrivée à Oubon. Le Ban Sa Phœu. Le voyage de Top et Iem de Phimoun à Phou Lokhon. Les aires sacrées ou dalles naturelles de grès. Au Ban Koum: Voyage au nord, à travers les roches et les plateaux de grès. Du Ban Samlaung au Ban Sangkhon en pirogue. De Sang Khon à Oubon à pied. Les roches et les forêts du pays des Soué. Les rizières des Laos au-delà du Houé Kânsaï. Le Mœuong Takan et son fertile district, Le Sé Bouok. Arrivée de Top et Iem à Oubon. Mon séjour à Oubon. Le Luong Phakedei Narong. Le P. Prodhomme et son hameau de sauvages. L'arrivée successive de la plupart de mes hommes. Leur départ en nouvelles escouades d'explorateurs. Mes préparatifs de départ d'Oubon. Les inscrits et les impôts de la province. Les districts. La ville d'Oubon. Le marché. Les raies. La fondation d'Oubon. Le Chau. Les dissensions et procès. Les lats de cuivre et leur fabrication. Le sel d'Oubon ; détails sur son exploitation. La population de la ville d'Oubon et ses mœurs. Un moyen d'obtenir une femme sans payer de dot. Les vols et la police.

Le vendredi 30 novembre, nous partons du Mœuong Phimoun Mansahan avec quatre petites barques, remontant le Moun, ou

Sé Moun, pour nous rendre à Oubon. La rivière est ici un large bassin, aux eaux tranquilles, courant très faible, d'une largeur uniforme de 3 à 400 mètres, aux rives en pente très doucement inclinées ; les arbres et les bambous croissent jusqu'au bord de l'eau. Nous passons successivement devant le Mœuong Sên, hameau d'une dizaine de cases à gauche ; le Ban Pho Si, village d'une vingtaine de cases, avec une pagode, à droite ; l'embouchure du Houé Haï, à gauche, ruisseau venant des tertres et des forêts à une journée du Moun ; dans son lit qui mesure 10 mètres de largeur, 4 de profondeur, il n'y a plus d'eau à la fin de la saison sèche. Nous avons ensuite, à droite, le Ban Nong Phou, village d'une vingtaine de cases, masqué par des bambous, à 1,200 mètres de la rive ; à droite, le Ban Naun Kha ; et en face, à gauche, le Ban Tha Sang, hameau de 10 cases. A 10 h. 1/2 nous nous arrêtons pour déjeûner à la rive du Ban Naun Kha.

Vers midi nous reprenons notre marche, passant devant le Ban Tha Sat, village d'une trentaine de cases, avec une pagode, à 200 mètres de la rive, à droite ; devant le confluent du Houé Am Pham, à droite, ruisseau dont le lit a 10 mètres de largeur, 4 de profondeur ; il vient des forêts clairières à un jour ou deux d'ici et n'a plus d'eau en fin de saison sèche ; devant le Ban Tha Ki, hameau d'une dizaine de cases, à droite ; devant le Ban Na Mon, village d'une trentaine de cases, à 400 mètres de la rive, à droite. Ces villages que la forme des rives du Moun force à s'éloigner hors de la portée de ses crues, ne sont pas visibles en général ; ils sont indiqués par nos bateliers indigènes. A une heure et demie nous avons à gauche le confluent du Daûm Niaï, ou grand Daûm, dont le lit large de 80 mètres, est profond d'une douzaine de mètres. Il vient de Phou Dên Mœuong, (nom que les Laos donnent à la chaine des Dângrêk) à huit ou neuf jours d'ici.

Selon les indigènes, on peut remonter le Daûm Niaï en barque,

à l'époque des hautes eaux. On passe successivement au Ban Dœua, 30 cases; au Ban Sangkeô, 40 cases; au Ban Laï, 70 cases; au Ban Louk Kouk, 30 cases; au Ban Phœung, 40 cases; au Ban Nam Thêng, 25 cases; au Ban Na Nhéa, 100 cases. Tous ces villages sont dans la province d'Oubon. De Na Nhéa on se rend en deux jours au Mœuong Dêt, ou finit la navigation du grand Daûm. Mœuong Dêt, à deux jours de marche au sud sud-ouest du Mœuong Phimoun, est le chef-lieu d'une petite province qui relève directement de Bangkok. Ses habitants troquent leur coton contre quatre ou cinq fois son poids de sel d'Oubon. Aux basses eaux les petites pirogues remontent avec peine jusqu'au Mœuong Dêt.

Au delà du Daûm Niaï, nous avons à gauche une forêt appelée Dong Mê Phèt qui marque la limite du territoire de Phimoun. disent les Laociens; puis à droite, à 1200 mètres de la rive, le Ban Na Houê Khên, de 20 cases; à droite encore, le Ban Koh Kêo Langka où sont trente cases. Nous rencontrons trois pirogues montées par des bonzes revenant de couper du chaume. Ils laissent flotter au fil de l'eau leurs embarcations liées ensemble et frappent tambours, gongs et cymbales pour égayer leur navigation. A 3 h. 1/2 nous nous arrêtons pour la nuit au Ban Sevang où nous devons changer de barques. Ce village est en face de l'embouchure du Sé Boh dont le lit a 60 mètres de largeur, 8 de profondeur. Cet affluent de gauche du Moun vient des Mœuong Amnat, Ta Kan et Pha nan.

Le Ban Sevang ou Svang, gros village en forme de T, s'étend non seulement sur la rive du Moun, mais aussi, en jambage, sur une rue perpendiculaire allant vers l'intérieur des terres. Autrefois c'était le Ban Tha Kêng Sam Poï. Il reçut son nom actuel, vers 1870, du Phrah Pitheak, fils de l'ancien Chau d'Oubon, et frère cadet de l'ancien Chau de Phimoun dont il brigua vainement la succession. Le Reachbot de Phimoun soutenu par le

Chau d'Ounon l'ayant emporté, étant devenu le chau actuel de Phimoun, son compétiteur plein de dépit quitta le Mœuong et vint se retirer dans le village de Sevang. C'est actuellement un vieux bonhomme que j'enchante par le cadeau d'une veste noire.

Le samedi 1er décembre, à 8 h. 1/2 nous partons du Ban Sevang, avec quatre pirogues à pagaies, continuant à refouler un courant moyen dans le large et tranquille bief que forme le Moun dans cette partie de son cours. Large de 300 mètres à cette saison, sans barrages, ni rapides; ses rives inondées aux crues sont incultes. On ne trouve donc ici ni coton ni indigo, ni Dok Kanf qu'on doit remplacer par le Dok Kam chinois. Les Laociens disent qu'on ne trouve pas dans les eaux du Moun les cétacés qui sont si communs dans le grand fleuve. Au bout de dix minutes nous avons à droite, le Boung Sevah. Les Laos appellent Boung des tronçons nombreux que la rivière lance dans l'intérieur des terres et qui font toujours un angle aigu avec son cours. Ce sont probablement d'anciens bras comblés à leur extrémité d'amont par un colmatage qui transforme les îles en presqu'îles et les bras de rivière en bassins fermés en amont. Le Boung Sevah, large de 20 mètres, profond de 10, vient, dit-on, du Ban Dong Bang, à une matinée d'ici. Deux heures plus tard nous avons à droite une île appelée Don Mot Dêng. Là, le Moun Noï ou petit bras du Moun, large de 30 mètres, est à peu près à sec, dit-on, dans sa partie supérieure, aux mois de mars et d'avril. On ne peut alors y passer en barque; selon toute vraisemblance c'est un *Boung* en formation. La petite île de Mot Dêng est inhabitée, étant inondée aux crues. Nous avons ensuite successivement, à gauche, le Boung Malêng et le village de ce nom qui compte 30 cases avec une pagode, le Boung Sî, à sec aux basses eaux de même que le précédent; à droite, les deux Ban Tha Keô, le grand et le petit; à une demi lieue dans l'inté-

rieur des terres, ils comptent deux pagodes et une centaine de cases au total; le Ban Nam Kham, aussi à une demi lieue, avec une pagode et une vingtaine de cases; le Ban Bap, que nos bateliers ne connaissent pas; le Boung Sa Thang qui n'a plus d'eau aux mois secs, ce qui permet de faire dans son lit ces rizières de saison sèche que les Khmèrs appellent *Srê Prang* et les Laos *Na Sêng*. A gauche, nous dépassons le Ban Tha Sang, qui compte une pagode et 15 cases, à une demi lieue du Moun; vers 4 heures, nous nous arrêtons pour coucher à la rive du Ban Boua Lom, à 1,500 ou 2,000 mètres dans l'intérieur. Je vais visiter ce hameau où je ne trouve que cinq cases de serviteurs des mandarins d'Oubon venus pour faire des rizières

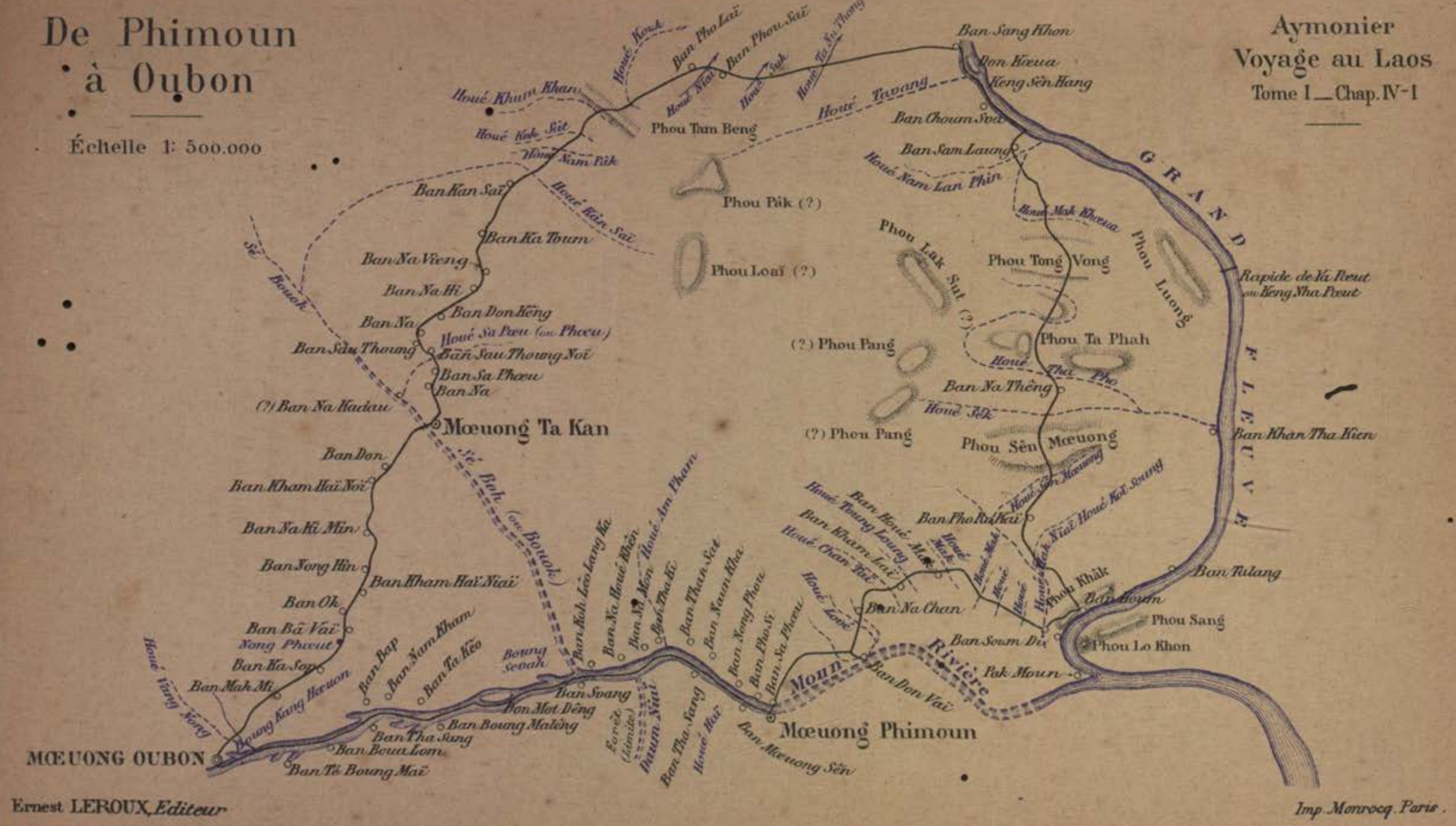
Le dimanche 2 décembre, à 6 heures nous nous remettons en route, allant à la pagaie le long de la rive méridionale. Au bout d'une heure nous traversons en trois minutes pour aller longer la rive du nord qui se trouve escarpée, par exception. A gauche est le Boung Maï ou l'on fait des rizières de saison sèche; sur ces bords est le Ban Tê Boung Maï. Plus loin est le Boung Maï Noï. Bientôt nous commençons à apercevoir, à une demi lieue en avant, le commencement du Mœuong Oubon. Nous y arrivons après avoir encore dépassé le Boung Kang Hœuon à droite et vers 10 heures nous nous arrêtons au port du Chau, à hauteur de la Sala centrale qui sera mon domicile pendant mon séjour à Oubon.

De Phimoun, j'avais envoyé un de mes hommes, le Cambodgien Top visiter des ruines qu'on nous signalait près du Ban Sa Phœu en face de Phimoun sur l'autre rive. Sa Phœu, qui dépend d'Oubon, compte une pagode, trente cases, 35 inscrits. Les rizières y sont plus belles que sur la rive méridionale. Les ruines, situées à trois quarts de lieue à l'est du village, sont insignifiantes. Avant de quitter Phimoun j'avais envoyé cet homme accompagné d'un autre Cambodgien, Iem, rechercher une ins-

cription qu'on signalait a l'Est du grand fleuve. Je vais relater ici le voyage de ces hommes, principalement d'après les notes de Top, qui commençait à savoir prendre ses renseignements.

Le vendredi 30 novembre, ayant traversé le Moun, ils partirent à 11 h. 1/2 du Ban Sa Phœu ou Sa Pœu, suivant un sentier de piétons à travers les forêts d'arbres résineux, entrecoupées de rizières clairsemées. Ils traversèrent le Houé Nhê Louê, au lit de pierres et de roches de grès, large de 6 mètres, profond de 4, ayant encore de l'eau jusqu'aux genoux. Il vient de Na Sop à une matinée de là et se jette dans le Houè Louê. A 2 h. 1/2, ils s'arrêtèrent pour changer de guides au Ban Don Vaï, mais ils durent y passer la nuit : tous les hommes étant au loin dans les champs. Il n'est pas inutile de remarquer qu'en effet, au Laos, les rizières sont souvent très éloignées des villages.

Le samedi 2 novembre, à 6 heures, partant du Ban Don Van ils continuèrent à pied, suivant la route de piétons, dans les forêts clairières d'arbres résineux. Ils passent à Pha Lân Hin « l'aire sacrée de roches ». Les Laociens appellent ainsi ces larges dalles de grés plaquant le sol. Les Khmêrs les appellent Preah Léan. Ils atteignent ensuite le Houé Loué, dont le lit de roches de grès à 8 mètres de largeur, 4 de profondeur, avec deux coudées d'eau à cette époque de l'année. Il garde de l'eau en toute saison. Venant de Na Sânlaûng, il se jette dans le Nam Moum à Thak Hay au dessus du Ban Khan Lin. Au-delà recommencent les forêts clairières que les rizières coupent de temps à autre. Le sol est de sable et de graviers. Ils passent le Houè Hin Hâm dont le lit a 6 mètres de largeur, 2 de profondeur et de l'eau encore jusqu'aux genoux. Il se jette dans le Houé Louè. Son lit, de même que tous ceux des torrents de la région est taillé dans le grès du sous sol. Vers 8 heures ils s'arrêtent pour déjeûner et changer de guide au Ban Na Chan, hameau de 10 cases. Puis ils continuent au-delà dans les forêts clairières sur



De Phimoun
à Oubon
Échelle 1: 500.000
Aymonier
Voyage au Laos
Tome I _ Chap. IV-1
GRAND FLEUVE
Ban Sang Khon
Don Kœua
Keng Sên Hang
Ban Choum Soa
Ban Sam Laung
Houé Nam Lan Phin
Houé Mak Khœua
Phou Tong Vong
Phou Luong
Rapide de Ya Pœut
ou Keng Nha Pœut
Phou Lak Sut (?)
Phou Ta Phah
Houé Tha Pho
Ban Na Thêng
Houé Jek
Ban Khan Tha Kien
(?) Phou Pang
(?) Pheu Pang
Phou Sên Mœuong
Houé Sên Mœuong
Houé Nak Niaï
Houé Koï Soung
Ban Pha Ra Kaï
Ban Houé Mak
Houé Toung Loung
Ban Kham Laï
Houé Chan Yaï
Houé Mak
Houé Love
Ban Na Chan
Phou Khâk
Ban Houm
Ban Tulang
Phou Sang
Phou Lo Khon
Ban Soum Di
Pak Moun
Rivière Moun
Ban Don Vaï
Mœuong Phimoun
Ban Mœuong Sên
Ban Sa Phœu
Ban Pho Si
Ban Nong Phou
Ban Naun Kha
Ban Than Saï
Ban Tha Ki
Ban Ni Mon
Houé Am Pham
Ban Na Houé Khên
Ban Koh Lêo Lang Ka
Daum Niaï
Forêt (limite)
Ban Tha Sang
Houé Haï
Ban Svang
Don Mot Dêng
Boung Seoah
Ban Boung Malêng
Ban Tha Sang
Ban Boua Lom
Ban Ti Boung Maï
Ban Ta Kêo
Ban Nam Kham
Ban Bap
Boung Kang Hœuon
MŒUONG OUBON
Houé Vang Nong
Ban Mak Mi
Ban Ka Sop
Nong Phœut
Ban Bâ Vaï
Ban Ok
Ban Kham Haï Niaï
Ban Nong Hin
Ban Na Ki Min
Ban Kham Haï Noï
Ban Don
Mœuong Ta Kan
Sé Bak (ou Bouok)
(?) Ban Na Kadau
Ban Na
Ban Sa Phœu
Ban Sau Thoung Noï
Houé Sa Pœu (ou Phœu)
Ban Sau Thoung
Ban Na
Ban Don Keng
Ban Na Hi
Ban Na Vieng
Ban Ka Toum
Ban Kan Saï
Sé Bouok
Houé Kan Saï
Houé Nam Pik
Houé Kok Sit
Houé Khum Khan
Houé Kouk
Ban Pho Laï
Houé Niaï
Ban Phou Saï
Houé Sak
Houé Ta Sa Thong
Houé Tavang
Phou Tam Beng
Phou Pâk (?)
Phou Loaï (?)
Ernest LEROUX, Editeur
Imp. Monrocq. Paris.

sol sablonneux ; ils traversent une autre *aire sacrée* de dalles de grès, passent le Houé Chan Taï, au lit large de 14 mètres, ayant encore de l'eau à hauteur des genoux et n'asséchant jamais. Venant du Ban Nong Keng Khvai à un jour d'ici, il se jette dans le Houé Toung Loung. Son lit est creusé dans le grès. Les voyageurs s'arrêtent au-delà au Ban Kham Laï, village de 30 cases, pour changer de guide. Reprenant leur route dans les forêt clairières ils traversent le Houé Toung Loûng, dont le lit a 20 mètres de largeur, 8 de profondeur, et deux coudées d'eau en cette saison. Il vient de Kout Hin à deux jours et se jette dans le Nam Moun à un jour d'ici. A 2 h. 1/2, ils s'arrêtent au Ban Houé Mak, où ils passent la nuit, le village suivant étant trop éloigné.

Le dimanche 2 décembre, partant du Ban Houè Mak, ils suivent le sentier de piétons à travers les interminables forêts clairières de phchek, trach, khlong, thbêng, sur sol sablonneux ; ils passent le Houé Mak Noï, affluent du Houé Toung Loung, dont le lit mesure 8 mètres de largeur sur 4 de profondeur. Son eau, qui coule en toute saison, baigne encore les genoux. Ils passent ensuite à travers de nombreuses roches plates de grès. Les Laociens appellent ce lieu Telat Boh. Franchissant une seconde fois, dans sa partie supérieure, le Houé Mak qui vient des tertres à une demi journée de là, ils continuent à travers les forêts clairières pour passer le Hâng Houo Khêk. Les Laociens donnent le nom générique de Hâng à des ruisseaux ou torrents généralement plus petits que les Houé. Celui-ci se jette dans le Houè Mak Noï. Ils déjeunent au bord de ce ruisseau. Au-delà le sentier passe entre de grosses roches de grès. Les voyageurs traversent le Houè Toung dont le lit, large de 6 mètres, profond d'un mètre, a encore de l'eau jusqu'aux genoux. Il prend sa source dans les grosses roches de grès qui couvrent ce pays, et se jette dans le Houè Mak Niaï. Les rizières commencent à apparaître de

temps à autre dans les forêts clairières. Il faut encore passer au milieu de grosses roches de grès avant d'atteindre le Houé Mak Niaï « le grand Mak » qu'il faut traverser en pirogue, il a encore 1 mètre 50 cent. d'eau dans un lit de 20 mètres de largeur, 8 de profondeur. Il ne faut jamais oublier que dans tous les torrents, rivières ou fleuves de l'Indo-Chine, les crues de la saison pluvieuse remplissent le lit des cours d'eau et quelquefois débordent. Le Houè Mak Niaï qui vient des forêts au nord du Ban Bouo se jette dans le Nam Khong a 400 mètres du point où il est traversé. Au-delà les voyageurs s'arrêtent au Ban Soum Di ou Som Dî, hameau de 10 cases de Souè qui relèvent du Mœuong Bassak, mais la terre appartient au Mœuong Chéam. De ce village ils se rendent au Ban Koum, hameau de 7 cases, à une lieue[1] du précédent, en franchissant des collines de roches de grès. Les habitants du Ban Koum sont aussi des Souï ou Soué, c'est-dire à mon avis, des Kouï. Ils ont pris le langage et les coutumes des Laociens. Très pauvres, ils n'ont pas de rizières à cultiver et ils doivent se borner à brûler des coins de forêts pour y planter du riz dont ils manquent une partie de l'année. Ils plantent un peu de coton et d'indigo. Ils relèvent de Bassak quoique la terre du village appartienne au district de Chéam.

Le lundi 3 décembre, les voyageurs, s'embarquant dans une pirogue à trois pagayeurs, descendent le grand fleuve. Au bout d'une demi-heure, ils mettent pied à terre sur la rive orientale, et font l'ascension de Phou Lokhon colline en face du Ban Koum, sur laquelle est l'inscription qu'ils estampent. Ils prennent la résolution de retourner à Oubon en faisant un grand crochet au nord parce qu'on leur signalait des ruines dans cette direction.

Le mardi 4 décembre, ils quittent le Ban Khoum se dirigeant

1. Et à 5 kilomètres en amont de Pak Moun d'après M. Delaporte.

donc au nord; ils montent sur Phou Khâk, plateau élevé d'où la vue s'étend sur tous les environs. Ils passent en un endroit couvert de pierres plates de grès. Les Laociens appellent ce lieu Bak Sati. Au delà sont de grandes futaies de téal, koki, phdiek et sapins. Ils franchissent le Houé Koï Soung qui se jette dans le Nam Khong au dessous du Ban Soum Di. Dans son lit de 10 mètres de largeur, 4 de profondeur, on trouve encore de l'eau à hauteur des genoux. A huit heures et demie ils s'arrêtent pour déjeuner au Ban Pho Rokaï, hameau de 12 cases de Soué, inscrits du Mœuong Oubon. Ils en repartent au bout d'une heure, continuant leur route dans les hautes futaies qui alternent avec les forêts clairières. Partout émergent de grosses roches de grès sur ce plateau étendu. A 11 h. 1/2 ils font halte sur le bord du Houé Sên Mœuong, petit ruisseau qui va se jeter dans le Houé Mak Niai. Reprenant leur route après une demi-heure de repos, ils gravissent des hauteurs de grès que les Laos appellent Sên Mœuong. C'est un nouveau plateau où les grandes futaies alternent avec les forêts clairières et que l'on traverse en une heure de marche. Après la descente de cette table, dont le relief est d'une centaine de mètres, ils passent le Houè Sêk dont le lit a 10 mètres de largeur, 4 de profondeur et de l'eau à hauteur des genoux. Selon le guide, il vient des Phou Pang et se jette dans le Nam Khong au dessous de Khantakien. Continuant à travers les forêts clairières ils s'arrêtent enfin à 4 heures pour coucher au Ban Na Thêng, village d'une quarantaine de cases de Soué qui ont adopté le langage et les coutumes des Laociens. Deux petits dignitaires de Chéâm y habitent, portant les titres d'Oppahat et de Ratsebout.

En somme du Ban Koum au Ban Na Thêng et au delà s'étend un plateau de grès d'une centaine de mètres de relief, ayant plus d'une journée de marche et dont les rares habitants sont des Souè. Mes Cambodgiens notent qu'il y fait froid.

Le mecredi 5 décembre, partant du Ban Na Thêng, ils continuent leur route sous les grandes futaies, passent le Houé Pho dont le lit large de 8 mètres, profond de 2, a encore de l'eau aux genoux. Venant des Phou Tong Vong, il va se jeter dans le Nam Khong au dessous de Kantakien. Puis, sous les grandes futaies, ils longent le pied des Phou Ta Pha, collines de grès qui se dressent à leur gauche, rencontrant des excavations naturelles pleines de Bouddhas de bois. On compte une quarantaine de ces statues. Traversant encore deux fois le Houé Ta Pho dans son cours supérieur ils gravissent un plateau étendu où les forêts clairières alternent avec les hautes futaies. Ils le descendent pour franchir le Houè Mak Khœua qui vient des Phou Chak Chêo, (probablement le plateau récemment traversé) et qui se jette dans le Nam Khong près du Ban Samlaung. La route continue a être pierreuse. Puis, sur la droite, se dressent à 40 mètres de la route de hautes roches de grès alignées et nivelées naturellement de manière à former une terrasse régulière pendant dix minutes de route. A 2 heures et demi ils s'arrêtent quelques minutes sur les bords du Houé Mak Khœua qui a taillé dans le grès son lit de 14 mètres de largeur, 2 mètres de profondeur. Il a deux coudées d'eau en ce moment. Au delà ils passent le Houé Nam Lat Phin affluent du précédent. Son lit a 8 mètres de largeur, 4 de profondeur. Il y a de l'eau toute l'année, au moins jusqu'aux genoux. Selon les Laociens il vient des forêts Tavang, à deux jours, et se jette dans le Houé Mak Khœua, à deux kilomètres plus bas. Au delà le terrain s'élève couvert de roches de grès. Vers trois heures les voyageurs s'arrêtent pour la nuit au Ban Sam Laûng village d'une vingtaine de cases de Soué.

Le jeudi 6 décembre, descendant sous les grands arbres, ils se rendent en vingt minutes au bord du grand fleuve. Les roches couvrent le lit, ne laissant au milieu qu'un chenal large de 80 mètres environ. Ils s'embarquent sur une pirogue à 5 paga-

yeurs et remontent ce Nam Khong où les grosses roches de grès se dressent des deux côtés. Là où les roches sont interrompues les habitants plantent du coton, du tabac. Les Soué qui conduisent mes voyageurs montent sur la rive pour faire franchir un rapide à la cordelle, et au bout d'une grande heure de navigation on atteint le Ban Choum Sva, hameau de 8 cases, où trois cents mètres de roches séparent la terre du chenal actuel.

Ayant changé de pirogue et de bateliers, les voyageurs partent à 9 h. 1/2. Le fleuve n'est plus qu'un chenal de 40 mètres environ. Les indigènes prétendent que cet étroit chenal et les roches des deux côtés existent ainsi jusqu'à Khemmarat. Au dessus de ce point, le fleuve reprend sa largeur, mais il y a beaucoup de rapides dont ils ignorent les noms. Vers 10 heures, tout le monde descend pour hâler la pirogue au King Sên Hâng où le courant est très violent. Au delà on passe devant l'embouchure du Houé Ta Vang, à gauche, ruisseau qui vient des Phou Pak, à deux jours. Il y a encore deux mètres d'eau dans son lit large de 10 mètres et profond de 8. On dépasse ensuite l'îlot appelé Don Khœua, ou Kœua et vers une heure on s'arrête pour la journée au Ban Sangkhon, hameau de 13 cases de Soué. Ici aussi les roches s'étendent de deux ou trois cents mètres de chaque côté du chenal d'étiage du fleuve. Les habitants de Sangkhon conduisent les Cambodgiens devant une figure de chèvre tracée au bord de l'eau sur une roche de 4 mètres sur 2. Une prétendue inscription qui avait amené mes hommes jusqu'à ce village n'était qu'une borne de grès placée sous un gros manguier.

Songeant dès lors à me rejoindre à Oubon, ils partent de Ban Sangkhon le vendredi 7 décembre à 6 h. 1/2, prenant un sentier de piétons sous les clairières d'arbres à essences résineuses. Ils passent à une *aire sacrée*, Hin Pha lan pour les Laociens, formée de dalles de grès affleurant le sol ; plus loin ils longent de

57907

hautes roches de grès qui bientôt s'alignent en longue rangée de pyramides naturelles que les Laos appellent Bak Kout. Ils passent le Houé Ta Nuh Thong, petit torrent qui vient des Phou Palaï et se jette dans le Houè Pachin, puis le Houé Suk qui vient des Phou Than Ta; ces deux torrents ont de l'eau toute l'année ; et vers 11 heures, les voyageurs s'arrêtent pour changer de guides au Ban Phou Saï, village laocien de 50 cases avec une pagode. Les habitants sont inscrits au Mœuong Khêmmarat, mais le territoire dépend du Mœuong Chéam. Ils en repartent au bout d'une demi-heure continuant sous les forêts clairières sur sol sablonneux. Ils passent le Houé Niaï qui vient des forêts appelées Dong Ta Laï et se jette dans le Houé Pachin ou Phrah Chin. Peu après midi, ils s'arrêtent pour changer de guides au Ban Pho Laï, village de 55 cases avec une pagode. Les habitants sont des Soué inscrits à Oubon, qui se refusent à les conduire ce jour même : le village suivant étant trop éloigné pour être atteint avant la nuit, disent-ils, et la route étant infestée de tigres.

Le samedi 8 décembre, à 6 heures, mes hommes partent du Ban Pho Laï, suivant, non plus un sentier de piétons comme la veille, mais ce qu'ils appellent une grande route, *phlau luong*, probablement une piste de charrettes, sur sol de sable, sous les forêts clairières. Ils traversent plus loin les rizières du Ban Pho Laï, passent près de grosses roches de grès, franchissent le Houé Kouk, petit torrent qui vient des Phou Tam Beng et se jette dans le Nam Khong au Ban Lompok. Les roches et les pierres de grès couvrent le sol qui s'élève pour former la ligne de partage des eaux entre le Nam Khong et son affluent le Sé Moun. Avant 9 heures, les voyageurs passent le Houè Khum Khan petit torrent qui porte ses eaux au Houé Mou Tao, puis au Sé Boua Khaèng et au Moun. Il prend sa source au Phou Tam Beng. On déjeune près de ce torrent qui a de l'eau en toute saison. Au

bout d'une demi heure on se remet en route, continuant à suivre la grande piste sous les forêts clairières, passant bientôt à une *aire sacrée*, pour s'arrêter plus loin, au bord du Houé Nam Pak petit torrent qui se jette dans le Houé Kansaï. Ce lieu est entièrement formé de larges plaques de grès qui affleurent le sol. Reprenant leur route à 11 heures, ils marchent sous les forêts clairières, passent le Houé Kok Sât, autre affluent du Houé Kân Saï. Au milieu des dalles et roches de grès apparaissent les rizières du Ban Kân Saï. Ils passent ensuite le Houè Kân Saï, torrent qui vient des Phou Loaï à un jour d'ici et se jette dans le Sé Bouok, à un jour. Son lit large de 8 mètres, profond de 2 à encore de l'eau aux genoux. Au delà recommencent les clairières d'arbres résineux. A une heure et demie les voyageurs s'arrêtent, pour changer de guides, au Ban Kân Saï, village de 40 cases de Laociens inscrits d'Oubon. Il y a une pagode. Au bout de trois quarts d'heure ils reprennent leur route, traversent des forêts clairières, puis des rizières du Ban Kân Saï et des rizières du Ban Ka Toum et s'arrêtent, pour changer de guides, à ce dernier village qui a une pagode et 40 cases de Laos, inscrits du Mœuong Oubon. Après une halte d'un quart d'heure, ils en repartent, continuant à suivre la grande piste tracée sur le sol sablonneux. Passant aux rizières du Ban Na Vieng, ils laissent à gauche ce village qui compte 40 cases, leur dit-on ; et vers 5 heures, ils s'arrêtent pour coucher au Ban Na Hi qui compte 80 cases de Laos inscrits d'Oubon. Le pays devient plus fertile. Ce ne sont que rizières entre les deux villages Na Vieng et Na Hi. On sait que *na* signifie « rizière » en langne laocienne.

Le dimanche 9 décembre, à 5 heures 1/2 ils quittent le Ban Na Hi, suivant une route de *lâ* ou petites charrettes laociennes, à travers les rizières. Après une heure de marche, ils s'arrêtent pour changer de guides au Ban Don Keng, village de 30 cases avec une pagode, habité par des Laos inscrits à Oubon. Ils

reprennent leur route, laissent à gauche le Ban Na, hameau de 15 cases, de Laos ; puis, à droite, le Ban Sao-Thoung, village de 35 cases. Une fois pour toutes on peut dire que tous les villages sur leur route sont dorénavant habités par des Laociens. Après grand Sao Thoung est le petit village du même nom. Ils atteignent le Houé Sa Pœu, au lit large de 12 mètres, profond de 4, ayant encore de l'eau aux genoux. Venant du Ban Kot Sa Kor, il se jette dans le Sé Bouok, au Ban Na Kadau, à une demi-journée d'ici. Au delà, ils laissent à droite le Ban Sa Phœu ou Sa Pœu gros village d'une centaine de cases et vers 10 heures ils s'arrêtent pour déjeuner et changer de guides au Ban Na, village d'une quarantaine de cases. Ils en repartent une heure après suivant une grande piste de piétons sous les clairières d'arbres résineux, sur sol de sable mêlé de graviers, et après une heure de marche ils s'arrêtent au Mœuong Ta Kan, village d'une quarantaine de cases, pour changer de guides.

Au Mœuong Ta Kan, l'un des chefs-lieux de district d'Oubon, il n'y avait, en fait de dignitaires que l'Obbahat et le Ratsevong. Le Chau Mœuong était au Ban Kout Samphou, à un jour de là. La population parut assez belle aux deux cambodgiens.

Ils repartirent du Mœuong Takan, vers midi, après quelques minutes d'arrêt, suivant une route de charrettes sous les forêts clairières. Ils traversent en barque le Sé Bouok qui a encore deux mètres d'eau dans un lit de 40 mètres de largeur. Il vient du Mœuong Amnat à 4 jours d'ici et se jette dans le Nam Moun à une demi-journée, au Ban Chek Bangkoun. Aux mois de juillet, août, on peut le remonter en barque jusqu'au Mœuong Amnat ; à la saison sèche il n'est plus navigable. Il y a sur son cours beaucoup de village. Au delà du Sé Bouok, nos voyageurs traversent les rizières du Mœuong Takan, puis s'arrêtent dix minutes au Ban Don, hameau de 20 cases, pour changer de guides. Ils continuent à travers les rizières ; laissent à droite le

Ban Kham Hai Noï, hameau de 15 cases ; ils entrent dans une futaie de grands arbres, puis dans une forêt clairière et vers 4 heures, ils s'arrêtent pour changer de guides au Ban Nong Hin, hameau de 20 cases. Ils en repartent au bout d'une demi-heure, et continuent, à travers les rizières, en suivant la route de charrettes, pour coucher à une demi lieue plus loin au Ban Kham Haï Niaï, gros village de 120 cases de Laos inscrits à Oubon, avec une pagode. Mes hommes constatent que la fertilité du district de Takan, dans le bassin du Sé Bouok fait contraste avec la stérilité et la pauvreté du Mœuong Chéam vers les rives du fleuve, où les Soué ne peuvent retirer grand chose des roches de grès qui couvrent tout ce pays.

Le lundi 10 décembre, partant à 6 heures du Ban Kham Hai Niaï, les deux Cambodgiens suivent une route de charrette à travers des bois peu fournis, puis à travers les rizières. Ils laissent à droite le Ban Ok, hameau de 20 cases, continuent dans les forêts clairières, laissent à gauche le Ban Bâ Vaï, hameau de 10 cases ; poursuivent leur route sous les grands arbres, laissent à droite Nong Phœut, mare longue de 80 mètres, large de 40, qui a de l'eau en toute saison, traversent ensuite le Ban Ka Sop, village d'une centaine de cases, et vers 9 heures ils s'arrêtent pour déjeûner et changer de guides au Ban Mak Mi, village de 40 cases. Ils en repartent à 11 heures, traversant tantôt des bois tantôt des rizières ; ils traversent le Houé Vang Nong, au lit large de 6 mètres, profond de 2, avec 2 coudées d'eau en ce moment. Ce ruisseau, qui a de l'eau en toute saison, vient des tertres à un jour et se jette dans le Moun au dessous d'Oubon à deux heures d'ici. Au delà ils passent encore le Houè Vang Nong Niaï, autre ruisseau un peu plus grand que le précédent qui vient aussi des tertres de l'intérieur à un jour ou deux et se jette dans le Moun à une lieue et demie au dessous d'Oubon. Ayant marché encore pendant une demi-heure, les deux voya-

geurs me rejoignirent enfin à Oubon vers une heure de l'après-midi.

On a vu plus haut que j'étais arrivé dans cette ville huit jours auparavant, le 2 décembre au matin. J'étais à peine installé dans ma sala quand je reçus la visite du Luong Phakedei Narong, mandarin siamois envoyé par la cour de Bangkok pour gouverner Oubon, à la suite de dissensions sur lesquelles je reviendrai plus loin. Il arriva escorté d'une foule de mandarins locaux, me demanda avec beaucoup de courtoisie quel était le but de mon voyage, fit la lecture de mon passeport à haute voix et me promit son concours pour les voyages de mes escouades de Cambodgiens. En lui rendant sa visite le lendemain je dus faire office de médecin en donnant des médicaments à l'un de ses fils atteint d'une ancienne affection. Je rencontrai aussi à Oubon le père Prodhomme, chef de la mission apostolique du Laos, homme de grand sens, dont la tâche évangélique était particulièrement difficile au milieu d'un population à la fois bouddhiste et sensuelle comme le sont ces Laociens dont il traitait les mœurs de « pourriture morale ». S'autorisant d'une proclamation royale qui prohibait la traite, proclamation non publiée au Laos mais communiquée aux missionnaires, il recueillait quelques familles sauvages pour former un hameau à côté de la ville d'Oubon. Il en avait amené de Dhatou Penom ou était un marché permanent d'esclaves, disait-il.

Le 3 décembre, lendemain de mon arrivée je fus rejoins par Dou et Ros, deux des cinq Cambodgiens qui m'avaient quitté à Sting Trêng pour aller à Sisaket par Melou Prèi et Koukhan. Les trois autres : An, Chan et Ouk, continuaient vers Sangkeah et Sourèn selon mes instructions. Le 8 vinrent Top et Iem, comme je l'ai dit plus haut, enfin le 13 arrivèrent les deux que j'attendais avec impatience : Khim et Nou, qui avaient fait la route de Sting Trêng par Attopœu, Saravan et Kham Thong. Khim, quoique

malade de la fièvre et de la gale, tenait à repartir pour le nord avec Top. Je m'occupai donc d'organiser de nouvelles escouades qui partirent d'Oubon le 20 décembre ; tous ces hommes étaient munis de leurs passeports individuels, de lettres de recommandation du chef de la mission et du Kha Luong, gouvernant Oubon, ainsi que d'objets de pacotille. Iem et Dou devaient se diriger par terre vers Khêmarat et Dhatou Penom. Top, Khem, Ros et Nou devaient remonter le Si, principal affluent de gauche du Moun, jusqu'à Nhassonthon ; et là, se séparer : Ros et Nou devant se diriger à l'ouest pour me rencontrer à Phimaie ou à Korat ; Top et Kim devant se rabattre à l'est pour rejoindre Iem et Dou à Dhatou Penom. De là ces quatre hommes devaient continuer au nord, les uns par terre, les autres par eau si possible, atteindre Nong Khaï et Vieng Chan pour se séparer de nouveau ; deux d'entr'eux reviendraient au sud sur Korat et deux tenteraient de passer dans le bassin du Menam pour descendre à Phitsenulok et vers Ayuthia d'où j'irais à leur rencontre. Tout ceci, on le verra, fut exécuté à la lettre.

Je préparai ensuite mon départ d'Oubon où rien ne me retenait plus. Le lundi 24 décembre, au matin, le Kha Luong « envoyé royal » ayant le titre de Luong Phakedei Narong, vint me faire ses adieux. Il avait été aimable, complaisant pendant tout mon séjour, de même que tous les gens d'Oubon. La seule difficulté que j'eus dans ce pays fut le réglement de fourniture d'un bœuf et de riz ordinaire que j'avais dû demander aux mandarins locaux constituant l'équivalent d'une municipalité. Mes Cambodgiens s'accommodaient très mal du riz gluant des Laociens et on ne trouvait pas d'autre riz sur le marché. On refusa énergiquement tout paiement ; les usages s'y opposant paraît-il. Je pris un biais en donnant 15 piastres, non comme paiement, mais à titre d'aumône aux pauvres gens du pays. Je quittai Oubon ce jour du 24 décembre.

Cette petite ville, de fondation assez récente, comme nous le verrons, est la capitale d'une province importante dont la plus grande partie de la population est Laocienne, mais les Soué sont nombreux vers l'est dans le district de Chéam qu'ils occupent à peu près exclusivement et dans le sud, entre Oubon et Koukhan. Les chiffres des inscrits de cette province qui m'ont été donnés sont très différents. Les uns disent 20.000 ; d'autres 30.000 ; d'autres disent 40.000 inscrits intérieurs plus 20.000 inscrits extérieurs, soit 60.000 au total. Ces inscrits paient soit 2 ticaux, soit 2 ticaux et 2 sleng de capitation annuelle. Le Chau doit envoyer chaque année à Bangkok, 4 pikuls d'argent selon les uns, 5 selon les autres. Le pikul étant de 50 catties, et cette livre siamoise étant la monnaie de compte de 80 ticaux, ce tribut ne serait donc que de 20.000 ticaux au maximum. Les registres d'inscrits servent aussi à faire les levées qui ne dépassent pas un millier d'hommes pour la province. Afin que les gens ne déclinent pas en masse l'honneur de porter les armes on exhibe pour la circonstance tout un appareil terrifiant de verges, ceps et cangues liés à des piquets.

Une douzaine de petits mœuongs ou chef-lieux de district dépendent du Mœuong Oubon, (ou plutôt dépendaient en 1884, les changements pouvant être fréquents en pareille matière). Ce sont :

1° Phâng, peuplé de Laos et de Souè ou Kouï. 2° Phalan. 3° Nam Nao, peuplé de Laos et de Souè. Ces trois Mœuong sont à l'est du Nam Khong ou grand fleuve. 4° Senangnikom. Les Mœuongs suivants sont à l'ouest du Nam Khong. 5° Chéam, à trois jours à l'est d'Oubon. Je donnerai autre part divers détails sur le Mœuong Chéam. 6° Kah Sœum ou Kasœum Sah Sêma érigé en 1882 par le chau d'Oubon. Le chef-lieu, à deux fortes journées au nord est d'Oubon, compte 100 cases. 7° Phanan, à deux fortes journées de marche au nord d'Oubon, peuplé de

Laos, érigé en 1881, par le Roi d'Oubon. Le chef-lieu, autrefois Ban Pha Lao, compte 200 cases environ, 8° Hanuman Mon Ton, à cinq jours au nord d'Oubon. 9° Takan sur le Sé Boh a un ou deux jours au nord-est d'Oubon. 10° Sangkhon sur le grand fleuve, probablement à l'ouest[1]. 11° Mahasanasaï (ou Tanasaï), à l'ouest, sur le Si, peuplé de Laos. 12° Phimoun, à l'Est, que nous avons vu. Cette énumération ne comprend pas le Mœuong Amnat qui relevait alors de Khêmarat ainsi qu'on le verra à propos de cette dernière province.

La ville d'Oubon, par 15° , 14' 00" de latitude nord et 102°, 28', 15" de longitude est, (selon Francis Garnier) est bâtie sur la rive septentrionale du Moun qui s'élève en pente douce pour former un tertre assez élevé, à l'abri des plus hautes crues. Cette heureuse situation, sur le bief profond et tranquille que forme le Moun depuis le confluent du Si jusqu'à Phimoun, a fait rapidement d'Oubon le centre le plus important de tout le Laos du sud est. La ville bâtie dans un rectangle, et entourée d'un fossé insignifiant sur les trois faces terrestres de son enceinte, mesure environ 2500 mètres de longueur, sur 5 à 600 de largeur. Trois rues longitudinales, parallèles au Moun et une foule de ruelles transversales la coupent en petits quartiers, que subdivisent les enclos ou groupes de maisons. Le *Mœuong* ou *Khum* ou *résidence* du Chau, à peu près au centre de la ville, est entouré d'un mur de briques. Plusieurs boutiques chinoises ont, en face de ce mur, leur étalage d'étoffe, de vaisselles, de dok kam, etc. On peut compter un millier de cases à Oubon ; dix-huit pagodes, dont plusieurs ont des murs de briques enduits de chaux et des toits couverts en planches, ce qui est un luxe dans un pays où le chaume, le bois, et le bambou font tous les frais des cases. La population, Laocienne en immense majorité, compte plu-

1. Il y a ici confusion, ce district en réalité est à l'est du grand fleuve.

sieurs Chinois, quelques Siamois et de rares Khmêrs et Birmans. A Oubon le lat est de 14 au sleng. Les femmes laociennes vendent au marché des gâteaux, de l'eau de vie, du tabac, des légumes, du poisson grillé ou mariné. Nulle part je n'ai mangé des raies meilleures que les raies d'eau douce du Moun que l'on avait pour 14 lat, à peu près cinquante centimes de notre monnaie ; elles mesuraient une coudée de diamètre, et leur queue était de la longueur du bras. Les indigènes disent qu'ils en pêchent de bien plus grandes, larges comme un van ; ils ajoutent qu'on rencontre la raie dans tout le grand fleuve, jusqu'à Nong Kaï et au-delà.

Selon les traditions locales, le Mœuong Oubon a été fondé par des mandarins venus du nord, de Nong Boua Lom Phou, du côté de Vieng Chan, l'ancienne capitale. Le Chau Pha Ta avait une fille d'une grande beauté. Fuyant l'opression du Chau Anuh, roi de Vieng Chan, qui voulait la faire entrer dans son harem, il émigra au sud, avec ses enfants et ses clients, réclama aide et protection du roi de Bassak, le Phrah Pouti Chau, et fonda sur le bord du Moun, au Ban Chalamê, une capitale qu'il appela Mœuong Oubon Ratana Dhani, décernant les dignités secondaires à ses frères. Cette famille fonda aussi à cette époque, (toujours d'après les mêmes traditions), les Mœuong Hèmarat ou Khêmarat à l'est et Nhassonthon à l'ouest d'Oubon. Puis s'unissant aux Siamois, elle aida à la prise du Chau Anuh et à la destruction de Vieng Chan. Plus tard, vers 1861, le Phya Youmereech, un ministre siamois, créa dans la province d'Oubon les Mœuongs ou districts de Phimoun, de Takan et de Mahasanasaï, chacun avec 2.000 inscrits. Actuellement la population de ces trois districts peut différer, mais leur impôt est identique.

Le Chau d'Oubon a des insignes en or, dit-on. Mais il n'a pas le droit de vie et de mort : le pays n'étant pas considéré comme pays de roi. Quand l'ancien Chau, prédecesseur de l'actuel,

mourut, le Reach Vong et le Reach Bot, gouvernèrent la province et perçurent l'impôt. Le Réach Vong de Bassak, se rendit à Bangkok où, par ses intrigues et ses présents, il parvint à obtenir de la Cour sa nomination de Promotiva Chau Mœuong Oubon Ratana Dhani. Mais les deux dignitaires locaux, le Réach Vong et le Réach Bot refusèrent de lui obéir et de réclamer l'impôt de leurs clients. Il se plaignit à la Cour qui envoya aux trois dignitaires l'ordre de descendre à Bangkok où l'affaire n'eût aucune solution. Les deux opposants moururent sur ces entrefaites, mais leurs fils qui succédèrent dans les charges marchèrent sur leurs traces, refusant de nouveau d'exiger l'impôt des clients. Alors, nouvelle plainte à Bangkok et nouvel ordre prescrivant aux parties de descendre à la capitale. Ces interminables procès sont une source intarissable de gains pour les princes et les mandarins de Bangkok. L'affaire continua à traîner en longueur. Le Chau revint à Oubon, laissant ses deux adversaires à Bangkok où l'un d'eux, le Reach Vong, mourut bientôt. Mais leurs clients et tous les fonctionnaires de leur parti continuaient à refuser le paiement d'impôt. Le Chau, désespérant de se faire obéir, fit demander à Bangkok un *Kha Luong* « envoyé royal » et des soldats. La cour donna cette mission au Luong Phakedei Darong en le faisant escorter de 24 garnisaires afin de mettre les récalcitrants à la raison. Le Phya Si passant à Oubon, emmena le Chau, sous prétexte de faire juger ce procès interminable, et le Kha Luong resta à Oubon, pressant avec sévérité la rentrée des 8 ou 10 ans d'arriéré de l'impôt.

Les lat d'Oubon qui étaient, dit-on, de 8 au sleng quelques années avant mon passage, avaient été réduits à 14 au sleng, soit 56 au tical, 98 à la piastre mexicaine. La fabrication de ces petits lingots qui servent de monnaie divisionnaire dans toute cette partie du Laos, entièrement libre de même que toute industrie, avait lieu sous plusieurs des cases voisines de la Sala

où j'étais logé. Un garçon pesait à la balance 4 chi de cuivre, en ajoutant un chi de plomb afin de rendre le métal plus fusible et disposait tous ces petits tas sur un van à proximité de deux femmes, dont l'une manœuvrait une pompe de forme carrée où des plumes d'oiseau chassaient l'air. L'autre faisait fondre le métal dans des capsules rondes d'argile, semblables à de petites tasses de thé. Pour mieux opérer la fusion, elle ajoutait un peu de bâle de riz qui flambait au feu. Saisissant la capsule avec une pince de fer, elle retirait, au besoin, à l'aide d'une autre baguette de fer, les charbons tombés dans le métal qu'elle versait dans un moule d'argile de forme cubique et emmanché à un bâton. Les quatre faces latérales du moule étaient creusées d'un trou de la forme et de la dimension à donner aux lat, qui se détachaient d'eux-mêmes pour tomber à terre quand la face était renversée. Pour empêcher l'adhérence, on a soin de luter le trou avec de la résine ou de l'huile de bois. Le cuivre employé à cet usage provient généralement des vieux navires. On l'apporte de Bangkok par Korat.

Les gens d'Oubon fabriquent aussi des petites marmites vendues de 3 à 5 lat, selon la grosseur. Mais la production du sel constitue la principale industrie, non de la ville d'Oubon, mais de toute la région voisine en allant au nord. Francis Garnier, d'après de Lagrée, et le docteur Joubert ont donné des détails sur les salines d'Oubon. Le premier de ces auteurs attribue même à cette production spéciale l'une des causes du prompt développement de la province d'Oubon. Il faut cependant ajouter que l'exploitation des salines, loin d'être spéciale à cette province, se retrouve en maints autres endroits du Laos, soit au nord, soit à l'ouest de la province d'Oubon, surtout dans celle de Siphoum. J'aurai souvent occasion de la mentionner et je crois utile de résumer en ces termes ce que disent des salines d'Oubon les deux auteurs que je viens de nommer :

« La récolte du sel occupe de nombreux villages et n'empêche nullement l'établissement des rizières sur le même terrain ; les deux productions sont successives et ne paraissent pas se nuire. Les premières pluies dissolvent le sel déposé à la surface pendant la saison précédente et permettent la culture immédiate du riz. Après la moisson, les eaux qui se sont infiltrées dans la terre, à l'intérieur de laquelle paraissent exister des couches considérables de sel et qui s'y sont saturées, remontent sous l'influence de la chaleur solaire et déposent, sous forme de poussière blanche, le sel à la surface du sol. Les habitants balayent le sol quand il est suffisamment chargé de cettre croûte de chlorure de sodium en cristaux fibreux, mettent la poussière salée en tas, et la portent près d'un puits, là où il y a de l'eau, de l'ombre. Des troncs d'arbres sont creusés en bassins, ou bien des paniers sont enduits d'une couche de résine qui les rend imperméables.

Ces vases sont remplis de la terre salée. On ajoute une quantité d'eau suffisante pour délayer la masse et l'on agite la bouillie avec des baguettes en bois. Quand l'eau a dû s'emparer du sel, on débouche une petite ouverture au bas du récipient, et on laisse filtrer l'eau salée qui est conduite au moyen d'un bambou dans des vases enfoncés en terre ou dans des bassins cimentés, construits près des foyers d'évaporation. On ajoute de l'eau sur la terre salée, tant que peut flotter dans le vase ou bassin une petite boule faite de terre et de résine, retenue à l'extrémité d'un fil et dont le poids spécifique est un peu supérieur à celui de l'eau douce. Tant que la boule flotte, on verse le liquide dans des chaudières à évaporation qui sont à proximité. Quand l'eau n'est plus salée, la boule tombe, on arrête l'écoulement de l'eau et on rejette la terre des vases. L'évaporation du liquide des chaudières étant finie, le sel est d'abord ramassé en greniers sous un abri quelconque, puis mis par quantité de 10 livres cambodgiennes (mœun laocien de 6 kilogs) dans des paniers

cylindriques, tapissés de feuilles et livré ainsi au commerce. Le sel est de bonne qualité, en poudre fine et d'un blanc grisâtre. Les moyens d'exploitation sont, comme on vient de le voir, d'une grande simplicité et peuvent être facilement améliorés, mais la modicité du prix de revient n'en a pas encore fait sentir le besoin ». A ces derniers détails, le Docteur Joubert ajoute qu'au mois de janvier à Oubon, il a payé le sel à raison de 40 centimes le panier de 6 kilog. et que ce bon marché tient à trois causes : à la facilité d'exploitation, au peu de valeur de la main d'œuvre et enfin à l'absence de travaux agricoles au moment où l'on exploite les salines. La saison favorable à cette industrie dure deux ou trois mois et un travailleur peut produire environ 15 livres de sel par jour, selon Francis Garnier, qui dit que le prix de vente au marché d'Oubon varie de 3 fr. 50 à 5 francs le pikul (deux ticaux le pikul à mon passage).

On récolte le vernis que les Cambodgiens appellent *mereak* en beaucoup de points de la province d'Oubon, et en particulier aux Ban: Kouk, Chan et Phon Mœuong, qui sont à un jour de marche, au nord-est du chef-lieu.

Aux boutiques et étalages d'Oubon, outre les vivres, porcs, canards, poulets, poissons, légumes du pays, on trouve les articles d'importation : cotonnades, étoffes, habits, couvertures de laine, chapeaux, plateaux et aiguières de cuivre, petites malles, livres blancs indigènes en forme d'accordéon, etc. D'Oubon on exporte des peaux, des cornes, des bestiaux sur pied, un peu de Krekor ou cardamome inférieur, et beaucoup de sel. On va troquer le sel contre la ramie de Kham Thong, dans des conditions variant, selon qu'on s'adresse aux producteurs ou à des intermédiaires, entre trois de sel pour un de ramie en poids et l'échange à poids égal. Des Birmans viennent de Bangkok pour faire le commerce à Oubon. Outre la cinquantaine de Chinois fixée en cette ville, d'autres Célestiaux font la navette entre

Oubon et Korat. En fait de droits à acquitter, j'ai entendu parler d'un poste de douane au Ban Dan prélevant la dîme sur les marchandises exportées quand les patrons n'avaient pas demandé aux mandarins d'Oubon un laisser-passer dont le prix est de 6 sleng.

Les filles d'Oubon portent encore le chignon des Laociennes de l'Est. Les femmes se frottent de curcuma, passent de la cire parfumée sur leurs lèvres. Les hommes, qui soignent souvent les cheveux avec de la graisse de porc, adoptent plus volontiers les modes siamoises et ont des prétentions à l'élégance, ainsi que le constate un dicton populaire disant : « On voit des fourmilières à Sisakêt, des malheureux au Mœuong Dêt, et des oisifs élégants au Mœuong Oubon. » Les mœurs de ces *citadins* ne sont pas en train de s'améliorer. Ils commencent à fumer en nombre l'opium que les Chinois apportent de Bangkok et vendent au poids de l'argent. Leur manière de consommer la drogue chère n'est rien moins que raffinée. D'aucuns fument aussi, dans des pipes de bambou, le chanvre indien que les Khmêrs appellent *Kanchha* et qu'on récolte dans le pays. Ce dernier usage rend gai, développe l'appétit, mais développe aussi la couardise. Quant aux effets physiologiques attribués par les Asiatiques à l'opium il serait difficile d'y faire allusion, si ce n'est dans des traités spéciaux.

Un petit fait qui avait eu lieu l'année précédente à Oubon, peint assez bien le caractère des Laociens à certain point de vue. Nous retrouverons une anecdote à peu près analogue à Sisakêt. Un jour, une joyeuse bande de jeunes gens et de jeunes filles avait été au bois. Un des garçons, monté sur un arbre pour cueillir des fleurs, s'adressa tout à coup à *l'objet de sa flamme*, jusqu'alors insensible à ses prières, disant : — Je suis prêt à risquer ma vie en sautant d'ici, si, à cette condition, tu m'acceptes pour mari. — La jeune fille, croyant à une simple fanfaronnade,

lui dit : — Saute dans ce buisson d'épines et je t'épouse sans que tu aies à dépenser un lat. — Le Laocien prenant à témoin toute l'assistance, noua solidement son langouti autour des reins et se jeta dans le buisson les mains serrées sur la figure. Couvert de blessures sans gravité, il dût encore réclamer la belle récalcitrante aux mandarins qui la lui adjugèrent en mariage selon les antiques traditions, parce qu'il avait risqué sa vie pour l'amour d'elle ; ils lui prescrivirent seulement d'acheter du riz et de l'alcool pour les offrandes usuelles aux mânes des ancêtres de sa future femme.

Le vol, jadis inconnu au Laos dit-on, devient fréquent à Oubon, où l'utilité des mesures de police commence à se faire sentir. Les autorités défendent, sous des peines assez sévères, de circuler la nuit sans torches ou avec des armes. Une troupe de neuf incendiaires et voleurs d'éléphant était à la chaîne pendant mon séjour. Quand on les avait amenés, l'un des plus coupables avait trouvé moyen de disparaître dans les bois et le chef des gardiens avait reçu 15 coups de verges à la suite de cette évasion.

CHAPITRE V

DE STING TRÈNG A ATTOPŒU

SOMMAIRE

Khim et Nou. Leur départ de Sting Trêng. La rivière d'Attopœu. Ses rapides. Le Mœuong Thbêng. Les libertés des Laociens. De Thbêng à Sên Pang. La quarantaine. Les cérémonies superstitieuses contre le choléra. Sên Pang, les inscrits, les impôts. Les Khmêrs de Sên Pang. Le lien du sceau seigneurial. La chasse aux esclaves. Départ de Sên Pang. Le Houé Kam Pha. Le Sê Péan. Les villages sauvages. Les habitants du Ban Tuot. Arrivée à Attopœu. Excursion à Phou Sa Phong. La fête bouddhique de la fin du carême. Une crise d'hystérie. Le Kha Dêng ou sauvage rouge. Le Mœuong Attopœu. La double nuance des eaux de la rivière. La population. Le Chau, sa mésaventure. La fête du nouvel an. Le génie protecteur d'Attopœu. La province. Les inscrits, les impôts. Le commerce, l'importation des grandes jarres. Le commerce des esclaves. La poudre d'or, le lavage des sables aurifères. Les sauvages soumis, Sruk et Tampuon ; leurs superstitions. Un litige entre les Tampuon et les Kah Sêng. Les mœurs, coutumes et superstitions des Khvêt et des Braos. Les relations des garçons et des filles. Leurs fêtes et les offrandes aux divinités. Un conte poétique. Renseignements sur les Rodê. La chasse aux sauvages. Nécessité de réprimer rigoureusement la traite. Les pratiques superstitieuses des chasseurs d'animaux.

Le voyage de Sting Trêng à Attopœu, Saravan, Kham Thong et Oubon fut fait par Khim et Nou. Ce dernier, métis de Cam-

bodgien et d'Annamite, robuste et physiquement adroit, mais de médiocre valeur intellectuelle et morale, ne fit rien, n'aida pas son compagnon. Khim, qui appartenait à la caste des Bakou du Cambodge, c'est-à-dire qui était d'origine brahmanique, grand, maigre, sec, presque noir de teint, conservant donc en partie les traits distinctifs de ses aïeux reculés, était un jeune homme consciencieux et appliqué. Son intelligence n'était ni très souple ni très ouverte, il me semble. Malgré cela et malgré son inexpérience, il sut utiliser son voyage dans une région pleine d'intérêt, en prenant beaucoup de notes, ne s'arrêtant que lorsque la fièvre le terrassait. A ses notes qui constituent en très grande partie le fond de la relation, je n'ai guère ajouté que quelques renseignements pris sur ma route, à Khong et à Bassak.

Le jeudi 11 octobre, à 2 heures 1/2, Khim et Nou, remontant la rivière à la gaffe, en barque laocienne, quittent le Mœuong Sting Trêng, qui finit à un ruisseau. Large d'une dizaine de mètres, ce ruisseau vient de Prei Chas « les vieilles forêts » et il est à sec aux basses eaux. De l'autre côté de la rivière, ils aperçoivent le gros village que les Laos appellent Hâng Kou et les Khmêrs Kantui Kou, « la queue de vache », et qui se compose d'une centaine de cases de Laos, mêlés de quelques Khmêrs et Chinois. Ils passent devant l'embouchure du King Kâng, ruisseau de 10 mètres de largeur qui vient des rizières de l'intérieur et probablement de Prei Chas ; devant l'embouchure du Khlong qui vient du mont Bêk Chan à un jour de marche. Son lit large de 12 à 14 mètres, a de l'eau en toute saison. Ils s'arrêtent pour la nuit près des ruines de Ba Dœm qu'ils vont visiter le lendemain matin. Ils traversent ensuite la rivière pour longer la presqu'île de Kantui Svat, à la jonction des deux cours d'eau qui forment la rivière de Sting Trêng. Pénétrant donc dans la branche qui vient d'Attopœu, ils passent devant le Phum Tonlé Tauch, hameau d'une vingtaine de cases. De l'autre côté de la

rivière est le Phum Chan avec une trentaine de cases de Laociens. La rivière d'Attopœu leur paraît être aussi large et aussi profonde que celle de Sting Trêng dont elle n'est qu'un affluent. Il faut aussi remarquer que Khim, qui n'est pas encore familiarisé avec les appellations laociennes, continue à donner les noms cambodgiens encore souvent usités dans ce pays frontière. Dans l'après midi, ils longèrent une île, appelée Don Bâng Khmuon, corruption laocienne d'une ancienne appellation cambodgienne, où sont deux villages laociens de 15 à 20 cases chacun. Ils s'arrêtèrent vers 8 heures du soir.

Repartant le troisième jour à 6 h. 1/2, ils atteignirent le premier rapide que les Cambodgiens appellent Chuo Chongvong. Ils purent le remonter à la gaffe. Au-delà, ils passèrent devant l'embouchure du Prêk Sêou ou Khsêo, dont le lit large de 10 mètres a de l'eau en toute saison. Puis ils passèrent le rapide Angkâr Doh que les Laos appellent Keng Kao Sânhâk. Après déjeûner ils franchirent le rapide Viel Phti, longèrent l'île Beng Yât. franchirent le rapide Véai Dao. Au-delà est l'embouchure du Prêk Véai Dao, torrent au lit large de 15 mètres, profond de 8 ou 10, qui a de l'eau en toute saison. Il vient des monts Komphou Sangha à trois ou quatre journées de marche, disent les Laociens. Les voyageurs s'arrêtèrent pour la nuit à hauteur d'une petite île appelée Koh Tung.

Le quatrième jour, ils continuèrent à remonter la rivière dans la direction du nord, passant devant l'embouchure du Prêk Priel, ruisseau dont le lit, large de 10 mètres, profond de 8 a de l'eau en toute saison. Il vient des monts appelés Phou Sâmâr, à une journée d'ici ; puis devant l'embouchure du Prêk ou Houé Nheûng qui vient des Phou Sanghar ; son lit, de 10 mètres de largeur, 8 de profondeur, a de l'eau en toute saison. Plus loin, ils eurent à gauche la petite île appelée Don Thêng. Il y avait là un village, chef-lieu de district, actuellement abandonné, parce que

le tigre y a mangé un jeune homme. Au-delà, traversant la rivière, ils abordèrent au Mœuong Thbêng, que les Khmêrs appellent Koh Thbêng et les Laos, Don Thbêng, du nom de la petite île voisine. Le nom officiel actuel de ce petit Mœuong est Sotta Nokhon. C'est un village récemment installé dans les bois, comptant une trentaine de cases de Khmêrs et de Laos. Le Mœuong Don Thbêng relevait autrefois de Sting Trêng, mais il y a 6 ans (vers 1877), mécontent des autorités de Sting Trêng, il demanda à relever de Bassak qui fit autoriser le changement par la cour de Bangkok.

Pareil fait, fréquent à cette époque, indique, à mon avis, que les populations laociennes, jouissaient encore, lors de mon passage, d'une assez grande indépendance politique vis-à-vis des autorités locales. Les mandarins laociens étaient tenus de ne gouverner que selon les us et coutumes du pays, sans trop mécontenter les populations, sous peine d'être abandonnés par leurs vassaux. Il était partout de règle de choisir le chef, le patron, qui sert d'intermédiaire pour le paiement de l'impôt.

Quittant le même jour ce petit chef-lieu de district, nos voyageurs passèrent devant l'embouchure du Prêk ou Houé Khléang, à leur gauche; ce ruisseau, dont le lit, large d'une dizaine de mètres, a de l'eau en toute saison, vient des forêts Khléang, à deux ou trois jours de marche; puis devant l'embouchure du Houé Ta Pong qui a l'importance et les dimensions du précédent. Vers 7 heures du soir, ils s'arrêtent pour la nuit au Phûm Kânchan, à leur gauche, c'est-à-dire sur la rive droite. Il y a à ce village une dizaine de cases de Khmêrs.

Le cinquième jour, continuant à suivre la rive droite qu'ils longeaient depuis le Mœuong Don Thbêng, ils quittent le Phûm Kânchan à 6 h. 1/2, passent devant le Houé Kânchan qui vient de Kânchan Kouk à trois jours; il y a de l'eau en toute saison dans son lit qui mesure 10 mètres de largeur, 5 de profondeur.

Au-delà, ils ont à gauche le Ban Houé, hameau laocien de 10 cases; puis l'embouchure du Houé Thêt, dont le lit, large de 8 mètres, profond de 4, a de l'eau en toute saison ; ensuite le hameau de Don Loung, qui ne compte que cinq ou six cases. Ses habitants appartiennent à la race des Dœum et parlent le dialecte de cette tribu. Ils passent ensuite devant l'embouchure du Houé Samang, ruisseau dont le lit large de 8 mètres, profond de 4, garde de l'eau en toute saison ; et à midi ils arrivent au Phum Samang, hameau de cinq cases de Laociens. Là, on les arrête pour purger la quarantaine à la Laocienne. « Vous ne pouvez continuer sur Sên Pang, leur dit le chef du village, le choléra règne à Sting Trêng et il est fort possible que vous l'apportiez ici (la crainte était exagérée, il n'y avait plus de choléra à Sting Trêng). Attendez donc les ordres du Chau que l'on va informer. » Il fallut donc attendre jusqu'au soir la réponse du Seigneur qui fut favorable, sous réserve toutefois de la cérémonie suivante. Son envoyé sema une poignée de riz blanc dans la barque ; prenant encore une pincée de riz, il compta jusqu'à quatre en touchant le corps des deux Cambodgiens, puis il jeta le riz à l'eau en criant : « Va-t'en ! » Ceci fait, les voyageurs se rendirent à Sên Pang au commencement de la nuit en une heure de navigation.

Le sixième jour, dès le matin, ils portent leurs passeports au Chau qui en prend connaissance et prépare ensuite des offrandes, pour conjurer le choléra encore une fois. Sur un petit radeau à triple étage, en pellicules de tronc de bananier, on place un œuf de poule. Le Chau Mœuong et tous ses Kromokar ou fonctionnaires prient les esprits malfaisants, les invitent à s'en retourner; le radeau et l'œuf sont abandonnés au courant de la rivière. Mes hommes peuvent ensuite visiter le Mœuong Sên Pang, gros village de l'importance de Sting Trêng, comptant trois pagodes et environ deux cents cases, planté en arbres fruitiers, sur la rive droite

de la rivière d'Attopœu. Le Chau, selon des renseignements pris à Bassak, a les titres suivants : Phrah si maha Têp ; ses insignes sont la boîte, le plateau, l'aiguière, l'urne d'argent et le parasol rouge. En fonctions depuis cette année même, 1883, il perçoit cinq ticaux de capitation annuelle sur chacun des 500 inscrits *intérieurs*, c'est-à-dire portés sur les registres envoyés à Bangkok, et autant sur chacun des 200 inscrits *extérieurs* qui constituent la plus belle part de ses revenus. Le tribut porté annuellement à Bangkok serait de 20 balances ou livres siamoises, soit 1600 ticaux. La capitation est lourde, le Chau peu populaire, aussi la population émigre en partie à Bassak. La province de Sên Pang s'étend des deux côtés de la rivière. A l'est sont des sauvages soumis ; à l'ouest sont les Khmêrs et les Laos. Il y a en effet plus de Khmêrs que de Laos à Sên Peng, mais tous ont adopté les coutumes laociennes. Cet îlot de race cambodgienne surnageant au milieu de la coulée laocienne qui l'a débordé et tourné à Sting Trêng en descendant directement le grand fleuve, ne provient pas, je pense, d'une émigration quelconque ; il ne doit être formé que par les descendants des anciens maîtres du pays. Parmi les dignitaires l'Obbahat parle encore la langue cambodgienne.

A Sên Pang, lorsqu'un nouveau Chau prend possession du pays, les Kromokar, ou fonctionnaires, lient son sceau avec des fils de coton, après avoir placé une livre d'argent sur des feuilles de bananiers. Un achar, ou maître de cérémonie, récite des prières, des formules de bénédiction et un festin général termine la fête.

Ces Cambodgiens s'entendent avec les Laociens des pays voisins pour enlever des familles entières de sauvages, sans trop distinguer entre les soumis et les insoumis. Ceux-ci sont les ennemis que l'on va chasser comme des bêtes féroces. Ils se défendent en mettant à mort ceux qui pénètrent chez eux. Selon

les gens de Sên Pang, ces sauvages n'ont que des écorces d'arbres pour se vêtir et mangent crus toutes sortes d'animaux. On rencontre ces sauvages insoumis à quatre jours à l'est de Sên Pang. Outre les esclaves sauvages, valant quatre à cinq buffles, les articles de commerce, à Sên Pang, sont les peaux, les cornes et l'ivoire.

Mes deux Cambodgiens quittèrent Sên Pang le lendemain à midi continuant à remonter la rivière à la gaffe sur une barque fournie par le Chau. Ils apercevaient les monts de Sên Pang à une dizaine de lieues vers l'est un peu nord, hauts de mille mètres environ. Après une halte d'une heure au Phum Hat Chum, où sont une dizaine de cases, avec une vingtaine d'habitants, tous Cambodgiens, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Nheang Choum « le village des bouquets de dipterocarpus », hameau de 7 ou 8 cases.

Le vendredi 19 octobre, ils en repartent dès le matin, passent devant l'embouchure du Houé Kang Lœuy qui vient de Na Daur, avec un lit large de 8 mètres, profond de 4 ; et devant celle du Houé Slap On qui vient de Na Yok et qui a les mêmes dimensions ; les deux ruisseaux sont à sec en mars-avril. Au-delà commencent les grands bouquets de dipterocarpus, en cambodgien *téal*, en laocien, *nheang*, qui donnent le nom au pays. Ces arbres poussent jusqu'au bord de la rivière qui est profonde, et large de 150 à 200 mètres. A midi, les voyageurs s'arrêtent au Ban Khan Hvœung, village d'une quarantaine de cases et d'une centaine d'habitants, tous Laociens. Ceux-ci alternent avec les Khmêrs sur la rive occidentale de la rivière, tandis que, je le répète, la rive orientale est habitée exclusivement par les sauvages tributaires ou soumis, depuis Don Thbêng jusqu'à Attopœu.

Le samedi 20 octobre, quittant le Ban Khan Hvœung, ils passent devant le Ban Hunaman à gauche, devant l'embouchure du

Houé Lœuy, ruisseau au lit large de 10 mètres, profond de 4, devant celle du Houé Han Chan, où croissent en quantité ces palmiers que les Khmêrs appellent Slap Ta On et qui servent à faire des colonnes de case. Après un petit ruisseau, le Houé Phou Mia, ils passent devant l'embouchure du Houé Kam Pha, gros torrent, au lit large de 40 mètres, profond de 12, qui a de l'eau en toute saison. Leurs bateliers ignorent où est sa source (c'est le Houé Compho de Lagrée). Ils dépassent le Ban Chieng Hieng ou est un Kâmnan, petit chef, puis le Houé Chieng Hieng, autre gros torrent au lit large de 30 mètres, profond de 10, qui vient des Phou Chieng Hieng et a de l'eau en toute saison. A 5 heures, ils s'arrêtent pour la nuit au Ben Kêng Phao, village d'une vingtaine de cases de Laos, où est un petit mandarin, le Khun Si Sambat, qui relève de Bassak. Ils durent y passer la journée du lendemain, les habitants, étant tous esclaves, avaient peine à fournir une barque pour remplacer celle qui venait de Sên Pang. Le Ban Kêng Phao, où est une pagode, est peuplé de Laos mêlés de sauvages. Les mœurs sont celles des Laos.

Le dimanche, les voyageurs reprirent leur route à huit heures. Ils passent devant l'embouchure de deux ruisseaux à sec en mars ; le Houé Kabal Keng Pho et le Houé Nam Kham ; celui-ci vient des Phou Sanghan. Dépassant ensuite une petite île appelée Don Kadat, ils déjeûnent à un long rapide de 800 mètres, le Keng Luong, qu'ils peuvent passer à la gaffe, sans jeter la cordelle. Un peu au-delà est le Keng Chan Thban, long de 600 mètres, où les rives sont couvertes de bambous morts parce qu'ils ont donné des grains l'année précédente. En effet ces graminées meurent en masse après avoir donné leur graine. Dans ces deux grands rapides le lit de la rivière est couvert de pierres et de roches noires, rouges ou blanches, et sur les bord croissent pêle-mêle, les grands arbres: téal, kokir, krenhung. Au-delà est le Keng Aur Hong, qui a 80 mètres de

longueur. Il est aussi couvert de roches noires, rouges ou blanches; puis l'embouchure du Houé Pak Sang Keban qui vient de Phou Chan Thban. Son lit, large de 10 mètres, profond de 4, garde encore un filet d'eau en avril. De là on aperçoit à trois jours de marche, vers l'est, les Phou Kha Lovê et d'autres monts plus rapprochés, au nord-est. Continuant à remonter la rivière d'Attopœu on atteint bientôt le Pak ou embouchure[1] du Sé Péan, gros torrent, au lit large de 80 mètres, profond de 15 et plus, qui vient des monts Boloven, à 4 jours, dans des pays entièrement peuplés de sauvages. Selon les Cambodgiens, son nom vient de Khsê Péan, « la corde du pont », parce que sur ce torrent se rompirent les cordes d'un pont tendu par les populations qui fuyaient devant une invasion siamoise. Sans discuter ici le plus ou moins de valeur de cette explication, je me borne à rappeler que *Sé*, en laocien, signifie « cours d'eau important ». Après ce confluent, mes deux hommes remontèrent un peu de nuit la rivière jusqu'au Ban Luong Tamrong, hameau de quinze cases de Laos et de sauvages.

Le lundi 22 octobre, continuant leur route, ils dépassent une petite île appelée Don Thây ; à sa pointe d'amont les roches sont blanches, rouges ou noires. Les plantations de riz en forêt se continuent au-delà sans interruption. Ils passent le rapide appelé Keng Sakh Ek, où les bords sont couverts de grands arbres : kokir, srelao, phchêk, sokkrâm, krenhung, croissant pêle-mêle. On pourrait facilement exploiter ces beaux arbres et tailler des pirogues. Après le Houé Tak Sao, ruisseau large de 10 mètres, qui vient des Phou Vè et est à sec en mars, on atteint le Keng Kâng Diek, rapide long d'une quarantaine de mètres, en roches et pierres rouges, noires ou blanches. Les rives sont couvertes de grands arbres de bonnes essences. Au-delà, une roche isolée se

1. C'est donc par erreur que toutes les cartes donnent une embouchure commune ou Sé Kompho (ici Houé Kam Pha) et au Sé Péan.

dresse comme une colonne sur la rive au milieu de la plaine nue; les Khmêrs l'appellent Thmâ Koï, « pierre du poste ». Plus loin, ils passent devant l'embouchure du Houé Alaï, torrent de 12 à 14 mètres de large qui garde un peu d'eau en avril et qui vient des Phou Kha Lové. Ils passent ensuite entre Don Sêng Poï et Don Tha Ngao, deux îles qui se suivent à droite, et le Ban Tha Ngao, à gauche, où croissent de grands arbres de bonnes essences. Dépassant ensuite l'embouchure du Houé Kadien, ruisseau large de 10 à 12 mètres qui garde de l'eau en toute saison, ils atteignent un autre village appelé aussi Tha Ngao, où habite le Kâmnan, « chef du pays, du village », un sauvage, grand chasseur qui vend les défenses, peaux et cornes des pièces qu'il abat. Les habitants de Tha Ngao, tous sauvages (mais Khim ne dit pas de quelle race), plantent du riz, recueillent l'huile de bois, la résine solide et taillent des pirogues. Pour tout vêtement, ils ont une simple bande.

Le mardi 23 octobre, Kim et Nou partent de Tha Ngao, continuant leur navigation à la gaffe. Sur leur gauche sont les Phou Ta Phê ; on aperçoit ces collines. On leur dit qu'à une journée dans l'est est un village de Laos, appelé Ban Kha, où habite un grand patron ou chef de chasse aux sauvages. Plus loin ils arrivent au Ban Mimor, village d'une trentaine de cases de sauvages, puis à deux villages voisins l'un de l'autre, le Ban Nong Kong et le Ban Ta Mor, qui comptent au total une soixantaine de cases de sauvages, chassant, recueillant la résine solide ou liquide et plantant du riz; puis au Ban Tuot où est un Kâmnan « chef ». avec une quinzaine de cases de sauvages, dont Khim n'indique pas le nom de tribu. Il note que la maison du Kâmnan est fort belle; les cloisons sont en planches entièrement sculptées, les ornements de la ligne faitière se relèvent en forme de corne de bœuf sauvage. Mais dans ces maisons on ne trouve ni meubles, ni vaisselle, ni instruments. Le riz de cette population est cuit à

la vapeur à la mode laocienne et elle mange le poisson pourri, qu'elle appelle Chêo, à même dans le pilon de terre ou on l'écrase. L'eau est bue aux gourdes et non dans les bols. Boire de l'eau se dit *Dak véch*. Les femmes et les jeunes filles manquent totalement de tenue et ne cachent pas grand chose. Avec une installation rudimentaire elles tissent des étoffes très épaisses. Il n'y a aucun mal à pénétrer dans les cases de ces sauvages à leur insu, mais s'ils surprennent l'étranger, celui-ci doit payer une amende de 5 ticaux, 5 bougies, 5 fleurs, 5 allumettes odoriférantes pour adorer et apaiser les mânes de la famille. Phou Ta Bak est au nord-ouest du Ban Tuot.

Le mercredi 24 octobre, partant du Ban Tuot, les voyageurs passent devant l'embouchure du Houé Dœur, ruisseau dont le lit, large de 10 mètres environ, garde un filet d'eau en avril. Il vient des Phou Sér à un jour de distance. Ils atteignent ensuite le Ban Ta Om ou Ta Ouk, village laocien d'une trentaine de cases, dans les arbres fruitiers. En face, sur l'autre rive, sont de beaux et grands arbres de bonnes essences forestières. Au-delà, ils passent devant l'embouchure du Houé Ta Ouk, ruisseau large de 10 mètres, qui a de l'eau en toute saison et qui vient des monts à un jour de distance ; puis devant le petit Ban Ta Ouk, hameau de 10 cases, devant le Ban Puoï, village de 20 cases de Laos, et vers trois heures ils s'arrêtent pour la nuit au Ban Tham où est un Kâmnan.

Le jeudi 25 octobre, quittant le Ban Tham, ils passent devant l'embouchure du Houé Uot, ruisseau large de 10 mètres qui a de l'eau en toute saison ; il vient des Phou Kha à une demi-journée de distance. Ils franchissent le Keng Hak Van, dont les rives sont couvertes de grands arbres, et ils dépassent une petite île appelée Don Koh Senok. Près de la rivière sont des collines de pierre rouge. Plus loin ils passent devant le Ban A Sopho, puis devant le Ban Phéa Vong, peuplé de sauvages, qui se

livrent tous à l'industrie du lavage de l'or ; devant le Ban Keng Kan, hameau de Laociens, et, après avoir dépassé une petite île appelée Don Vouong, ils atteignent le Mœuong Attopœu vers deux heures de l'après-midi. Entre Sên Pang et ce Mœuong, la rivière large d'une centaine de mètres au moins, est partout profonde, sauf aux *Keng* ou rapides qui forment des seuils de séparation des bassins étagés. « Les berges, très hautes aux basses eaux, indiquent un dénivellement de douze mètres » (Fr. Garnier).

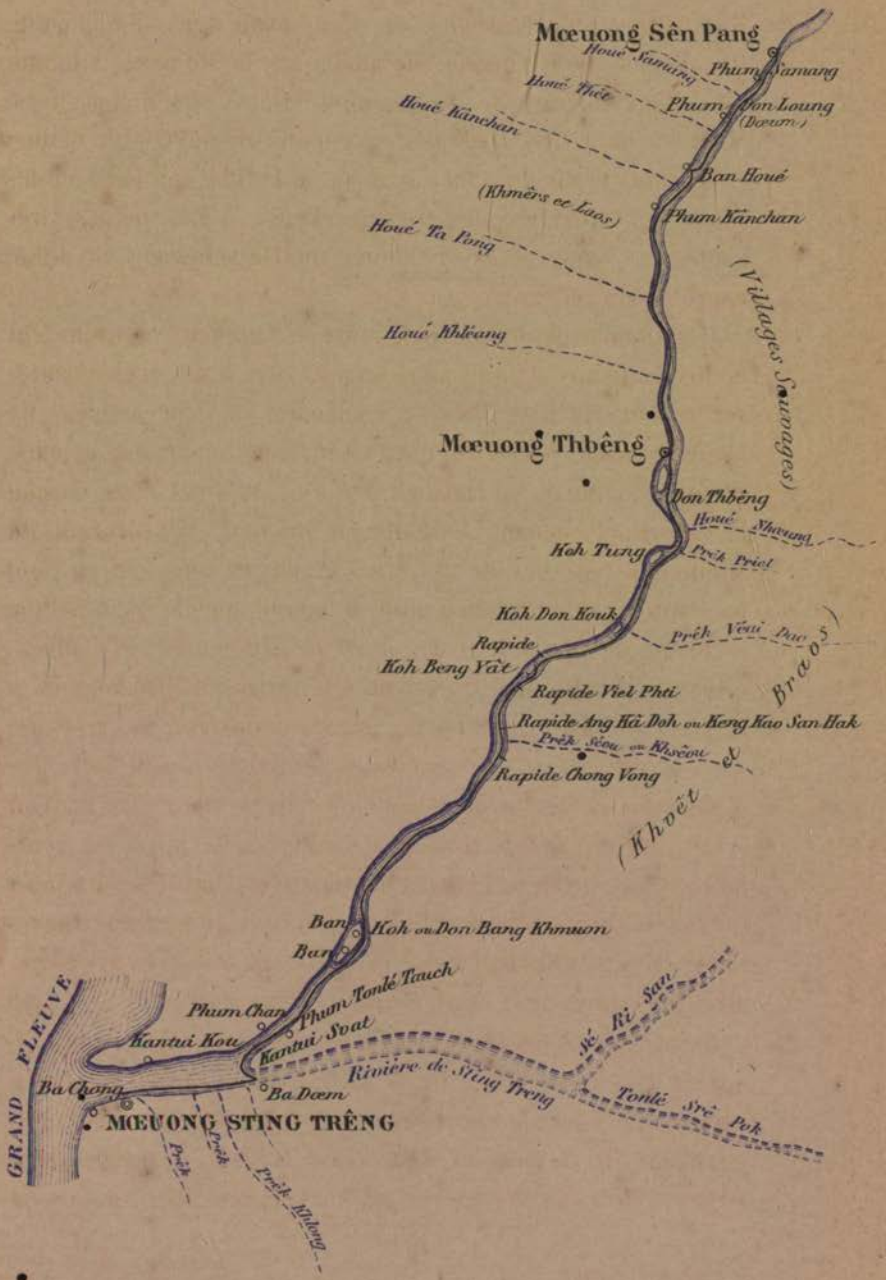
Mes hommes restèrent huit jours à Attopœu, et Khim sut mettre le temps à profit pour prendre des notes intéressantes sur ce curieux pays. Dès le lendemain de leur arrivée, ils allèrent visiter, au nord d'Attopœu, une montagne appelée Phou Sa Phong où on signalait une tour. Remontant en barque la rivière et prenant son affluent oriental, ils sortirent du Mœuong, passèrent devant trois grands villages qui en sont les faubourgs pour ainsi dire et qu'on appelle Ban Sé Niaï « villages de la grande rivière » sur la rive gauche de l'affluent oriental ; et au bout de trois heures de navigation, ils atteignirent le pied du Phou Sa Phong, grande montagne de grès qui s'allonge de l'est à l'ouest entre les deux branches de la rivière d'Attopœu. Il faut un jour pour en faire le tour. La hauteur serait celle des monts Koulên à Angkor, soit cinq à six cents mètres. Les voyageurs mirent une heure et demie pour atteindre le sommet qui forme un plateau couvert de grands arbres où ils cherchèrent vainement les tours signalées. Ils redescendirent et rentrèrent à Attopœu par la même route.

Reçus avec bienveillance par le Chau Mœuong d'Attopœu, ils eurent l'occasion d'assister à la fête de la sortie du carême bouddhique ou de la saison des pluies. Cette fête, que les Khmêrs appellent Hé Kathên ou Ang Preah Kathên, a surtout pour objet de faire aux bonzes les présents de vêtements et d'usten-

De Sting Trêng à Sen Pang .

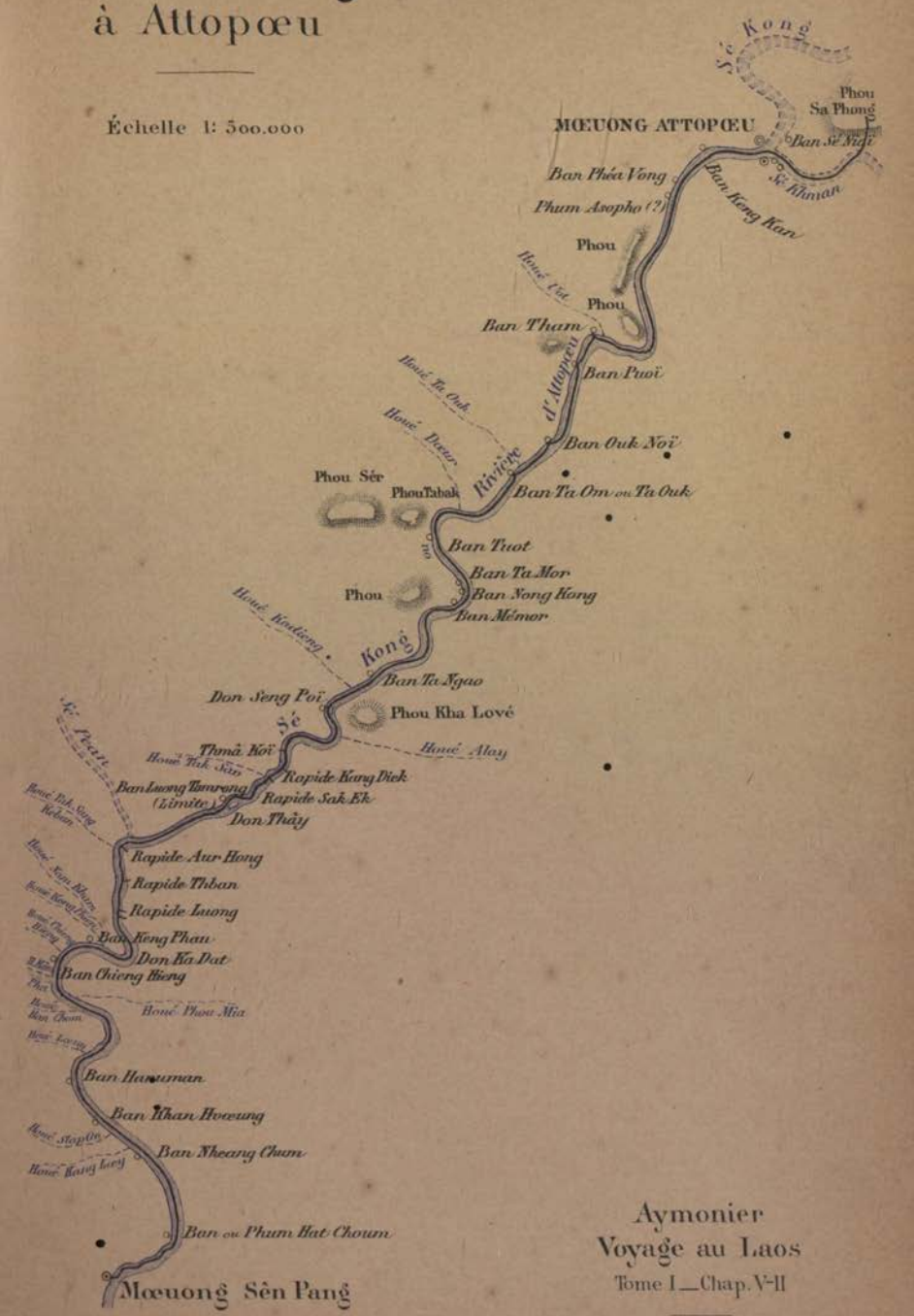
Aymonier
Voyage au Laos
Tome I__Chap. V-I

Échelle 1: 500.000



De Sên Pang à Attopœu

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome I—Chap. V-II

Ernest LEROUX, Editeur

Imp Monrocq Paris

siles dont ils ont besoin. Elle eut lieu le mercredi 31 octobre, jour qui correspondait au premier du mois de Kàdâk (Kartika). A la Vat Luong, ou pagode principale d'Attopœu, se réunirent les familles du Chau, des mandarins et des principaux habitants. Les vêtements à distribuer aux bonzes étaient placés sur des serviettes dans des paniers ou corbeilles et non sur des plateaux posés sur des estrades comme au Cambodge. Chaque bonze et chaque élève avait ainsi son panier de présents où on remarquait l'absence des cannes, des marmites, des bols que les Cambodgiens ont soin de joindre aux vêtements. Les Laociens remplacent ces articles par d'autres que les Cambodgiens ne donnent pas : coton brut ou filé, bougies de cire et une profusion de fleurs. Les fleurs sont en effet de toutes les fêtes laociennes. Les bonzes récitèrent des prières et mangèrent le repas qui leur fut servi. On leur distribua les présents préparés d'avance et d'autres prières terminèrent le cérémonie.

Elle fut troublée à la fin par une attaque subite d'hystérie chez l'une des assistantes, la plus jeune femme du Chau Mœuong, qui se dressa tout à coup effarée, pleurant, criant, rugissant ; on l'emmena immédiatement chez elle. Mais la crise continuait ; les esprits la tourmentaient, disaient les Laociens, qui eurent recours aux lumières du voyageur Khim, lui demandèrent secours en allumant bougies et baguettes odoriférantes. Khim avait sur cet article la même foi que les Laociens et il répondit bravement : « Evidemment l'esprit *gourou* est furieux. Qu'on fasse un petit radeau de troncs de bananiers à triple étage et qu'on le porte au nord pour l'abandonner au fil de l'eau ! » Ainsi fut fait et la malade se calma, au grand profit de la réputation de mon Cambodgien.

Enthousiasmé par cette belle cure, le Chau Mœuong insista auprès de mes hommes pour qu'ils prissent part à la prochaine battue que l'on préparait dans le but de s'emparer d'un Kha

Dêng, mais, pressés de repartir, ils durent décliner l'invitation. Le *Kha Dêng*, « sauvage rouge », est une sorte de singe sur lequel s'exerce beaucoup l'imagination des gens du pays. De la taille d'un enfant de dix ans, au nez crochu, figure d'homme, le Kha Dêng a le poil rouge doré et brillant comme l'or, disent-ils ; ses pattes sont rouges et noires. Leste et agile, allant indifféremment sur deux ou quatre pattes, il saute de branche en branche, il mange toutes sortes de fruits et du riz « comme nous autres hommes ». Quand le soleil est ardent il sait casser les branches pour se faire un abri de feuillage ; la mère place sa progéniture sur ses genoux et la tient dans ses bras. La parole seule lui manque. Depuis trois ans le roi de Siam avait envoyé un mandarin de Bangkok, le Phrah Norin, à Attopœu pour mettre la main sur un de ces anthropomorphes ; plusieurs battues avaient été faites avec des armées de traqueurs ; même une femelle avait été prise une fois, mais elle était morte au bout de deux mois de cage. Les chasseurs ne s'arment pas de fusils ; évidemment il ne s'agit pas de tirer sur ce gibier ; mais ils emportent des haches pour abattre les arbres en cercle tout autour de lui afin de pouvoir monter le saisir dans son refuge. Il ne mord jamais et cherche seulement à fuir en sautant de branche en branche. Toute battue est précédée de trois jours d'offrandes de porcs sacrifiés aux génies Lak Mœuong et mangés par les chasseurs.

Le Mœuong Attopœu, qui commence au confluent du Sé Kong et du Sé Khman, est bâti des deux côtés de la rivière avec une seule rangée de cases sur chaque rive. On y compte deux pagodes et 5 ou 600 cases. Les étrangers viennent peu dans ce pays qui passe pour insalubre. Aux pluies, les crues torrentielles, subites, débordent et inondent les colonnes des cases, ce qui eut lieu une fois pendant le séjour de mes hommes et le Chau y perdit deux barques emportées par les eaux furieuses. Sur

toute la longueur du Mœuong, l'eau de la rivière présente la particularité d'être blanche dans sa moitié orientale et noire dans l'autre : les eaux du Sé Khman qui vient de Mœuong Kao et des monts de l'est étant de couleur blanche, tandis que les eaux du Sé Kong qui vient de la province de Saravan sont noires. Le mélange n'est complètement opéré qu'en aval d'Attopœu à près d'une lieue du confluent, selon les indigènes. Il y aurait quatre jours de navigation lente depuis Attopœu jusqu'à Mœuong Kao. Il y a de nombreux villages au-dessus et au-dessous du Mœuong Attopœu dont les habitants cultivent des rizières ; les crues abîment quelquefois les récoltes quand les champs sont près de la rivière. Les filles d'Attopœu, remarque mon Cambodgien, sont de mœurs licencieuses, se livrent facilement et se payent toutes des ornements d'oreilles, bagues, bracelets faits avec l'or du pays ; pauvres ou riches, esclaves ou filles de condition elles portent également des bijoux d'or.

Le nom d'Attopœu, selon le Mœuong Chan, un des mandarins locaux, serait la corruption du Khmêr *Ach Krebei* « fiente de buffle ». Le Seigneur actuel, de la race qui occupe les fonctions de Chau depuis plusieurs générations, est assez bien logé et meublé pour un mandarin laocien. Légalement ou non, tous les insignes de sa dignité ; boîtes, urnes, plateaux, sont en or. Placé à la tête d'une province très reculée, il prend quelques airs de roi. Des esclaves sont de garde à chacune des portes des quatre ou cinq corps de bâtiment de son habitation. Un parasol ouvert l'abrite chaque fois qu'il sort, et un cortège de gardes l'accompagne, moitié le précédant, moitié le suivant. Les indigènes, prosternés, lui répondent par la formule des sujets laociens aux rois : *Krap thau chau nhang Kremâm.* « Je me prosterne devant le seigneur roi qui est sur les têtes ». Quatre années auparavant (vers 1879), ces honneurs royaux ne l'avaient pas préservé d'une fâcheuse aventure. Contre droit et

justice il avait malmené quelques-uns de ses sujets. Passa un Kha Luong « envoyé royal » de Bangkok qui reçut la plainte des opprimés. Le Chau, sentant que l'affaire devait être étouffée, corrompit le Siamois au prix de 4 pikuls d'argent, soit 640 barres (64.000 francs au taux d'il y a 20 ans, guère plus de la moitié de cette somme au taux actuel). Afin de parfaire rapidement une somme aussi énorme pour le pays, il alla jusqu'à dépouiller ses femmes de tous leurs bijoux. Il eut au moins le bon esprit de profiter de la leçon sans garder rancune à ses adversaires.

Dans cette province reculée on ne peut avoir à temps le calendrier officiel où les astrologues royaux de Bangkok fixent la date du futur jour qui doit commencer la nouvelle année. La population s'entend donc pour choisir, avec les mandarins, un jour quelconque du mois de Chêt, mois où tombe toujours la fête du nouvel an. Alors, hommes, femmes, filles, garçons se rendent sur les collines, à pied, à cheval, à éléphant, emportant des vivres ainsi que de l'eau pour les libations. Les Laociens appellent Khao Lom cette coutume d'arroser le sommet des monts au jour de l'an.

On raconte qu'au sommet des Phou Louong, monts situés au nord-ouest d'Attopœu, à gauche en remontant le Sé Kong, est une énorme statue de crocodile taillée dans les rocs de grès, la tête au nord, la queue au sud, et honorée par les sauvages appelés Kha Ravê qui lui font les dues offrandes. Lorsqu'à ses pieds l'herbe croît en abondance au commencement de l'année, les pluies seront régulières, la récolte abondante, le pays prospère. Mais sécheresse, disette, maladies, épidémies, guerre ou autres évènements funestes, ravageront la contrée si l'herbe ne pousse pas devant ce génie protecteur d'Attopœu.

On dit que la province est bornée au nord par les Phou Kêng Kàng ; au sud, elle se termine au Sé Péan ; à l'est, aux monts

des sauvages Louê ou Ravê ; à l'ouest au Sé Nam Noï. Nous verrons plus loin que l'ancien chef-lieu était près de cette dernière rivière, ce qui explique le nom de Nam Noy que Van Wusthof donne au pays d'Attopœu. Les inscrits laociens intérieurs, c'est-à-dire portés sur les registres de Bangkok, sont au nombre de 3.000 et 200 inscrits extérieurs arrondissent les revenus du Chau. Quand même ces chiffres ne seraient pas exacts il est probable que la situation s'est modifiée depuis le passage du commandant de Lagrée qui fixait à 1.000 le nombre des inscrits laociens et par suite à 6.000 seulement le chiffre total de la population de cette race. La cour de Bangkok a pu exiger l'inscription d'un plus grand nombre d'hommes valides, mais le chiffre total de la population laocienne n'a guère dû changer depuis 1866, et je pense qu'il serait plus exact de l'évaluer à 15 ou 20 mille âmes. Ces inscrits laociens paient chacun un chi et quatre hun d'or (soit 5 grammes 25 centigrammes) de capitation annuelle, s'ils sont mariés ; ceux qui n'ont pas de femme paient sept hun (soit 2 grammes 625 milligrammes) d'or. Les sauvages soumis, tributaires, relevant du Mœuong Attopœu, seraient au nombre de 20 dialectes ou tribus payant un impôt de 2 ou 3 bats d'or par village (le bat doit peser 9 grammes 177 milligrammes). Ou encore on dit que les 20 tribus payent un total de 22 bats d'or. Le Chau Mœuong, réunissant tout l'impôt de la province, l'or des Laos et l'or des sauvages, fait porter cinq livres à Bangkok. Tels sont les renseignements recueillis par Khim. Mais le chiffre de cinq livres ou anching d'or doit être au-dessous de la vérité et peut être ne se rapporte-t-il qu'à l'impôt de la population laocienne. De Lagrée dit « que l'impôt est de trois anching d'or pour les Laociens et de six pour les sauvages et il équivaut à environ 28.771 francs de notre monnaie. Du temps de Wusthof, Attopœu s'appelait Nam Noy et payait au roi du Laos un impôt

de six kilogrammes d'or, c'est-à-dire d'une vingtaine de mille francs ». De Lagrée évalue à 36.000 âmes le chiffre de la population sauvage de la province.

Il fait encore remarquer avec raison qu'Attopœu payant entièrement son impôt à Siam en poudre d'or et l'exploitation des sables aurifères étant la spécialité des sauvages, les Laociens doivent se procurer par voie d'échange, la quotité de leur impôt. Lors de mon voyage au Laos, le commerce était complètement libre à Attopœu, sans ferme, impôt ou monopole d'aucune sorte. On exportait à son gré, soit au Cambodge, soit à Siam, la cire, les peaux, l'ivoire, les cornes de cerfs, de buffles, de rhinocéros. Les sauvages fournissent ces articles. Les insoumis fournissent encore des esclaves, les soumis de l'or, troquant or, esclaves et denrées contre le sel, le fil de laiton, les étoffes et cotonnades que les Laociens importent. Tous les sauvages prisent surtout les jarres que les Khmèrs appellent *péang*, à col étroit et large panse ; elles servent à faire leur boisson fermentée et chez eux une de ces jarres de moyenne grandeur vaut un esclave ; une grande vaut deux enfants. Le Chau Mœuong d'Attopœu avait en magasin une cinquantaine de ces jarres et il se proposait d'envoyer un de ses fils en acheter d'autres au Cambodge. A Attopœu, plus qu'ailleurs, il y a de ces marchands laociens qui acquièrent une réputation qui se répand au loin dans le Laos, tel le Néai Roï Sêda qui demeure un peu au-dessus de la Vat Luong ou principale pagode ; il se prétend invulnérable, va troquer au loin ses marchandises contre les esclaves que lui livrent les sauvages ; à l'occasion il fait même la chasse aux sauvages insoumis. Un esclave vaut à Attopœu dans les trois ou quatre barres d'argent, soit dans les 200 francs environ.

Non seulement le Mœuong Attopœu paie son impôt en poudre d'or, mais, fait unique au Laos, ce métal précieux est sa seule

monnaie. Cette poudre est habituellement pesée dans des petites balances à plateaux. On dit que l'unité de poids est le tical pesant 32 grains d'un gros riz rouge du pays. En 1883 cet or était changé contre 16 fois son poids d'argent, selon les uns, contre 12 selon les autres. On le recueille surtout, dit-on, chez les sauvages Ta Pak, à 6 jours d'Attopœu ; mais la rivière d'Attopœu elle-même donne lieu à l'exploitation de nombreux bancs de sables aurifères que les sauvages soumis lavent soit au-dessus, soit au-dessous du Mœuong. Le lavage, fait par les femmes, a lieu surtout aux basses eaux après que les travaux de la moisson sont finis. Mais bien avant cette époque, mes hommes virent exécuter ce travail par une huitaine de femmes au Ban Pheà Vong, un peu au-dessous d'Attopœu. A l'aide d'un fer, elles ameublissaient un peu la vase des bancs ou atterrissements, la prenaient dans une grosse sébile, ou vase en bois, évasé, peu profond, avec de l'eau et elles imprimaient un mouvement de rotation. La terre delayée était rejetée avec la main, la poudre d'or mêlée de terre restait au fond du vase et était versée dans des tubes de bambous plantés dans le lit de la rivière. Quand un tube était plein son contenu était lavé à nouveau par le même procédé, mais avec plus de soin. Ces lavages, répétés autant qu'il est nécessaire, laissent dans les bambous un résidu terreux mêlé de poudre d'or. Ces tubes sont alors emportés à la maison, ou au campement si les femmes viennent de loin. D'après les renseignements pris, une femme expérimentée en emporte trois ou quatre, une novice deux dans sa journée. A la maison cette boue est filtrée à travers un linge et le résidu est exposé au soleil dans les sébiles mêmes qui ont servi au lavage. Puis, un homme émiettant ce résidu quand il est bien sec, le fait tomber en poussière au-dessus d'une peau nette, râclée sur ses deux faces et étendue sur une natte, pendant qu'un autre souffle, sur la poussière qui tombe, à l'aide d'un

petit tube de fer coudé. La poudre d'or, débarrassée de toutes matières étrangères, tombée en petits tas sur la peau, est recueillie dans des plumes d'oiseaux. Selon la chance et l'adresse, la moyenne des journées varie entre deux grammes et quinze grammes de poudre d'or.

Les femmes sauvages lavant de l'or, ne descendent pas dans la rivière sans offrir aux génies des fleurs ou des feuilles qu'elles posent sur des troncs d'arbres en se prosternant pour demander l'assistance et la bénédiction des divinités. On dit qu'elles vont vendre cette poudre d'or à Attopœu au prix d'une barre d'argent (valant quinze à seize piastres mexicaines) les neuf chi d'or (soit 33 grammes 75 centig.). Cet or d'Attopœu sert à fabriquer tous les bijoux du Laos. On raconte que jadis, l'or était tellement abondant, qu'on le débitait à la mesure sans le peser, et qu'un tube de poudre d'or, long d'un décimètre environ, et de la grosseur du pouce était troqué contre un buffle. Actuellement, on ne peut guère tromper les sauvages qui connaissent poids et balances.

La coulée de la race locienne n'est pas très compacte sur cet affluent du grand fleuve qu'on appelle Sé Kong ou bien rivière d'Attopœu et les prétendus sauvages ou, plus exactement, les tribus aborigènes y forment encore la grande majorité de la population. Sur les bords du Sé Kong, sur la rive occidentale tout au moins, les sauvages sont, au dessus du Mœuong Attopœu, sous la dépendance du mandarin appelé Mœuong Chan ; ils appartiennent en grande partie au dialecte ou à la race des Tompuon (ou Dambuan). Le Mœuong Sên, autre mandarin d'Attopœu, a la surveillance des sauvages en aval du Mœuong ; ceux-ci appartiennent généralement à la tribu des Sruk. Chez la plupart de ces sauvages on ne doit travailler qu'un seul jour à la construction d'une case. Il faut donc préparer les matériaux, se hâter en conséquence et garder sa maison dans l'état où elle

est à la fin de la journée. En outre, quelles que soient ses dégradations, elle ne doit jamais être réparée. En définitive, travailler à sa case tout autre jour que celui de la construction est une offense aux mânes qu'on doit apaiser par le sacrifice d'un buffle. Et toutes les fois qu'un inconnu y pénètre, il faut offrir aux mânes de l'alcool. Le maître de la maison boit le premier et passe ensuite à l'étranger. Ces sauvages adorent aussi les génies quand ils labourent leurs rizières ou font leurs plantations de riz en forêts, en plaçant un flacon de boisson et cinq fleurs à chaque coin du champ. Si plus tard le riz est de belle venue, ils frappent de la cymbale, convoquent les parents et amis, sacrifient des buffles qui sont offerts aux génies et que l'on mange aux champs. Les relations d'un garçon avec une fille n'offensent les mânes que quand elles déplaisent à la demoiselle. Alors toute faute, même un simple attouchement, se paie par des amendes plus ou moins lourdes. Les mariages donnent lieu à de grands festins et les nouveaux mariés, selon l'usage assez général en Indo-Chine, habitent près des parents de la fille, ses protecteurs naturels.

Lors du passage de mes hommes à Attopœu, un procès était pendant au Mœuong entre les Tampuon et les Kah Sêng ; ceux-ci relèvent de la province voisine, Saravan. Un Kah Sêng avait acheté deux buffles d'un Tampuon qui réclama vainement le paiement à deux ou trois reprises. Apprenant que son acheteur allait revendre les animaux, le Tampuon porta plainte à son chef et, probablement sur le conseil de celui-ci, enleva les buffles des mains du Kak Sêng. D'ou violente querelle et procès. Le Kah Sêng est saisi et amené à Attopœu où se rendent en armes plus de cent Tampuons et autant de Kah Sêng, prenant en masse fait et cause pour les hommes de leur tribu. Les femmes même, armées de leurs couteaux, étaient de la partie. Les perdants y devaient laisser un éléphant ou un esclave. La

coutume des sauvages est que toutes les cases d'un village soient solidaires pour payer l'amende en cas de fautes graves.

Au sud de la province d'Attopœu, à l'est de Sên Pang, dans la presqu'île que forme avec le Sé Kong son affluent de Sting Trêng, le Sé Risan, sont en partie, deux tribus, les Khvêt et les Prou (ou Brao) sur lesquelles j'ai recueilli quelques notions. Je n'en ai pas parlé plus tôt, afin de mieux grouper les renseignements que je possède sur les sauvages de cette région du sud-est du Laos. Ces notions concernent surtout les Khvêt, mais en général, elles peuvent aussi s'appliquer aux Prou.

Le pays, entre les deux rivières, habité par les sauvages soumis de ces deux tribus est montueux, élevé, relativement froid et dénudé, sans doute par suite de leur mode de culture qui déboise les montagnes. Le sol, de terre noire, est très rocailleux. Les habitants sont assez clairsemés. Chaque village de 20 à 30 cases, en moyenne, a ses approches défendues par ces petites lancettes de bambou fichées en terre qui font des blessures si douloureuses, dangereuses même. Dépendant du roi de Bassak, ils relèvent de petits mandarins d'autre race, qui conduisent chaque année à Bassak leur tribut consistant en esclaves. Le *Smien* ou secrétaire Kêo, d'origine cambodgienne, de qui je tiens ces détails est un de ces chefs. A l'aide de pierres, filles et garçons ont leur incisives supérieures limées au ras des gencives. Les garçons coupent courts les cheveux de la partie supérieure du crâne, tandis qu'ils les portent longs et tordus en chignon sur le derrière. Il est à remarquer que, d'après les bas reliefs d'Angkor, les anciens Cambodgiens portaient ainsi leur chevelure. Un seul morceau d'étoffe cache la nudité des garçons. Les filles et les femmes ont une courte jupe noire tombant aux genoux, et une petite veste sans manches ne couvrant que les seins, ce que les Cambodgiens appellent « veste (des gens) des bois ». Au bain, elles gardent cette veste et laissent tomber la

jupe, leur pudeur étant en haut. Leurs oreilles, largement percées, portent en guise d'ornements, de gros bouchons de métal étranglés au milieu ; et à leurs bras sont de gros bracelets. Leur chevelure est tordue en chignon. Les murs ou cloisons des cases de ces sauvages sont en treillis de bambous, le toit en feuilles de bambou que les Khmêrs appellent *pok*. La soude des cendres de ces feuilles leur donne aussi de quoi remplacer désavantageusement le sel qui est rare chez eux. Leurs armes sont le sabre, la lance et l'arbalète qui lance des flèches empoisonnées par le résidu de la cuisson de la plante *chhâk*. N'usant pas de marmites pour la cuisson du riz, ils mettent simplement au feu un bambou plein de riz mouillé d'une quantité suffisante d'eau et le riz est cuit lorsque le contenant est brûlé. Ce mode de cuisson est évidemment le vestige d'une cuisine primitive antérieure à l'emploi des marmites. Hommes et femmes fument le tabac mais ignorent l'usage du bétel et de l'arec. Amateurs passionnés de la boisson fermentée appelée *Sra êk*, ils préparent cette bière en pilant menu, du réglisse du pays, des feuilles de cannes à sucre, des racines de Romdêng et de Pongro Akas. Ce ferment est séché au soleil, placé ensuite dans une grande jarre avec une quantité suffisante de riz gluant écrasé. Un tube de bambou gros comme le doigt plonge dans cette jarre que l'on remplit d'eau. Et on attend que la fermentation permette de savourer le nectar à la ronde. Ces sauvages ne labourent pas de rizières et se contentent de planter le riz à la mode primitive en incendiant des carrés de forêt. Mangeant habituellement le riz ordinaire que les Khmêrs appellent *Srau Khsaï*, ils ne plantent en fait de riz gluant *Srau damnœp* que la quantité nécessaire pour la fabrication de la boisson fermentée. Ils ne récoltent pas à l'aide de la faucille mais se contentent d'égrener à la main le riz sur tige. Quand la moisson est mauvaise, le riz ayant séché sur pied, chaque village menacé de famine interdit son entrée à tout

étranger sous peine de payer l'amende d'un porc et d'une grande jarre de vin. Pour acheter le porc on le mesure au tour avec une ficelle qu'on replie ensuite en deux. Ainsi doublée, si elle mesure, par exemple, trois épaisseurs de poing fermé, le porc vaudra cinq lingots de fer de Kompong Soaï, la seule monnaie qu'ils connaissent. Le *chéal* ou panier de 20 lingots est l'unité de monnaie. Deux canards sont vendus pour un lingot.

Lors des couches il paraît que contrairement à l'usage si général en Indo-Chine, un feu ardent n'est pas entretenu près de la malade qui se contente, si elle est primipare, de trois jours de repos et de boisson d'une infusion d'un certain tubercule dont on n'a pu me donner le nom. Un jour de repos et de boisson suffit lors des couches des enfants qui suivent.

Les relations entre garçons et filles sont très libres ; toutefois en cas de grossesse, l'amant dénoncé doit payer l'amende d'un buffle qui vaut deux paniers de vingt lingots de fer. Tout Roméo rejoignant sa Juliette pendant la nuit est tenu de donner trois coups de pied à la cloison qui sépare la chambre de sa belle de celle des parents. Ceux-ci, prévenus de la sorte que le visiteur nocturne n'est pas un voleur à tuer impunément, dorment sur leurs deux oreilles en se disant : Il faut que jeunesse se passe. Heureux temps que celui où nous pouvions agir de même ! Les mœurs, par contre, sont très sévères en ce qui concerne l'adultère. Le mari peut tuer l'amant et faire vendre sa famille entière. Le mariage a lieu avec grands festins de trois jours et trois nuits. Tout vol est, de même que l'adultère, puni avec la plus excessive rigueur, prétend-on. Celui qui a planté pourrait faire vendre avec toute sa descendance le voleur de fruits, de produits quelconques. En leur qualité de soumis ou tributaires, ces sauvages ne peuvent être saisis par les étrangers que pour cause de crime ou de dette. Les lois du Laos interdisent de leur faire la chasse. Ne pratiquant pas la crémation, ils enterrent leurs morts dans la

forêt avec l'aide des voisins et un festin général termine les funérailles.

Ils adorent des divinités, génies, peut-être les mânes des ancêtres devenant dieux à la longue et ils leur construisent de petites huttes près de leurs maisons. En avril-mai a lieu la fête des semailles, origine probable de la fête du nouvel an chez les peuples de civilisation plus avancée. Ce sont trois jours de festins qui suivent les offrandes de vin et d'eau-de-vie aux génies des monts, aux esprits des hauts-lieux. L'autre grande fête, celle des ancêtres, dure sept jours en octobre-novembre, au commencement de la moisson. Au son des instruments de musique, on y fait des offrandes de gratitude aux génies. Ce sont sept jours de liesses et festins.

Ces peuples primitifs se transmettent de vieilles légendes, poétiques à leur manière ; et je résume ici un conte des Khvêt que le Smien Kêo m'a rapporté par bribes. Il était une fois douze enfants issus d'un couple royal. L'aîné, du nom de Krung, affligé d'une excessive laideur, vit un jour, au fond d'un puits, l'image d'une ravissante jeune fille qui échappait sans cesse à toutes les tentatives qu'il faisait pour la saisir. Doué d'une voix merveilleuse, il tenta d'intéresser en sa faveur les divinités qui se délectèrent à ses accents, et qui pourtant, manquant à leurs promesses, ne lui donnèrent que des buffles et pas la belle fille. Dépité, il s'enfuit au loin et se coucha au pied d'un arbre accablé de tristesse. Ses parents envoyèrent à sa recherche deux de ses frères à la tête de troupes nombreuses qui firent la conquête de tous les pays voisins et qui ramenèrent enfin le fugitif. Toutes les tribus connues furent partagées entre les douze enfants qui se firent dès lors une guerre d'extermination que leurs descendants continuèrent dans la suite.

Plus loin, dans les forêts de l'est, sont les villages disséminés des Khvêt insoumis qui ont le même dialecte, les mêmes mœurs

que leurs frères tributaires des Laociens. Ne reconnaissant aucun maître, ils jouissent de la liberté, de l'égalité la plus absolue, mais ils pratiquent et ils subissent la chasse à l'homme qui alimente la traite des esclaves.

Selon le Laocien Kelam du Ban Ta Pho, province de Bassak, qui a visité la tribu des Rodê, cette tribu, l'une des plus importantes et des plus célèbres entre toutes les peuplades indépendantes, occupe un pays long de 7 jours de marche dans le sens est-ouest et large de 5 jours du nord au sud, et situé à 20 jours à l'est du Mœuong Khong. Les Rodê, hommes et femmes, portent les cheveux longs et tordus en chignon, fument le tabac, ne chiquent pas le bétel et portent les mêmes vêtements que les Khvêt : les hommes une bande étroite, les femmes une courte jupe et un petit gilet. Les filles, de mœurs très faciles, dit-on, jouissent d'une certaine réputation de beauté. Tous les Rodê élèvent beaucoup de chevaux. Ils ne reconnaissent pas de chefs ; ils ne se chassent pas entre eux, mais ils font la chasse aux autres tribus. De même que les Khvêt, ils ont pour armes, le sabre, la lance et l'arbalète aux flèches empoisonnées. Ils adorent aussi les génies, et possèdent de plus le *Prea Khan* « glaive sacré »[1], génie ou fétiche qu'ils invoquent pour obtenir la pluie.

Dans les lignes qui précèdent, j'ai eu trop souvent à mentionner la chasse aux sauvages. Attopœu, en effet, est un des principaux centres du commerce des esclaves au Laos. Dans cette contrée, de Lagrée et ses compagnons de voyage constataient avec raison à quel point on est frappé de la frayeur des sauvages soumis à la vue d'un étranger ; ils ne sont protégés que par les bois, trop souvent inefficaces à les préserver des conséquences atroces d'un état de choses propre à développer

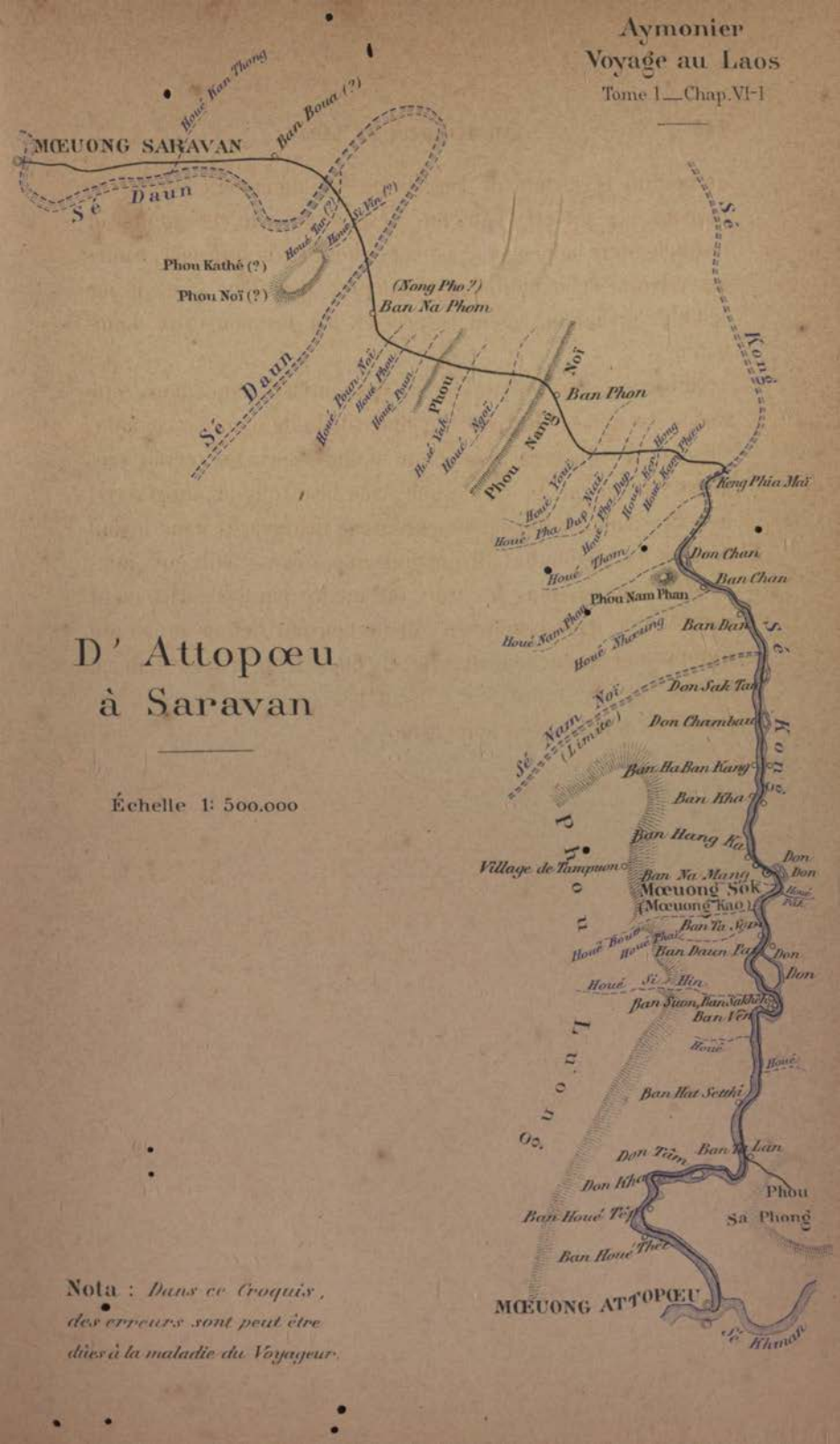
1. Ce dernier renseignement est erronné : le fameux fétiche étant chez les Djarais.

les pires instincts de brigandage. Leurs familles sont souvent enlevées et vendues. Aucune loi ne protège les sauvages insoumis, traqués comme les bêtes des bois, soit par leurs congénères, soit par les Laociens qui se réunissent pour ces parties au nombre de 50, 100, 150, armés de sabres, lances, arbalètes ou fusils. On se rassemble à la case du chef de l'expédition, homme réputé intrépide et invulnérable, que l'on appelle le *Kvan* (mot qui paraît être apparenté à l'annamite *quan* « mandarin »). Pendant trois jours de ripailles on mange buffles et bœufs ; on se frotte avec des tubercules qui passent pour posséder la vertu de rendre invulnérable ; ou bien, dans le même but, on fait des décoctions d'une liane que les Khmêrs appellent *Pring ;* on boit l'eau, on s'en arrose le corps ; on brûle même son bois sous les tréteaux qui servent de lit, afin que la fumée pénètre par tout le corps. Puis on se met en route. Si, pendant la marche, l'oiseau babillard, de la grosseur d'un merle, que les Cambodgiens appellent *Preléng Vêk*, crie des deux côtés de la route, c'est un présage de succès, on redouble d'ardeur en se disant que les sauvages seront massacrés en quantité, que les prises seront abondantes. Mais si l'oiseau ne crie qu'à gauche, mieux vaut faire demi-tour, on serait repoussé avec perte. On cerne de nuit le village à assaillir et on y pénètre avec le jour, tuant tous ceux qui se défendent, mettant à la cangue les femmes et les enfants que l'on emmène pour les vendre aux marchands qui accourent de tous côtés. Les petits valent une ou deux barres d'argent ; les adultes, les jeunes filles, trois ou quatre barres.

Tous ces pays sont actuellement sous la domination de la France ; on peut donc espérer que ces pratiques déshonorantes touchent à leur terme. Les grands chefs indigènes qu'il est indispensable, à mon avis, de maintenir au Laos, devront être rigoureusement rendus responsables de la chasse aux sauvages,

de la traite et surtout de l'esclavage qui alimentera toujours le braconnage, s'il est maintenu. Réserve faite de ces points sur lesquels notre honneur ne nous permet pas de transiger, toutes les mœurs et institutions laociennes devraient être, il me semble, scrupuleusement respectées par les nouveaux dominateurs.

Heureusement, on ne chasse pas que l'homme dans cette région du sud-est du Laos. Le gibier de toute nature y abonde. Eléphants, rhinocéros, bœufs ou buffles sauvages, cerfs, sangliers y pullulent. De même que dans beaucoup d'autres pays, les chasseurs pratiquent de curieuses abstinences dans le but d'éviter les bredouilles. Ils ne doivent pas causer entr'eux, mais se dire tout au plus les trois ou quatre paroles strictement nécessaires, dans la journée ; ils ne peuvent rien se prêter ou s'emprunter mutuellement, chacun étant tenu d'avoir tout ce qui lui est nécessaire ; ils n'osent pas tenir une marmite et jamais ils n'enjambent leurs armes.



D'Attopœu à Saravan

Échelle 1: 500.000

Nota : *Dans ce Croquis, des erreurs sont peut être dûes à la maladie du Voyageur.*

CHAPITRE VI

D'ATTOPŒU A OUBON

SOMMAIRE

Départ d'Attopœu. Nouvelle visite au Phou Sa Phong. La légende de la Daun Pat. Le Mœuong Sok, l'ancien Attopœu. Les offrandes au génie de la stèle. La danse des tribus aborigènes aux grandes fêtes des Laos. Visite à un village Tampuon. La cérémonie de l'adoption. Départ de Mœuong Sok. Le Sé Nam Noï. Villages et rapides du Sékong dans la province de Saravan. Limite de la navigation au Keng Phia Maï. Voyage à pied, les affluents du Sé Kong. Interruption des Notes. Le Ban Phon. Voyage à éléphant. Maladie de Khim et confusion de ses Notes. Le Sé Daûn. Arrivée à Saravan. La province et le chef-lieu. Nong Séda et la route au-delà de Saravan. Saméah ou Smia. La descente du Sé Daûn. Si Phat ou Sa pat. Va Pi. Le Mœuong Khong. Arrivée à Kham Thong Niaï. La cordiale hospitalité du Seigneur. Les inscrits de la province. Départ à cheval de Kham Thong Niaï. La traversée du Nam Khong. Nong Hieu. Le Mœuong Chéam. Les changements de province du Chau de ce district. La grotte de Preah Tamit et ses poissons blancs. En route pour Oubon. Le stérile pays des Soué et la fertile contrée des Laos. L'arrivée à Oubon.

Le vendredi 2 novembre, Khim et Nou quittèrent le Mœuong Attopœu, à 10 h. 1/2, remontant au nord en pirogue à la gaffe. Ils prirent le Sé Kong ou branche occidentale où coulait encore une masse considérable d'eau noire. Après une petite marche

ils s'arrêtèrent de bonne heure au Ban Houé Tèp ou Thêp qui est des deux côtés du confluent du ruisseau de ce nom.

Ils en repartent le lendemain à 6 h. 1/2. Après une halte d'une heure pour le déjeuner au Ban Kho, hameau d'une huitaine de cases, ils passent près de Don Kho ou Khâ, île large de 1200 mètres. Au-delà est Don Tâm, large de 400 mètres. A une heure ils s'arrêtent pour coucher au Ban Tha Lan, rive gauche ; afin de refaire de là l'ascension du Phou Sa Phong, parce qu'après leur première excursion sur cette montagne, le Chau Mœuong d'Attopœu leur avait dit : « Vous n'avez pas été jusqu'à la pagode Ta Kao Ta Ki. Il vous sera plus facile d'y aller en partant de Tha Lan quand vous serez en route pour Saravan. »

Le dimanche 4 novembre il pleut toute la journée ; la rivière déborde en torrent énorme et mes hommes ne peuvent songer à quitter Tha Lan[1].

Le lendemain, ils se dirigent vers Phou Sa Phong, mais sans prendre de notes sur la route, Ils ne trouvent ni ruines ni inscriptions à la pagode Ta Kao Ta Ki, mais seulement des statues de Bouddha et un ancien Preah Bat ou empreinte du pied sacré du Bouddha, taillé jadis dans le roc. Ils retournent coucher à Tha Lan, notant seulement que ce point est à la même distance du mont que le Mœuong Attopœu.

Partant du Ban Tha Lan, le mardi 6 novembre à 6 h. 1/2, ils continuent à remonter la rivière, passent devant le Ban Hat Sethi, hameau d'une vingtaine de cases de Laociens ; devant le confluent du Houé Tam Sa, petit ruisseau qui vient des monts sur la droite, et qui est à sec en fin de saison. Ils déjeunent au

1. Peut-être *Ta Lan*. En Siamois et en Laocien, *tha* « rive, quai », se rencontre fréquemment comme nom de lieu sur le bord des cours d'eau. D'un autre côté, dans toute cette région de la rivière d'Attopœu, nous trouvons à chaque pas des traces d'anciennes dénominations cambodgiennes, parmi lesquelles *Ta* « grand'père, aïeul, ancêtre » et pour qu'il n'y ait pas le moindre doute, tel ou tel de ces *Ta*, est accompagné, soit de *mé*, femelle, soit de *daun* « aïeule ». Nous avons vu *Ta Mor* et *Mé Mor*, en aval d'Attopœu, et nous verrons bientôt, en amont, *Daun Pat* et *Ta Som*.

confluent du Houé Daun Nat où fut un village actuellement abandonné. La rive droite, à leur gauche, est couverte de rizières cultivées par des sauvages soumis, l'autre rive est boisée. D'après Khim, la rivière aux eaux noires est large d'une centaine de mètres ; mais son estimation doit être beaucoup trop faible. Selon Francis Garnier, écrivant d'après les renseignements donnés par de Lagrée et Joubert qui descendirent cette rivière à la même saison, c'est-à-dire en novembre, au dessus d'Attopœu, le Se Kong coule au pied des dernières pentes du massif de Phoû Luong. Ses berges sont peu élevées et semblent n'indiquer que des crues de 4 ou 5 mètres, sa largeur dépasse 200 mètres, sa profondeur est de 3 ou 4 mètres, son courant de deux milles à l'heure. Passant encore devant le Ban Vên, hameau laocien de 10 cases, mes hommes s'arrêtèrent deux nuits au Ban Sa Khêh où sont des ruines cambodgiennes insignifiantes.

Le jeudi 8 novembre, ils quittent vers midi le Ban Sa Khêh, passent successivement devant le Ban Suon, hameau de 5 cases de Laos, devant le confluent du Houé Si Hin, à leur gauche, torrent qui vient de Kan Tôm, à quatre jours ; son lit, large de 30 mètres, mesure 12 à 15 mètres de profondeur ; puis près de Don Daun Pat (ou Pair), île qu'on dit très large ; après le Ban Houé Bon, où est une seule case, ils atteignent une seconde Don Daun Pat, large de 100 mètres au plus, celle-ci, et ils s'arrêtent au village du même nom. Cette appellation d'origine cambodgienne *Daun* ou grand-mère Pat, a pour origine (ou pour conséquence, on peut toujours hésiter entre les deux en Extrême-Orient) la légende suivante : Cette aïeule, qui avait pour époux le Ta Som, était si riche qu'il lui fallait deux cordes nasales de buffle[1] pour enfiler ses bagues d'or, autant pour ses bagues d'argent. On lui attribuait aussi dix jarres pleines d'or, dix jarres pleines

1. Une corde nasale n'a pas loin de deux mètres de longueur.

d'argent. Elle mourut ayant enterré tous ses trésors que nul ne trouva depuis. Le Ban Daun Pat est un village laocien de 30 cases ; sur la rive occidentale croissent de grands arbres de bonnes essences. Mes hommes, repartant vers trois heures, passèrent devant l'embouchure du Houé Phaï, ruisseau dont les rives écartées de 8 mètres, en ont 6 de profondeur, et ils ne tardèrent pas à s'arrêter au Ban Ta Som, (autre appellation d'origine cambodgienne qui désigne le mari de la Daun Pat). C'est un village laocien d'une dizaine de cases.

Le lendemain, quittant ce village à 6 heures du matin, ils passèrent le Keng Chéi, rapide long de 40 mètres. La rivière reçoit là, comme affluent de droite, le Houé Keng Chéi, dont le lit large de 20 mètres, profond de 12 ou 15, a de l'eau en toute saison et vient des Phou Luong à une matinée. Après la halte du matin à un autre rapide, le Keng Bouo, ils passèrent devant le confluent du Houé Bouo, affluent de droite, au lit large de 30 mètres, profond de 12 à 15 ; il vient de Nong Lom, à quatre jours ; ils atteignirent ensuite le Keng Pho. Ces divers *Keng* ou rapides sont en roches, pierrres, graviers de couleurs variées, rouges, blanches, noires ou jaunes. Plus loin ils eurent, à leur droite, le Houé Pâk qui vient des Phou Ka Salang à cinq jours ; ses rives, écartées de 40 mètres, en mesurent 15 de profondeur ; puis le Houé Sap qui vient des Phou Ka Thong à 4 jours ; dans son lit, large de 20 mètres, profond de 12, l'eau coule en toute saison. Plus loin ils atteignirent Don Mœuong Sôk en face de Ban Sok (ou Suk), à leur gauche, village abandonné en grande partie lors du récent choléra. Il y restait une vingtaine de cases au plus. Enfin vers deux heures de l'après midi, ils s'arrêtèrent un peu plus loin à l'autre Ban Suk, ou Ban Mœuong Sok, ou Mœuong Kao « l'ancien Mœuong » d'Attopœu ou d'Ach Krebei « la fiente de buffle » qui était donc situé à une quinzaine de lieues en amont et au nord du chef-lieu actuel de la province. La coulée

de la race laocienne qui a lieu du nord au sud est relativement très récente dans cette région, sur cette rivière, où elle n'a pas encore, à l'heure actuelle, complètement submergé les Khmêrs de Sên Pang.

Le déplacement du chef-lieu remonte seulement à l'avènement du Chau actuel, quand il succéda à son oncle, dit-on, et fut surtout amené par les ennuis que causait aux Seigneurs la présence d'une ancienne stèle, actuellement au fond de la rivière, à hauteur du bas du village : la rive gauche sur laquelle elle était dressée s'étant éboulée. Il me semble, d'ailleurs, que le Mœuong actuel d'Attopœu, plus central, est aussi mieux placé, étant juste au-dessous du confluent de deux rivières importantes. Toujours est-il que trois fois par an à l'ancien Mœuong, il fallait faire à la stèle le sacrifice d'un taureau en rut et des offrandes d'eau de vie. Le Mœuong Sok (ou Suk) est encore aujourd'hui considéré comme la *porte* du pays d'Attopœu, et tout mandarin descendant par Saravan doit offrir à la stèle redoutée des porcs, poulets ou canards pour conjurer les dangers du voyage. Tous ces usages doivent remonter, intacts ou modifiés, à l'époque reculée de la domination cambodgienne.

Mes hommes attendirent vainement pendant cinq jours que la baisse des eaux leur permit d'estamper cette stèle. C'était impossible, il y avait encore plusieurs mètres d'eau dans la rivière. Ce contretemps me fut plus tard très sensible : la stèle cambodgienne du vieux Mœuong d'Attopœu était, je présume, l'une des quatre bornes frontières de l'ancien royaume Khmêr, la borne orientale ; la tradition plaçant les trois autres, au sud, à Baria, à l'ouest, à Paschim et au nord, à Korat.

Entre temps, reçus par le Mœuong Chau d'Attopœu qui les avait amenés du chef-lieu et qui leur faisait les honneurs de ce pays qui est le sien, mes hommes assistaient chez lui à la fête du *Hê-Kathên* où accoururent de nombreux Kha ou sauvages

de deux tribus du voisinage, les Tampuon et les Sâk qui prirent part à la fête par leurs danses traditionnelles d'un caractère absolument obscène. Les jeunes filles dansent au son d'un orchestre de gongs frappés par les hommes qui chantent ou crient en mesure ce qui, note mon Khim, « ne manque pas d'un certain effet harmonieux en son genre ». Telle est la coutume de ces sauvages mais en cas de grande fête seulement; exécuter ces danses en tout autre circonstance serait funeste et il ne faudrait rien moins que le sacrifice d'un buffle pour apaiser la colère des divinités.

Mes hommes allèrent aussi visiter les Tampuon chez eux. Une chaussée antique, vestige évident de la domination cambodgienne, part de la rive droite, au bas du Mœuong Suk, à 10 ou 12 mètres en amont de la stèle, c'est dire probablement juste en face de l'emplacement qu'elle devait occuper quand elle se dressait sur la rive gauche. Large de 7 à 8 mètres, revêtue en briques et en pierres de bâi Kriem, cette chaussée va à quatre kilomètres dans l'intérieur, vers les monts qui sont encore à une lieue plus loin. On atteint ainsi dans les Phou Long une petite vallée entourée d'un cercle presque complet de collines ne laissant qu'une issue naturelle placée au sud. Un village de Tampuon a ses rizières dans cette petite plaine carrée qui mesure quelques centaines de mètres de côté. Pénétrant dans la case du *kvan* « chef » qui leur parut très jolie et toute en planches, mes hommes ne trouvèrent à l'intérieur que la jarre à vin, des marmites et des bols à riz; il n'y avait aucun meuble, pas même des nattes pour se coucher.

A leur retour au Mœuong Sok, le bon mandarin Mœuong Chau demanda à les adopter. La cérémonie eut lieu le jour même. On prépara sous un hangar un plateau de fruits, cinq bols de sauces, quatre assiettes de gâteaux, une jatte de riz gluant, une pyramide de tronc de bananier haute de deux coudées où

étaient fichées des fleurs. Des bougies et des allumettes odorantes furent allumées. On invoqua les divinités, les informant de l'alliance contractée, leur demandant bonheur et prospérité pour les deux voyageurs et les poignets des enfants d'adoption furent liés avec des fils de coton. Le repas termina la cérémonie où la femme du Mœuong Chau ne pouvait paraître ; elle resta dans sa barque. Le Mœuong Chau était assisté par un Kkmêr du pays ayant la qualité de *Kvan* « chef » des sauvages Sâk qui habitent à une journée au sud de Ban Suk. Quand tout fut fini, le Mœuong Chau dit à ses nouveaux fils adoptifs qu'ils pouvaient à leur gré choisir femme chez lui. L'offre était d'ailleurs de pure formalité car ils partaient le lendemain.

Le jeudi 15 novembre, Khim et Nou quittaient le Ban Mœuong Suk vers midi ; ils passèrent successivement devant le Ban Na Mang où sont 5 cases, le Ban Hang Ka, village abandonné par les Tampuon. On leur dit qu'à une journée de marche à leur droite et sur des monts hauts de plus de 500 mètres est le Ban Na Mon ; ils franchirent ensuite deux petits rapides, le Keng Hat et le Keng Pat ; et passèrent au Ban Kha qui compte une trentaine de cases sur les deux rives. De grands arbres de bonnes essences croissent sur les bords de la rivière. Vers 7 heures du soir ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Ha Ban Kang.

Ils en repartirent le lendemain au chant du coq, passèrent près de Don Chambau, Don Poï, Don Sak Tau, pour arriver devant le confluent de Sé Nam Noï, gros torrent de la rive droite, au lit large de 40 mètres, profond de 15 ou 20 et qui a encore pas mal d'eau à l'étiage. Il vient des Phou Luong cette longue chaine qui commence a une matinée de marche de ce confluent et court sur la rive droite du Sé Kong jusqu'à Attopœu. Le Nam Noï, que les indigènes de l'époque avons nous vu, indiquèrent à Van Wusthof comme donnant son nom au pays d'Attopœu, ce qui est d'autant plus compréhensible que le chef-lieu était alors au

Mœuong Suk, sert aujourd'hui de limite entre cette province et celle de Saravan. A son confluent se dresse une roche pyramidale, haute de 20 coudées. Mes voyageurs s'arrêtèrent pour déjeuner un peu plus loin au Ban Dan « village du poste frontière » d'où ils repartirent après midi, pour franchir le Keng Sêng, rapide où les rives sont couvertes d'arbres Kokir; ils passèrent ensuite devant l'embouchure d'un ruisseau à leur gauche et s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Chan, hameau de 10 cases laociennes, qui est de ce côté la porte de Saravan. A la saison sèche, les habitants désertent le village pour travailler dans les bois où leur chef doit les réquisitionner à chaque instant pour transporter les mandarins de passage.

Le samedi 17 novembre, par une journée de brumes perpétuelles, ils partent à huit heures du Ban Chan, passent le Keng Don Sên, rapide de roches et de cailloux rouges, longent Don Chan, îlot large d'une quarantaine de mètres et couvert d'arbres de bonnes essences. De l'autre côté de cette île est le Keng Don Chan. Sur la rive droite se dresse Phou Nam Phan jusqu'au confluent du Houé Nam Phan qui est large de 40 mètres ; ses rives ont de 12 à 15 mètres de profondeur et il a de l'eau en toute saison. Il vient des monts Bolovên à trois jours. Près du confluent ses rives sont en roches rouges, blanches et noires. Au delà ils atteignent le Keng Mœuong, rapide qui présente la particularité remarquable d'être formé d'une colonnade de piliers noirs, affleurant le niveau actuel de l'eau et posés en travers de la rivière comme les piles d'un pont formé par la nature. Ils passent ensuite devant le confluent du Houé Thom, dont le lit large de 10 mètres, profond de 6, a de l'eau en toute saison. Ce torrent vient du pays d'une tribu qu'on appelle les Kha Sa thou à deux jours d'ici. A son confluent est un rapide, le Keng Thom. En amont, l'eau de la rivière est limpide, d'un beau bleu. Enfin un peu plus loin ils atteignent un dernier rapide, le Keng

Phia Maï ou Phéa Maï, où ils s'arrêtent à midi et demi. Ils doivent cesser de remonter le Sé Kong dorénavant; au delà ne continuent que les petites pirogues à deux rameurs.

Allant dès lors par terre, ils quittent à une heure la rivière d'Attopœu, au Keng Phia Maï, traversent un pays de forêts clairières d'arbres à essences résineuses, franchissant successsivement divers affluents du Sé Kong : le Houé Kam Phœu, le Houé Hên Kong, le Houé Pha Dup Noï, le Houé Pha Dup Niaï, enfin le Houé Youï, plus important que les précédents, qui vient des forêts Chda ; son lit large de 40 mètres a encore 5 mètres d'eau et 6 mètres de rives à sec. Trois barques sont disposées pour le traverser avec des hommes de garde qui se relaient tous les trois jours.

En ce point, les notes du voyage sont interrompues. Khim avait une forte fièvre depuis le Ban Chan et il n'était pas secondé par Nou. A 6 heures 1/2 du soir, ils arrivèrent au Ban Phon, que Khim estima, de mémoire, être à deux lieues du Houé Youï.

Le Ban Phon, au milieu des montagnes, ne comptait qu'une quinzaine de cases de Soué qui affectent de se donner pour des Laociens, et avait été fondé tout récemment, l'année précédente (1882), par le Ratsebout du Mœuong Saravan. Deux ans auparavant, ce mandarin avait été insulté par l'ancien Chau Mœuong de Saravan qui s'était livré à des voies de fait sur son secrétaire. Furieux du procédé, le Ratsebout se retira chez lui et engagea tous ses clients à fonder un nouveau Mœuong, afin de payer directement l'impôt à Bangkok. Environ deux cents âmes, emmenant une quarantaine d'éléphants, le suivirent pour s'établir au Ban Phon, dans un pays peu fertile.

Le lendemain à 11 heures, quittant le Ban Phon sur des éléphants, Khim et Nou traversent des forêts en se dirigeant sur Saravan. Ils franchissent d'abord des montagnes appelées Phou Nang Noï (qui forment peut-être la ligne de partage entre les eaux

du Sé Kong et celles du Sé Daun). Au delà coule le Houé Ngoi, au lit large de 40 mètres, encaissé de 10, avec de l'eau en toute saison. Il vient des Phou Nang Noï et se jette probablement dans le Sé Daun. Les notes de Khim ne l'indiquent pas clairement. Il constate que l'eau y coule avec force, et que les éléphants ne le traversent à gué qu'en posant avec précaution les pieds sur les roches. Tout faux pas les ferait plonger dans l'eau. Ils passent encore au delà un autre torrent, le Houé Yah, au milieu d'un pays montueux, couvert de lataniers. Puis ils descendent vers le Houé Poun (peut-être le Sé Daun qu'ils franchissent pour une première fois). Les notes de mon pauvre Cambodgien, à ce moment très malade, ne sont pas bien nettes. Au delà sont des forêts clairières d'arbres phchek et reang. Ils traversent encore un torrent, le Houé Phou Tœuk Kâr qui a de l'eau en toute saison, puis le Houé Poun Nôi ; et à 6 heures ils s'arrêtent pour coucher au Ban Na Phom, hameau de 5 cases, à une matinée d'un mont appelé Phou Kraté, qui est à l'ouest du village. Au nord est Phou Pha.

Le lundi 19 novembre, ils quittent ce village et continuent à éléphant, suivant toujours la meilleure route qui est praticable à ces animaux. On leur dit que, vers le sud, une autre route, entre Attopœu et Saravan, n'est qu'un sentier de piétons. Avant midi ils traversent le Sé Daun (pour la première fois si le Houé Poun est un cours d'eau distinct) ; large de 30 à 40 mètres, son lit est profond de 12 à 15. Au delà ils passent deux de ses petits affluents, le Houé Si Vin et le Houé Tah qui viennent des Phou Kathé, à une journée de distance. La route ce jour-là traverse encore deux fois le Sé Daun dont les sinuosités sont nombreuses[1].

1. Mon Cambodgien a ici une annotation que je suppose erronée, disant qu'il a traversé 5 fois le Daun depuis le Ban Phon. Si son 5 n'a pas été mis par erreur pour un 3, les deux torrents portés sous le nom de Poûn seraient, je le répète, le Daun coupé deux fois la veille.

Le soir, vers 4 heures, ils s'arrêtent pour la nuit au Ban Bouo, hameau de 7 cases de Kouïs, dans les bois.

Les notes du 20 sont insignifiantes et confuses, probablement sous l'empire de la maladie. Il me semble toutefois qu'ils partirent à 9 heures du matin, traversèrent un premier ruisseau, puis le Houé Kan Thang. Des monts étaient visibles de tous côtés, mais surtout au nord. Et le soir ils arrivèrent au Mœuong Saravan, après avoir traversé à gué la rivière, les éléphants devant poser le pied sur les plus hautes roches. Le Sé Daun a plus de 40 mètres de largeur. Ils restèrent quelques jours à ce Mœuong.

Saravan, sur les deux rives du Sé Daun, a son principal groupe de maisons et l'habitation du Chau sur la rive occidentale, ici rive gauche. Ce village est le chef-lieu de la petite province du même nom qui ne compte que 600 inscrits *intérieurs* et 200 *extérieurs*, c'est-à-dire ceux-ci, non portés sur les listes envoyées à Bangkok ; tous payant 4 ticaux de capitation annuelle. Outre les Laos, les Chan, les Bolovên et les Soué habitent cette province. Au passage de mes Cambodgiens, le fils du défunt Chau gouvernait le pays avec le titre de Ratsebout. Le docteur Joubert dit que Saravan est un gros village environné, excepté à l'ouest, de de hautes montagnes, que l'on dit très riche en métaux, cuivre, fer, plomb argentifère ; l'antimoine y est surtout abondant. Selon Francis Garnier, « le village agréablement situé, sert d'entrepôt aux produits de l'industrie des tribus sauvages qui l'entourent de toutes parts. Les habitations ont un air d'aisance remarquable ; les pagodes sont nombreuses et richement décorées. »

Le jeudi 22 novembre, quittant Saravan à 9 h. 1/2 sur les éléphants du Chau, mes hommes continuèrent leur route, traversant successivement le Houé Chhmaut, le Houé Song, le Houé Ngœun Lat et le Houé Thom, petits torrents qui portent leurs eaux au Daûn, et ils s'arrêtent pour la nuit au Ban Beng Kham, village complètement déserté par ses habitants

qui se sont sauvés aux champs pour fuir les tigres. Ils avaient bien tué quatre de ces félins, mais ceux-ci n'étaient pas en reste, ayant enlevé deux femmes, deux enfants et trois hommes du village.

Le lendemain quittant le Ban Beng Kham, ils passent près de Nong Sêda, lac carré qui est considéré comme étant la *porte* de la province de Saravan. Tout nouveau Chau, revenant avec sa nomination de Bangkok, y passe forcément et doit sacrifier buffles et bœufs aux divinités du lac. Tout Kha Luong, tout mandarin, pénétrant par là, doit aussi faire des sacrifices d'animaux qu'il envoie demander au Chau de Saravan. Vers deux heures, après une petite étape, mes Cambodgiens s'arrêtèrent au Ban Keng Noï, où la maladie les retint le jour suivant.

Francis Garnier dit, d'après de Lagrée qui fit cette route en sens inverse, qu'elle n'est qu'un étroit sentier impraticable aux chars. Le pays désert offre quelques cultures disséminées appartenant aux tribus sauvages qui habitent les pentes des monts. On traverse en ligne droite une immense plaine herbeuse, coupée de forêts et de rizières. On se dirige sur le Sé Daun au Ban Keng Noï où est une chute de 8 à 10 mètres de hauteur. En amont, le Sé Daun est excessivement sinueux, les rapides s'y succèdent sans interruption. Du Ban Keng Noï on va à pied à Smia en suivant la rive gauche du Sé Daûn [1].

Le dimanche 25 novembre, mes deux Cambodgiens, partant de ce Ban Keng Noï qui est un petit village dans les rizières, passèrent le Houé Anchien, ruisseau large de 8 mètres, qui forme la limite entre Saravan et Saméah (ou Siem Méah, le Smia de de Lagrée et des cartes) et ils atteignirent vers midi le chef-lieu de ce nom, village d'une cinquantaine de cases, dont le Chau relève de celui de Mœuong Kham Thong Niaï dont il est le gendre.

1. Voir le Voyage d'exploration en Indo-Chine. Tome 1er, page 213.

A Saméah commence la navigation du Sè Daûn (et, me semble-t-il, non Sè Don comme on l'écrit généralement). Mes hommes s'y embarquent le jour même, à 2 h. 1/2, sur une pirogue à quatre pagayeurs, descendant la rivière dont le courant est moyen. Ils passent devant le Ban Song, village d'une vingtaine de cases, à droite, et notent que les rives du Sè Daûn, qui a plus de 60 mètres de largeur (selon de Lagrée 80 mètres environ), sont couvertes de bambous qui croissent jusque dans l'eau et que les plantations de dok kam ou carthame, de pois et de coton sont continues depuis Saméah jusqu'à Kham Thong Niaï. Après avoir passé un rapide, le Keng Hing, ils s'arrêtent à 4 heures, pour la nuit, au Mœuong Si Phat (le Sapat de de Lagrée) qui dépend de Bassak. Avec une forte nuance de dédain, mon Cambodgien Khim s'exprime en ces termes, je me borne à le traduire : « Si Phat n'est, en somme, qu'un village d'une quarantaine de cases ayant le titre de Mœuong et tous les dignitaires d'usage. Le district compterait 100 inscrit dans les registres (de Bangkok) et 30 au dehors. Le Chau, qui n'a pas du tout l'air d'un grand personnage, est loin de valoir le seigneur d'Attopœu. Aussi je n'ai rien à noter là! »

Le lundi 25 novembre, ils partent à 8 h. 1/2 du Mœuong Si Phat, continuant à descendre le Sè Daun en pirogue ; ils passent au Ban Beng Khar, village laocien qui leur paraît plaisant avec de nombreuses plantations, et, au bout de deux heures de navigation, ils arrivent au Mœuong Va Pi, à droite. Ce chef-lieu de district, qui dépend de Bassak, n'est qu'un village d'une vingtaine de cases. Ils en repartent dans l'après-midi, après avoir changé d'embarcation, mais ils sont bientôt obligés de s'arrêter au Ban Houé Thon, parce qu'il n'y a pas de villages plus loin que l'on puisse atteindre avant la nuit et les rapides empêchent de voyager de nuit. Le Ban Houé Thon, sur la rive droite, compte une dizaine de cases de Laociens et de Siamois venus d'Oubon.

Le mardi, ils repartent avant le jour et Khim ne peut noter la route qu'au moment où ils atteignent le Keng Thaï (le Keng Kataï de Lagrée où « le dénivellement d'un mètre sur fond de grès, nécessite le déchargement des barques »). Ils s'arrêtent pour déjeuner un peu plus loin au Ban Pou, à gauche, hameau d'une dizaine de cases de Laos. Puis ils continuent à descendre le Sè Daun dont les rives sont couvertes de bambous et sans arbres, remarquent-ils, alors que la rivière d'Attopœu était au contraire bordée de grands arbres sans bambous. A 11 heures, ils s'arrêtent pour changer d'embarcation au Mœuong Kong (que de Lagrée écrit Cong), village qui ne compte qu'une vingtaine de cases, chef-lieu d'un district de 300 inscrits intérieurs, 30 extérieurs, qui payent 4 ticaux de capitation annuelle. L'impôt est porté à Khaïn Thong Niaï dont dépend le Mœuong Kong. Mes hommes quittent ce village à 4 h. 1/2, passent en vue de quelques petit hameaux, notent l'embouchure du Houé Tin Phin, ruisseau d'une dizaine de mètres de largeur et atteignent le Mœuong Kham Thong Niaï à la nuit bien tombée.

Ce Mœuong, en plaine découverte sur la rive droite du Daun à quelques lieues à l'est d'une chaîne de collines qui court du nord au sud, compte une centaine de cases de Laociens. Lors du passage de mes hommes il était gouverné, je cite Khim, « par un Chau Mœuong au cœur d'or, pas fier, veillant à ses champs du matin au soir, qui vint, escorté de ses fils et petits-fils nous recevoir avec joie et cordialité; il nous emmena dans sa maison, ne voulant pas nous laisser à la sala. Nous restâmes six nuits (les Cambodgiens ont coutume de conter par nuits) au Mœuong Kham Thong, parce qu'on nous dit qu'il y avait une ancienne pagode. Mais nous n'y trouvâmes aucune antiquité. Le Chau Mœuong nous dit qu'il y avait seulement des vieux Bouddhas. » Le brave garçon, au lieu de nous donner cette dernière explication un peu embarrassée, aurait mieux fait d'avouer simplement ce qu'on

peut facilement supposer: qu'il se reposa un peu de ses longues fatigues en jouissant de la bonne hospitalité du patriarche dont il fait l'éloge. Pour être exact, il aurait même dû dire sept nuits au lieu de six.

La province de Kham Thong Niaï compte environ 700 inscrits intérieurs et 200 extérieurs, payant chacun 5 ticaux de capitation annuelle. On troque les peaux du pays contre le sel d'Oubon. Outre les Laociens, des Kha Rovê habitent aussi cette province, paraît-il. D'autres disent qu'on n'y trouve guère que des Soué, ainsi qu'à Saravan et à Kham Thong Noï.

Le mardi 4 décembre, à 8 heures, mes voyageurs partirent de Kham Thong Niaï sur des chevaux prêtés par le Chau Mœuong; ils se dirigeaient à l'ouest sur le grand fleuve. Ils passèrent au Ban Nong Hên, hameau de 10 cases de Laos; traversèrent le Houé Kham Hên, torrent qui vient des Phou Ta Kên et se jette dans le Daun; gravirent une première chaîne de collines, les Phou Kham Hên qui ont une centaine de mètres de relief, passèrent encore le Houé Sat, qui coule vers le Daun; puis ils descendirent le long du Houé Luong Kong, petit torrent qui porte ses eaux au grand fleuve. Ils traversèrent deux fois ce torrent avant d'atteindre enfin le Nam Khong, auquel Khim n'attribue que 80 mètres de largeur en cet endroit. Ils remontèrent un peu le long de sa rive gauche pour s'arrêter à 4 h. 1/2 au Ban Tha, hameau de 5 cases de Soué. Au nord-ouest, sur l'autre rive du grand fleuve, sont des collines appelées Phou Khem Kong; leur relief est de 80 mètres.

Le jeudi 6 décembre, ils traversent le fleuve, puis le descendent en pirogue pour aller chercher une inscription signalée un plus bas sur une colline appelée Phou Chek. Ils passent devant Phou Kusapha Néang Ni, colline qui se dresse à 40 ou 50 mètres de hauteur. Selon la tradition locale, elle formait autrefois un pont naturel sur le Nam Khong; puis devant le confluent du

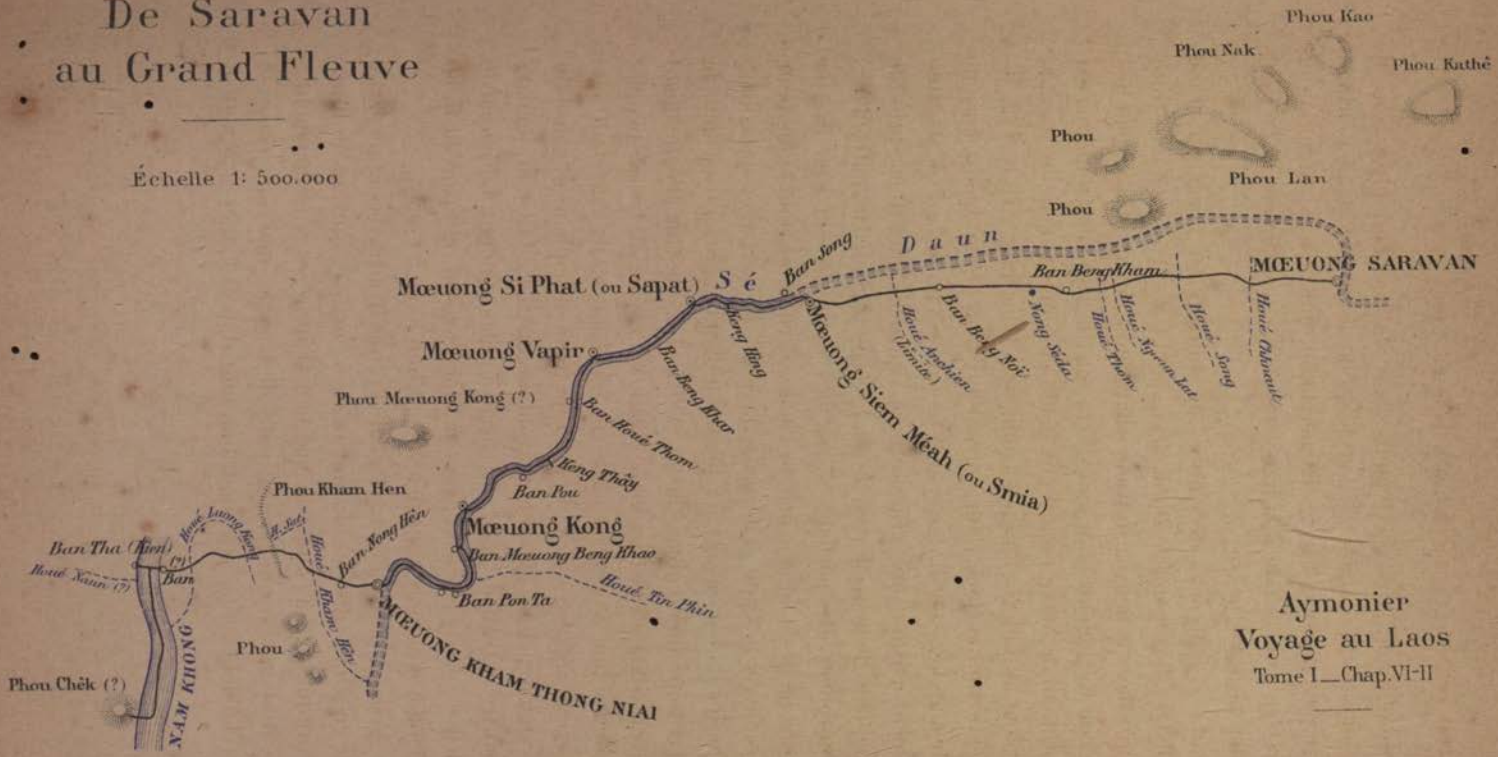
Houé Naun, large de 10 mètres avec de l'eau en toute saison Il vient des Phou Luong à deux jours de distance. Puis ils abordent au pied de Phou Chek, ils cherchent vainement l'inscription et reviennent au Ban Tha Kao sur la rive occidentale (le Ta Kien des cartes, je pense).

Le vendredi 7 décembre, ils quittent les bords du grand fleuve, traversent le Houé Séla, petit torrent qui se jette tout près dans le fleuve ; le Houé Khah, plus important qui vient des Phou Kachhieng à un jour d'ici ; son lit large de 10 mètres est profond de 5. Au bout d'une heure et demie de marche, ils s'arrêtent au Ban Na Pho pour déjeuner. Repartant à 10 h. 1/2, ils traversent le Houé Daur, torrent qui vient de Hat Lieu à un jour de marche ; son lit, large de 6 mètres, est profond de 4. Ils atteignent ensuite une grande mare appelée Nang Hien, près de laquelle ne peuvent passer que les gens vêtus de langoutis blancs ou rouges. Les porteurs de pagnes noirs doivent s'en écarter sous peine de tomber malades et de sacrifier bœuf ou buffle pour recouvrer la santé. Les gens du pays, en certaines occasions, sacrifient des singes aux génies de cette mare qui est dans le territoire du Mœuong Chéam. A 6 h. 1/2 du soir ils atteignent le chef-lieu du district de ce nom, village de 30 cases, peuplé, comme tout le district, de Soué ou Kouï, et ils s'arrêtent à la pagode appelée Vat Na Kor, où un jeune disciple avait causé du scandale peu de jours auparavant. Le district de Chéam, en pays pauvre et rocheux, paye six barres d'argent d'impôt. Borné par le fleuve à l'est, il s'étend jusqu'au Moun au sud, et jusqu'au Houé Beng Koï au nord ; jusqu'à Nong Khun Sang à l'ouest.

Nous avons vu plus haut (chap. IV) que Top traversa une partie de ce pauvre district, du sud au nord, mais en suivant un itinéraire qui passe à l'ouest du chef-lieu. D'après ses renseignements, le Mœuong Chéam relevait jadis de Bassak, mais son Chau se prétendant écrasé par un tribut annuel de 9 catties d'argent se

De Saravan au Grand Fleuve

Échelle 1: 500.000

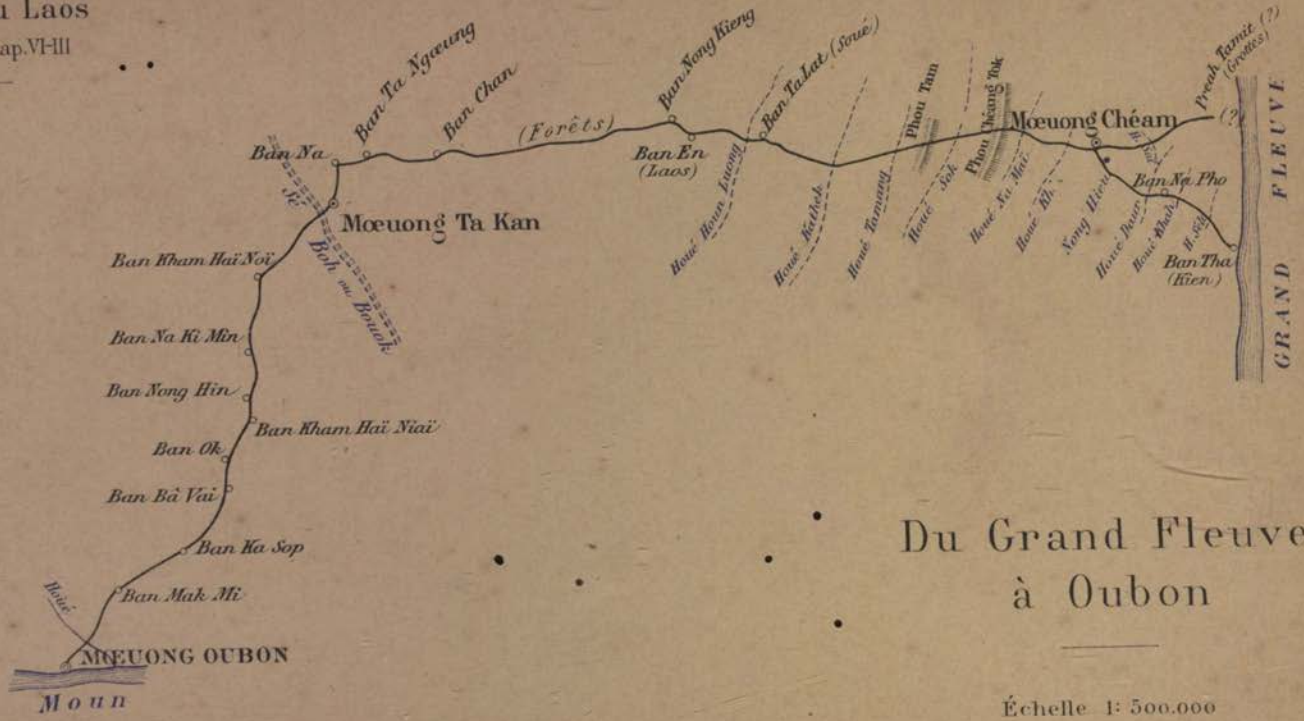


Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. VI-II

Ernest LEROUX, *Editeur*

Imp Monrocq Paris

Aymonier
Voyage au Laos
Tome I—Chap. VI-III



Du Grand Fleuve à Oubon

Échelle 1: 500.000

tourna vers Khêmarat qui se contenta de 8 catties de tribut. Quatre ans plus tard, ayant de nouveaux griefs ou espérant un autre dégrèvement, le Chau de Chêm demanda à dépendre d'Oubon où il ne paie, depuis 4 ans, que 7 catties d'impôt annuel(1). Ce Chau a pour titres : Phrah Komhêng Sangkram Chau Mœuong Krong Chéam. Il habite, non à Chéam même, mais au Ban Na Vêng sur le grand fleuve. Sa famille, qui a la dignité de père en fils, est de race laociennne. Mais les Kromokar et les gens du peuple sont tous Soué quoiqu'ils parlent la langue laocienne et qu'ils observent les coutumes laociennes. Le district compte 350 inscrits ; c'est un plateau relativement élevé couvert de roches et de collines. La population est loin d'être belle.

Le lendemain de leur arrivée, Khim et Nou se rendirent de Mœuong Chéam à Preah Tamit où on signalait des ruines. Traversant Thung Niaï « la grande plaine » ils s'arrêtèrent pendant une heure au bord du Houé Saï, petit torrent affluent du Houé Daur. Preah Tamit est à une lieue au delà. C'est une grande grotte dans les roches, avec une porte ou entrée extérieure, haute de 16 mètres, large de 12, puis une porte intérieure, haute de 8 mètres, large de 10. La grotte sombre s'enfonce de 120 mètres dans l'intérieur de la colline. Dans les eaux de ses bassins, de ses puits naturels, sont des poissons des espèces appelées Andêng, Khtok, Râs par les Cambodgiens, mais présentant tous cette particularité d'être blancs et non de couleur brune comme leurs congénères du grand air. Mes hommes cherchèrent vainement des Bouddhas et des antiquités dans cette grotte de Preah Tamit. Par la route de l'aller ils revinrent coucher au Mœuong Chéam.

1. On peut croire que le petit Seigneur de ce pauvre et misérable district a littéralement adjugé au rabais sa vassalité. Cet incident permet aussi de supposer que les Kha Luong laociens qui vont au loin percevoir l'impôt de leurs émigrés dans d'autre Mœuongs le font surtout en vertu du choix des gens du peuple préférant payer cet impôt à leur chef originaire.

Le dimanche 9 décembre, se mettant en route pour Oubon, à 10 heures, ils passent le Houé Khek, torrent qui se jette dans le Nam Khong ; son lit mesure 10 mètres de largeur, 6 de profondeur. Le pays est en forêts clairières. Ils traversent encore le Houé Na Maï petit torrent, qui se jette dans le Houé Sên ou Sêt, et pénètrent dans les Phou Chéang Tok, roches de 10 mètres de hauteur qui se dressent des deux côtés de la route. Dans le nord on aperçoit des collines hautes d'une centaine de mètres. Ils passent ensuite le Houé Sok, affluent du Houé Sêt ; il vient des Phou Lœun ; son lit, large de 8 mètres, est profond de 3. Ils s'y arrêtent pendant près de deux heures. Ils franchissent trois petites lignes de collines qu'on appelle Phou Tam, et recontrent un tigre. Khim le tire mais le coup rate et la bête féroce disparaît. Les voyageurs étaient au nombre de dix : Cambodgiens et Laociens. Ils passent ensuite le Houé Ta mang, autre affluent du Houé Sêt et quittent les plaines nues pour rentrer dans les forêts clairières. Ce n'est qu'à la nuit bien tombée qu'ils s'arrêtent en pleine campagne déserte, sur les bords du Houé Kathek, affluent du Houé Sêt, nom que les Soué paraissent donner au Sé Boh. Son lit mesure 30 mètres de largeur et 10 mètres d'escarpement.

Le lundi 10 décembre, ils se remettent en route, traversent les rizières du Ban Talat, qu'ils atteignent au bout d'une heure et demie. Le Ban Talat, dépend du Mœuong Chéam et compte 30 cases de Soué avec une pagode. C'est sur cette route le dernier village de ce district et de cette race. Ils en repartent à une heure de l'après midi, traversent des rizières, puis le Houé Houn Luong, torrent au lit large de 10 mètres et profond de 6, il vient des Phou Kham. Ils traversent encore des rizières ; s'arrêtent quelque temps au Ban En, village de 30 cases de Laociens, et vont coucher à une lieu plus loin au Ban Nong Kieng, le second village laocien sur cette route. Les rizières se montrent

de tous côtés : on voit bien qu'on a quitté le stérile district de Chéam et ses habitants Soué.

Le mardi 11 décembre, ils quittent le Ban Nong Kieng, passent au Ban Chan, au Ban Ta Ngœung, village de 20 cases, au Ban Na, hameau de 40 cases, s'arrêtant quelque temps à chacun de ces villages, traversant tantôt des rizières, tantôt des forêts clairières. A partir du Ban Na ils suivront jusqu'à Oubon, l'itinéraire fait précédemment par Top et Iem. Enfin ils traversent de nuit le Sé Bok, ou SéBoh, et s'arrêtent pour coucher au Mœuong Takan, chef-lieu de district. Les notes de Khim continuent à être obscures et incomplètes. Il appelle ce chef-lieu Ban Tha Mœuong. »

Le lendemain, ils traversent des rizières, passent au Ban Pho, (peut-être le Ban Don de Top), les forêts clairières alternent avec les rizières. Ils passent près de Nong Phéa mare longue de 40 mètres, et s'arrêtent à Ban Tham Aï Noï « le petit », hameau de 10 cases de Laos[1] ; puis plus loin au Ban Nong Hên, village de 20 cases (le Nong Hin de Top) et au Ban Tham Aï Niaï « le grand » (Le Kham Haï Niaï de Top dont l'orthographe est probablement préférable). Continuant à traverser tantôt les rizières, tantôt les forêts clairières, ils passent au Ban Hat (Ban Ok de Top), au Ban Pa Vaï, (Ban Bâ Vaï de Top) deux hameaux de 10 cases chacun. Puis ils continuent de nuit au Ban Kha Suk (Ban Ka Sop de Top) et au Ban Nak Mi (Ban Mak Mi de Top), village de 40 cases où ils couchent.

Enfin, le jeudi 13 décembre, ils partent de ce village, traversent le Nam Mah Nau? (le Houé Vang Nong de Top), et après une petite étape dans les forêts clairières ils atteignent le Mœuong Oubon où au bout de quelques jours de repos je les fis repartir pour le nord et l'ouest.

1. C'est le Ban Kham Haï Noï de Top qui donnait 15 cases à ce village.

CHAPITRE VII

GÉNÉRALITÉS SUR LES LAOCIENS

SOMMAIRE

Caractères généraux des Laociens. La nourriture. Les vêtements. Les pratiques à l'époque de la nubilité des filles. L'éducation et les mœurs des filles laociennes, comparaison avec les Cambodgiennes. Le Pêng Hœuon. Les fêtes. Le mariage. Les couches. Les funérailles. Les temples bouddhiques du Laos. Les bonzes. La répression temporelle de leurs péchés. La fête des fusées. L'ivresse des Laociens. Les entrées des maisons. L'hospitalité. Les revenants. Les sorciers. Les goules et les sorcières de naissance. L'organisation politique des Mœuongs laociens. Le Chau et les autres dignitaires. Les Kromokan ou fonctionnaires. Les créations de Mœuongs secondaires. Absence d'extradition. Les Kœui Sou. Les races royales. La domination siamoise. Les libertés sociales vis-à-vis de la cour et des chefs locaux. Les progrès ultérieurs des Siamois. L'action de la France. Un vœu politique.

Avant de quitter ce pays d'Oubon où est le centre le plus important de toute cette partie du Laos, je pense qu'il ne sera pas inutile de grouper et d'essayer de synthétiser quelques uns des traits de mœurs communs à l'ensemble de la population laocienne.

Les Laos suivent, tout le monde le sait, le Bouddhisme orthodoxe ou méridional, de même que les habitants de Ceylan,

de la Birmanie, de Siam et du Cambodge, mais ils croient aussi aux mânes, aux esprits, aux génies, à de nombreuses divinités. Leur caractère est doux et hospitalier en général. Leurs mœurs sont licencieuses et ils sont sales dans leurs habitudes. Selon le docteur Thorel, le Laocien, moins carré des épaules et moins vigoureux que le Cambodgien, serait le mieux proportionné des rameaux indo-chinois, la Laocienne a la plus jolie physionomie; et cette population offre de très grandes ressemblances avec les Siamois. Sur ce dernier point je ne partage pas tout à fait l'avis du savant explorateur. Sans être anthropologue, il m'a semblé, après mon voyage au Laos, que les Siamois et surtout les Siamoises se reconnaissaient au premier coup-d'œil.

Presque tous les Laociens, différant en ceci des Khmèrs, des Siamois et des Annamites, mangent le riz gluant et non le riz ordinaire. Le poisson fumé, sali ou pourri est leur régal. Ils mangent plus volontiers du bœuf que le Cambodgien. Les animaux crevés ne paraissent pas leur répugner. Ils m'ont paru sensiblement plus grossiers dans leur nourriture que tous leurs voisins, les gens des autres grandes races dites civilisées de l'Indo-Chine, et ce n'est pas peu dire. Je n'ose relater ici ce que deux de mes Cambodgiens virent avec stupeur et dégoût manger un jour dans un des Mœuongs du grand fleuve, Khemarat ou Bang Mouk. Les oignons ou ciboules du pays donnent une salade aux Laociens. Dans le *lap*, leur met favori, entrent des feuilles de citronelle, du poisson pourri et salé et du piment, le tout haché avec du poisson frais et bouilli. Leur riz gluant est toujours cuit à la vapeur dans un panier tronc conique de bambou tressé que l'on engage à mi-hauteur dans l'orifice d'une marmite pleine d'eau. Pour le repas on retrouve partout le *Kang Khao*, le plat au riz en bambou tressé, sur deux planchettes croisées formant pied, et muni d'un couvercle ; ils y mettent le riz à même et non dans des bols à l'instar de leurs voisins indo-chinois ;

on retrouve aussi partout le *Pha Khao* le plateau sur lequel on pose le *Khang Khao* ainsi que les tasses ou petits bols contenant les mets. Le *Pha Khao* et surtout le *Kang Khao* sont les ustensiles nationaux d'un usage général chez les laïques de même que chez les bonzes.

Partout la population laocienne est extrêmement adonnée à l'usage du tabac. Mais ceci ne lui est pas particulier. En maints endroits les sauvages soumis mendient le tabac des voyageurs.

Les hommes ont pour vêtement le langouti et ils jettent négligemment une écharpe sur leur épaule, ou bien ils la nouent à la ceinture en signe de respect; ceci équivaut en effet, à l'usage qu'ont les Européens de se découvrir. Dans les Mœuongs, ou chefs-lieux, ils portent un gilet ajusté, se boutonnant sur le devant et à longues manches. Les femmes nouent sur leurs hanches une jupe tombante soit en coton, soit en coton et soie, rarement en soie. C'est le *Sin* à raies dont la forme rappelle l'unique vêtement des innombrables nymphes sculptées à Angkor Vat. L'écharpe des Laociennes, ornement plutôt que voile, laisse souvent les seins à découvert. Elles la teignent dans toutes les nuances du jaune. Autour de leur chignon elles roulent un mouchoir jaune.

En quelques endroits on commence à adopter la coutume siamoise qui consiste à couper les cheveux des enfants en grande cérémonie dès qu'ils atteignent un certain âge; mais cet usage est encore rare. Très rare aussi est la coutume cambodgienne de faire entrer en retraite les jeunes filles dès qu'apparaissent les premiers signes de la nubilité. On la rencontre à Sting Trêng, dûe probablement à l'influence du voisinage des Cambodgiens. Les ancêtres sont informés de l'événement et adorés avec offrandes de cinq noix d'arec, cinq feuilles de bétel, cinq bougies et trois ticaux d'argent; les mêmes préparatifs ont lieu à l'expiration des trois mois que dure la retraite. Mais je dois ajouter

qu'on m'a signalé des vestiges de cette coutume fort loin au nord, à Sayabouri, où, pendant trois jours, les jeunes filles pratiquent certaines abstinences de nourriture et se dérobent à la vue des hommes. Si elles *offensaient les mânes* pendant ces trois jours, il faudrait faire l'offrande d'une bouteille d'alcool, d'une paire de poulets, de cinq fleurs, cinq bougies et cinq baguettes odoriférantes; au bout des trois jours la famille leur attache des fils de coton aux poignets, leur retraite cesse et elles sont libres d'entrer dans cette vie amoureuse qui est le trait distinctif des Laociennes et dont je vais dire quelques mots.

Les garçons apprennent à la pagode à lire l'écriture laocienne et, en quelques endroits, l'écriture siamoise. Les filles sont formées au tissage et aux diverses occupations de la maison. A propos de leurs mœurs, je répéterai ici ce que je disais dans mes *Notes sur le Laos*[1] où j'ai été le premier, je crois, à signaler la coutume du Peng Hœuon, si générale au Laos et dans plusieurs peuplades voisines.

Les filles du Laos sont généralement avenantes, aimables très capricieuses, facilement séduites par les belles paroles et les chants réputés harmonieux des troubadours locaux.

Craintives vis à vis de l'étranger, la nouvelle du passage d'une troupe siamoise ou de l'arrivée d'un grand mandarin siamois avec son escorte les fait fuir et se cacher dans les bois, ou bien elles passent en masse sous le joug du mariage, disant adieu aux douces privautés que les mœurs nationales réservent aux jeunes filles: car, sans nul doute, pour quiconque a longtemps habité le Cambodge, le côté le plus frappant des mœurs laociennes, c'est la condition morale des jeunes filles.

Quelle différence, en effet, avec la brune et farouche fille des campagnes cambodgiennes, avec la fière fille de cette race noble

1. Excursions et reconnaissances. Saïgon, année 1885.

encore malgré tout et noble entre toutes les races de l'Indo-Chine? A trois lieues de Phnom Penh, la capitale, la jeune Cambodgienne regardera les *demoiselles* de la ville comme autant de prostituées, leurs mœurs étant trop peu sévères à ses yeux; elle même s'enorgueillira presque de pouvoir être violée impunément si elle commettait l'inconvenance de sortir seule aux trois moments de l'aube, du midi et du crépuscule. Elle ira prendre son bain toute habillée, à la brune, alors qu'on ne peut plus distinguer ses traits, en se faisant accompagner par son père ou par un frère, devoir sacré que ceux-ci ne pouvent négliger! En grande majorité, ces Cambodgiennes de la campagne apporteront un corps et un cœur vierges au fiancé qu'elles auront choisi ou agréé. Et quand le jeune homme vient faire sa cour, son service chez les beaux-parents, la jeune fille refusera quelquefois nettement d'obéir à sa mère qui lui ordonne de servir le repas au fiancé. Dans ce refus, il entre autant de fierté que de pudeur : le fiancé n'étant pas encore le *phdei* « le mari », ou selon la forme et le sens du mot en sanscrit, le *pâti* « le maître ».

Certes, ce n'est pas la jeune Laocienne qui fera tant de façons! Ces blanches et grassouillettes filles du Laos qui se baignent dans les centres fluviaux, quatre ou cinq fois par jour, sans le moindre voile, sans le moindre souci des passants, ne s'inquiétent guère de garder leur virginité pour le futur mari qu'elles ne prendront généralement qu'après avoir goûté plusieurs années de la douce liberté et de tous les privilèges que leur octroient les coutumes les plus ancrées et les plus générales de leur race. En beaucoup de Mœuongs, les jeunes célibataires, quoique ayant dépassé l'âge de 20 ans, sont exempts de tout impôt, de toute corvée publique. C'est aux belles à marier qu'ils doivent réserver leurs services, dit-on sans ambages. Même aux fêtes, à la pagode, les jeunes gens accourent pour faire leur cour aux filles qui s'asseyent en ligne, après le prêche, la lecture religieuse, pour

recevoir les hommages et riposter aux plaisanteries qui sont quelquefois très crues; mais pas de jeux de mains, ceci se paierait nous le verrons. Dans tout le Laos, chaque soir, principalement à la belle saison, toute case de fille agréable devient une cour d'amour ou se réunissent les jeunes gens; les uns causent, plaisantent, flirtent ferme; d'autres par bandes de quatre à cinq vont de maison en maison donner des sérénades aux belles qui leur plaisent. L'un chante en improvisant, l'autre souffle dans un petit orgue de bambou et le reste accompagne en battant des mains. (A Oubon, si j'en rencontrais ainsi, ils s'arrêtaient par politesse donnant la sérénade au voyageur). A ces usages les parents des filles n'ont rien à redire; les vrais Laociens se retirent même discrètement : « Il faut que jeunesse se passe, de notre temps c'était ainsi ». Puis ils espèrent qu'un amant sera pris aux filets matrimoniaux, que leur fille saura pêcher un bon parti parmi tous ses amoureux. D'ailleurs, à défaut de mariage, le *Pêng Hœuon* les rassure sur les suites de l'inconduite de la fille.

Pêng, en langue laocienne, signifie « vente et condamnation » *Hœuon*, en siamois *rœuon*, (le laocien n'admettant pas la lettre r) c'est « la maison, la case, le foyer. » Le *pêng hœuon* est donc la vente ou la condamnation — on sait que le même mot exprime les deux idées inséparables chez les Indo-Chinois de civilisation indienne — au profit de la maison, des parents, pour apaiser les mânes du foyer, les mânes des ancêtres offensés, non par la conduite de la jeune fille qui paraît être entièrement irresponsable, mais par les privautés des jeunes gens. Tant que l'intrigue amoureuse plaît à la belle, ou reste secrète, tout va bien. Mais si l'amant encourt son dépit ou son courroux, elle le dénonce. Ou bien s'il arrive une maladie, un accident fâcheux dans la famille, les parents questionnent leur fille qui doit alors avouer toutes les privautés, des moindres aux plus grosses, qu'un tel a pu prendre avec elle. Les parents font appeler le

coupable et lui demandent quelles sont ses intentions. Aime-t-il sérieusement, épouse-t-il, ou bien l'amourette n'est-elle pour lui qu'un passe temps et, dans ce cas paie-t-il l'amende? Cette amende varie selon les Mœuongs, mais elle est généralement à trois degrés; soit, en moyenne, quand il s'agit des filles du peuple, un tical pour la prise du bras, de la main, deux ticaux, si l'audacieux a porté ses mains sur la taille ou les seins, et quatre ticaux si... la belle ne lui a rien refusé. Les filles des dignitaires coutent plus cher selon le rang des parents. Avec l'argent il faut en outre fournir soit de la cire, soit des bougies, soit des fleurs pour adorer les ancêtres. Si le jeune homme s'exécute, paye l'amende ou épouse, — il a généralement le choix si sa belle l'agrée pour mari et si elle n'est pas d'une condition supérieure, — les mânes sont apaisés et l'honneur de la jeune Laocienne est réparé. Mais s'il tergiverse, plainte des parents aux mandarins qui le font mettre à la chaîne jusqu'à complet paiement, sans autre forme de procès : les accusations des jeunes filles sur ce point ne se discutant pas! On conçoit qu'avec de pareilles mœurs les parents envisagent sans trop de déplaisir la perspective de se faire ainsi une source de petits revenus.

Plusieurs tribus sauvages de l'est ont des coutumes analogues, qu'elles les aient empruntées ou non aux Laociens.

Aux fêtes des Laos, dont la principale est celle de la fin de la saison des pluies, ils s'égaient en joutes, courses, feux d'artifice. Une autre grande fête est celle du nouvel an en avril, célébrée avec accompagnement de lectures religieuses à la pagode, tambours, pétards, fusées et courses de chevaux, de buffles. De même que les Cambodgiens, ils font pendant que règne la brise du nord est, planer des cerfs volants qui ronronnent toute la nuit.

Aux mariages, l'homme doit fournir une dot en argent dont la quantité varie, selon les lieux et selon la condition des époux,

de 12 à 80 ticaux et davantage. Les misérables seuls épousent sans donner un sou, disent les Laos. Ceci explique des anecdotes que j'ai déjà relatées ou que je relaterai encore. Le fiancé fournit aussi aux apprêts d'un festin soit en porcs, soit en bœufs, soit en buffles d'après les traditions de la famille de la jeune femme. Le festin, qui a lieu avec musique, dure d'un jour à trois jours selon la fortune des parents. De même que chez la plupart des autres peuples indo-chinois, les jeunes époux demeurent chez les parents de la femme, ses protecteurs naturels, pendant plusieurs années, au moins jusqu'à ce qu'ils aient un ou plusieurs enfants. Il n'y a guère d'exception que pour les filles qui épousent des mandarins en fonction ou qui acceptent la situation de femmes de second rang. La polygamie paraît assez rare même chez les mandarins ordinaires ; les grands seuls la pratiquent. Le divorce qui est très commun, a lieu sur l'initiative de la femme aussi bien que du mari.

De même que chez les peuples voisins, des sages-femmes, voisines expertes, aident aux couches. Le placenta est immédiatement enterré dans les cendres du foyer. Un homme expert entoure le lit de fils de coton. Un feu vif est entretenu, non dessous, mais à côté de l'accouchée, pendant un nombre de jours qui varie de 3 à 7, à 10, à 13 ; comme potion elle avale force eau chaude. Aux relevailles elle va saluer la sage femme en lui offrant un tical d'argent, une jupe, des gâteaux, des sucreries. Souvent, dès que l'enfant a un mois, sa mère lui donne une nourriture supplémentaire en mâchonnant du riz qu'elle lui ingurgite ensuite.

Après un décès, le corps est placé dans un cercueil couvert d'ornements en papier que l'on garde plus ou moins longtemps à la maison sous un hangar. Les bonzes viennent y prier, font un repas et se retirent. Les jeunes gens et les jeunes filles du voisinage tiennent joyeuse compagnie au mort, chantant, dan-

sant, jouant de la musique et se faisant la cour pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on l'emporte au bois, soit pour le brûler immédiatement, soit pour l'enterrer en attendant la crémation qui aura lieu plus tard. L'époux survivant porte le deuil en blanc pendant quelques jours.

J'ai déjà dit que la religion des Laos est le Bouddhisme méridional. Partout, dans leur pays, les statues du Bouddha et les *viharas* ou temples bouddhiques font face soit au nord, soit à l'ouest, soit au sud ; on n'en voie guère qui soient tournés vers l'est, tandis que les Cambodgiens leur donnent invariablement cette dernière orientation. Devant le temple laocien on élève généralement une construction svelte, élancée, composée de quatre colonnes hautes de 15 mètres et même davantage, supportant un toit léger qui abrite un plancher très élevé où est placé le tam tam ou tambour d'appel. Cette sorte de clocher n'existe pas au Cambodge. A certaines époques du mois, commencement, pleine lune, demi lune, les bonzes laociens frappent du tam tam ou du gong le matin avant l'aube ou le soir vers 4 heures. En beaucoup d'endroits, ils ne sortent quêter qu'après avoir frappé d'estoc avec un long maillet sur une cloche de bois suspendue qu'on appelle *Poung*. A la quête, les bonzes portent leur marmite en bandoulière de même que leurs confrères cambodgiens, mais les disciples la tiennent à la main ce qui n'a pas lieu au Cambodge. Les laïques, au Laos, donnent le riz en boulettes qu'ils prennent entre les doigts sans se servir de louches ; la chair de porc hachée et les bananes sont enveloppées dans des feuilles de bananier. Les jeunes gens qui étudient à la pagode l'écriture et les prières prennent tous l'habit jaune des novices ; on n'y voit pas des enfants en habits laïques comme au Cambodge.

La mansuétude vis-à-vis des faiblesses de la nature humaine, qui est la note dominante au Laos, se retrouve même quand il

s'agit des fautes des bonzes. On est beaucoup moins rigoureux qu'au Cambodge où, en cas de scandale grave, les coupables sont condamnés à l'esclavage perpétuel, où souvent même la pagode est abandonnée. Chez les Souïs du Ban Samlaung, dans le district de Chêam, province d'Oubon, un novice fut surpris avec une de ces dévotes qui ont coutume de fournir quotidiennement aux pagodes. Celle-ci était mariée et avait trois enfants. Le mari porta plainte au chef du village. Le novice fut chassé de la pagode et dût payer une livre d'argent. La femme dût payer deux livres ; son mari ne la répudia pas. En beaucoup de Mœuongs, l'amende est même moindre ; mais elle augmente si le mari est en voyage, cas où il ne peut surveiller sa femme. Quand les relations criminelles ont lieu avec une jeune fille, la coutume laocienne prescrit de faire puiser au bonze coupable 100 marmites ou seaux d'eau afin d'arroser les figuiers religieux de la pagode et il y transportera 100 marmites de sable pour le sol du temple. Ces chiffres sont réduits de moitié pour sa complice. Le bonze est ensuite chassé de la pagode et les deux coupables, ayant subi ainsi leur peine, peuvent s'épouser si bon leur semble. En d'autres endroits, à Oubon par exemple, ils étaient condamnés à pétrir, l'un 3000, l'autre 1500 briques ; ou bien à payer une amende au profit de la pagode. Le Chau actuel d'Oubon ne les condamne plus à pétrir des briques, mais à une forte amende, et, en cas de non paiement, à un esclavage perpétuel dont les travaux consistent à décortiquer le riz de l'impôt et à le mettre en magasin. Ce Chau, imbu d'idées siamoises, a même institué, à l'instar du Cambodge et de Siam, des Inspecteurs chargés de réprimer les délits contre la morale religieuse, tels que prendre femme dans le voisinage de la pagode ou l'on a été bonze, ou épouser une parente.

Aux fêtes religieuses des Siamois et des Cambodgiens les Laociens en ajoutent une autre qui a lieu en mai ou juin. C'est

Bang Phoaï « la fête des fusées ». Dans de forts tubes de bambou frettés avec des cordes, des rotins, on bourre de la poudre qui est fabriquée dans le pays en mélangeant dix parties de salpêtre avec trois de charbon du bois appelé chompon et une partie et demie de souffre. Préparées d'avance, ces fusées sont déposées à la pagode sur des chevalets. Le soir de la veille et même de l'avant veille de la fête, on les porte en procession autour du temple, en faisant un triple tour. Les jeunes gens gardent l'orchestre et vont, musique en tête, se promener dans tout le pays chantant, dansant, et s'enivrant en buvant dans toutes les maisons l'alcool dont chacun a dû se munir, volontairement ou par ordre des autorités. Aucune maison ne se refuse à faire boire de l'eau de vie. Un triple tour processionnel a lieu le dernier jour avant de lancer les fusées. L'ivresse est alors portée à son comble chez ce peuple sensuel qui scandalisait si fortement le commis hollandais van Wusthoff lors de son voyage, au 17e siècle.

Les mânes des cases laociennes ne sont pas seulement offensés par les impertinences commises envers les jeunes filles. Ces cases ont généralement deux entrées correspondant à ce que nous appelerions l'escalier d'honneur et l'escalier de service. Un étranger ne doit pénétrer que par la porte principale sous peine d'offenser les mânes qu'il n'apaiserait que par une amende de 2 ticaux. A Bassak, à côté de ma Sala, étaient de petites maisons disposées de telle sorte qu'il était facile de s'y méprendre, la porte de service d'une case étant sur le même palier en face de la porte d'honneur de l'autre. Si bien qu'en voisinant je commis à mon insu une offense aux mânes. Les gens n'osèrent rien dire, mais après mon départ ils appelèrent un *gourou*, homme expert qui alluma baguettes d'encens et bougies pour implorer le pardon des ancêtres. Je n'appris tout cela que plus tard.

L'hospitalité dans le corps de bâtiment où les Laociens couchent, dans le *home*, ne peut être donné à un étranger

sous peine d'offenser les mânes, à moins qu'on ne les informe au préalable en les adorant avec bougies, allumettes d'encens, fleurs, vivres même ; cela sous peine d'attirer dans la maison des maladies, des accidents quelconques. Bien entendu qu'en l'absence du mari, la femme ne doit jamais donner l'hospitalité ; elle offenserait les mânes et elle transgresserait les lois.

Partout les Laociens croient aux revenants de nuit qui prennent la forme d'animaux quelconques : bœufs, buffles, éléphants, tigres, chats miaulants et tirant la langue. Il faut s'arrêter immédiatement, leur faire face sans témoigner aucune crainte, alors ils s'évanouissent. Mais quiconque, saisi de peur, prend la fuite, tombera gravement malade et souvent même mourra. C'est ce qui se dit partout.

Les Laos croient aussi aux sorciers appelés *Phi Kah*, les *Thmup* des Khmêrs, et aux sorcières appelées *Phi Pop* qui correspondent aux *Ap* du Cambodge. Les sorciers envoûtent, par exemple, en préparant de petits radeaux en feuilles de jacquier et des petites pyramides à sept étages en pellicules de tronc de bananier, un œuf et une peau de buffle. Proférant des formules (*mantra* et *agama*) malfaisantes, ils frappent d'une verge la peau qui se réduit presque à rien, devient invisible, et ils l'envoient dans le corps de leurs ennemis où elle reprend peu à peu son volume, au grand dam de la santé de l'envoûté. Il faut alors faire appeler un *gourou* qui proférera des formules convenables afin de faire entrer les *esprits* du sorcier dans une marmite qui est recouverte soigneusement d'une pièce d'étoffe et abandonnée au fil de l'eau. A son tour le sorcier tombe alors malade à en mourir.

Les sorcières, qui opèrent à peu près de même, sont considérées comme beaucoup plus malfaisantes et sont beaucoup plus redoutées que les sorciers. Les *gourous* pincent et piquent

le malade pour contraindre l'esprit à dénoncer la coupable qui est chassée du pays. Toutes portes lui étant fermées, elle est obligée de vivre misérablement à l'écart. Après deux récidives, les populations mettent à mort impunément ces malheureuses; aucune autorité ne réprime cette justice populaire. On rencontre aussi des sorcières héréditaires ou de naissance que les Laos appellent *Pop sœua*. Telles sont les habitantes du Ban Phon, hameau de 6 à 7 cases, sur la rive orientale du grand fleuve, en face du Mœuong Khong. Celles-ci n'envoûtent qu'à leur insu et on peut les faire soigner par un gourou, tandis qu'il n'y a pas de traitement possible pour les sorcières qui ont appris volontairement la magie noire.

Un court aperçu de l'organisation politique des Mœuongs terminera ces généralités sur le Laos. On m'a dit que la proportion des honneurs des quatre dignitaires traditionnels était la suivante : Le Chau 100; l'Oppahat 50; le Réachvong 25, et le Réachbot 15[1]. Selon M. Mourin d'Arfeuille[2] « le Chau est nommé à vie. Il est responsable auprès de la cour de Bangkok, de l'impôt, de la tranquillité publique, de l'administration, de la justice. Il ne peut être révoqué qu'en cas de non paiement de l'impôt, de rébellion, ou si pressurant trop la population, il est chassé par elle. Il ne peut condamner à mort ni exécuter, sans la permission du roi de Siam, ni garder en prison les gens condamnés à plus de cinq ans de fer qu'on doit envoyer à la capitale. » Tout ceci me paraît exact, mais cet auteur va trop loin, à mon avis, quand il ajoute qu'en dehors de ces restrictions le Chau Mœuong fait ce que bon lui semble, peut disposer à son gré des personnes et des propriétés, faire même la guerre à ses voisins. Dans ce der-

1. Selon leur importance les Chau ont le titre personnel de Phya ou de Phrah (en laocien Phah du Khmêr Preah). On sait que la hiérarchie siamoise comporte les titres suivants : Samdach Chau Phya, Phya, Phrah, Luong, Khun Mœun, dont les deux premiers n'existent qu'à la cour.

2. Voyage au Laos. Revue maritime et coloniale. 1872.

nier cas la révocation ne se ferait pas attendre, et j'ai relaté des anecdotes qui prouvent que les exactions trop fortes des Chau sont susceptibles de répression. Il faut d'ailleurs considérer que les Chau Mœuong sont loin d'être égaux entr'eux. Le roi de Bassak souffrirait beaucoup dans son orgueil d'être comparé au seigneur de Saravan, par exemple ; et en réalité l'assimilation ne serait pas du tout exacte. Selon M. d'Arfeuille, les Chau envoient chaque année, par leurs propres moyens, l'impôt de leur circonscription à Bangkok. Ils sont tenus de porter eux-mêmes cet impôt tous les trois ans et de se rendre à la cour souveraine toutes les fois que le roi leur en témoigne le désir. Les enfants des Chau sont appelés *Thau*, mot équivalant à « prince ». Les dignités sont en général héréditaires.

Au dessous des quatre dignitaires, les *Kromokan* ou fonctionnaires, jouent souvent un rôle prépondérant lors du choix d'un nouveau chau, à moins que des intrigues et des cadeaux ne fassent envoyer spontanément de Bangkok un étranger qui tombera comme une bombe dans le Mœuong. Cela est rare et nous en avons vu les conséquences à propos des dissensions d'Oubon. Les fonctionnaires ont, dans les provinces laociennes, le titre générique de *Mœuong* qui correspond à celui de *Luong* des provinces de langue siamoise. « Le Mœuong Sên, le Mœuong Chan, le Mœuong Kang sont nommés par Siam sur la proposition du Chau. Le Mœuong Sên est toujours un lettré. Il est chargé de la transmission des ordres du Chau Mœuong. Il s'occupe avec ses deux collègues de l'instruction des affaires judiciaires et de tous les petits détails de l'administration[1] ».

Au dessous des Mœuong, des fonctionnaires d'ordre secondaire sont appelés Souphon, Senon, Seniet, etc. Dans les campagnes, le *Ta Sêng* est une sorte de chef de canton, le *Kamnan* a sous

1. Mourin d'Arfeuille.

ses ordres deux ou trois villages et enfin le *Pho Ban* littéralement « le père du village » se trouve en tout hameau.

Pour peu, d'ailleurs, qu'un centre acquière de l'importance, les Laociens en font bientôt un Mœuong, avec toute sa hiérarchie organisée généralement au profit des membres de la famille du Chau supérieur. Ces créations offrent l'avantage de dispenser les populations de porter au loin leurs différents, sauf les cas d'appel pour les affaires graves. Quand le Chau voyage en personne il incombe aux habitants du chef-lieu de le conduire. Tout fonctionnaire étranger au Mœuong, tout *Kha Luong* « envoyé royal » est conduit par les habitants des villages extérieurs que l'on réquisitionne ; les hommes n'emportent pas de vivres et sont nourris par les villages traversés, telle est la coutume laocienne. Ils se munissent simplement de besaces pour leurs menus objets et vêtements de rechange.

Certains Mœuong ont des rapports de dépendance vis à vis d'autres plus importants. Ainsi le Chau de Bassak a autorité sur Khong, Tonlé Ropou et peut-être sur d'autres Mœuong de cette région. Dans ces conditions l'extradition est pratiquée. Mais pour peu que les Mœuongs soient éloignés, que les chefs soient étrangers les uns aux autres, ou en mauvaises relations mutuelles, il n'est plus question d'extradition ; et les esclaves, par exemple, peuvent sans être inquiétés, se réfugier dans un Mœuong de ce genre. Mais, par contre, lorsque des *Bau* « clients, inscrits, hommes du peuple », vont s'établir dans un autre Mœuong, si éloigné soit-il, ils conservent les liens qui les attachent à leur pays d'origine en ce qui concerne l'impôt. Ils ont régulièrement pris congé de leur chef et les dignitaires ou fonctionnaires de leur pays d'adoption n'ont sur ces immigrés que l'autorité politique et judiciaire prescrite par les circonstances ou le bon ordre public ; ils n'en exigeront ni les corvées, ni l'impôt personnel. Aussi le Laos est constamment sillonné par des

Kha Luong, fonctionnaires en voyage pour service public, « serviteurs du roi » allant souvent au loin réclamer l'impôt de cette sorte de contribuables qu'on appelle *Kœuï Sou*. Leurs enfants, s'ils se marient paient l'impôt au pays de la mère, au pays de leur naissance. Le principe des Kœuï Sou est si bien établi au Laos que le Dêchou, gouverneur de la province de Kompong Soai dans le Cambodge, en profite pour envoyer percevoir l'impôt personnel des Khmêrs qui ont quitté Kompong Soai pour une cause quelconque et se sont établis dans les provinces laociennes voisines.

La seule race royale connue des Laociens du sud est celle qui régnait à Vieng-Chan avant la destruction de cette ville par les Siamois en 1828. Le dernier rejeton mâle est mort du choléra en 1883 à Kham Tong Niaï où il était Réachbot. Le Chau de Bassak a bien reçu le titre de roi, à la suite de ses dons heureux d'éléphants blancs; il est d'ailleurs à la tête d'une grande province où régna jadis, dit-on, le Réachbot fils du Chau Anuh de Vieng Chan; mais il n'est pas de race royale. A Bangkok il existe aussi des descendants du Chau Anuh le dernier roi, mais par les femmes. Le Samdach Maha Malla, ministre des provinces du Nord, en est un. Les Laos n'ont pas perdu le souvenir de leur indépendance avant la prise de Vieng Chan. C'était l'âge d'or surtout au point de vue du service public et de l'impôt qui consistait simplement, prétendent-ils, en un paquet d'écorce d'ortie de Chine gros comme le bras. A la suite de ce grave évènement la domination siamoise s'est progressivement affermie au Laos en s'appesantissant. Pourtant je dois dire qu'à mon passage en 1883-1884, j'ai été frappé de la grande liberté sociale dont jouissait en temps ordinaire la généralité des Mœuongs de langue laocienne surtout quand je pus les comparer plus tard aux provinces siamoises proprement dites. Vis-à-vis de Bangkok il s'agissait de payer régulièrement les impôts et de ne pas met-

tre en question la domination siamoise, ce à quoi pas un Laos ne pouvait songer sérieusement quels que fussent ses sentiments intimes vis-à-vis des dominateurs. Mais, ceci posé, la Cour siamoise respectait entièrement les mœurs et coutumes de tous ces pays éloignés, n'intervenant dans les différends qu'à la suite de réclamations, toujours accompagnées de présents il est vrai, tâchant alors de donner raison à tout le monde, au plus généreux, au dernier entendu, sans trop se soucier par apathie, corruption, impéritie ou anarchie gouvernementale, des contradictions qui existaient souvent dans les ordres envoyés au Laos.

Par leurs chefs nationaux, les Laociens ne pouvaient guère être pressurés, grâce aux compétitions que l'ambition ou la vanité suscitaient chez ces chefs à qui il importait d'avoir beaucoup de sujets, une nombreuse clientèle ; ils s'exposaient à être délaissés s'ils donnaient de justes griefs à leurs clients qu'un échange mutuel de services d'un côté, de protection de l'autre, lie fortement à leurs patrons. Nous avons vu ou nous verrons des exemples qui prouvent combien ils prennent vivement fait et cause les uns pour les autres. Après le roi de Siam, ce qui domine surtout au Laos ce sont les *tamniem* « coutumes » ; ancrées dans l'esprit de tous elles tiennent souvent lieu de lois écrites.

Il est bon d'ajouter que, depuis mon passage, la Cour de Bangkok s'est ingérée davantage dans l'administration des Mœuongs laociens, doublement poussée par de folles idées d'extension que semblait sanctionner la longue inertie des gouvernants français et par l'utopie du *panthaïsme* c'est à dire de la domination de tous les Thaïs de l'Indo-Chine, depuis les habitants de la Rivière Noire jusqu'aux Shans de la Birmanie. Les événements de 1893 l'ont rappelée, en apparence du moins, un peu durement à la réalité de la situation. La France, en reportant au Grand Fleuve la limite de ses possessions, a fait l'acquisition

doublement précieuse, d'un pays riche, peuplé par une race douce et prolifique, dont nous devons à notre tour respecter l'organisation, les mœurs et les coutumes en nous bornant à l'unique modification que commande impérieusement notre honneur : la répression ferme de la traite et de l'esclavage. Puisse la France résister de son côté aux théories dangereuses, si toutefois elles ne sont pas utopiques, qui préconisent la colonisation *systématique* du Laos par les Annamites et reconnaître que son intérêt évident est de maintenir un précieux équilibre parmi les races qui lui sont sujettes. Qu'en un mot elle travaille pour elle et non pour une nationalité qui se retournerait fatalement contre nous, le jour où grâce à notre aveugle concours elle resterait seule en face des dominateurs!

CHAPITRE VIII

D'OUBON A NONG KHAI ET VIENG CHAN

SOMMAIRE

Dou et Iem quittent Oubon allant au nord par la voie de terre. Leurs bagages sont souvent portés par des filles. L'arrivée à Khêmarat. Excursion au Keng Khan Kanhêng. Le Mœuong Khêmarat. Superstitions en cas de maladie. Lois et police. La province de Khêmarat et ses districts. Vagues renseignements sur les pays de l'est. Départ de Khêmarat en pirogue. Le Mœuong Khan Khœûn Kêo. Le Mœuong Bang Mouk ou Mouk Dahan et la province. Départ de Bang Mouk. Le Mœuong Tahluka. Le Houé Nam Kham. Arrivée au Mœuong Dhatou Penom. Départ de Dathou par terre et à cheval. Le Mœuong Houé. Le Houé Nam Kham. Le Houé Nam Phouong. Le Mœuong Sakhun. Les Annamites. La Vat That. Le lac de Nong Han. La province de Sakhun, ses districts. Départ de Sakhun. Le Mœuong Phalana. Le Mœuong Varisaphoun. Rareté de l'eau en cette saison sur cette route. Le Mœuong Nong Han et ses levées de terre rectangulaires. La province de Nong Han. Le Houé Louong. Arrivée à Nong Khai. Excursion à Vieng Chan. Le lac Salakham. Le That Louong. Vieng Chan et la Vat Sisakêt. Retour à Nong Khai.

Dou et Iem, qui se rendaient au nord par la voie de terre, quittèrent Oubon le jeudi 20 janvier à 10 heures du matin, allant d'abord au nord un peu ouest. Traversant une haute futaie d'arbres téal, une plaine de rizières, puis d'autres forêts, ils arrivè-

rent vers midi au Ban Na Kham où ils s'arrêtèrent pour changer de guides et de porteurs. Avec le guide on leur donna deux jeunes filles pour porter leur petit bagage et ils repartirent à une heure et demie, pour traverser un pays boisé aux arbres rabougris et arriver vers quatre heures au Ban Houo Hœuon, village d'une centaine de cases où ils couchèrent.

Le vendredi 21 décembre, quittant le Ban Houo Hœuon avec trois femmes comme guide et porteuses, les voyageurs continuèrent à travers les forêts claires de Khlong et de Thbêng et, au bout d'une heure et demie de marche, ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Bok. Continuant ensuite dans les forêts ils arrivèrent vers 5 h. 1/2 au Ban Nong Khaï. Là on leur donna encore quatre femmes, les hommes étant tous aux bois, pour les conduire à travers les forêts clairières de Khlong et de Thbêng, au sol couvert de bambous nains, jusqu'au Ban Pêt, dont le Kamnan était à Oubon. Sa femme leur donna trois jeunes filles et ils repartirent immédiatement pour s'arrêter encore au Ban Phoum Phêng, dont les habitants ramassent et lavent la terre pour en extraire le sel d'après le procédé généralement usité. Changeant encore de porteuses ils prirent là une vieille et deux jeunes. La route traverse des bois maigres en thbêng et sremâ ; ce dernier est un grand arbre aux fruits comestibles. Au Ban Phœung, ils changèrent encore d'escorte, on leur donna un garçon et deux jeunes filles assez blanches et élégantes pour des campagnardes, disent-ils. Traversant encore des forêts claires de Khlong et Thbêng, ils arrivèrent à 9 heures du soir au Ban Lao Nhok où on leur donna deux jeunes gens et une jolie fille pour continuer leur route dans les forêts clairières et à 11 heures moins le quart ils s'arrêtèrent enfin pour coucher au Ban Mouong, village où est une pagode et qui compte une cinquantaine de cases.

Le samedi 22 décembre, quittant le Ban Mouong ils traversèrent des forêts clairières de Khlong, Thbêng et manguiers sau-

vages; puis les rizières du Ban Mouong et d'autres forêts clairières. Ils s'arrêtèrent au Ban Nam On, dont le nom signifie « le village entouré d'eau ». Ils trouvèrent là 17 stèles en baï Kriem, mais sans incriptions. Le village tire son nom d'un bassin ou fossé, large de trente mètres, qui l'entoure. Il y a environ 70 cases dans cette enceinte qui mesure à peu près 400 mètres sur 150. Les habitants font du sel à la saison sèche. C'étaient les prétendues ruines du Ban Nam On qui avaient fait obliquer les deux Cambodgiens au nord-ouest en partant d'Oubon.

Les voyageurs quittèrent le Ban Nam On vers 6 heures, avec trois porteurs, traversèrent des forêts clairières de Khlong et de Thbêng, sur sol de sable blanc et changèrent de porteurs au village suivant, Ban Nong Tam (ou Phan), traversèrent au delà des plaines nues, puis d'autres forêts clairières de Khlong, Thbêng et Kê Srêng, un arbre à grandes feuilles, passèrent au Ban Dong Katiet, dont le Kamnan était à Oubon. Sa femme leur donna quatre jeunes filles du village qui les conduisirent au Ban Dong Nhang où ils s'arrêtèrent pour coucher à 11 h. 1/2 du soir. Depuis le Ban Nam On ils avaient pris la direction générale de leur itinéraire au nord-est.

Le dimanche 23 décembre, quittant le Ban Dong Nhang, à 7 heures, avec une femme et deux hommes, ils suivirent un sentier de piétons dans les pierres et roches de Bai Kriem, très nombreuses sur la gauche. Ils changèrent de porteurs au Ban Dan, et traversèrent, au milieu d'une grande plaine nue, le Sé Bok, affluent du Moun qui vient du Mœuong Amnat. Son lit large de 10 mètres, disent-ils, encaissé de 4 ou 5, est à peu près à sec; le sol est sablonneux. Au delà ils traversèrent une forêt clairière de Phchek, Khlong, Thbêng, suivant une piste de charrettes sur sable rouge et graviers. Ils s'arrêtèrent au Ban Laï pour déjeuner et en repartirent avec trois femmes, pour traverser bientôt le Houé Kathen, affluent du Sé Bok, qui vient du

Ban Mêt. Dans son lit, large de 7 à 8 mètres, profond de 4 à 5, il n'y a de l'eau que par flaques, en saison sèche. Le sol est de terre noire; les herbes recouvrent la piste qui passe à travers des buissons de bambous. Les voyageurs changèrent de porteurs au Ban Don (ou Duon) où on leur donna un jeune homme pour guide et deux jeunes filles pour porteuses en leur disant que la coutume laocienne est de faire porter par les femmes les bagages des voyageurs. Leur guide leur raconta que, dans le village, habitait depuis une dizaine d'années un Cambodgien de Phnom Pènh que le Présor Saurivong, mandarin du roi Norodom, avait envoyé au Laos acheter des chevaux mouchetés. (Probablement cet homme avait dépensé l'argent et ne se souciait guère de redescendre au Cambodge rendre ses comptes.) Traversant des forêts clairières de Khlong et Thbêng, les voyageurs changèrent encore de porteurs au Ban Phon Mœuong; puis coupant à travers les rizières, ils s'arrêtèrent pour coucher au Ban Kham, hameau d'une douzaine de cases.

Le lundi 24 décembre, quittant ce village vers huit heures avec trois porteurs, des hommes cette fois ci, les voyageurs suivirent une piste de charrettes, traversant des tertres de sable rouge, et de graviers ou dans la forêt clairière de Phchek, Reang, Khlong, Thbêng. Il leur fallut deux heures pour traverser cette forêt. Ils s'arrêtèrent ensuite pour déjeuner au Ban Lœu, qu'ils quittèrent à midi et demi pour traverser au delà le Houé Pha Pha Lao, affluent du Sé Bok qui vient de Dong Pak Ier; ses rives, écartées de 6 ou 8 mètres, sont encaissées de 4 à 5. Il n'a plus d'eau en fin de saison. Passant encore une plaine découverte les voyageurs atteignirent le Ban Sok Maï où ils changèrent de porteurs. On leur donna trois femmes qui n'étaient plus jeunes, disent-ils. Traversant des forêts clairières, de grands Phchek, Khlong, Thbêng, ils changèrent ensuite de porteurs au Ban Houé où on leur donna un homme et deux femmes.

Le sentier de piétons qu'ils suivaient passait soit entre des blocs de grès, soit dans des bas-fonds, soit sur des tertres couverts de forêts clairières de Klong et de Thbêng. Vers 11 heures ils s'arrêtèrent pour coucher au Ban Séda, hameau d'une douzaine de cases.

Le mardi 25 décembre, ils traversèrent le Houé Kut Khapoun qui vient des Phou Kham Nhang dans le Mœuong Khâmarat et qui se jette dans le Sé Bok. Il n'y a plus d'eau en fin de saison dans son lit de 5 à 6 mètres de largeur, 4 à 5 de profondeur. Ils changèrent ensuite de porteurs au Ban Kut Khapoun d'où ils repartirent à trois heures pour traverser des tertres couverts de forêts clairières en Phchek, Sokrâm, Khlong et Thbêng, et parsemées de roches de grès. A 6 heures ils changèrent de porteurs au Ban Nong Kham Nam et continuèrent en forêt d'abord épaisse puis plus claire. Après quatre heures de marche en forêt ils s'arrêtèrent pour coucher au Ban Khon Khên, village de 30 cases environ, le premier village du Mœuong Khêmarat sur cette route, non loin de la limite des deux provinces. (Ce village doit être près aussi de la ligne de partage des eaux entre le bassin du Moun et celui de Nam Khong.)

Le mercredi 26 décembre, les voyageurs quitèrent le Ban Khon Khên avant 7 heures, (descendant probablement en pente plus ou moins douce) et continuèrent leur route dans les forêts clairières de Khlong et de Thbêng qui croissent sur des tertres semés de roches et de plaques de grès. Ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Don Jiu, et allèrent encore changer de porteurs un peu plus loin au Ban Kham Pok, puis au Ban Don Sèng. Ils traversèrent le Houé Sam, affluent du Houé Bangkoué qui vient du Ban Chaut. Son lit mesure 7 ou 8 mètres de largeur, 5 ou 6 de profondeur. Une demi-heure après ils atteignirent le Houé Bangkoué qui vient des Phou Kham et qui se jette dans le grand fleuve au dessous de Khêmarat, leur dit-on. Dans son lit de

15 à 20 mètres de largeur et 7 ou 8 de profondeur il y a encore deux coudées d'eau en fin de saison sèche, disent les indigènes. Vers 10 heures et demie, les voyageurs atteignirent le Mœuong Khêmarat, où ils furent reçus par trois mandarins : le Mœuong Kang, le Mœuong Chan et le Mœuong Saï. Le lendemain ils se présentèrent à l'audience du Chau Mœuong qui les reçut entouré d'une vingtaine de fonctionnaires et de serviteurs. Ils restèrent quelques jours à Khêmarat, malades tous les deux de la fièvre. Par ordre du Chau, le Mœuong Chan mit quotidiennement à leur disposition, deux livres de riz blanc, deux poulets, deux torches et deux hommes de garde.

Le dimanche 30 décembre, ils firent une excursion, descendant, en pirogue à 4 pagayeurs, le grand fleuve pour aller chercher une inscription signalée au rapide qu'on appelle Keng Khan Ka Nhêng, (le Keng Kanien des cartes). Ils passèrent successivement devant le Ban Na Mœuong (ou Na Vêng[1]) hameau d'une vingtaine de cases, au rapide appeléKêng Kilêk et ils atteignirent le Kêng Khan Ka Nhêng où ils cherchèrent vainement l'inscription signalée. Selon les indigènes elle était encore sous l'eau à cette époque de l'année; on n'aurait pu la voir qu'en février-mars. D'après les renseignements qu'ils donnent, les caractères occupent la longueur d'une coudée, la largeur d'un Sempan; ils sont tracés sur une pierre longue d'une brasse. A deux coudées à l'ouest de l'inscription serait une sculpture représentant un personnage chinois(?) Mes hommes revinrent ce même jour au Mœuong[2].

1. Appelé aussi Na Mœuong, probablement parce qu'il est la résidence du Chau Mœuong de Chéam.

2. Voici ce que dit M. Francis Garnier du cours du Nam Khong, entre Khêmarat et Pak Moun :

« De Pak Moun à Khêmarat le fleuve avait offert à M. Delaporte l'aspect d'un immense torrent desséché, laissant à nu de vastes bancs de grès sur tout son parcours. Un chenal irrégulier serpente au milieu du lit rocheux ; sa largeur se réduit parfois à moins de 60 mètres et sa profondeur en dépasse 100 dans quelques points où le courant est faible. Chaque rétrécissement de

Selon M. Delaporte, le Mœuong Khêmarat est situé par 16°, 03', 03", de latitude nord et 102° 48', 07" de longitude Est. Il compte, vis à vis du Sé Bang Hien, affluent de la rive opposée, deux pagodes et une centaine de cases qui s'étendent le long de la rive droite du grand fleuve, à 200 mètres des basses eaux; la crue atteint ces maisons qui sont ombragées par les manguiers, tamariniers et autres arbres fruitiers. La population est composée de Laociens, En cas de fièvre, d'épidémie, de maladie grave, ils font un revêtement de bambous, depuis le sol jusqu'au plancher, aux colonnes ou pilotis qui montent près de la tête du malade; ils entourent la case de trois cordes d'herbe tressée, c'est l'herbe que les Khmêrs appellent *sebau phlang*; enfin ils plantent aux quatres coins de la maison des carrés de bambous tressés en guise d'enseignes. Les mânes sont ainsi propitiés et les étrangers dûment prévenus qu'ils ne doivent pas pénétrer dans cette case sous peine d'offenser ces mânes qu'ils devraient alors apaiser par une amende de cinq ticaux. Les Laociens appellent cette coutume *Kan Hœuon*. Au contraire des Cambodgiens les gens de Khêmarat ne se baignent pas quand ils ont la fièvre. Au lieu de boire chaud ils boivent froid, et ils ne mangent ni porc ni poulet pendant la maladie.

Le lat à Khemarat est de 8 au sling. Il est fondu au Mœuong. Le poulet y coûte cinq lat et le canard huit. La population achète du tabac et de la chaux à Lokhon et elle nourrit et exporte des bestiaux : bœufs, buffles et chevaux.

Le Chau actuel défend de circuler la nuit dans le village sans torches allumées, prescription fort gênante pour les amourettes dont les Laociens sont coutumiers. Les voleurs, conduits au Chau, sont jugés par les Kromokar, frappés de 30 coups de

ce chenal produit un rapide ou Keng. Ce sont là les seuls incidents de cette pénible navigation et ils ont reçus chacun un nom spécial des indigènes; les difficultés qu'ils présentent et la route que suivent les barques varient avec la saison. Le marnage moyen du fleuve dans cette région paraît être de 15 mètres. »

bâton, condamnés à l'amende et aux dommages intérêts. Selon les indigènes, la femme mariée dont l'époux s'absente doit l'attendre pendant trois ans, et si celui-ci lui envoie de l'argent, des vêtements elle doit encore l'attendre pendant une nouvelle période triennale. Autrement, le mari revenant pourrait la faire condamner à 24 ticaux et son complice à 36 ticaux d'amende. Mais elle resterait avec le nouveau mari.

Le Chau de Khêmarat a pour titres : Prah Têp Vongsa Chau Mœuong Khemarat (Brah Deva Vansa). Chaque année il porte, ou envoie, dit-on, 35 catties d'argent à Bangkok, montant du tribut de la province. Trois Chau secondaires relèvent de Khêmarat, ce sont : 1° le Phrah Lamelin Chau Mœuong de Kham Khœun Kêo dont la quote part en tribut annuel est de 5 catties. 2° Le Phrah Si Kunarong Chau Mœuong de Saméah, ou Smia), sur le Sé Daûn, qui paie 6 catties de redevance annuelle. 3° Le Phrah Amoh Lomnat Chau Mœuong d'Amnat Chamrœn qui paie aussi 6 catties pour sa quote part d'impôt.

Les gens de Khêmarat donnèrent à mes hommes des renseignements sommaires sur les pays de l'est en allant vers l'Annam, renseignements qui sont loin de confirmer les prétentions exagérées que les Siamois voulurent faire valoir plus tard sur ces contrées. Ces renseignements plaçaient, naturellement, le Meuong Sangkhon de l'autre côté du fleuve à deux jours de marche au nord-est de Khêmarat. Ce Mœuong Sangkhon habité par des Phou Thaïs, relève, disaient-ils de Mouk Dahan. De Sangkhon, on va en deux jours au Mœuong Lomnau (ou Nam Nao), habité par des Soués et qui relève d'Oubon. De Lomnau on va en deux jours au Mœuong Pha Lam ou Pha Lan (ou Falan) de même peuplé de Soué et relevant d'Oubon. Vient ensuite le Mœuong Kha Phoun ou Kha Poun, on ne sait plus à combien de journées de distance. Habité par des Phou Thaïs, il relève du Mœuong Keô, (c'est-à-dire de l'Annam). Le Mœuong

Vang, le Mœuong Nong et le Mœuong Phin, tous peuplés de Phou Thaïs, sont limitrophes de l'Annam et en dépendent. Toutefois les redevances de ces trois Mœuongs sont envoyées moitié en Annam et moitié à Khêmarat où on apporte chaque année trois nattes et trente marmites de cuivre. Dans tous ces pays on donne au roi de l'Annam le titre de Chau Fa. Tels étaient les dires des Laos de Khêmarat.

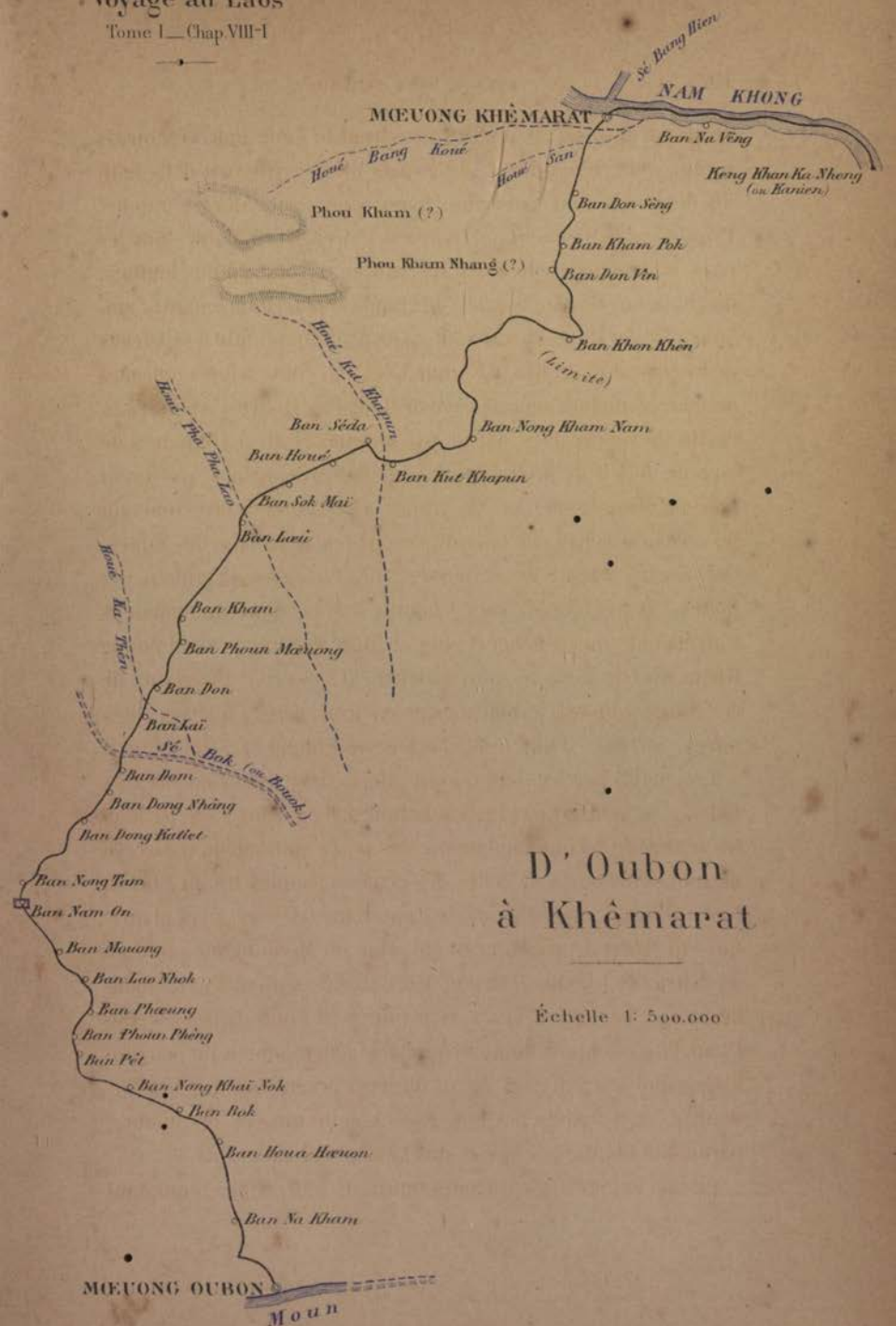
Le mardi, 1er janvier 1884, Dou et Iem quittèrent le Mœuong Khêmarat vers neuf heures du matin, remontant le fleuve, en longeant sa rive droite, ici à peu près rive méridionale, en pirogue à quatre pagayeurs. Iem était toujours malade de la fièvre. Son compagnon estima à 160 mètres la largeur du chenal des eaux du grand fleuve, à cette époque de l'année. Les rives escarpées et boisées sont surtout couvertes d'arbres *Kêng Tuoi* et de figuiers *Lovéa*. Vers 10 heures 1/2 ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Sa Nam, hameau de 10 cases, rive droite, qu'ils quittèrent vers midi pour s'arrêter encore un peu plus loin au Ban Kêng Kiêng, hameau d'une quinzaine de cases sous les arbres fruitiers : cocotiers, arequiers, bananiers ; ainsi qu'au Ban Hop Mouong. Celui-ci ne compte qu'une seule case. Il est au dessous d'un rapide, le Keng Kieng, où le fleuve est obstrué par de nombreuses roches de grès. Les voyageurs mirent 35 minutes à le franchir. Au delà ils passèrent encore le Kêng Kan Kin Nok, rapide qu'ils remontèrent en 15 minutes ; ils atteignirent au delà Don Bak Mouk qui n'est en réalité qu'un banc de sable ; puis le Kêng Ta Nêo Sam Péo où les roches sont nombreuses. Ils franchirent ce rapide et à 4 heures 1/2 ils s'arrêtaient pour la nuit un peu plus haut, au Ban Pang Souï, hameau de 4 cases.

Le mercredi 2 janvier, reprenant leur route vers 6 heures 1/2, ils atteignirent bientôt le Keng Kha, rapide où le lit du fleuve est obstrué par de grandes roches de grès. L'ayant franchi en 50 minutes, ils atteignirent au delà Don Sa île où sont une

vingtaine de cases. A midi ils passèrent le Kêng Pak Vêk où les roches sont en nombre ; de grands arbres croissent dans le lit du fleuve. Il leur fallut une heure pour remonter ce rapide. Presqu'immédiatement au delà est le Keng Kon Mouk. Sur les rives et dans les roches sont des arbres *réi*, aux petites feuilles, des buissons de bambous, et de grands srelao. Plus loin est l'embouchure du Houé Thom, affluent de droite qui limite les districts de Khêmarat et de Kham Khœun Kêo. Son cours a deux journées de marche de longueur. Il vient de Dong Pak Hi. Il n'y a plus d'eau en fin de saison dans son lit qui mesure ici 10 à 15 mètres de largeur, 5 à 6 de profondeur. Au delà les voyageurs, passèrent le Keng Sang Luong, où de grands arbres srelao croissent sur les rives du fleuve. Le bois de ces arbres sert à faire des rames, des pagaies. Dans leurs bosses, les Laociens travaillent des boîtes à bétel, à arec. Vers 4 heures 1/2, les deux cambodgiens s'arrêtaient pour coucher et pour changer de pirogue au Mœuong Kham Khœun Keô, où, plus exactement, à la rive à hauteur de ce village qui est à 800 mètres environ dans l'intérieur des terres, au delà d'une forêt clairière de Khlong et de Thbêng.

Le jeudi 3 janvier, Iem n'avait plus la fièvre, mais encore très faible il ne pouvait pas marcher. Dou prit donc les passeports et les lettres de recommandation et les porta au Chau dont la case ne se distingue pas de celles des gens du peuple. Kham Khœun Kêo, village d'une trentaine de cases dans les bois, sans plantations ni arbres fruitiers, avait été érigé en Mœuong ou chef-lieu de district de Khêmarat depuis trois années seulement. Ses habitants sont des Phou Thaïs venus de Kha Poun dans l'est. Ces Phou Thaïs sont, en somme, des Laos généralement un peu plus blancs que les autres et ayant un léger accent qui leur est particulier. Les habits, la langue, les coutumes et les mœurs, paraissent identiques à ceux des Laos proprement dits.

Le même jour les voyageurs reprirent leur route remontant

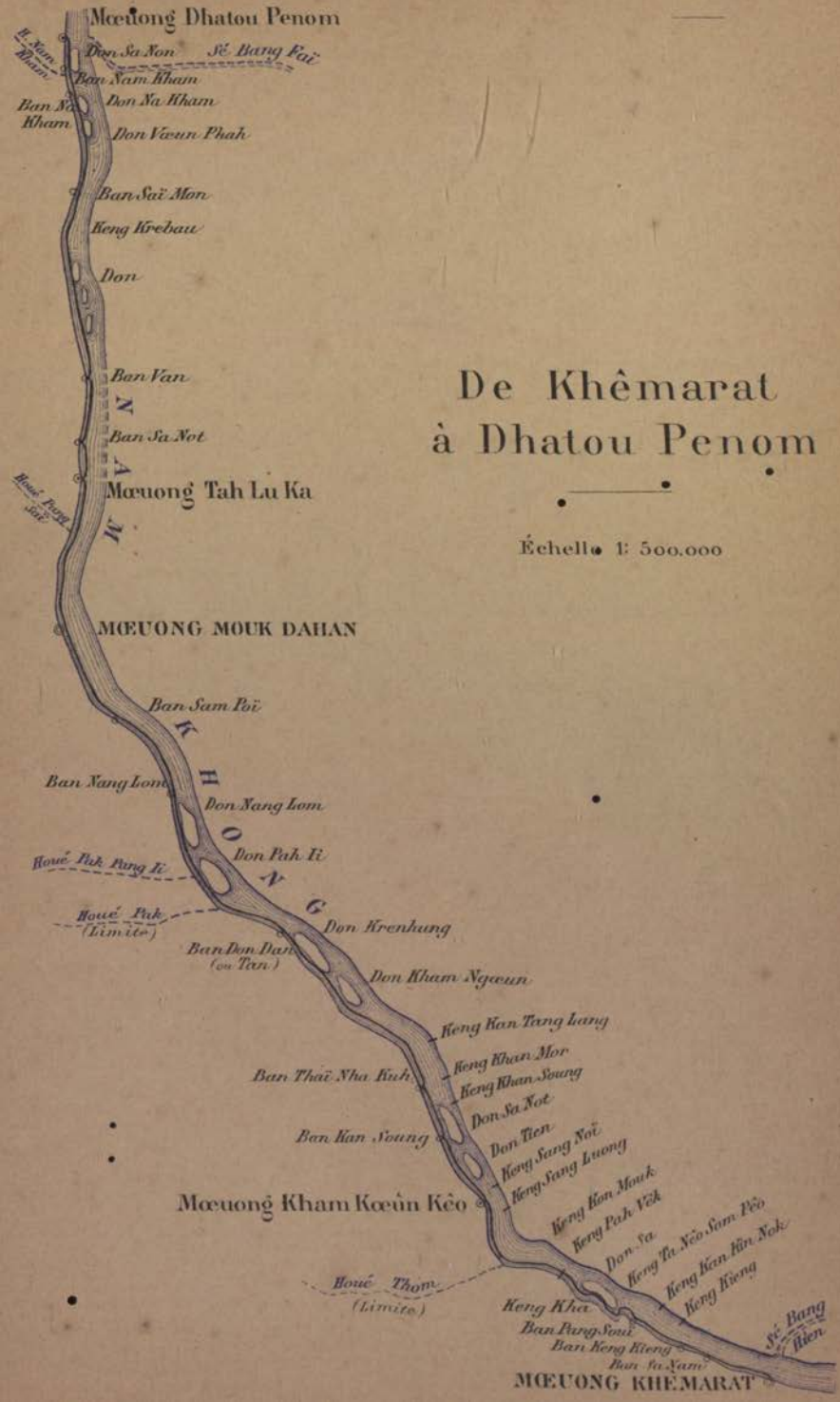


D'Oubon à Khêmarat

Échelle 1: 500.000

Ernest LEROUX, Editeur

Imp. Monrocq Frères



De Khêmarat à Dhatou Penom

Échelle 1: 500.000

le grand fleuve en pirogue le long de sa rive occidentale. Ils franchirent le Kêng Sang Noï, longèrent l'île appelée Don Tieu à leur droite, puis Don Sa Not, et ils s'arrêtèrent au Ban Kan Soung, village d'une vingtaine de cases de Phou Thaïs où ils prirent un homme de plus. Ils passèrent ensuite le long de l'île Sa Not pour franchir le rapide appelé Keng Khan Soung, où il fallut descendre pour hâler la pirogue. Ils passèrent encore le Keng Khan Mor avant d'atteindre le sommet de l'île Sa Not, où ils revinrent à la rive occidentale pour s'arrêter au Ban Thaï Nha Kou, hameau de 20 cases de Phou Thaï, à 400 mètres du fleuve. Ils y restèrent pour la nuit : les gens du pays leur disant que le village suivant était trop éloigné.

Le vendredi 4 janvier, reprenant leur navigation avant 6 heures, ils franchirent le Kêng Kan Tang Lang, longèrent Don Kham Ngœun. La rive droite qu'ils suivaient à la gaffe est très boisée en arbres prapêt et kedol. Des berges les buissons de bambous retombent et se baignent dans les eaux du fleuve. Ils eurent ensuite Don Krenhung, à droite, pendant près de deux heures et vers 10 heures et 1/2, ils s'arrêtèrent au Ban Don Dan, village d'une soixantaine de cases, sous les arbres fruitiers. Ils en repartirent vers une heure et demie pour atteindre bientôt l'embouchure du Houé Pak, limite de Kham Khœun Kèo et de Bang Mouk. Ce torrent, au lit large de 10 à 12 mètres, profond de 5 à 6, vient des Phou Kasat, à deux jours d'ici. Plus loin, ils eurent à droite Don Pah Ii, île où sont des plantations de mûriers, d'indigo, de bananiers ; puis ils passèrent devant l'embouchure du Houé Pah Pang Ii qui vient des Phou Vat à deux journées du fleuve. Il n'a plus d'eau, en fin de saison sèche, dans son lit, large de 15 à 20 mètres, profond de 5 à 6. Puis ils laissèrent, à droite, la pointe d'amont de Don Pah Ii. Au-delà, ils eurent pendant une heure à droite Don Nang Lom et ils s'arrêtèrent un peu plus haut que sa pointe

d'amont, au Ban Nang Lom, hameau de 15 cases sous les arbres fruitiers.

Le samedi 5 janvier, quittant le Ban Nang Lom, vers 6 heures 1/2, ils allèrent s'arrêter vers 10 heures au Ban Sam Poï, village de 40 cases sous de nombreux arbres fruitiers : jacquiers, orangers, panplemoussiers, cocotiers et arèquiers. Ils en repartirent à une heure et demie pour atteindre vers 4 heures le Mœuong Mouk Dahan, (où Mouk Téahéan), vulgairement appelé Bang Mouk, où ils furent reçus par le Si Sanon. Le Chau leur envoya un plateau de vivres surmonté de son chapeau pointu. Enlevant ce couvercle ils aperçurent deux bols de riz gluant et cinq petites tasses de mets.

Le Mœuong ou chef-lieu de Bang Mouk, par 16°, 32', 18" N. et 102°, 18', 30" E., selon Fr. Garnier, est un village de 150 cases environ s'étendant sur une demi-lieue en longueur, sur la rive droite du fleuve. Le sol est assez élevé pour que les crues ne puissent l'inonder. Les arbres fruitiers, aréquiers, cocotiers, y sont abondants. Les habitants sont des Laos dont les femmes sont assez blanches et jolies, disent mes Camhodgiens. Il font le commerce du tabac et de l'écorce de Sisiêt, articles qu'ils vont acheter à Nongkhaï pour les revendre au sud, à Bassak. De Bang Mouk ils peuvent en toute saison se rendre en pirogue à Nongkhaï et en 15 jours de navigation. Là, pour redescendre le fleuve, ils construisent de grands radeaux de bambous.

Le Chau a pour titres Phrah Chan Saurivong Bamlong Maha Ratsekan Chau Mœuong Mouk Dahan. La province est bornée à l'ouest par Nhasonthon, au nord par Lokhon, au sud par Khêmarat et à l'est au-delà du fleuve, par Lomnau (ou Nam Nao) à trois journées. Selon les indigènes, quatre districts relèvent de Mouk Dahan : à l'est du fleuve, le Mœuong Sangkhon (que décidément plusieurs provinces semblent revendiquer) et le Mœuong Veang ; à l'ouest le Mœuong Tahluka et le Mœuong Nong

Soung. Le tribut annuel de Sangkhon serait de cinq catties; celui de Veang serait de six catties. Tahluka et Nong Soung paient chacun 4 catties. Le tout est envoyé au Mœuong Mouk Dahan qui ajoute son impôt propre et fait porter chaque année à Bangkok 40 catties pour le tribut de toute la province.

Le dimanche 6 janvier, les voyageurs furent reçus par le Chau Mœuong, que personnellement on appelle Thau Chan Bœua, homme de 62 ans, en fonctions depuis huit ans. Le mot Thau au Laos sert à désigner les gens de la noblesse que l'on appelle aussi Naï. Ce même jour les voyageurs quittèrent Bang Mouk à 11 heures et 1/2, continuant à remonter le fleuve en pirogue. Au bout de deux heures ils atteignirent de nombreuses plantations de tabac faites sur les rives en pente douce entre les bambous de la crête et le niveau des basses eaux. Ils passèrent devant l'embouchure du Houé Pang Sâï qui a de l'eau en toute saison dans un lit de 12 mètres de largeur et 4 ou 5 de profondeur. Il vient, dit-on, des Phou Mé Nang, à trois jours du fleuve. Vers 4 heures, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Mœuong Tahluka, village d'une soixantaine de cases de Laociens, en terrain boisé et assez élevé pour ne pas être inondé aux crues. C'était autrefois le Ban Tah Kok Dœua qui fut érigé il y avait 18 ans, en Mœuong ou chef-lieu de district de la province de Bang Mouk.

Le lundi 7 janvier, les voyageurs furent reçus en audience par le Chau Mœuong, entouré d'une vingtaine de subordonnés et de serviteurs ; puis ils reprirent leur route, remontant le fleuve en pirogue et à la gaffe. Ils passèrent devant le Ban Sa Not, hameau d'une trentaine de cases ; s'arrêtèrent quelque temps au Ban Van, franchirent le Keng Krebau, rapide aux roches nombreuses et au courant si violent qu'il faut hâler la pirogue au câble. Ils s'arrêtèrent pour coucher au Ban Saï Mon.

Le mardi 8 janvier, partant du Ban Saï Mon vers 6 heures 1/2, ils atteignirent bientôt le Kêng Tam Saï Maï, qu'ils fran-

chirent en 25 minutes. Les roches y sont nombreuses. Puis ils longèrent une petite île appelée Don Vœun Phah, et un autre îlot appelé Don Na Kham (ou Nam Kham ?). Vers 8 heures 1/2, ils s'arrêtèrent au Ban Na Kham (ou Nam Kham ?) hameau d'une vingtaine de cases. Ils en repartirent vers 9 heures 1/2, pour atteindre en moins d'une heure l'embouchure du Houé Nam Kham dont le lit a 8 ou 10 mètres de profondeur et 15 ou 20 mètres de largeur. Cet affluent assez important du grand fleuve, vient du Mœuong Sakun, et il a de l'eau toute l'année. Les voyageurs s'arrêtèrent pour coucher un peu au-delà de son embouchure au Ban Nam Kham, village d'une trentaine de cases sous les arèquiers et les cocotiers.

Le mercredi 9 janvier, quittant ce village à 6 heures, les voyageurs continuèrent à remonter le fleuve ; ils eurent bientôt à droite un petit îlot appelé Don Sa Non et au bout de cinq quarts d'heure de navigation ils atteignirent le Mœuong Dhatou Penom, où ils devaient s'arrêter plusieurs jours. Iem était presque continuellement malade de la fièvre. Les notes qu'ils prirent sur Dhatou Penom sont réunies à celles de Top et Khim qui les rejoignirent le dimanche 13 janvier, après être venus par terre de Nhassonthon à Dhatou Penom.

Le mercredi 16 janvier ils quittaient tous ensemble la métropole religieuse du Laos, Top et Khim remontant le grand fleuve, Dou et Iem se dirigeant par terre sur Nong Khaï où ils devaient tous se rencontrer de nouveau. Iem et Dou à cheval, allant au pas, partirent à 10 heures 1/2, traversèrent des plaines de rizières, puis des forêts clairières de Khlong et de Thbêng et vers 2 heures 1/2, ils atteignirent le Mœuong Houé, chef-lieu de district de la province de Lokhon, où ils furent reçus par le Reach Bot. Le Mœuong Houé, jadis Ban Dong Vaï, est un village d'une soixantaine de cases, érigé en Mœuong ou chef-lieu de district, depuis 35 ans. Sa part annuelle de tribut est fixée à six catties

(480 ticaux) que l'Oppahat portait en ce moment à Lokhon. Le Chau, mort depuis trois ans et pas encore remplacé, avait pour titres : Phrah Kêo Hou Mon. Les habitants sont tous des Phou Thaïs qui cultivent des rizières, pêchent et élèvent des bestiaux qu'ils vendent aux Kola ou Birman pour les exporter à Bangkok. Les filles sont relativement blanches et jolies. Mes deux Cambodgiens purent faire la remarque en connaissance de cause, car ils surprirent fortuitement quatre demoiselles se douchant mutuellement au puits à bonne distance de leurs vêtements qu'elles allèrent mettre sans se presser, riant aux éclats et prenant la pose de la Vénus de Médicis.

Le jeudi 17 janvier, quittant le Mœuong Houé, mes deux hommes traversèrent pendant deux heures des forêts clairières de Khlong, Thbêng, Phchek, Sokkrâm pour s'arrêter ensuite au Ban Lat, sur la rive gauche du Nam Kham. Ce cours d'eau, nous le verrons, prend sa source dans un grand bassin appelé Nong Han, au Mœuong Sakhun et nous avons vu qu'il se jette dans le grand fleuve au dessous de Dhatou Penom. Aux mois secs, il roule encore trois coudées d'eau dans un lit large d'une vingtaine de mètres et profond d'une dizaine. Les voyageurs le traversèrent en quittant le village de Lat, puis ils s'engagèrent dans les interminables forêts clairières pour s'arrêter au Ban Lop Lau (ou Lom Lau), village de 25 cases de Laociens qui cultivent des rizières et tressent des nattes grossières vendues 5 lat pièce. Certains renseignements plaçaient des antiquités dans ce village, mais, dirent les habitants, il n'y a jamais rien eu.

Le vendredi 18 janvier, ils traversèrent quelques rizières, passèrent au Ban Phiman et pénétrèrent dans les forêts clairières entrecoupées de rizières pour s'arrêter au Ban Khun Hin. Ils en repartirent toujours à cheval et au pas pour aller coucher au Ban Champa, village d'une trentaine de cases de Laociens qui cultivent des rizières et fabriquent des charrettes.

Le lendemain, les deux voyageurs continuèrent leur route au nord ouest à travers les forêts clairières pour s'arrêter au Ban Nong Hin. Plus loin ils passèrent près de Nong Kût Kêp, mare qui a de l'eau toute l'année. A côté, le Ban Kut Kêp, hameau d'une douzaine de cases est à la limite des deux provinces, Mouk Dahan et Sakhun. Après avoir traversé encore d'autres forêts clairières, les voyageurs atteignirent le Houé Nam Phouong affluent principal du Nam Kham. Son cours est beaucoup plus étendu que celui du Nam Kham, car il vient des Phou Phan à cinq jours d'ici. Entre ses rives, écartées de 12 à 15 mètres et escarpées de 8 à 10 mètres, il roule encore trois coudées d'eau aux mois secs. Les voyageurs couchèrent un peu plus loin au Ban Nong Kab Tûk (ou Thouk) hameau d'une dizaine de cases de Laos qui avaient voulu se payer quelques années auparavant le luxe d'une pagode, mais les trois bonzes qui vinrent y habiter, ne se trouvant pas suffisamment nourris et entretenus, abandonnèrent ce lieu où il ne reste que quelques statuettes de Bouddha dorées, dans l'ancienne cellule des bonzes.

Le dimanche 20 janvier, les deux Cambodgiens traversèrent des forêts clairières de Khlong, Thbêng, Phchek, Sokkrâm ; s'arrêtèrent au Ban Niou Don et se rendirent ensuite au Mœuong Sakhun (ou Sakun) qui est à une lieue et quart au-delà du Ban Niou Don. Ils furent reçus par le Mœuong Kang et le Mœuong Saï suivi d'une foule de Laociens accourus pour voir les étrangers et de plusieurs *Yuon Kêo* « Annamites », qui habitent ici au nombre d'une trentaine, tant hommes que femmes, venus depuis une vingtaine d'années de Phou Va Don dans l'est. Les hommes conservent le costume annamite, mais les femmes, qui portent le chignon de leur pays, ont remplacé le pantalon par la jupe laocienne.

Le mardi 22 janvier, mes deux hommes furent reçus par le Chau Mœuong qui fit lire à haute voix leurs lettres de recom-

nandation. Les manières de ce seigneur laocien sont plus imples que celles de son lieutenant l'Obbahat qui ne sort jamais à pied, mais toujours en charrette, escorté de sa famille et suivi de gens frappant du gong. Le même jour, les deux Cambodgiens allèrent estamper une inscription laocienne à la Vat That de Sakhun. Le monument se compose d'un mur d'enceinte extérieur rectangulaire en briques et Bai Kriêm mesurant 40 mètres sur les grandes faces et 20 mètres sur les petites et 2 mètres de hauteur ; puis du That (ou Dhat), la tour, en briques et mortier, large de 10 mètres à la base, haute de 30 mètres environ. Trois de ses faces n'ont que des fausses portes. Son unique entrée, à l'est, est en Bai Kriêm. L'inscription est tracée sur la paroi de gauche de la porte, c'est-à-dire du côté nord. A l'intérieur de la tour, où il fait si sombre qu'on y pénètre qu'avec des torches, sont en quantité des statues du Bouddha en bois, en cuivre, en ivoire. La pagode autour du That, compte une douzaine de bonzes.

Le Mœuong Sakhun, sur un tertre élevé, compte environ 300 cases disséminées dans les bambous. Il est situé à l'ouest d'un grand bassin appelé Nong Han, long dit-on de 2000 à 2500 mètres et large de 15 à 1600 et encore profond de 10 mètres aux basses eaux. Ce lac est la source du Nam Kham qui a à peu près le même débit d'eau et la même largeur, de sa source à son confluent, et qui est navigable en toute saison. La population de Sakhun qui boit l'eau de ce grand bassin comprend des Laos, des Phou Thaïs, et des Annamites, cultivant leurs rizières ; les habitants se livrent aussi à la fabrication du sel, lavant la terre salée selon le procédé ordinaire ; ils vendent encore leurs bestiaux aux marchands Siamois qui les emmènent à Bangkok.

Le Chau de Sakhun a pour titres : Phya Chanta Phrah Theat thani Chau Mœuong Sakkun Lokhon. Sa province est bornée au nord ouest par Nong Han, dont le chef-lieu est à cinq jours de

marche ; au sud-est par MoukDahan dont on atteint le chef-lieu en six jours ; au nord-est par Lokhon à cinq jours ; et au sud par le Mœuong Phou Lèn Sang, dont le chef-lieu est à quatre jours. Selon le Mœuong Kang, la province paie 38 catties de tribut annuel à Bangkok, et elle comprend six Mœuongs ou chefs-lieux de districts secondaires dont voici les noms et les parts contributives d'impôt :

1° Phou Va Don, 4 catties.

2° Kut Saïn, une cattie et 20 ticaux.

3° Phou Ti Phak Sanakoum une cattie et 40 ticaux.

4° Phalana une cattie et 12 ticaux.

5° Savang, six damleng d'or (?).

6° Va Noñ, une cattie et 8 ticaux.

Selon les habitants, le Mœuong Sakhun est érigé depuis une cinquantaine d'années. La population, originaire du Mœuong Mahasaï, émigra lorsque le Chau Khun Bodin vint combattre le Chau Anuh de Vieng Chan. Le Thau In fut le premier Chau et il gouverna longtemps sans doute, s'il est vrai qu'il fut remplacé par son fils le Chau actuel qui était en fonctions depuis cinq ans.

Le mercredi 23 janvier, les deux Cambodgiens quittèrent le Mœuong Sakhun, continuant leur route à cheval et au pas. Ils traversèrent des rizières et passèrent sur le Hin Ta Phan, pont de Baï Kriêm jeté sur une dépression de terrain. Long de 20 mètres environ, large de 6, ce pont est haut de 4 mètres. De là on distingue nettement Phou Phik, montagnes à deux journées de marche, à l'ouest un peu sud de Sakhun. Une heure et demie après leur départ ils s'arrêtèrent à un ancien temple laocien appelé That Na Vêng, tour démolie en partie, entourée d'un mur, dans les bois. Construite en Bai Kriêm, elle est encore haute de 12 à 14 mètres ; au nord est une mare. Les voyageurs n'y trouvèrent aucune inscription. De là ils passèrent au

Ban Phéa Phoang, au Ban Phan, en traversant des forêts clairières. Ils s'arrêtent pour coucher au Ban Dong Mak Phoaï (ou Faï), village d'une trentaine de cases de Laociens.

Le jeudi 24 janvier, quittant ce village, les voyageurs traversèrent des forêts clairières et passèrent au Ban Na Phok, au Ban Kham Ong ; puis ils franchirent le Houé Houn, torrent qui vient des Phou Phan à 4 jours et a son confluent à Savang, à 4 jours d'ici ; il a encore deux coudées d'eau dans un lit large de 8 à 10 mètres, profond de 5 à 6 mètres. Ils s'arrêtèrent de l'autre côté de ce ruisseau au Mœuong Phalana ou Phah Renan, chef-lieu de district de Sakhun, qui compte une centaine de cases sur tertre élevé. Les habitants qui viennent du Mœuong Vang, disent-ils, sont des Phou Thaïs « hommes libres ». Il y a une quarantaine d'années que le centre a été érigé en Mœuong. Le Chau, mort depuis 12 ans, avait pour titres : Phrah Sèna Malong Chau Mœuong Phah Renan. Son fils qui lui a succédé dans ses fonctions n'a pas reçu le titre de Chau.

Le vendredi 25 janvier, les voyageurs quittèrent ce village, continuant leur route à cheval et au pas, traversant des forêts clairières de Khlong et de Thbêng. Après une halte au Ban Ta Lièn, ils traversèrent d'autres forêts et arrivèrent au Mœuong Va Non qui n'a plus de Chau et qui est en train de redevenir un simple Ban « village ». Au-delà ils traversèrent encore des forêts clairières et ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Haï, village d'une trentaine de cases de Phou Thaïs.

Le samedi 26 janvier, quittant ce village à 6 heures et 1/2, ils atteignirent au bout d'une demi-heure de marche le Mœuong Varisaphoum ou Va êh Saphoum, chef-lieu de district de Nong Han ; c'est un village de 80 cases de Phou Thaïs venus, disent-ils, du Mœuong Ta Poun, dans l'est du Nam Khong, lors de la destruction de Vieng Chan, (époque où les Siamois durent faire de grandes rafles de population). Le village aurait été érigé en

Mœuong depuis une dizaine d'années et son chef, le Phrah Sourèn Nah Bolilah Chau Mœuong Va êh Saphoum, enverrait à Nong Han deux catties d'argent pour la quote part de son district dans le tribut annuel de la province.

Le dimanche 27 janvier, quittant ce Mœuong à 6 heures et quart, les voyageurs continuèrent à cheval au pas dans les forêts clairières de Khlong et de Thbêng. Au bout de trois heures de marche ils s'arrêtèrent au Ban Lao, d'où ils repartirent à 10 heures 1/2 pour traverser, tantôt des forêts clairières, tantôt des plaines découvertes qui sont quelquefois cultivées en rizières, jusqu'à 9 heures et 1/2 du soir pour s'arrêter quelques minutes au Ban Pœu. Au-delà ils traversèrent encore d'autres forêts clairières et à 11 heures du soir, ils s'arrêtèrent pour coucher au Ban Ngon (ou Don), village d'une quarantaine de cases de Phou Thaïs, gens en tout semblables aux autres Laociens, mais de teint plus blanc, disent mes Cambodgiens. Ils ont aussi constaté que dans les pays qu'ils traversaient, l'eau est rare à cette époque de l'année; ils l'ont notée partout où ils l'ont rencontrée sur leur route. Les voyageurs doivent en emporter dans des tubes de bambous, car on n'en trouve guère qu'aux mares et puits des villages.

Le lundi 28 janvier, les Cambodgiens quittèrent le Ban Ngon à 6 heures du matin et s'arrêtèrent pour déjeuner à 9 heures en pleine campagne où ils restèrent une partie de la journée pour je ne sais quelle cause. Ils passèrent ensuite au Ban Ya et couchèrent au Ban Sieng, village de 40 ou 50 cases de Laociens qui refusèrent de les conduire plus loin ce jour là : le village suivant étant trop éloigné. Le lendemain, après quatre heures de marche dans les forêts, ils atteignirent le Mœuong Nong Han où ils furent reçus par l'Oppahat, accompagné de nombreux Kromokar. Le jour suivant ils présentèrent leurs passeports et lettres de recommandation au Chau Mœuong.

Le Mœuong Nong Han est entouré d'une double enceinte rectangulaire de levées de terres couvertes de haies épaisses de bambous et sans aucun fossé. La levée extérieure mesure environ 1200 mètres de longueur, 10 mètres de largeur, 4 de hauteur ; l'autre est à une quarantaine de mètres de distance. Une seule entrée est ménagée à la face orientale. Protégé par cette double enceinte, le Mœuong compte 150 à 200 cases sous les bambous ; il y a peu d'arbres fruitiers. Les habitants boivent l'eau des puits ou des bassins creusés dans le village. Les pagodes, au nombre de deux, comptent une trentaine de bonzes, « semblables aux nôtres, disent mes voyageurs, sauf qu'ils reçoivent les aumônes des femmes de la main à la main, qu'ils recueillent eux-mêmes le jus des palmiers, et que les *nén* « élèves disciples » mangent avec les *phik* « bonzes », toutes choses qui ne se voient pas au Cambodge. Le Chau de Nong Han qui serait le cinquième depuis la fondation du Mœuong a pour titres : Phrah titah Khiêt Khan Chau Mœuong Nong Han. Ses insignes sont d'argent. Il envoie chaque année à Bangkok un tribut de 25 catties d'argent. Nong Han, dont le chef-lieu est situé à trois journées au sud de Nong Khaï, est borné par Phoñ Visaï au nord-est, par Sakhun au sud-est, par Khon Khên au sud et par Nong Khaï au nord et au nord-ouest. Cette province, peu importante, qui mesure à peu près quatre jours de marche dans tous les sens, comprend deux petits districts : Va êh Saphoum et Khoum Phou Va pi.

Le jeudi 31 janvier, les deux Cambodgiens quittèrent le Mœuong Nong Han et traversèrent tantôt des rizières, tantôt des forêts clairières, pour s'arrêter au Ban Kang. Puis continuant leur route au nord, ils passèrent le Houé Louong, cours d'eau qui a de l'eau en toute saison dans un lit de sable et de Baï Kriêm large de 15 à 18 mètres, profond de 8 à 10 mètres. Selon les guides, le Houé Louong vient de Nong Boua, dans le Mœuong

Mat Tasaï, et il se jette dans le Nam Khong au-dessus de Phon Visaï. Au-delà de cette petite rivière, les voyageurs s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Na Boua, village d'une soixantaine de cases de Laociens. Cette nuit là eut lieu, par extraordinaire, une grande averse.

Le vendredi 1er février, ils traversèrent des forêts clairières pour aller au Ban Na Som ; puis traversèrent d'autres forêts clairières pour aller passer la nuit au Ban That, village de 90 cases de Laociens. On ne rencontre guère que des oiseaux dans toutes ces régions peu habitées et couvertes de forêts clairières.

Le samedi 2 février, les deux voyageurs se rendirent du Ban That au Ban Na Hœua. Enfin, après avoir traversé d'autres forêts clairières et les vastes rizières du Mœuong Nongkhaï, ils atteignirent Nongkhaï où ils furent reçus par le Mœuong Sên. Le lendemain, le Chau Mœuong, vieillard à peu près aveugle, les reçut en audience solennelle ; ils allèrent ensuite estamper les inscriptions laociennes de la Vat Khun. Leurs deux camarades, Top et Khim, qui remontaient le fleuve, n'étant pas encore arrivés, ils résolurent d'aller, en les attendant, visiter les ruines de Vieng Chan, l'ancienne capitale.

Le lundi 4 février, traversant le Grand Fleuve, ils abordèrent au Ban Phin Dom, en face, sur l'autre rive. De là, allant à pied dans la direction du nord-ouest, ils traversèrent des forêts entrecoupées de plaines de rizières, passèrent au Ban Khvaï et couchèrent au Ban Mœuong Noï, hameau d'une douzaine de cases de Laociens qui font du sel pour leur consommation.

Le mardi 5 février, quittant ce village, ils atteignirent bientôt un grand lac appelé Salakham qui, à la saison sèche, a encore dix mètres d'eau, dit-on. Ce lac, couvert d'herbes et d'îles flottantes, s'allonge de l'est à l'ouest. Les radeaux des Laociens se frayent une route à travers les herbes. Les voyageurs débar-

quèrent de l'autre côté, au Ban That Louong, village d'une trentaine de cases, dont les habitants cultivent des rizières et recueillent le jus des palmiers. Il y avait des inscriptions à estamper au That Louong.

Selon mes Cambodgiens, l'enceinte extérieure du monument est formée d'une galerie en briques, longue de 80 mètres, haute de 6 mètres environ, à voûte en encorbellement. La seconde enceinte longue de 60 mètres sur chaque face, haute de 8 mètres, est un simple mur de briques et de Bai Krièm. La troisième enceinte, mur de tracé carré comme les deux autres, mesure 40 mètres de longueur sur chaque face et 10 mètres de hauteur. Elle est en briques et en Bai Krièm. Quant au That, « tour, pyramide » il mesure environ 20 mètres de côté à sa base carrée et seulement 24 mètres de hauteur : le sommet ayant été brisé par les Hor ou pirates chinois qui y cherchèrent des trésors cachés, il y avait de cela une huitaine d'années. En fait d'inscription, les Cambodgiens en trouvèrent une à la porte orientale de l'enceinte extérieure ainsi que deux sur stèles ou bornes de pagode. Ils les estampèrent pendant la journée suivante.

Selon M. de Carné le That Louong de Vieng Chan[1] « paraît avoir été l'œuvre capitale de cette architecture laocienne, dépourvue de grandeur comme de durée, mais à laquelle on ne peut refuser une certaine grâce élégante. Ce monument a été épargné par les Siamois. Les deux premières enceintes ne présentent rien de particulier. Au-dessus de la corniche qui décore la troisième court une guirlande d'ornements ventrus. On dirait les pétales d'un gigantesque bouton de lotus sur le point de s'épanouir. De lourds socles couverts d'inscriptions supportent trente-quatre clochetons élancés. Appuyée à ces socles comme à des contreforts, la masse sur laquelle est assise la pyramide

1. Voyage en Indo-Chine et dans l'Empire chinois, p. 178.

commence à déployer ses courbes, et celle-ci s'élance elle-même d'une gerbe de larges feuilles, comme la tige d'une plante. Elle a la forme traditionnelle et se termine en pointe. Jadis elle étincelait d'or appliqué sur une armature de plomb dont on voit encore les lambeaux. Le ciment est bien conservé partout. Il a une teinte uniforme et plate qui fait illusion, et l'on est porté au premier abord à accorder au monument qu'il recouvre le bénéfice d'une haute antiquité. D'après une inscription gravée sur une table de pierre, il ne remonterait pas cependant au-delà du XVIIe siècle. Sans s'arrêter à une critique de détails qui serait trop facile, il faut se déclarer satisfait de l'ensemble de cet édifice ; ses fines pointes et ses gracieux clochetons se détachent sur le fond mouvant d'un bois de palmiers dont l'ombre abrite quelques cabanes. »

Le jeudi 7 février, les voyageurs quittèrent Vat That Luong allant à l'ouest un peu sud, pour atteindre, après une grande heure de marche la porte de Vieng Chan. Ils se rendirent à la Vat Sisakêt pour estamper les incriptions de ce monument où ils passèrent toute la journée du lendemain. Selon Iem, ce monument se compose d'un mur d'enceinte, d'une galerie couverte formant une deuxième enceinte et d'un temple central. L'enceinte extérieure est un simple mur rectangulaire en briques mesurant 80 et 60 mètres dans ses deux dimensions et encore haut de 3 coudées. Dans la première cour que ce mur enclôt sont deux édicules, que les Khmêrs, les Siamois et les Laos appellent *hatrai*. L'un, au sud-est était, selon les bonzes de la pagode, réservé aux livres sacrés et servait de bibliothèque. Il est actuellement vide. Dans l'autre, au nord-est, sont des statues du Bouddha. De la cour on pénètre dans une galerie couverte rectangulaire, deuxième enceinte qui forme un cloître. Elle mesure 40 et 30 mètres. Au milieu des quatre faces sont des portes. Cette galerie en briques est divisée en nombreux compartiments

abritant chacun une statue du Bouddha assis, de grandeur naturelle. Enfin au centre de ce cloître est la prahéar ou vihara, le temple proprement dit, construit en briques et bois, qui abrite une grande statue du Bouddha assis. Il y a en ce moment six bonzes dans la Vat Sisakêt de Vieng Chan. Dans l'ancienne capitale habitent encore des Laociens. Quant au palais des rois ce n'est plus qu'un amas de ruines informes envahi par la forêt, de même que le palais de l'Oppahat ou second roi.

Je cite encore M. de Carné qui parle en ces termes des ruines de Vieng Chan, la capitale laocienne : [1]

« Après avoir escaladé la haute berge (du fleuve) à l'aide d'une échelle de bambous, nous nous trouvons en face de ces broussailles piquantes qui poussent toujours plus épaisses dans les ruines, voile jeté par la nature sur l'impuissance de l'homme et la vanité de ses œuvres. Un guide, courbé vers la terre par le poids de ses souvenirs et celui des années, dirige avec émotion notre marche impatiente. Il a vu Vien Chan, sa patrie, au temps de sa splendeur. Le sol est jonché de briques. Nous ne tardons pas à rencontrer le mur d'enceinte de la ville. Il est élevé, très large et surmonté d'ornements en forme de cœur rapprochés de façon à former des créneaux. Un énorme poteau de bois auquel attenait la porte principale est encore debout. La muraille qui aboutissait au fleuve s'enfonce sous les bambous en faisant une série d'angles saillants et rentrants. On voit encore de distance en distance des monceaux de briques qui furent probablement des bastions. Après de longues et minutieuses recherches, nous pûmes nous convaincre d'ailleurs que la ville ne renfermait d'autres monuments que le palais du roi, des pagodes et des bibliothèques pour les livres sacrés; mais ces édifices étaient en si grand nombre qu'il faut renoncer même à les compter. Tous

1. Ouv. cit., p. 174.

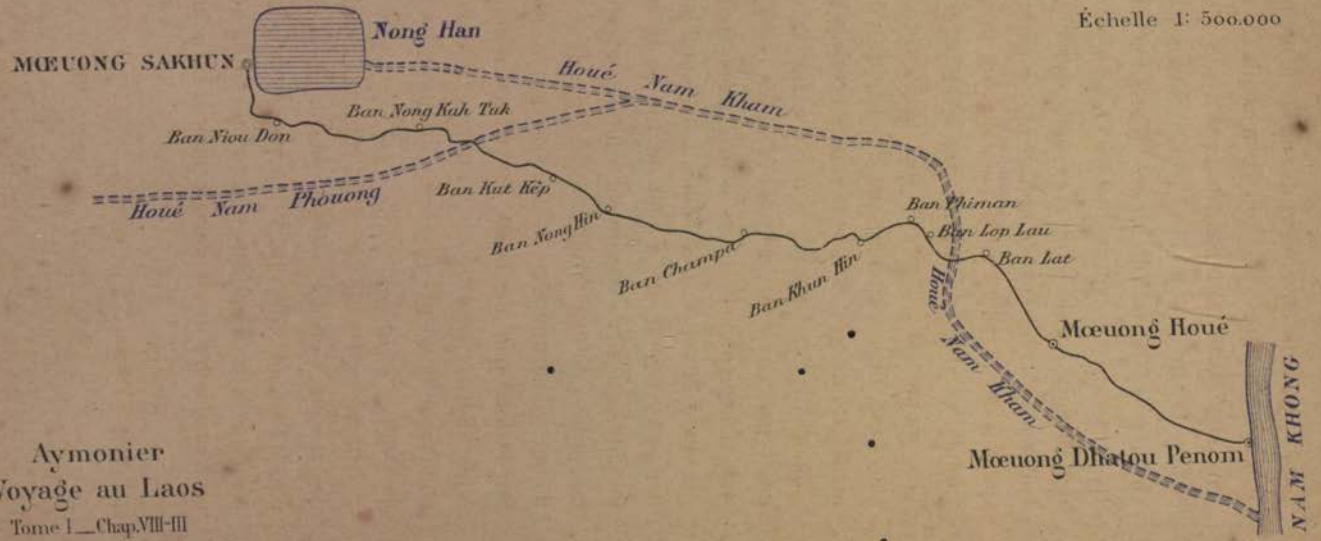
paraissent avoir été construits sur le même plan et décorés des mêmes ornements ; les proportions seules varient. La pagode de Pha Kêo était assurément l'une des plus grandes et des plus belles. Les arbres qui la voilent, les lianes qui s'enlacent aux colonnes et répandent sur ces débris une ombre mystérieuse, font ressentir au visiteur quelque chose de ce qu'éprouvait l'âme des anciens sur le seuil d'un bois sacré. Des briques à jour composent l'enceinte de la pagode, au parvis de laquelle conduisent des escaliers monumentaux. Un dragon se tord sur les rampes et dans un dernier repli relève sa tête menaçante. Les colonnes de la galerie sont gracieuses, élancées, sveltes, sans base, mais terminées par un chapiteau de feuilles longues, aiguës, repliées en dehors et comme écrasées par le poids qu'elles supportent. Ces colonnes conservent encore çà et là des traces de dorure. Les trois portes de la façade et les fenêtres des côtés sont richements encadrées d'ornements analogues à ceux que j'ai vus à Phnom [1]. Cet édifice considérable était entièrement doré à l'extérieur. Il n'a plus de toit et la statue colossale du Bouddha qui siège encore sur l'autel abandonné reste exposée aux injures de l'air. Tout à côté du temple se trouve une bibliothèque construite dans le même style, mais moins spacieuse. Sur le fond noir des murs, les artistes avaient dessinés des losanges dorés ; ils produisent un peu l'effet de ces lambeaux de papier que l'on voit collés aux murailles dans les démolitions de de Paris. »

« Pha-Kêo, les indigènes ont religieusement conservé le nom des temples détruits, était la pagode du palais. Celui-ci n'est plus qu'un amas de ruines couvrant encore une superficie considérable. D'après ce que nous avons pu distinguer et selon les renseignements des témoins oculaires survivants, le plan de cet

1. Dhatou Penom.

De Dhatou Penom à Sakhun-Lokhon

Échelle 1: 500.000



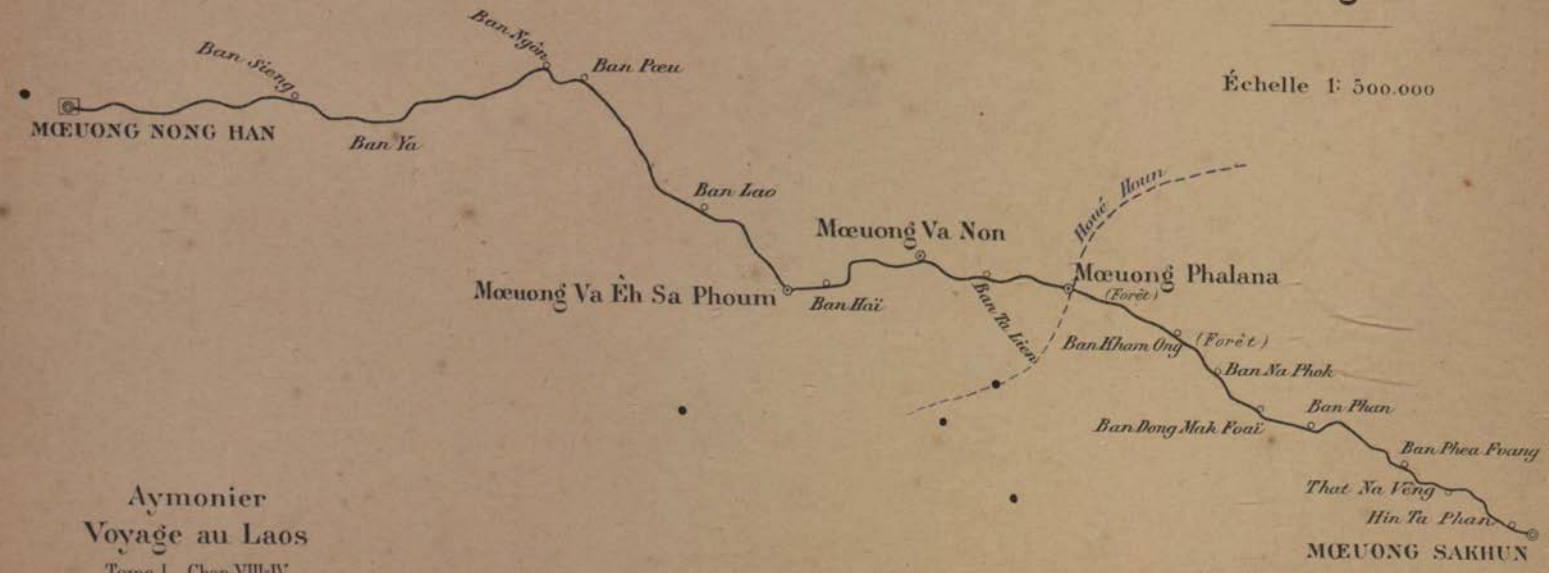
Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. VIII-III

Ernest LEROUX, *Editeur*

Imp. Monrocq. Paris.

De Sakhun-Lokhon à Nong Han

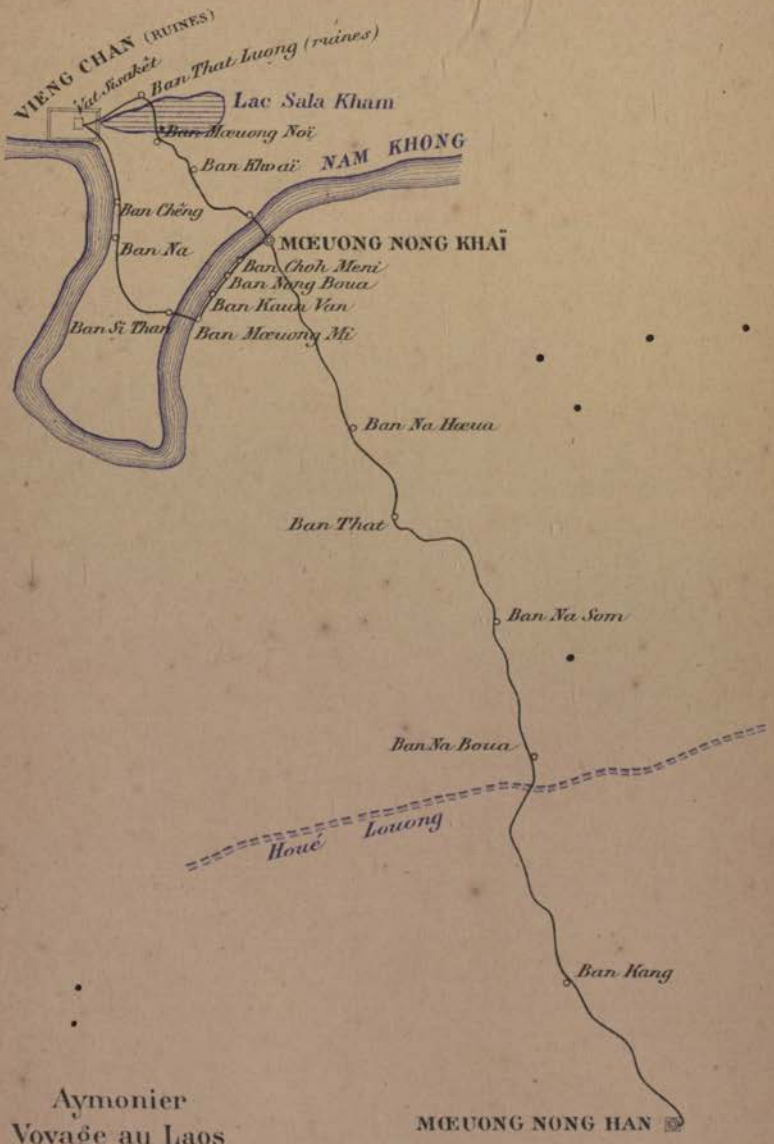
Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome I—Chap. VIII-IV

De Nong Han à Nong Khaï et Vieng Chan

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome I_Chap. VIII-V

Ernest LEROUX, Editeur

Imp. Monrocq, Paris.

édifice ne s'éloignait pas sensiblement de celui des pagodes. C'était un bâtiment rectangulaire entouré d'une galerie soutenue par des colonnes. Une autre pagode, celle de Si-Sakêt, est construite dans une cour intérieure autour de laquelle règne un cloître. Des statues de Bouddha assis sont alignées sous ce portique. Leur coiffure, terminée en pointe, ressemble au casque de nos anciens chevaliers, et, n'était la physionomie placide du dieu[1], on croirait entrer dans quelque musée d'armures. En outre, les murailles du cloître, celles même de la pagode, sont percées de milliers de petites niches régulières dans chacune desquelles sont blotties deux ou trois Bouddha en miniature. Nous avons estimé à vingt mille environ le chiffre de ces petites effigies : c'est un vrai pigeonnier de dieux. Si-Sakêt est le temple le mieux conservé ; on y rencontre encore un grand nombre d'objets employés dans les cérémonies du culte. J'ai admiré entre autres un petit chef-d'œuvre de sculpture sur bois. C'est une sorte d'écran auquel adhère une légère barre de fer destinée à porter les cierges qu'on allumait devant l'autel. Il se compose d'un cadre doré sur lequel des figures bizarres entremêlent leurs formes allégoriques. Deux serpents enlacent leurs anneaux, et sur ces détails touffus, dont le relief surprend et charme les yeux, deux bras se détachent pour soutenir le porte-cierge. Dans l'espace laissé vide au milieu de l'écran, une sorte de lyre mariant l'or et le jour produit le meilleur effet.

Notons encore une chaire de ciment doré conservée dans une autre pagode. Sur un socle sculpté, orné de lions à têtes d'hommes, centaures d'un nouveau genre, viennent s'appuyer de légers arceaux qui supportent le toit. La place où se tenait le bonze pour lire des prières est dessinée par d'élégantes colon-

1. Cette expression n'est pas d'une exactitude rigoureuse Bouddha ne s'est jamais donné que comme un homme prêchant la perfection ; mais, en dépit de l'orthodoxie, il est bien tenu pour dieu par la foi populaire. (Note de M. de Carné).

nettes. D'innombrables pyramides se cachent dans les forêts ; après les avoir à demi renversées, les arbres continuent à les maintenir. La végétation naturelle s'allie admirablement à cette végétation de pierre ; les tons gris du ciment lui donnent l'aspect du granit assombri par l'air humide. Des milliers de kilogrammes de cuivre et de bronze coulés dans un moule à Bouddha, des monceaux de briques, des pagodes à l'infini, et au milieu de tout cela, les vestiges d'une seule habitation profane, le palais du roi : voilà ce que j'ai vu pendant quelques heures de promenade rapide au milieu des ruines de Vieng-Chan. Les habitants logeaient dans des cabanes, comme faisaient les Khmêrs ; mais il ne faut pas réveiller à propos de ces débris, qui sont après tout de médiocre valeur, les souvenirs de la grande architecture cambodgienne d'Andkor et de Vat Phou, car ce serait se mettre dans le cas de ne plus rien admirer au Laos. Quand le général de Siam chassa le roi, celui-ci construisait encore ; aujourd'hui quarante ans après, tout s'écroule, *etiam periere ruinæ*.

Le samedi 9 février, quittant Vieng Chan, Iem et Dou revinrent au sud, s'arrêtant pour changer de guides au Ban Chom Chêng (ou Chêo), puis au Ban Tha Na, villages de 30 cases sur la rive gauche du fleuve. Ils allèrent coucher au Ban Si Than (ou Si That) aussi sur la rive. C'est un village d'une trentaine de cases dont les habitants, Laociens, cultivent des rizières et se livrent à l'industrie du sel.

Le dimanche 10 février, quittant ce village, les voyageurs traversèrent le fleuve en pirogue pour aller sur l'autre rive au Ban Mœuong Mi (ou Maï), changeant de guides à chaque village, ils passèrent successivement au Ban Kaun Van (ou Pon Vang), au Ban Nong Boua, au Ban Choh Meni (ou Ban Chom), traversant un pays de plaines souvent marécageuses, où croissent les arbustes des jungles. Le soir ils étaient rendus au Mœuong Nongkaï où ils se rencontrèrent avec Top et Khim arrivés dans l'inter-

valle. Ils restèrent ensemble jusqu'au vendredi 15 février. Les notes prises par Iem et Dou sur Nongkhaï seront réunies à celles de Top et Khim qui sont beaucoup plus détaillées et plus importantes. Dou et Iem, dans ce long voyage ne prirent que des notes très-sommaires.

CHAPITRE IX

D'OUBON A NHASSONTHON ET A DHATOU PENOM

SOMMAIRE

Top, Khim, Ros et Nou quittent Oubon en pirogue, allant à Nhassonton. Le Moun. Le Sé Bay. Le Si et ses nombreux bancs de sable à découvert aux basses eaux. Les pêcheries. Petites excursions dans l'intérieur des terres. Le Mœuong Tanasaï. Mariage et dot. Une crémation. Renseignements sur le Si entre Tanasaï et Melou Phaï. Départ de Tanasaï par terre. Le Mœuong Melou Phaï. Les inscrits du district. Départ de Melou Phaï en reprenant la navigation sur le Si. Arrivée à Nhassonthon. Les tours du matricide. Le Mœuong Nhassonton. Productions et commerce. La province. Départ de Nhassonton. Top et Khim se dirigent par terre au nord-est. Le Houé Nhâng et son bassin. Le Mœuong Koutsin, chef-lieu de district de Kalasin. Ses Phou Thaïs. L'impôt du district. Renseignements sur la province de Kalasin. La traversée des Phou Phan. Le Houé Bang Sai, affluent du Nam Kham. Arrivée à Dhatou Penom. Le village et la population. Les deux mandarins et leurs dissensions. L'étymologie de Dhatou Penom. Le That et ses enceintes. Ses gardiens. Sa légende. Un pèlerinage.

Le 20 décembre 1883, Top, Khim, Ros et Nou quittent Oubon vers une heure de l'après-midi, sur une pirogue à six pagayeurs, afin de remonter jusqu'à Nhassonthon. Ils dépassent le

Mœuong, puis Don Kêo Noï « la petite », à droite, et longent Don Kêo Yaï « la grande ». Ils laissent à gauche le Ban Tha et, après plusieurs haltes, ils s'arrêtent pour la nuit, à 7 heures. Le lendemain ils repartent à 5 heures 1/2, dépassent Don Kêo et vers 7 heures, ils ont à droite le confluent du Sé Baï dont le lit, leur dit-on, a 15 ou 20 mètres de largeur et 6 ou 8 de profondeur. Sa source est aux bois appelés Dong Mak que l'on atteindrait en trois jours par terre. Aux hautes eaux on peut le remonter presque jusqu'à sa source, mais en huit ou 10 jours ; il y a plusieurs villages sur son cours obstrué par des rapides. Plus loin, les voyageurs passent devant le Ban Pong Mak Noï, hameau de 4 cases et ils s'arrêtent vers 10 heures pour déjeuner à hauteur du Ban Tha Ngoï qui a une demi douzaine de cases leur dit-on. Ils en repartent vers 11 heures et au bout de trois quarts d'heure, ils atteignent le confluent du Si. Quittant le Moun ils remontent son affluent dont ils estiment la largeur à une centaine de mètres. Vers 4 heures ils s'arrêtent pour dîner et coucher au confluent du Si Thao, dont ils disent ceci : « Le Si Thao, large de 30 mètres, profond de 4, a sa source à une plaine appelée Thung Khang, un peu au dessus du Ban Sêng, à un jour de barque du confluent. Il est à sec en fin de saison, mais aux pluies les jonques le remontent jusqu'à sa source. » Il s'agit probablement d'un petit affluent qui se jette dans le Si Thao car ce dernier, d'après ce que j'ai cru voir quelques jours après, est un ancien bras du Si qui se réunit au Moun.

Le 22 décembre, à 5 heures, ils reprennent leur navigation continuant à remonter le Si dans la direction générale du nord-ouest. Ils passent au Ban Kêng, hameau de 3 cases à droite ; puis au Tha ou port du Ban Tha Kêng, qui est à une matinée dans l'intérieur des terres, leur dit-on. Dans le lit du Si sont à découvert de nombreux bancs de sable, tantôt à droite, tantôt à gauche du chenal qui serpente avec un courant moyen. Ils attei-

gnent à droite le Tha du Ban Si Thuo qu'on leur dit être à une matinée dans l'intérieur des terres, et qui compte une soixantaine de cases avec une pagode. Il y a une sala construite à son port. Plus loin ils laissent à droite un tronçon de rivière appelé Si Luong, long de 120 mètres, large de 60. Vers 6 heures ils s'arrêtent à hauteur du Ban Tha Hai, village d'une centaine de cases, à droite. Les habitants font des jarres, des marmites, des mortiers de cuisine. La cuisson a lieu en une nuit dans de longues fosses remplies de jarres. On fait du feu au deux bouts de la fosse. Cette poterie est vendue au Mœuong Oubon. Pour un tical on a 6 grandes jarres, ou 12 petites, ou 30 marmites, ou 50 mortiers de cuisine. Le Si, depuis son confluent avec le Moun jusqu'à ce village, a des rives argileuses et escarpées couvertes de bambous ou d'herbes Trêng. Le fond de son lit est de sable. A la saison sèche, il coule en chenal serpentant entre les bancs qui s'étendent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Le dimanche 23 décembre, ils repartent avant 5 heures. Au bout de 2 heures 1/2, ils ont à droite le confluent du Houé Hœua qui est large de 10 mètres, profond de 2. On leur dit qu'il vient du Ban Pho Saï, à un jour de distance. Un peu plus loin est le confluent du Houé Hœua Noï « le petit » qui a 6 mètres de largeur et 1 de profondeur. Il vient du Ban Kam-Phaung, et il n'a pas d'eau en fin de saison. Vers 10 heures ils s'arrêtent pour déjeuner à hauteur du Ban Sukasien, ou Sokasien, qui est à 600 mètres de la rive. A midi, ils reprennent leur route, laissent à droite le Ban Phêng Pha Chan, village abandonné et s'arrêtent un peu plus loin, au Ban Dêng, village de 70 cases à gauche. Ils y passent la nuit.

Le 24 décembre quittant le Ban Dêng vers 5 heures, ils atteignent bientôt une pêcherie, qui consiste en un barrage établi en travers de la rivière, on ne laisse au milieu que juste la baie nécessaire au passage des barques. Ils achètent là du poisson. Les

pêcheurs sont des gens inscrits au Mœuong Sisakêt qui continuent à faire cette pêcherie malgré l'interdiction du Chau Mœuong d'Oubon. Mes hommes s'arrêtent un peu au delà, au Ban That Noï. A midi ils en partent à pied pour aller au sud explorer de prétendues tours qu'on leur signalait au Ban Bon, ou Bân ; ils suivent une route de charrettes sur sable et traversent tantôt des rizières, tantôt de hautes fûtaies de Khlong, Thbêng, Phdiek et autres arbres. A trois heures ils atteignent le Ban Bân. En fait de tours il n'y a dans la pagode qu'un *stupa* bouddhique, au nord-est du temple. Cette pyramide carrée à la base qui mesure 3 mètres 50 sur chaque face, s'arrondit et atteint 8 mètres de hauteur. Repartant immédiatement mes hommes reviennent par la même route coucher à leur pirogue.

Le mardi 25 décembre, ils partent vers 4 heures 1/2 du Ban That Noï. Le Si serpente toujours entre les bancs de sable. Vers 8 heures 1/2 ils ont, à droite Dong Sam Poï, forêt de grandes futaies; et au delà ils atteignent le confluent du Houé Sam Poï, large de 10 mètres environ, aux rives escarpées d'un mètre. A sec en fin de saison, il vient du Ban Tha Niaï à une matinée de distance. Dans l'après midi ils passent à hauteur du Ban Tiou qui est à 400 mètres du Si, à droite, et qui compte une trentaine de cases. Ils continuent encore leur route pendant une heure et demie avant de s'arrêter pour la nuit.

Le mercredi 26 décembre, Top et Khim continuèrent à remonter le Si en barque pendant que Ros et Nou faisaient à pied un crochet dans les terres pour aller visiter les ruines du Ban Kmuoï. Les voyageurs de la pirogue, partant à 6 heures 1/2, continuèrent à remonter les circuits du Moun entre les bancs de sable de son lit. Vers 2 heures 1/2 ils arrivèrent au Ban Chan Lèn, à gauche. Le confluent du Houé Chan Lèn, juste au dessus du village, mesure 10 mètres de largeur et 6 mètres d'encaissement de rive. Navigable aux pluies, ce Houé est à

sec en fin de saison. Il vient des forêts à une demi-journée de marche. Plus loin les voyageurs passent successivement deux barrages de pêcherie et vers 5 heures ils s'arrêtent au port du Ban Tha Samo qui n'est qu'à 160 mètres du Si. Ils dînent et couchent là.

Quant aux deux autres, ils avaient quitté la pirogue cinq minutes avant le départ de leurs camarades, suivant un sentier de piéton sur sol de sable, à travers les forêts clairières de ces essences résineuses que les Khmêrs appellent Khlong, Thbêng, Trach et Phchek. Ils se dirigent au nord-est. Ils laissent à leur gauche le Ban Phon Thong, village d'une quarantaine de cases. A partir de là ce ne sont que plaines de rizières ; appuyant au nord, ils passent au Ban Sandœû, village de 30 cases ; les habitants sont inscrits à Oubon ; puis ils passent en pirogue un lagon qui a de l'eau en toute saison. Cette eau actuellement peu profonde baigne sur trois côtés le Ban Sandœu. Après dix minutes de traversée, les voyageurs débarquent au Ban Kmuoï qui compte environ 80 cases, qui est à trois journées de marche d'Oubon par la voie de terre. La lagune le baigne aussi sur trois côtés. Dans sa pagode moderne sont de nombreux blocs de grès et de Bai Kriem. Une pierre avait quelques caractères sur une de ses faces. Il les estampèrent. A 2 heures ils quittèrent ce village rejoindre la pirogue au Ban Tha Samo qu'ils appellent aussi Tha Soh Mâ. Coupant à travers la forêt clairière d'arbres résineux, ils suivent d'abord une piste de charrettes sur sol sablonneux puis un sentier en forêt. Ils passent au Ban Phon Nou Hang, village de 30 cases ; traversent de grandes rizières, laissent à droite un hameau appelé Ban Phon Hou et s'arrêtent une demi heure au Ban Thah Sien, qui n'est qu'à une demi lieue du Ban Tha Soh Mâ, village de 20 cases où ils rejoignirent leurs camarades.

Le jeudi 27 décembre, les voyageurs quittent le Ban Tha Soh Mâ à 6 heures, et après une heure et demie de navigation, ils

atteignent le port du Ban Sa Lao qui est à 600 mètres dans l'intérieur des terres. Les habitants font du sel en lavant la terre salée. Vers 11 heures, mes hommes continuent leur route, passent devant le confluent du Pak Khut Dong, rivière dont le lit, profond de 2 mètres, aurait 30 mètres de largeur. Elle vient d'une plaine sans nom dans l'est du Mœuong Nhassonthon, à une demi journée de ce Mœuong et à trois jours d'ici. Sur ses bords sont de nombreux villages dont les bateliers ignorent les noms. Le lit du Si a une soixantaine de mètres de largeur ; ses rives l'encaissent de 2 mètres. Vers deux heures de l'après-midi mes hommes arrivent au Mœuong Tanasaï ou Tanahsaï où ils s'arrêtent.

Ce Mœuong, chef-lieu de district de la province d'Oubon, situé à 250 mètres du Si, sur un tertre à l'abri de l'inondation, compte 2 pagodes et environ 200 cases assez disséminées. Le Chau Mœuong, fils de l'ancien Chau d'Oubon qui avait fondé ce Mœuong 16 ans auparavant, était à Bangkok se défendant contre son supérieur d'Oubon qui l'accusait de désobéissance. Les fonctionnaires de Tanasaï étaient très divisés, ayant embrassé l'un ou l'autre des partis qui troublent Oubon. Malgré un petit commerce de peaux, de soie, de cardamone, la population de Tanasaï était plutôt dans la misère. On ne trouvait de l'argent à emprunter qu'en se mettant en esclavage. Les bestiaux, enlevés par les voleurs, devenaient chers. La misère amenait en effet des vols. Le Ratsebout expédiait 8 criminels à Oubon. Deux autres s'étaient échappés, mais on avait mis la main sur leurs femmes en attendant.

Pendant le court séjour de mes hommes il y eut dans leur voisinage une rupture de projet de mariage, le fiancé trouvant trop élevée la somme de 16 ticaux demandée par les parents de la fille. On leur expliqua que cette dot est prise après le mariage par la mère de la jeune femme qui se contente d'en remettre la moitié à sa fille. Si dans la suite le ménage était désuni, les

parents de la fille réclameraient au gendre cette moitié de la dot. En cas de divorce tous les enfants en bas âge appartiennent à la mère. Ils vont à leur gré s'ils sont grands. Les acquêts du mariage sont partagés en trois parties entre les enfants, la femme et le mari. Si la communauté dissoute laisse des dettes, le mari doit en payer les deux tiers et la femme l'autre tiers. Telle est la coutume de Tanasaï qui doit être celle du Laos en général.

Ils assistèrent aussi à une crémation qui eut lieu avec prières des bonzes. Quand la combustion fut jugée suffisante on jeta de l'eau sur le feu. Le lendemain matin les parents retournèrent trier les os qui furent placés dans une marmite qu'on enterra à côté du bûcher dans les bois, presqu'à fleur de terre. Il y eut encore ce jour-là de nouvelles prières avec offrandes aux bonzes.

D'après des renseignements pris, la limite entre les provinces d'Oubon et de Nhassonthon est marquée par un poteau en bois de Koki planté sur la rive gauche du Si, à deux heures en amont du Mœuong Tanasaï.

Ne pouvant plus remonter le Si au delà du Mœuong Tanasaï, les eaux étant trop basses, mes hommes s'enquirent de son cours entre ce Mœuong et le suivant, Melou Phaï, où ils devaient se rendre par terre. On leur répondit que de Tanasaï on va en une heure de navigation au confluent du Houé Boh à main droite. Ce Houé large de trente à quarante mètres vient du Ban Phon That qui est à un jour de l'embouchure. Du Houé Boh on va en deux heures au Ban Kham Haï, qui est à gauche, puis en trois heures au Ban Sam Hong, aussi à gauche. De là en une matinée on atteint le Ban Ka Nham qui est à main droite ; puis en trois heures on arrive au Mœuong Melou Phaï Den Palit.

Le samedi 29 décembre, les voyageurs quittèrent le Mœuong Tahnasaï par la route de terre, en charrettes, traversant tantôt

des rizières, tantôt des forêts clairières d'arbres résineux. Ils laissèrent à gauche le Ban Na Dœu, village de 40 cases, dont les habitants sont inscrits à Si Sakêt ; puis le Ban Sên Houm, hameau de 15 cases dont les habitants relèvent d'Oubon, et vers 9 heures 1/2, ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Nga Chak Pœung qui compte une trentaine de cases d'inscrits au Mœuong Sisakêt. Vers midi ils reprirent leur route au nord-ouest, traversèrent des forêts clairières sur sol sablonneux, laissèrent à gauche le Ban Nhao village d'une vingtaine de cases, habité par des inscrits de Sisakêt ; ils traversèrent au delà une grande plaine sablonneuse sans arbres, puis des fourrés de bambous, laissant à gauche le Ban Khor, hameau de 20 cases, dont les habitants sont inscrits à Sisakêt. Ils longèrent, à gauche, Nong Va, étang long de 200 mètres environ, large de 160 ; il a de l'eau toute l'année. Au-de'à est le Ban Nong Va où ils s'arrêtèrent quelques minutes ; puis ils traversèrent une grande plaine nue pour laisser ensuite à gauche le Ban Kang, hameau d'une quinzaine de cases, habité par des clients du Mœuong Sisakêt. Puis après une forêt clairière sur sol sablonneux, une plaine de rizières et des fourrés de bambous, ils atteignirent le Ban Kham Niaï où ils s'arrêtèrent pendant une heure environ. Il y a dans ce village une quinzaine de cases habitées par des inscrits de Melou Phaï. Continuant leur route, ils traversèrent une plaine de rizières sablonneuses, une forêt clairière, une autre plaine de rizières près du Ban Kha Nhom, qu'ils laissèrent à gauche. Il y a dans ce village 30 cases d'inscrits du Mœuong Melou Phaï. Ils s'arrêtèrent à ce dernier Mœuong, où ils couchèrent.

Melou Phaï est la prononciation altérée du Khmêr Melou Préi, « bétel de la forêt » dont la traduction laociennne serait Phou Dong. Il y a donc là, selon toutes probabilités, un vestige d'une ancienne appellation cambodgienne. Les Laociens disent aussi Mœuong Melou Phaï Dên Phalit.

Avant son érection en Mœuong ce village s'appelait Ban Sên. Il compte 250 cases et trois pagodes en plaine basse, sablonneuse, exposée aux inondations des grandes crues du Si qui passe à un quart de lieue au nord. Entre le Mœuong et la rivière est un petit lac de 400 mètres environ de longueur sur 60 ou 80 de largeur. Il y a des restes de ruines cambodgiennes dans la pagode appelée Vat Luong. De ce chef-lieu de district on se rend en un jour à Siphoum le chef-lieu de la province en suivant une piste de charrettes. La population de Melou Phaï suit plutôt les modes siamoises. Le Pha Bamlong Rutthi Kaï Chau Mœuong Melou Phaï Dên Phalit reçut bien mes hommes. Ses insignes sont en argent. Le lat est de 4 au sleng, 16 au tical. Le pays exporte un peu de riz et des peaux de bœufs. Le district compte 500 inscrits dont l'impôt est porté à Siphoum. Les chefs de village ont ordre de faire porter à Melou Phaï un panier de riz par charrue après la récolte. Ce riz sert à nourrir les mandarins de passage. L'usage est assez général au Laos.

Le lundi 31 décembre, mes hommes quittèrent Melou Phaï, passèrent entre Nong Châk à droite et le Ban Châk, hameau de cinq cases à gauche, pour s'arrêter au bout d'une demi-heure au Ban Tha Na. Le port du Mœuong est à quelques centaines de mètres de ce village.

Après déjeuner ils s'embarquèrent sur quatre petites pirogues à trois pagayeurs, reprenant ainsi leur navigation sur le Si. Leur départ eut lieu à 10 heures 1/2 . Ils passèrent devant le Ban Hoï, hameau de 4 cases, relevant du Mœuong Nhassonthon. Le lit du Si est large de 120 mètres environ. Vers deux heures ils étaient au confluent du Khut Kheng, dont le lit, large de 40 mètres, est encaissé de 8 à 10. Les barques ne peuvent le remonter aux mois secs. Vers les trois heures ils arrivèrent au Mœuong Nhassonthon qui est à 80 mètres du Si, rive gauche.

Le terrain s'élève de la rivière au village qui est sur un tertre assez élevé, hors des atteintes des crues du Si.

Le lendemain, premier janvier 1894, deux ou trois allèrent visiter des ruines situées près du Ban Tha Thong à une bonne lieue à l'Est un peu Sud du Mœuong. Ils traversèrent le Houé Thun Loï, ruisseau qui longe Nhassonthon. Sa source est à Nong Kut Cha faï à 4 ou 5 jours de là et il se jette dans le Si à 120 mètres du Mœuong. Son lit mesure 6 mètres de largeur et 2 de profondeur. Le pays est tantôt en plaines de rizières, tantôt en forêts clairières. Au bout d'une heure et quart de marche, ils atteignirent le Ban Thong, village de 80 cases. Les ruines, appelées Prasat Louk Khâ Mê « Tours du fils qui tue sa mère », sont à dix minutes à l'Est de ce village, en plaine et entourées de broussailles. Pour obtenir la pluie, les gens du pays invitent les bonzes à venir prier et faire leur repas en ce lieu. Le nom de ces ruines est expliqué par une légende qui conte qu'un fils, dans un accès de fureur, égorgea sa mère parce qu'elle ne lui apportait aux champs qu'une pitance de riz insuffisante. Pris ensuite de remords, il fit la crémation de sa victime et éleva les tours pour y placer ses ossements.

Mes hommes restèrent plusieurs jours au Mœuong Nhassonthon ou Yassonthon, nom qui paraît être la forme laocienne du sanscrit Yaçodhara « support de la gloire ». Situé dans une plaine découverte, il compte 5 pagodes de 15 à 20 bonzes chacune, et environ 500 cases assez serrées sous les arbres fruitiers. La population laocienne, avec quelques Siamois, Chinois et Birmans paraît assez douce. Elle aussi suit les modes siamoises en ce qui concerne les cheveux. Le Chau portant les titres de Preah Santhon Vongsa Chau Mœuong Nhassonthon a des insignes d'argent. En 1884, le titulaire, homme de cinquante ans, doué des meilleures excuses naturelles pour rester célibataire, bon homme au demeurant, avait remplacé son frère aîné dans ces

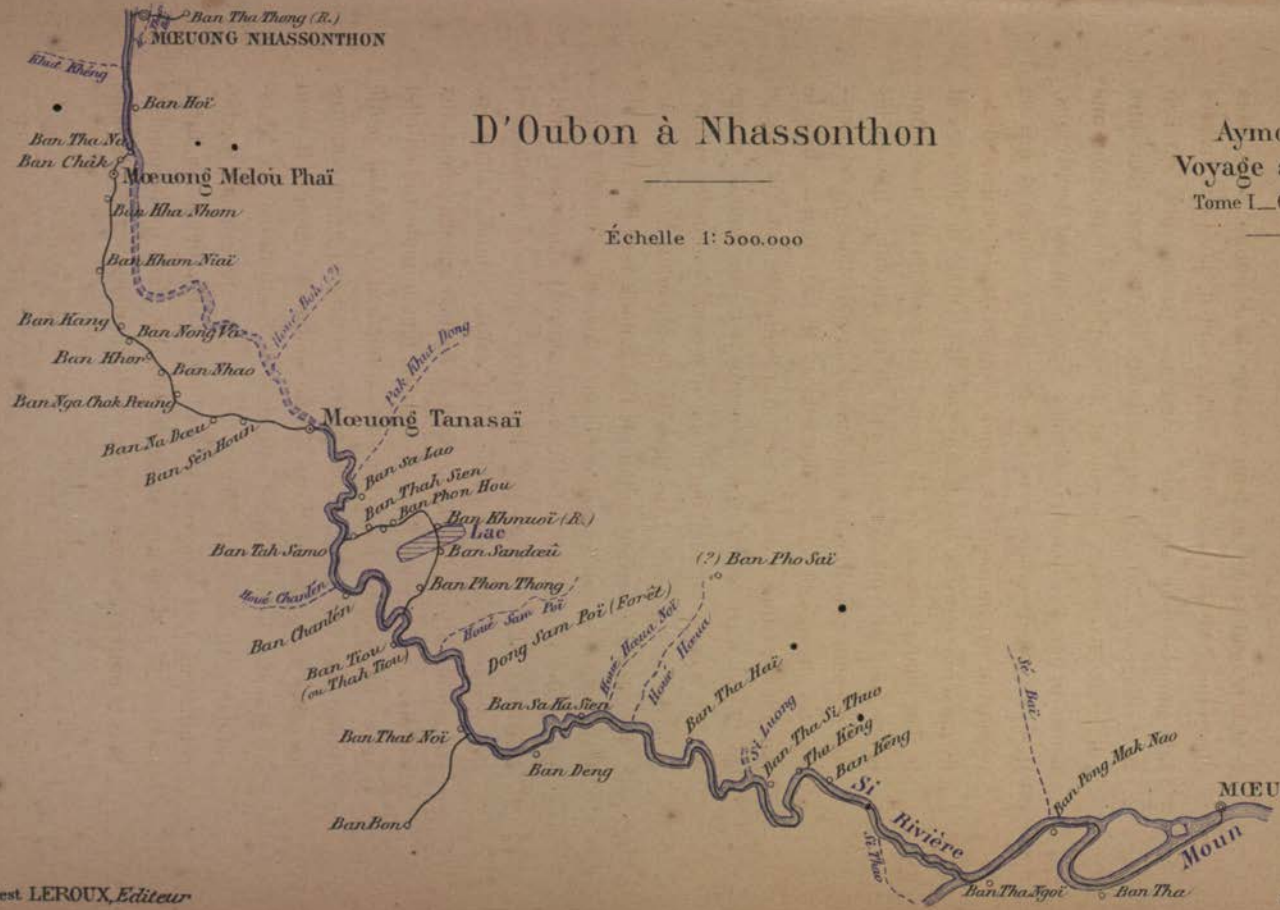
fonctions. Il faisait boire l'eau du serment au 15 chêt et au 15 asoch. Le lat à Nhassonthon était de 6 au sleng. Le pays produit du riz, mais cette année là (1883) les pluies avaient été faibles, au point que le Si avait simplement rempli son lit ordinaire sans déborder, et ce défaut de pluies avait fait tort à la récolte. Les bœufs, buffles et chevaux ne manquent pas dans Nhassonthon. On y apporte du salpêtre de Dhatou Penom en huit jours de transport par charrettes. On le paye 9 damleng, soit 36 ticaux le pikul de 60 kilogs à Dhatou Penom et on le revend 12 damleng, soit 48 ticaux à Nhassonthon. On y apporte aussi de l'écorce de Sisiet venant par terre de Bang Mouk sur le grand fleuve. Les 100 tablettes, payées un tical à Bang Mouk, sont revendues ici le le double.

La province de Nhassonthon est bornée au nord par le Houé Tha Leô, à deux jours de marche, qui le sépare du Mœuong Kalamasaï. Dans cette direction, le Mœuong Selaphoum dépendait autrefois de Nhassonthon, mais depuis 1880, il s'est retourné vers Kalamasaï. Au nord-est, Nhassonthon, est borné par le Mœuong Kalasin à trois jours ; à l'est par Bang Mouk ; la limite est au Houé Mak I à trois jours environ ; au sud par Oubon à 2 jours ; à l'ouest par le Mœuong Siphoum, la limite est au Si dont la rive orientale est terre de Siphoum. On compte dans la province un millier d'inscrits payant chacun 10 sleng de capitation annuelle ; les célibataires ne paient qu'un tical, soit 4 sleng. Le tribut annuel porté à Bangkok serait d'un pikul ou cinquante catties d'argent. Chaque inscrit fournit de plus un boisseau de riz pour la nourriture des envoyés royaux au chef-lieu.

Le vendredi 4 janvier, les quatre voyageurs quittèrent Nhassonthon en se séparant. Ros et Nou, dont nous verrons plus loin l'itinéraire, continuèrent vers l'Ouest. Top et Khim, partirent au nord pour se rabattre vers l'Est selon mes instructions. Il quittè-

rent vers neuf heures et demie la sala du Mœuong, avec trois charrettes d'allure assez lente, traversant d'abord des rizières sablonneuses, puis des bois clairsemés, passant près du Ban Bo, village de 30 cases environ, près du Ban Sam San autre village de 30 cases à gauche et ils s'arrêtèrent pendant une heure un peu plus loin au Ban Sieng Vang, hameau de 20 cases. Reprenant leur route à travers les forêts clairières qui se resserrent par moments en grandes futaies de téal et de phdièk, ils passèrent entre le Ban Khan Néi Nhi, village de 30 cases et le Ban Phap, hameau de 15 cases ; ils s'arrêtèrent une demi-heure pour faire manger les bœufs et repartirent à travers les rizières pour pénétrer bientôt dans les grands bois qu'éclaircissent les champs de riz près des villages. Ils laissèrent à gauche le Ban Phœu, hameau de 15 cases, traversèrent le Ban Yêt, village de 25 et s'arrêtèrent vers 4 heures au Ban Sœuok, village de 30. Les habitants, de même que ceux de tous les villages précédents sont des Laos inscrits au Mœuong Nhassonthon.

Le samedi 5 janvier quittant le Ban Sœuok vers 6 heures, ils traversent les rizières sablonneuses, laissent à droite le Ban Kham Dêng, hameau de 15 cases, entrent dans des forêts clairières, traversent encore des rizières, puis des bambous et des plaines de grandes herbes. Le terrain semble s'abaisser ; les grands arbres Chrckèng Kuoi et Krebao appartiennent aux variétés qui poussent dans les terrains plus humides, et en effet vers huit heures, les voyageurs atteignent le *Nhâng* petite rivière dont le lit, large de 20 mètres, encaissé de 6 ou 8 mètres a encore deux coudées d'eau à cette époque de l'année. Il vient du Mœuong Koutsin et se jette dans le Si au-dessus de Nhassonthon. Au delà du Nhâng, les plaines de grandes herbes continuent. Les voyageurs passent près d'un petit lagon naturel, long de 25 à 30 mètres, large de 10 à 15, dans un bouquet de bois et entrent ensuite dans les forêts clairières sur sol de sable



D'Oubon à Nhassonthon

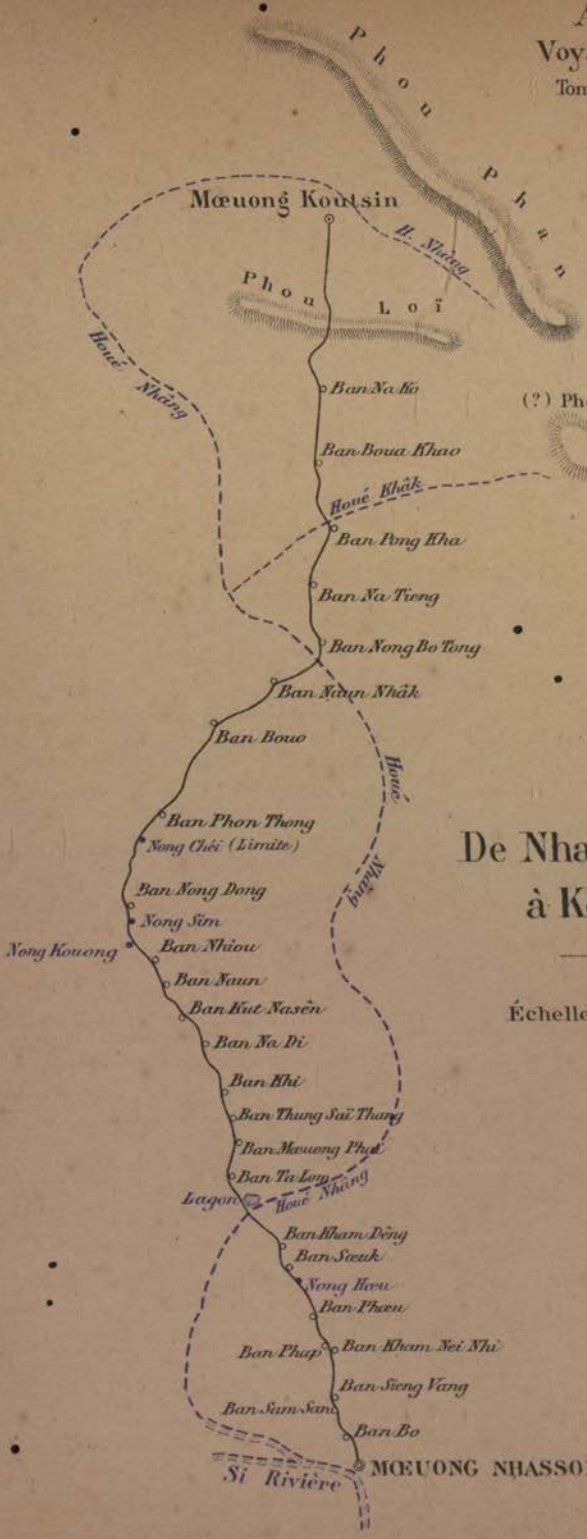
Échelle 1: 500.000

Aymonier
Voyage au Laos
Tome I—Chap. IX-I

Ernest LEROUX, Editeur

Imp Monrocq Paris.

Aymonier
Voyage au Laos
Tome I_Chap. IX-II



De Nhassonthon à Koutsin

Échelle 1: 500.000

Ernest LEROUX, Editeur

Imp. Monrocq. Paris.

entrecoupées de rizières. Vers 9 heures 1/2, ils s'arrêtent au Ban Ta Lom village de 20 cases, dont les habitants sont inscrits partie à Nhassonthon, partie à Sélaphoum. Vers midi, ils reprennent leur route à travers les rizières et les clairières, mais ils s'arrêtent bientôt pour faire boire les bœufs au Ban Mœuong Phaï, village de 30 cases, dont les habitants sont inscrits partie à Nhassonthon, partie à Sélaphoum. La terre est à Nhassonthon. Repartant à travers une grande plaine de rizières ils laissent, au bout d'une lieue, le Ban Thung Saï Thang à gauche, passent plus loin au Ban Khi, entrent dans les forêts clairières, passent au Ban Na Di, hameau de 10 cases, traversent de hautes futaies et s'arrêtent vers 6 heures au Ban Kut (ou Kout) Na Sên, village de 15 cases. C'est encore la terre de Nhassonthon, mais les gens sont inscrits, partie à Sélaphoum, partie à Kalamasaï.

Le dimanche 6 janvier, ils quittent à 6 heures le Ban Kout Na Sên, continuant en charrettes dans les interminables forêts clairières de khlong, thbêng, trach, phchêk, téal et srelao, que coupent les villages et leur ceinture de rizières. Ils laissent à gauche le Ban Naûn, hameau de 10 cases dont les habitants sont inscrits à Sélaphoum, puis, à droite le Ban Nhiou, village de 20 cases, gens de Nhassonthon et de Sélaphoum ; ils passent près de Nong Kouong, mare à gauche qui a de l'eau toute l'année, et près de Nong Sûn, autre mare, à droite, et vers 9 heures, ils s'arrêtent au Ban Nong Dong, village de 100 cases, gens de Nhassonthon et de Sélaphoum, sur terre de Nassonthon. Ils en repartent vers une heure, continuant en charrette dans les forêts clairières ; puis dans de grands bois où sont beaucoup de fourmilières de termites ; sous les arbres koki sont des bambous nains. Vers 5 heures ils atteignent Nong Chéi, mare longue de 80 mètres, large de 30, où finit le territoire de Nhassonthon et commence celui de Kalamasaï. Ils

s'arrêtent pour la nuit à quelques centaines de mètres plus loin au Ban Phon Thong, village de 25 cases de Laos, gens de Kasin et de Kalamasaï.

Le lundi 7 janvier, ils quittent le Ban Phon Thong à 6 heures, continuant tantôt dans les forêts clairières sur sol sablonneux, couvert de bambous nains, tantôt dans les rizières, tantôt dans les hautes futaies au sol de terre et de sable parsemé de nids de termites. A 9 heures ils s'arrêtent au Ban Bouo, village de 30 cases. Les gens sont des inscrits de Kalasin et de Kalamasaï mêlés, la terre est à Kalasin. Les voyageurs en repartent à midi, continuent sous les forêts clairières entrecoupées de rizières au sol sablonneux et s'arrêtent près d'une heure au Ban Naun Khâk, village d'une vingtaine de cases de Laos, inscrits soit à Kalamasaï, soit à Kalasin. Au delà ils continuent dans les forêts clairières, puis dans une haute futaie de *téal* mêlés de bambous ; ils traversent le Nhâng dans sa partie supérieure, continuent dans les forêts clairières sur sol sablonneux couvert de bambous nains et à 4 heures ils s'arrêtent pour la nuit au Ban Nong Bo Tong, hameau de 10 cases d'inscrits de Nhassonthon.

Le mardi 8 janvier, ils repartent à 6 h. 1/2 traversent tantôt des forêts clairières, tantôt des rizières ; ils laissent à droite le Ban Na Tieng, traversent un bois de haute futaie, puis des forêts clairières et s'arrêtent à 9 heures au Ban Phong Kha, village de 20 cases de Laos inscrits partie à Kalamasaï, partie à Kalasin. Ils en repartent vers midi, continuent tantôt dans les forêts clairières tantôt dans les bois de haute futaie, traversent le Houé Khâk, torrent qui vient des Phou Ta Thâï, à un jour de là et se jette dans le Nhâng. Son lit, large de 10 mètres, profond de 2, a encore de l'eau aux genoux, mais il assèche en fin de saison. Au delà ils continuent dans les forêts clairières, ici couvertes d'herbe, et ils s'arrêtent à 2 heures au Ban Boua Khao pour attendre des guides. Ce village compte une centaine

de cases. Les gens sont inscrits soit à Kalamasaï, soit à Kalasin. La terre est à Kalamasaï. Ils en repartent vers trois heures, traversent d'autres forêts clairières et vers 4 heures 1/2 ils s'arrêtent pour la nuit au Ban Na Ko, village d'une trentaine de cases de Phou Thaï, inscrits partie à Kalamasaï, partie à Kalasin. Les Phou Thaï, que nous rencontrons jusqu'au sud du Moun, à Sisakêt, forment une grande famille, qui se distingue des Laos proprement dits, et qui habite surtout les contrées de l'Est entre l'Annam et le grand fleuve. On en trouve beaucoup à l'ouest du fleuve dans cette partie du Laos que mes hommes doivent traverser pour aller à Dhatou Penom.

Le mercredi 9 janvier, les voyageurs partent vers 7 heures du Ban Na Ko, à pied ; le pays devant être montagneux dorénavant, les charrettes ne vont pas plus loin. Les forêts clairières croissent sur un sol couvert de roches et de blocs de grès. Au bout d'une heure et demie de marche ils atteignent les Phou Loï, blocs de grès de 30 mètres de hauteur environ. Au delà recommencent les forêts clairières et les rizières, et vers 10 heures, les voyageurs arrivent au Mœuong Kutsin ou Koutsin, chef-lieu de district de la province de Kalasin.

Le Mœuong Koutsin compte une cinquantaine de cases dans une plaine de rizières au milieu des montagnes. Du village on aperçoit la ligne des Phou Phan, sur 5 ou 6 lieues de longueur, depuis le nord jusqu'à l'est. Les habitants sont tous des Phou Thaï. Les femmes parurent à mes deux Cambodgiens être plus blanches que les Laociennes proprement dites, mais plus courtaudes et avec des traits plus grossiers que ces dernières. Le chignon de leur chevelure, au lieu d'être relevé sur le sommet de la tête, est rejeté en arrière, comme chez les femmes Annamites. Aux oreilles elles portent des clous d'argent ; aux bras des bracelets et au cou des colliers de petits tubes enfilés. Ces femmes paraissent plus craintives que les Laociennes. Les hom-

mes portent les vêtements des Siamois et des Laociens et coupent de même leurs cheveux. Ils comptent beaucoup de voleurs, parait-il. Cette population cultive des rizières et plante du coton. (En Indo-Chine il faut au coton soit la montagne soit les bords du fleuve ; il vient mal dans les plaines). Les coutumes matrimoniales de ces Phou Taï sont celles des Laociens. Ils pratiquent aussi le Peng Hœuon, mais chez eux l'amende serait plus forte, car elle comprendrait généralement un buffle pour le festin. Ils sont en effet friands de buffle de même que la généralité des peuplades qui habitent les pays à l'est du grand fleuve. La population du district de Koutsin, entièrement Phou Thaï, a un langage identique à celui des autres Laociens, mais prononcé plus rapidement, de sorte que l'étranger a plus de peine à le comprendre. Les inscrits sont au nombre de 450 intérieurs et 50 extérieurs, payant annuellement, les hommes mariés 3 ticaux, les vieillards 2, les jeunes célibataires 1 tical ou rien du tout selon d'autres renseignements. Le total de l'impôt s'élevant à 7 catties et 20 ticaux est porté à Kalasin le chef-lieu de la province. (Plus tard j'ai pourtant rencontré au delà de Korat le Phou Chhuoi de Koutsin qui revenait de Bangkok où il avait porté 15 catties pour l'impôt de 2 années).

D'après les renseignements pris à Koutsin, le Mœuong Kalasin serait bâti sur un tertre boisé. Les habitants boivent l'eau des puits. Tous les dignitaires étaient morts quatre années auparavant et les enfants remplissaient provisoirement les fonctions en attendant d'avoir accompli la cérémonie pieuse de la crémation pour descendre ensuite à Bangkok recevoir leur nomination. Le Chau porte les titres suivants : Phya Saï Santhon Chau Mœuong Kalasin. De lui relèvent quatre districts : Le Mœuong Phê Dan ou Sên Phê Dan à trois jours au nord ouest ; le Mœuong Tha Kanhang à trois jours à l'ouest ; le Mœuong Hattakan à trois jours au nord ouest ; le Mœuong Koutsin à trois jours à l'est.

Les Seigneurs de ces districts sont naturellement tous des Phrah. La province de Kalasin est bornée à 4 jours, à l'est, par le Houé Ta Pœuok qui la sépare de Ban Mouk ; au sud par le Houé Tha Leô à 4 jours, à l'ouest par le Mœuong Khon Khên à 3 jours ; au nord par le Mœuong Nong Han.

Le Jeudi 10 janvier, mes deux Cambodgiens partent, à 10 heures du Mœuong Koutsin, avec quelques porteurs pour leurs bagages. Ils traversent bientôt le Nhang ; c'est la troisième fois depuis leur départ de Nhassonthon. Au delà est le Ban Mœuong Kao, c'est-à-dire l'ancien chef-lieu qui est un village d'une cinquantaine de cases. Ils continuent leur route, à travers les rizières et les forêts clairières qui se changent, en approchant des Phou Phan, en une forêt épaisse de Téal, Koki et Srelao. Ils gravissent ces collines aux flancs couverts de grands arbres qui croissent sur sol argileux entre les roches de grès. En une demi-heure ils atteignent le sommet en forme de plateau qui est aussi couvert de grands arbres. Ils traversent un petit torrent, le Houé Hin Lat ; son lit large de 6 mètres, profond de 2, a encore de l'eau jusqu'aux genoux. Il la porte au Houé Beng Saï qui coule au Nam Khong ou grand fleuve. La ligne de partage des eaux du Nam Khong et de son affluent le Moun est donc ici aux Phou Phan. Après une halte d'une demi heure au bord du Houé Hin Lat, les voyageurs reprennent leur route à travers les forêts clairières, gravissent ensuite un autre gradin de montagnes pour atteindre un vaste plateau couvert d'abord de grands arbres, puis de forêts clairières. Les rizières apparaissent ensuite et, vers 4 heures, ils atteignent le Ban Phan, hameau de 15 cases de Phou Thaï, inscrits au Mœuong Koutsin. De ce village on voit les monts dans le voisinage et, par une échappée, les Phou Lat Khvaï à 20 lieues environ.

Le vendredi 11 janvier, à 6 heures, les Cambodgiens quittent le Ban Phan, traversent des forêts tantôt clairières, tantôt

épaisses ; au bout d'une heure de marche, ils quittent le plateau et descendent un premier gradin de montagnes pour traverser le Houé Bâng Saï torrent dont le lit mesure 12 mètres de largeur, 2 de profondeur ; il a encore deux coudées d'eau. Ce torrent n'assèche pas. Au delà continuent les forêts clairières alternant avec les bouquets de grands arbres. Vers 9 heures les voyageurs s'arrêtent au Ban Dan, hameau de 8 cases. Ils en repartent vers 11 heures, pour atteindre au bout d'une demi-heure le Houé Tha Pœup affluent du Bang Saï ; son lit, large de 8 mètres, profond de 2, a encore de l'eau aux genoux ; il n'assèche pas. Il prend aussi sa source dans les Phou Phan. Après une halte sur ses bords, les voyageurs reprennent leur route à travers les forêts clairières pour s'arrêter bientôt au Ban Tha Pœup, hameau de 10 cases, dont les habitants sont encore des Phou Thaï inscrits à Koutsin. Mais le territoire de ce district finit à ce village même ; au delà commence la terre de Bang Mouk. Vers 2 heures ils quittent ce village, traversent encore des forêts clairières entremêlées de bouquets de grands arbres plus serrés ; puis une de ces plaines où le grès en larges dalles affleure le sol et que les Laos appellent à peu près partout Hin Pha Lan, c'est-à-dire les « pierres de l'aire sainte ». Après avoir encore traversé d'autres forêts clairières et d'autres bouquets de grands bois, les voyageurs s'arrêtent à 3 heures 1/2 pour passer la nuit sur les bords du Houé Lao, un affluent du Bang Saï qui vient des Phou Phasan, dit-on. Son lit qui mesure 8 mètres de largeur, 2 de profondeur, a encore de l'eau jusqu'aux genoux.

Le samedi 12 janvier, à 6 heures, les voyageurs reprennent le sentier de piétons à travers les forêts clairières, descendent un gradin de montagnes, traversent le Houé Kha Na affluent du Bang Saï ; le lit de ce torrent, large de 6 mètres, profond de 2, a encore de l'eau jusqu'aux genoux. Traversant encore des

forêts clairières, les voyageurs escaladent un autre gradin de montagnes pour atteindre une terrasse couverte de forêts clairières et de roches de grès. Vers 9 heures ils franchissent encore une arête de montagne. L'autre pente est couverte de grands arbres. Vers 10 heures ils s'arrêtent au Ban Na Lak, hameau de 20 cases, peuplé de Souï de Bang Mouk. J'ai déjà dit, je crois, que les Souï des pays de langue laocienne correspondent aux Kouï des provinces cambodgiennes. Vers midi, les voyageurs, quittant le Ban Na Lak, traversent un bois de grands arbres et montent encore sur une ligne de collines, de grès et de Baï kriem. Ils passent le Houé Laï, autre affluent du Bang Saï ; son lit, large de 8 mètres, profond de 4, a encore de l'eau aux genoux et n'assèche jamais. Il vient des Phou Hak Laï à deux jours d'ici. Après d'autres forêts, les voyageurs s'arrêtent quelque temps au bord du Houé Sah Tao, dont le lit, large de 6 mètres, profond de 2, a encore de l'eau aux genoux et n'assèche jamais. Sa source est au Phou Phak Kut. Après un repos d'une heure et demi, les voyageurs continuent à travers les forêts clairières ou apparaissent les pierres de Baï kriem. Ils passent près de Nong Suk, mare de 40 mètres sur 20, et ils s'arrêtent à 5 heures pour coucher au Ban Duong Luong, village de 30 cases de Souï qui relèvent du Mœuong Bang Mouk. Le soir ils prennent un petit vocabulaire du langage de ces Souï qui se logent et s'habillent comme des Laociens. Ils notent aussi que ces Kha Souï suivent la coutume du Peng Hœuon et que l'amende est beaucoup plus forte quand les relations sont suivies de grossesse.

Le dimanche 13 janvier, quittant à 6 heures le Ban Dong Luong ils s'engagent dans les forêts clairières entrecoupées de rizières ; ils passent bientôt au Ban Nong Nieu, hameau de 20 cases, habité par des Phou Thaï inscrits à Bang Mouk ; ils traversent un bois de grands arbres ; puis un autre hameau de 10 cases ayant même nom et même sorte de population que le

précédent ; et bientôt ils atteignent le Ban Nong Bouo, hameau de 15 cases de Phou Thaï inscrits à Bang Mouk ; puis le Ban Lao, hameau de 10 cases, peuplé de Laociens celui-ci. Traversant quelques rizières, ils s'arrêtent à 8 heures 1/2 au Ban Sa Naut où sont 15 cases de Phou Thaï inscrits à Bang Mouk. Ils en repartent à 10 h. 1/2, traversent un bois de grands arbres, puis tantôt des forêts clairières, tantôt des rizières et arrivent à midi et demi au Ban Hok Mao, village de 20 cases, habité par des Phou Thaï inscrits à Bang Mouk. Ils continuent à travers les forêts clairières, passent successivement au Ban Nong Ping hameau de 20 cases habitées par des Laos qui sont chargés de la garde du That de Penom ; au Ban Dong Phou, autre village de 20 cases, dont les habitants ont aussi la garde du That. Les voyageurs s'arrêtent une demi-heure à ce dernier village, puis ils reprennent leur route, traversent des rizières et des bouquets de bois et au bout d'une demi-heure ils atteignent le Houé Nam Kham qui a reçu les eaux du Bang Saï. Son lit large de 30 mètres, profond de 6, a encore trois coudées d'eau. Il n'assèche jamais. Les Cambodgiens notent, ce que nous savons déjà, que sa source est au Nong Han à 4 jours, et son embouchure dans le grand fleuve au Ban Pak Kham au-dessous de Dhatou Penom. Au delà de ce cours d'eau qui n'est pas sans importance les voyageurs traversent des clairières, passent au Ban Houa Don, hameau de 15 cases de Laos gardiens du That, traversent des rizières, de petites jungles et à 5 heures et demi ils s'arrêtent enfin sur le bord du grand fleuve à la Sala centrale de Dhatou Penom. Ils y retrouvèrent leurs camarades Iem et Dou qui étaient venus d'Oubon par Khemmarat et Bang Mouk et qui les avaient précédés de quelques jours.

Selon Delaporte et Garnier, Dhatou Penom « par 16°, 56', 01" de latitude nord, est un village important, situé sur la rive droite du fleuve, à une trentaine de milles de Bang Mouk, vis-à-

vis de l'embouchure du Sé Bang Fay. C'est un point célèbre dans tout le Laos par le sanctuaire qu'il possède. » Le village, qui compte une centaine de cases construites sous les arbres fruitiers près du fleuve en terrain peu élevé, est exposé aux inondations des grandes crues du Nam Khong. Il s'y tient un marché d'esclaves, dit-on. On y fait aussi un commerce de buffles que les Kolas ou Birmans viennent acheter dans la région pour les emmener à Bangkok. Les lats, de forte dimension, y sont de 8 au sleng. La population, hommes et femmes, est adonnée au jeu et surtout à l'alcool. Les voleurs n'y manquent pas. Mes hommes ont remarqué que ces Laociens hachent ciboule, citronnelle, piment et romdeng pour mêler au sang de porc qu'ils mangent ainsi sans le faire cuire. Ceci doit certainement se pratiquer aussi ailleurs. Il en est de même d'une autre coutume qui consiste à faire placer par un *gourou* des fils de coton autour de la case d'un malade afin de prévenir les étrangers que l'accès de la case est interdite, sous peine de rechûte. Selon les gens du pays, l'homme reconnu coupable d'adultère doit payer 6 catties d'argent si la femme a été épousée en justes noces, et une cattie si ce n'est qu'une femme secondaire. Les procès sont jugés en appel par les Chau de Bang Mouk et de Lokhon, qui sont les chefs respectifs des gens de Dhatou Penom.

En effet, la population de cette métropole religieuse du Laos et tous les hommes qui gardent le That sont sous les ordres de deux mandarins : 1° le Phrah Pithak Chai Di, le principal chef qui relève lui-même du Chau Mœuong de Lokhon ; 2° le Luong Phou Salat Balat Kang qui dépend du Chau Mœuong de Bang Mouk. Les dignités de ces deux chefs locaux sont héréditaires dans les mêmes familles. Ils reçoivent directement leur nomination du Samdach Maha Malla, le premier ministre des provinces du nord. Avant 1881 ils ne relevaient de personne, mais à la suite de dissensions ils demandèrent respectivement protection

aux Chaus de Bang Mouk et de Lokhon. Ceux-ci, dès lors, s'immiscèrent continuellement dans les affaires locales de Dhatou Penom au grand mécontentement de la population, non seulement de la métropole, mais de tous les villages de la région dont les inscrits ont pour fonction la garde du That. Aussi ces gardiens, jadis beaucoup plus nombreux, sont descendus au chiffre de 2000. Tous ces inscrits habitent le territoire, soit de Bang Mouk, soit de Lokhon, les deux provinces voisines: Dhatou Penom ne pouvant former un Mœuong, ne devant avoir ni Chau ni territoire. Le That son unique Seigneur ferait mourir tout Chau à bref délai. Les deux fonctionnaires civils qui commandent aux inscrits doivent, pour leur service, s'entendre avec le grand abbé, chef des bonzes de Dhatou Penom.

Une courte digression est ici nécessaire pour donner l'étymologie de ce nom. Au Laos, les tours évidées à l'intérieur aussi bien que les chaidei (chaitya) ou monuments coniques pleins, sont appelés *that*, prononciation laocienne de *dhat* pour *dhatu*, mot sanscrit qui, entre autres significations, désigne les ossements recueillis par les Bouddhistes après l'incinération des cadavres et enterrés sous ces constructions. Le nom du contenu a passé au contenant, et dans le Laos une foule de *Ban That* sont des villages où existent des ruines peu importantes d'ailleurs. La métropole religieuse des Laociens est désignée par le mot cambodgien *Penom* pour *Phnom* « colline, montagne » joint au mot *that* qui, par exception, a conservé en ce cas sa prononciation originelle *dhatou* et j'écris le nom de cette métropole comme les indigènes le prononçent: Dhatou Penom.

Partant de la rive, on accède au temple par une avenue plantée de palmiers, levée longue de 400 mètres environ, large de 4 à 5 mètres, haute de 2 coudées, avec revêtement en briques. Elle est flanquée de deux bassins, un petit, au sud, mesurant 40 mètres sur 30 et, au nord, un grand de 1200 mètres sur 120

environ. Le That est entouré de quatre enceintes carrées, formées par des murs de briques recouverts de chaux percés de portes monumentales qui sont surmontées de petits pavillons. Le mur de la première enceinte, haut de 4 coudées, épais d'une coudée, enclôt un carré de 80 mètres de côté environ. Le mur de la seconde, haut de 3 coudées, mesure 60 mètres de côté ; celui de la troisième 30 mètres, et celui de la quatrième 14 mètres de côté ; la hauteur diminuant d'une coudée à chaque enceinte. Au centre, le Chaitya ou That, consiste en une pyramide massive dont la base, selon Francis Garnier, « mesure environ 10 mètres de côté et dont la flèche dorée atteint une hauteur de 45 mètres. Elle porte cinq *Thés* ou ombrelles de dimension décroissante et garnies de clochettes à leur circonférence. Cette pyramide est construite en briques et sa surface est couverte de moulures et d'arabesques qui ne manquent ni d'art ni d'une certaine grâce ». Quatre fausses portes sont dessinées sur les faces. Toutes les moulures sont en mortier appliqué sur la brique. Dans les enceintes sont intercalées une foule de petites pyramides en bois ou en briques qui indiquent en général le lieu de sépulture des ossements de quelque grand personnage religieux ou laïque. A l'est sont des bonzeries et des temples aux colonnes de briques et aux toits en tuiles. L'un de ces temples dont on attribue la construction au Chau Anou de Vieng Chan est à moitié démoli. Il était couvert de dorures, de peintures et de sculptures. Sur les trois faces de la porte d'un autre temple, beaucoup moins beau que le précédent, mais mieux conservé, une inscription laocienne est répétée trois fois, disant, en substance : « que le Chau Mœuong de Bang Mouk, accompagné de deux frères cadets ayant aussi des dignités, est venu édifier ce Vihàra offert au *Dhatou*, (à la relique) ». Les pagodes du village comptent environ 25 bonzes qui sortent mendier le matin et rentrent adorer le That chaque jour.

pélerinage organisé par six bonzes du Ban Pong, village situé de l'autre côté du fleuve, qui vinrent adorer le That, suivis d'une partie des hommes et des femmes du village et précédés de deux porteurs de gong. On colla des fleurs de cire aux quatre faces du That; les bonzes firent leurs prières aux quatre coins et reçurent ensuite les présents des laïques, présents qui consistaient en cocos, bananes, cannes à sucre, bougies, coton filé, arec et bétel.

CHAPITRE X

DE DHATOU PENOM A NONGKHAÏ

SOMMAIRE

Top et Khim partent de Dhatou Penom en pirogue, allant à Nongkhaï par la voie du fleuve. Les îles et les rives du fleuve. Les ruines du Mœuong Kao de Lokhon. Arrivée au Mœuong actuel. L'inscription de Vat Keng Mouong. Le Mœuong Lokhon. Le commerce. Le Chau. La construction des pavillons du ministre. Un procès criminel. La province de Lokhon, les districts. La colonie annamite. Le fleuve au-delà de Lokhon. Le Mœuong Outhèn. Sa population Nhâ. La boisson fermentée. Les particularités des coutumes. Les mariages. La province d'Outhèn. Les incursions des Annamites. Le fleuve au-delà d'Outhèn. Le Nam Songkhan. Le Mœuong Sayabouri. Le cardamome bâtard. La province de Sayabouri. Estampage des inscriptions laociennes. Le fleuve au-delà de Sayabouri. Le Nam San. Les Chinois Hor. Le docteur Neiss. Le Nam Ngiep. Arrivée à Phonvisaï. Les inscriptions des pagodes. Le Mœuong Phonvisaï. La province et les lourds impôts. Un Chau décapité. Renseignements indigènes sur le Mœuong Barikan et sur les Phou On. Le Houé Louong. Le fleuve au-delà de Phonvisaï. Arrivée à Nongkhaï. Le Mœuong. La population. Le commerce et les productions. La province de Nongkhaï et les impôts. Le Chau. Le procès des Birmans. Le Chau Anuh et la destruction de Vieng Chan. L'invasion et la défaite des Chinois Hor.

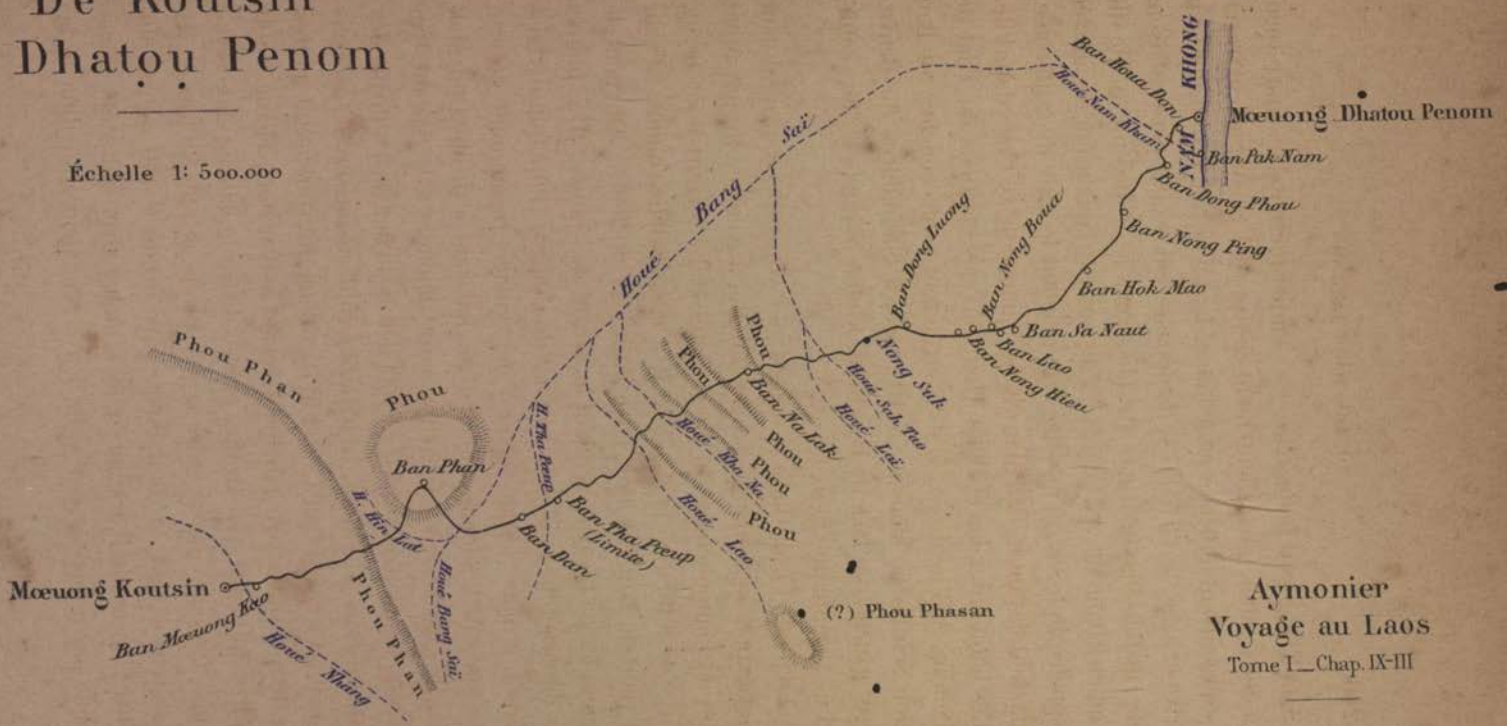
Top et Khim partirent de Dhatou Penom le mercredi 16 janvier, se dirigeant sur Nongkhaï par la voie du fleuve. Quittant la

Sala Klang à 10 heures 25', ils s'embarquèrent dans une pirogue à deux gaffes, allant lentement contre vent et courant, et traversant souvent le fleuve pour longer tantôt la rive droite, tantôt la rive gauche. A 11 heures, ils dépassèrent les dernières maisons de Dhatou Penom, puis ils laissèrent à droite une petite île appelée Bang Mo. A 2 heures 1/2, ils eurent à gauche une île cultivée appelée Don Saï qu'ils longèrent pendant le reste de la journée, passant devant le Ban Man Nhap, hameau de 10 cases dans l'île. Les habitants Laos et Phou Thaï sont des gardiens du That de Penom. A 3 heures 1/4, ils s'arrêtèrent pour coucher au Ban Don Sên Phan, hameau de 10 cases, à 600 mètres du fleuve, rive gauche, en face du Ban Kouk Khnan Nioum sur l'île ; celui-ci ne compte que deux cases.

Le jeudi 17 janvier à 6 heures, les voyageurs reprirent leur navigation continuant à longer Don Saï à gauche. Ils passèrent devant l'embouchure du Houé Bang Huh, torrent dont le lit, large de 6 mètres, profond de 4, a encore deux coudées d'eau. Il vient du Ban Pak Pon Than à un jour du fleuve. On peut le remonter en pirogue pendant la saison des pluies. A 7 heures ils dépassèrent la pointe d'amont de Don Saï. Plus loin ils laissèrent, à doite, le Ban Sieng Vang, village récemment déserté par suite de l'épidémie de choléra. Laissant à droite Don Mak Ko, ils s'arrêtèrent à 10 heures pour déjeuner à la rive du Ban Khang, hameau de 10 cases à 400 mètres du fleuve, habité par des Laos inscrits à Lokhon. Repartant à midi ils passèrent successivement devant le Ban Lao et le Ban Bêng qui sont à 400 mètres du fleuve, sur la rive gauche et devant le Ban Dong Thang, à 800 mètres du fleuve, rive droite, c'est-à-dire à la gauche des voyageurs. Passant ensuite entre la rive droite et l'île Ki Khvaï, ils passèrent devant le Ban Boua, rive droite à 400 mètres du fleuve ; devant le Ban Sing Nguom, même rive, qui a été abandonné parce que les crues du fleuve rendaient trop difficile la

De Koutsin à Dhatou Penom

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. IX-III

Ernest LEROUX *Editeur*

Imp. Monrocq. Paris.

culture de ses rizières. L'île Ki Khvaï finit un peu delà. Vers 4 heures, les voyageurs s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Kham Thao, village de 15 cases, rive droite, habité par des Laos inscrits à Lokhon.

Le vendredi 18 janvier, quittant à 5 heures 1/2 le Ban Kham Thao, ils eurent bientôt à gauche le confluent du Houé Bêng Kâ, torrent dont le lit, large de 10 mètres, profond de 5 ou 6, n'a plus d'eau aux mois secs. Il vient des forêts à un jour du fleuve. A 6 heures les voyageurs arrivaient à hauteur de l'extrémité méridionale de Don Malaï, île petite mais très peuplée ; les cases y sont nombreuses. Ils mirent une heure à la longer. Au delà ils passèrent devant le Ban OEuot Bang, hameau de 10 cases, puis ils s'arrêtèrent une demi heure au Ban Nam Chêo, village abandonné parce que la rive s'éboulait ; les habitants se sont reculés à 400 mètres dans l'intérieur. Laissant à gauche un banc de sable qui s'avance dans le lit du fleuve, les voyageurs longèrent, à droite, pendant une demi heure, une île appelée Don Hat Sieu et, à 9 heures et demie, ils arrivèrent au Mœuong Kao de Lokhon, rive gauche, abandonné sans doute par ordre de la Cour de Siam, qui faisait transporter systématiquement les chefs-lieux de province sur la rive occidentale du fleuve.

Toutes les îles, entre Dhatou Penom et Lokhon, sont plantées en tabac et en coton.

A l'ancien Mœuong de Lokhon, où sont actuellement une quinzaine de cases, dans une pagode en ruines où prient encore deux bonzes, se dresse une petite ruine laocienne, un Prah Satho ou Sathup (Stoupa), pyramide massive en briques à trois gradins, dont le soubassement carré mesure 15 mètres environ de côté et qui est couronnée par un *balang* ou autel. Ce monument entouré d'une rangée de *sanlek sêma*, pierres plates tenant lieu de mur d'enceinte, atteste l'ancienne prospérité de

Lokhon et fait ressortir les exigences barbares de la domination siamoise.

Quittant le Mœuong Kao, les voyageurs passèrent un rapide appelé le Kêng Mouong et, au bout d'une heure de navigation, ils s'arrêtèrent à la sala centrale du Mœuong Lokhon actuel. Le Luong Phasi Changvang, petit mandarin qui les avait amenés de Dhatou Penom, porta leurs lettres et passeports au Mœuong Sên et au Mœuong Chau, qu'il ne rencontra pas chez eux : tous les mandarins de Lokhon étant occupés à quelque distance du village à la construction des pavillons destinés à recevoir le Samdach Chaufa Maha Malla, ce premier ministre dont le voyage annoncé ne s'effectua pas. Le Luong Phasi Changvang porta les lettres aux pavillons où il rencontra le Chau Mœuong, l'Obbahat, le Ratsebout, le Ratsevong et tous les Kromokar. Ayant lu les passeports, le Chau donna l'ordre au Luong Phasi Akahat d'aller recevoir les voyageurs et de préparer leur sala.

Le samedi 19 janvier, les deux Cambodgiens portèrent eux-mêmes leurs lettres et passeports au Chau qui les reçut entouré de tous ses Kromokar. Puis, à 9 heures, ils traversèrent le fleuve pour aller estamper une inscription laocienne à la Vat Keng Mouong, pagode abandonnée, en face de Lokhon. Du temple, complètement démoli, il ne reste que la statue du Bouddha derrière laquelle est la stèle, plaque de grès haute d'une coudée et d'un empan, large d'une coudée, épaisse de cinq doigts, avec inscription sur ses deux faces. A trois heures du soir les voyageurs revinrent à leur sala.

Le Mœuong Lokhon ou Lakon, (du sanscrit Nagara), par 17° 23' 14" de latitude nord, et 102° 20' 40" de longitude est, (selon Francis Garnier), compte environ 300 cases qui s'étendent sur la rive droite du fleuve en terrain assez peu élevé. Les crues gênent les cultures de rizières qui ont lieu derrière le village dans une grande plaine. Il y a cinq pagodes comptant chacune

de 10 à 20 bonzes. La population laocienne cultive, outre le riz, du coton et du tabac. Elle se livre à la pêche dans le grand fleuve ; elle fait aussi le commerce de l'écorce de sisiet importée de Nongkhaï et de cotonnades venues de Korat par la voie de Nongkhaï. Le pikul de 60 kilogs de marchandises est transporté par charrettes de Korat à Nongkhaï au prix de 5 ticaux ; de Nongkhaï les marchandises descendent le fleuve jusqu'à Lokhon. Une pirogue se loue 4 ticaux et chaque batelier 4 ticaux aussi pour ce voyage. Le Chau, qui avait reçu récemment sa dignité en novembre précédent, avait pour titres : Phrah Phenom Nakha Nurah Sethi Sah Têp Binhout Poutra Bouri Sikout Boun Luong Chau Mœuong Lokhon. Ce galimatias, peu commode à déchiffrer par qui ne lit pas sur les écritures originales, semble indiquer que ce dignitaire est le gardien officiel de Dhatou Penom la métropole religieuse du Laos. Les insignes sont d'argent. Les autres dignitaires ont des insignes d'argent et de cuivre. L'Obbahat était le cousin du Chau et le Ratsebout son fils. Tous étaient, ai-je dit, très occupés à faire construire au sud du Mœuong Lokhon 55 corps de bâtiments en bambous pour la réception du Samdach Maha Malla qui ne vint jamais. D'après l'ordre envoyé de Bangkok, les gouverneurs de Bang Mouk, d'Outhèn, de Sayabouri, de Sakhun et de Lokhon devaient coopérer à cette construction. On peut se demander pourquoi Lokhon avait été choisi en vue de cette concentration de troupes au lieu de Nongkhaï. Tous ces gouverneurs de province avaient aussi prélevé un mœun de paddy sur chaque contribuable.

Le Chau de Lokhon était en outre préoccupé d'un procès assez grave. Deux Laociens de Lokhon s'étaient pris de querelle avec un autre de Kalasin. Quand les Laociens sont ivres, ce qui était le cas de ces trois hommes, ils en viennent facilement aux voies de fait. Les gens de Lokhon tuèrent celui de Kalasin dont le chef ou patron vint porter plainte au Chau de

Lokhon. Celui-ci, après examen, décida qu'un seul des accusés était coupable d'avoir donné des coups. Après bien des délais et des discussions, l'accusateur se retira, prétendant que le Chau de Lokhon était partial pour ses hommes et il se disposait à porter plainte à Bangkok. Il est bon d'ajouter, pour que l'explication soit complète, que dans un meurtre à la suite de rixe en tête-à-tête l'amende est de 30 damling (soit 120 ticaux, environ 360 francs au taux de l'époque), tandis qu'elle s'élève à 6 catties (soit 480 ticaux, 1440 francs) si les meurtriers sont deux ou plusieurs.

Tuer un voleur pris en flagrant délit coûte 6 ticaux à donner aux autorités, plus 6 ticaux à remettre à la veuve pour frais de funérailles.

La province de Lokhon est bornée au nord-ouest par le Mœuong Savang, district de Sakhun, à trois jours de distance ; au nord par le Mœuong Sayabouri, au Nam Sangkham, à deux jours ; à l'est, par le Mœuong Phou Va Don qui relève de Sakhun ; au sud par le Mœuong Bang Mouk, au Pak Nam Kham, à deux jours de distance ; au sud-ouest, par le Mœuong Kout Saman qui relève directement de Bangkok. Nous avons vu que Dhatou Penom, la métropole religieuse du Laos, est située dans le territoire de Lokhon et nous verrons qu'il en est de même du chef-lieu de la province voisine, Outhèn. Il y aurait dans la province de Lokhon, 2000 inscrits intérieurs et 400 inscrits extérieurs payant chacun 10 sling de capitation, sauf les vieillards qui paient 6 sling. Le lat de Lokhon est de huit au sling. Quant aux chefs-lieux de district, ce sont : 1° le Mœuong Houé, peuplé de Phouthaï, à trois journées au sud-ouest de Lokhon, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Dhatou Penom ; 2° le Mœuong Lamlat à l'ouest de Lokhon, habité par des Phou Thaï ; 3° le Mœuong Akat, dans l'est ; 4° le Mœuong Samat ou Asamat, sur le bord du grand fleuve, rive gauche, à quelques lieues au nord de Lokhon.

On trouve dans cette province une colonie de 200 Annamites environ, établis dans deux ou trois hameaux à une journée à l'ouest de Lokhon, où ils étaient venus se fixer depuis une vingtaine d'années, poussés par la misère, disent-ils. Ils cultivent les rizières et distillent de l'alcool. Le Chau Mœuong leur laisse gagner leur vie à leur guise et ne prélève pas d'impôt sur eux ; mais si, à un moment donné, ils ont besoin de protection, ils doivent la reconnaître par des services. Les hommes portent le costume annamite ; mais les femmes ont quitté le pantalon annamite pour la jupe laocienne. Ils ont conservé leur langage, leurs mœurs et coutumes. Lokhon tire une certaine importance de sa proximité relative de la côte de l'Annam.

Le mardi 22 janvier, Top et Khim partirent, à 10 heures du matin, du Mœuong Lokhon avec deux pirogues et 6 manieurs de gaffes allant contre vent et courant. Ils eurent bientôt à gauche le Ban Nong Pèk, hameau de 10 cases, puis à droite, le Ban Na Mœuong « village des champs du Mœuong » hameau de 15 cases. Au delà est la pointe d'aval de Don Daun, île qui était à leur droite. Ils passèrent devant le Ban Tha Thvaï, hameau de 10 cases, à leur gauche, c'est-à-dire rive droite. Vers midi il arrivèrent au Mœuong Samat, village de 50 cases et un des chefs-lieux de district de Lokhon. Le Chau était mort et le pays était administré par l'Oppahat et le Ratsevong. Mes deux Cambodgiens y passèrent sans s'arrêter. La pointe d'amont de Don Daun est au nord du Mœuong Samat. Les voyageurs eurent ensuite à gauche le Ban Samlan, hameau de 20 cases ; et à 1 heure 1/2 ils s'arrêtèrent à la rive du Ban Om, hameau de 15 cases, à 200 mètres de la rive. Ils en repartirent vers trois heures pour s'arrêter bientôt au Ban Sa Ngom où ils couchèrent, après avoir vainement cherché une inscription signalée en face de ce village au Keng Phrah Bat, ainsi appelé

d'une empreinte du pied du Bouddha qui émergeait en ce moment de l'eau.

Le mercredi 23 janvier, ils quittèrent à 6 heures 1/2 le Ban Sa Ngom. Au bout de trois heures de navigation ils atteignirent le confluent du Houé Nam Phoaï, à gauche. Ce cours d'eau qui vient du Mœuong Kout Samat à deux jours du grand fleuve, n'a plus, lors des mois secs, d'eau dans son lit de 10 mètres de largeur, 6 ou 8 de profondeur. Aux pluies on le remonte en pirogue jusqu'au Mœuong Kout Samat, dit-on. Les voyageurs s'arrêtèrent là une demi heure pour déjeuner et vers une heure ils s'arrêtèrent à la Sala Kang du Mœuong Outên, ou plus exactement Outhèn, qui est porté sur les cartes avec cette forme fautive: Houtên.

Le Mœuong Outhèn, par 17° 34' 10" de latitude nord et par 102° 10' 30" de longitude est (selon Francis Garnier), est construit sur la rive droite du Nam Khong, sur le territoire de Lokhon, alors que la province toute entière est située à l'est du fleuve. La Cour de Bangkok en avait ainsi ordonné. Il compte environ 200 cases entourées d'arbres de jardin : cocotiers, aréquiers, manguiers [1], orangers, jacquiers et bananiers, disséminés des deux côtés d'une route parallèle au fleuve, et s'étendant sur une longueur de 1200 mètres et sur 200 mètres de largeur environ, en face de l'embouchure du Nam Hin, affluent de gauche du fleuve, dont le lit, large de 30 mètres, profond de 8 ou 10 mètres, a de l'eau en tout temps. On peut remonter cette rivière en pirogue jusqu'aux Phou Pha Tang, en 10 jours de navigation pénible à travers les roches et les rapides, disent les indigènes. Il y a beaucoup de villages sur ses bords.

La population du Mœuong Outhèn, gens du peuple et digni-

1. A cette latitude le manguier ne pousse plus sur la côte de l'Annam.

taires, est toute entière de race Nhâ (on prononce Gniâ). Au premier abord, ces Nhâ qui sont sans doute une variété des Phou Thaïs se distinguent des autres Laociens par une prononciation un peu différente et plus rapide, et aussi par quelques termes spéciaux. Par exemple, les deux questions : « Où allez-vous ? — D'où venez-vous ? » Sont dites ainsi : *pay ta pi lœu*, *ma tê pi lœu*, tandis que les autres Laociens disent : *pay say*, *ma tê say*. Ces Nhâ seraient relativement une belle race. Leurs filles, blanches, élancées, seraient les plus jolies Laociennes. De même que les autres elles s'ornent de bracelets d'argent et portent le *Sin* ou jupe rayée. Elles affectionnent les écharpes rouges de préférence aux jaunes. Les hommes ont les cheveux coupés à la Siamoise, portent souvent la barbe courte et sont vêtus, de même que tous les autres Laociens, du *pha mouong*, langouti du pays en soie et en coton, ou du *Kien*, imitation de langouti venant d'Europe ou de Chantaboun. Leurs cases, à travées, sont couvertes avec le chaume ou herbe que les Khmêrs appellent *Sebau* ; les cloisons sont en bambou *pok* tressé. On trouve à l'intérieur, des nattes, des oreillers, des couteaux, des sabres, des bols et des plateaux à riz ; toutes choses communes à tous les Laociens.

Ces Nhâ sont de bonnes gens, affables, accueillants et pas trop ivrognes. Toutefois, ils boivent beaucoup d'une liqueur fermentée appelée *Lao Haï* qui est préparée de la manière suivante. Le riz gluant est pilé, saupoudré de farine de riz non gluant et la pâte ainsi obtenue est pressée dans une jarre dont le couvercle est bouché hermétiquement avec de la cendre mouillée. (Il y a aussi sans doute un ferment dont on ne dit rien). Deux jours après on peut boire en introduisant jusqu'au fond de la jarre un petit tube en bambou de la grosseur du doigt. Les Nhâ versent de l'eau et la renouvellent au fur et à mesure jusqu'à ce qu'elle perde le goût aigre-doux du ferment.

Ce breuvage, aspiré en quantité, finit par leur procurer cette ivresse si chère à tous les Laociens.

Sur quelques points de détail, les *Tamniem* ou coutumes des Nhâ diffèrent un peu de celles des autres Laociens. Les parents peuvent faire condamner l'amant de leur fille à un buffle et trois ticaux d'amende. En cas de grossesse, s'il n'épouse pas, il paiera trois ou quatre damling (12 ou 16 ticaux) d'amende en sus du buffle. S'il épouse la fille, il fournira le buffle, 26 ticaux et les vivres de la noce. Les mânes des Nhâ et des Phou Thaïs paraissent préférer le buffle dans les festins qui leur sont offerts mais qui sont mangés, bien entendu, par les convives vivants. A ce point de vue de l'offrande du buffle comme à plusieurs autres, ces Nhâ et ces Phou Thaïs, qui viennent des monts de l'est, sont un peu plus en connexité avec les grandes peuplades sauvages de cette région que la généralité des autres Laociens. Chez les Nhâ d'Outhèn les demandes en mariage sont faites par des vieilles qui offrent le bétel et le *Sisiet* roulés dans quatre paquets de feuilles de bananiers. Si les parents de la fille acceptent, ils mastiquent séance tenante deux de ces chiques ; les deux autres devant être rendues aux parents du garçon. C'est ce qu'on appelle *la petite mastication du bétel*, quelque chose comme une demande officieuse. Suit la *grande mastication du bétel* ou demande officielle, faite avec huit chiques placées dans une jatte de métal et accompagnées d'un tical que la famille de la belle prend avec la moitié des chiques. Au jour propice, fixé pour le mariage, le fiancé envoie le buffle et l'argent de la dot somme qui varie selon la condition des parents de la fille et qui pourra être remise au jeune ménage quelques années après. Chacun reçoit ses parents et festoie chez soi le jour du mariage. Au soir le jeune marié est conduit en grand cortège avec accompagnement d'orchestre chez sa femme où le couple s'assied côte à côte sans se prosterner, pour que les pa-

rents et amis le bénissent et lient ses poignets avec des fils de coton.

Les titres du Chau d'Outhên sont : Phrah Si Vola Lat (Brah Çri Vara râja) Chau Mœuong Thah Uthèn. Les inscrits de la province seraient au nombre de 900 intérieurs et 200 extérieurs, tant vieux que valides. La capitation annuelle serait de 4 ticaux pour les hommes mariés, 3 ticaux pour les vieillards et 2 ticaux pour les jeunes célibataires. J'ai dit que seul le Mœuong ou chef-lieu était sur la rive droite du fleuve, sur le territoire de Lokhon et que la province entière s'étendait à l'est du Nam Khong. L'ancien chef-lieu, appelé Mœuong Luong, était à trois journées dans l'est ; de ce Mœuong on allait chez les Annamites, disent les indigènes, en quatre ou cinq jours, par des routes pénibles à travers les montagnes. Vers l'époque de la prise de Vieng Chan, les Annamites, faisant peut-être une tentative pour secourir cette ville, envahirent le pays dont la population s'enfuit vers l'ouest et les mandarins se fixèrent dès lors à Outhèn. Après une courte apparition les Annamites retournèrent chez eux. Les *Yuon Kêo* reviennent actuellement au Laos par infiltrations de colonies pacifiques. Nous en avons déjà rencontré à Lokhon, à Sakhun. J'ai dit plus haut que deux ou trois hameaux d'Annamites se rencontraient à l'ouest d'Outhên. De plus, à l'extrémité méridionale du Mœuong, mes voyageurs virent une dizaine de cases d'autres Annamites installés là depuis cinq ou six ans. Ils brûlent des coins de forêts pour planter du riz et ils distillent de l'alcool. En leur qualité d'étrangers ils n'ont aucune capitation à payer. Venus des frontières de l'Annam ils ne savent rien de leur pays.

Le jeudi 24 janvier, Top et Khim quittèrent le Mœuong Outhèn où ils avaient été reçus avec affabilité par les mandarins en l'absence du Chau qui était à Lokhon pour la construction des 55 pavillons du premier ministre. Ils s'embarquèrent à

10 heures dans deux pirogues manœuvrées par six hommes munis de gaffes et ils passèrent successivement devant le Ban Hat Lek, à droite, hameau peuplé de Nhâ inscrits à Outhèn, le Ban Phan Pah, hameau de 15 cases de Nhâ inscrits à Outhèn et vers une heure ils s'arrêtèrent pour déjeuner à hauteur des dernières maisons de ce village. Repartant à deux heures, ils passèrent devant le Ban Hat, hameau de 10 cases de Nhâ inscrits à Outhèn ; ils eurent ensuite à gauche le confluent du Nam Songkhan, cours d'eau qui limite au nord la province de Lokhon. Le Me Nam Songkhan, qui a encore plusieurs mètres d'eau dans un lit large de 30 à 40 mètres et profond de 10 à 12 mètres, a sa source, dit-on, au Dong Ban Ya, dans le territoire du Mœuong Nong Han, à 10 jours de son confluent. Les pirogues peuvent le remonter à la saison des pluies. On y rencontre beaucoup de roches, de nombreux rapides et de nombreux villages. Au delà de ce cours d'eau les voyageurs s'arrêtèrent à quatre heures à la Sala centrale du Mœuong Sayabouri.

Sayabouri, (le Saniabouri des cartes, le nom exact paraît être Sayah bouri) situé par 17° 40' 00" de latitude nord, et 100° 01' 00" de longitude est (selon Francis Garnier), est un village de 120 cases, sous les arbres fruitiers, le long de la rive droite du Nam Khong, en terrain assez bas, exposé aux crues. Les habitants achètent leur riz, les rizières faisant défaut. On y compte 4 pagodes de 5 à 6 bonzes chacune. Il y a quelques cases de Chinois venus pour faire le commerce du cardamome bâtard l'une des principales productions du pays qu'on recueille dans une forêt appelée Dong Vân Koum, à un jour de distance du Mœuong. Ramasse qui veut et sans impôts ce cardamome qui croît naturellement sans culture. La graine, vendue à Sayabouri 10 ticaux le pikul de 60 kilogs, est envoyée par les Chinois à Nongkhaï où ils la revendent 12 ticaux. De là on la transporte à Korat.

La province de Sayabouri, peuplée de Laociens, peu étendue, est bornée au sud par Lokhon au Nam Songkhan près du Mœuong Sayabouri ; au nord ouest par Phonvisaï, au Keng Sadok à trois jours ; à l'ouest par Nong Han au Houé Pho Ek, à trois jours ; à l'est par le grand fleuve qui la sépare du Mœuong Phou Va Don dont le chef-lieu est à 4 jours de marche. Les inscrits sont au nombre de 700 intérieurs, c'est-à-dire portés sur les registres envoyés à Bangkok, et 200 extérieurs, c'est-à-dire inscrits seulement dans les registres locaux. Les gens mariés payent trois ticaux de capitation annuelle ; les vieillards deux ticaux et les jeunes célibataires un tical. Le Chau a pour titres : Phrah Saï Nha Lat Vongsa Chau Mœuong Sayabouri. Le titulaire, âgé de 55 ans, était absent, occupé à la construction des pavillons de Lokhon. Les deux Cambodgiens furent reçus avec affabilité par ses cousins germains, le Ratsebout et le Ratsevong. Le Chau, dit-on, est le fils d'un ancien Chau de Bassak. A la mort de son père, il se retira au Mœuong Khêmarat où il remplit quelque temps les fonctions de Mœuong Chân, puis il épousa la fille du Chau Mœuong de Nhassonthon où son beau-père lui donna les fonctions de Ratsevong. Quand son beau-père mourut ce Ratsevong alla saluer le Roi de Siam (et certainement lui offrir des cadeaux pour obtenir une charge plus importante). Il en reçut la dignité de Chau Mœuong de Sayabouri.

Le vendredi 25 janvier mes hommes estampèrent des inscriptions aux Vat Taï, Vat Kang. Le lendemain ils se rendirent en pirogue au Ban Phoang, village abandonné, de l'autre côté du Nam Sangkhan où des renseignements erronnés indiquaient d'autres inscriptions. Mais il n'y avait que des bornes de pagode en pierre. On leur dit que le Nam Sangkhan, dont les rives sont couvertes de bambous près de Sayabouri, a son eau salée et non potable aux mois secs : la terre étant salée dans le haut de son cours.

Le dimanche 27 janvier à 7 heures du matin, Top et Khim quittèrent le Mœuong Sayabouri en pirogue, allant contre vent et courant. Vers 9 heures ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Pha Nom, hameau de 15 cases, à gauche, sous les arbres fruitiers, en face du Ban Houé Ka, hameau de 10 cases sur la rive orientale, peuplé de Nhâ inscrits à Outhèn. Reprenant leur route à 10 heures 1/2, ils passèrent bientôt devant le Ban Pha Nom Nœua, hameau de 10 cases à gauche. Au bout de deux heures de navigation ils eurent à droite une île appelée Don Kasêt, et à gauche le Ban Na Noï, hameau de 10 cases. Au delà de Don Kasêt, ils franchirent le Keng Phûm, puis le Keng Ngouk, deux rapides où le courant n'est pas très violent. Ils passèrent devant le Ban Poung rive gauche, village de 10 cases de Nhâ inscrits à Outhèn, et avant 4 heures ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Haï, hameau de trois cases : le village suivant étant trop éloigné, dirent les bateliers.

Le lundi 28 janvier, on partit à 6 heures 1/2. Au bout d'une heure de navigation, les voyageurs atteignirent le Keng Phoung rapide où le courant est violent ; puis ils s'arrêtèrent vers 9 heures devant le Ban Doung, hameau situé à 400 mètres de la rive gauche. Les habitants sont des Nhâ inscrits à Outhèn. Reprenant leur route vers 11 heures, les voyageurs passèrent entre Don Na Kê, à gauche, et Ban Mong Mêng, rive orientale, hameau de 10 cases de Laos et Nhâs sous les manguiers et aréquiers. Vers 2 heures, ils s'arrêtèrent au Ban Don, hameau de 7 cases, rive gauche. Repartant à trois heures, ils arrivèrent après une heure de navigation à hauteur du Ban Phêng où ils allèrent coucher après avoir traversé le fleuve en 25 minutes.

Le mardi 29 janvier, quittant le Ban Phêng à 6 heures 1/2, les voyageurs longèrent la rive droite, ayant à droite une île appelée Don Phêng ; au bout de deux heures de navigation, ils s'arrêtèrent au Ban Lam Keng, hameau de 8 cases de Laos, à

300 mètres de la rive droite. Repartant à 10 heures 1/2, ils passèrent devant le Ban Tha Soui, hameau de 20 cases à 600 mètres de la rive droite, ils atteignirent le confluent du Houé Thon, à droite, qui a de l'eau en toute saison dans un lit de 12 à 15 mètres de l'argeur, 6 de profondeur. Sa source est à deux jours dans les montagnes et les villages sont nombreux sur ses bords, disent les bateliers. Vers midi et demi, les voyageurs s'arrêtèrent devant le Ban Phoï Lon, hameau de 10 cases à 400 mètres de la rive droite. Les rives du fleuve sont couvertes de bambous en cette région. Repartant à une heure, les voyageurs passèrent devant le Ban Khon Koung, hameau de 10 cases à droite ; puis ils s'arrêtèrent une demi heure au Ban Houé Phêng, hameau de deux cases à gauche, et à 5 heures 1/2, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Tak Tên, hameau de 20 cases, sous les arbres fruitiers, rive gauche, d'où l'on aperçoit la chaine de Phou Ngou dans le voisinage et celle de Phou Moua dans le lointain.

Le mercredi 30 janvier, quittant le village avant 6 heures, les voyageurs passèrent devant le Ban Sat, à droite, hameau de 15 cases de Nhâ inscrits à Outhèn. Dépassant un petit ilot, ils passèrent devant le Ban Som Srenok à gauche, devant le Ban Kam Pœur, à gauche, hameau de 10 cases ; puis ils atteignirent le confluent du Houé Pak Ding, à droite ; cette rivière, qui a de l'eau en toute saison, vient, disent les indigènes, des Phou Louong, à dix jours du confluent. Au delà de ce confluent on passa le Keng Pak Ding où sont beaucoup de roches de grès dans le lit du fleuve. Le courant n'est pas très violent à ce rapide où les voyageurs s'arrêtèrent une demi heure. Vers 5 heures ils passèrent devant le confluent du Houé Pak Saï, cours d'eau qui vient des *Thung Na*, « plaines des rizières ». Son lit, de 8 mètres de largeur, 4 ou 5 mètres de profondeur, forme la limite de la province de Sayabouri sur la rive gauche du grand fleuve. Au confluent est un hameau de 7 cases, le Ban Pak Sai. A 7 heures

1/2, les Cambodgiens s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Hat Phaï Maï hameau de 12 cases, à droite, peuplé de Nhâ inscrits à Outhèn.

Le jeudi 31 janvier, quittant ce village à 6 heures, les voyageurs eurent bientôt à gauche le confluent du Houé Limœu, torrent qui vient des Phou Sék à 4 jours de son embouchure. Il y a trop de roches et de rapides dans son lit, large de 8 mètres, profond de 4, pour que les pirogues puissent le remonter aux mois secs. Vers huit heures les voyageurs atteignirent le Keng Sdâk (ou Sedok), où de grandes roches de grès se dressent sur toute la largeur du fleuve. Ce rapide indique la limite des provinces de Sayabouri et de Phonvisaï, sur la rive droite. Les rives du fleuve au delà sont escarpées, couvertes de bambous et d'arbres srelao. Les voyageurs s'arrêtèrent quelque temps un peu plus loin au Ban Tha Na, hameau de 10 cases, à droite, peuplé de Nhâ inscrits à Outhèn. Repartant a trois heures, ils eurent bientôt à droite Don Tha Phêng, île où est le Ban Chên Chaï, hameau de 10 cases, peuplé de Nhâ inscrits au Mœuong Outhèn. Dépassant encore le Ban Tha Pho, hameau de 10 cases de Nhâ inscrits à Outhèn, ils s'arrêtèrent vers 6 heures au Ban Tha Kai, hameau de 15 cases de Nhâ inscrits à Outhèn. Ils y passèrent la nuit.

Le vendredi 1er février, quittant à 6 heures le Ban Tha Kai (ou Khai), les voyageurs s'arrêtèrent au bout d'une heure et demie au Ban Beng Khan à gauche, où ils devaient changer de pirogues et de bateliers. Ce village où ils passèrent toute la journée est en face du confluent du Nam San, affluent important du Nam Khong. Je reproduis les renseignements que les habitants donnèrent à mes deux Cambodgiens sur ce cours d'eau et sur la région qu'il arrose. Vers le confluent, son lit large de 30 à 40 mètres, mesure en ce moment 8 mètres de rives au dessus des eaux et 6 mètres de profondeur d'eau. Il vient du Mœuong Sieng Khvang à une vingtaine de jours du confluent. Les embar-

cations le remontent avec peine aux basses eaux, tandis que cette navigation est relativement facile aux crues. Du confluent, en remontant le Nam San, on atteint en un jour le Mœuong Pasoum à gauche, chef-lieu de district de Phonvisai. De Pasoum, en deux jours on atteint le Mœuong Bârikan, à gauche, autre chef-lieu de district de Phonvisaï. De Bârikan, on se rend, en neuf jours, au Mœuong Ngan qui est à une demi journée de marche à l'ouest du Nam San. De Ngan on se rend en 6 jours au Mœuong Sieng Khvang qui est à droite en remontant la rivière. Les rapides sont très nombreux dans le Nam San. Les Mœuongs Bârikan, Ngan, Sieng Khvang sont peuplés de Phouon. La province de Sieng Khvang compte huit districts dont les habitants du Ban Beng Khan ne connaissaient pas les noms. Cette province, disaient-ils, paie tribut à l'Annam et à Bangkok, mais nous ignorons la nature et la qualité de ces tributs. L'année précédente, les pirates chinois Hor vinrent enlever Sieng Khvang et tous les Chau Mœuong s'enfuirent à Bârikan dont le Chau est le père du Chau Mœuong de Sieng Khvang. En novembre précédent, un Kha Luong Siamois vint de Korat pour résider au Mœuong Bârikan et résister aux Hor qui se fortifiaient, disait-on, aux Mœuongs Ngan et Sieng Khvang.

Les habitants du Ban Beng Khan donnèrent aussi à mes hommes des renseignements résumant assez exactement l'aventure arrivée en 1882 au docteur Neiss et dont le vaillant explorateur a donné depuis le récit dans le *Tour du monde*. « Envoyant, dirent-ils, une partie de ses bagages à Luang Prabang par la voie du fleuve, il remonta le Nam San et arriva en novembre au Mœuong Ngan que les bandes des Hor vinrent bientôt assaillir. Le médecin français songea à organiser la résistance avec les gens du pays, mais ceux-ci voyant que les Hor étaient trop nombreux s'enfuirent jusqu'à Bârikan et le docteur dut abandonner tous ses bagages, une vingtaine de

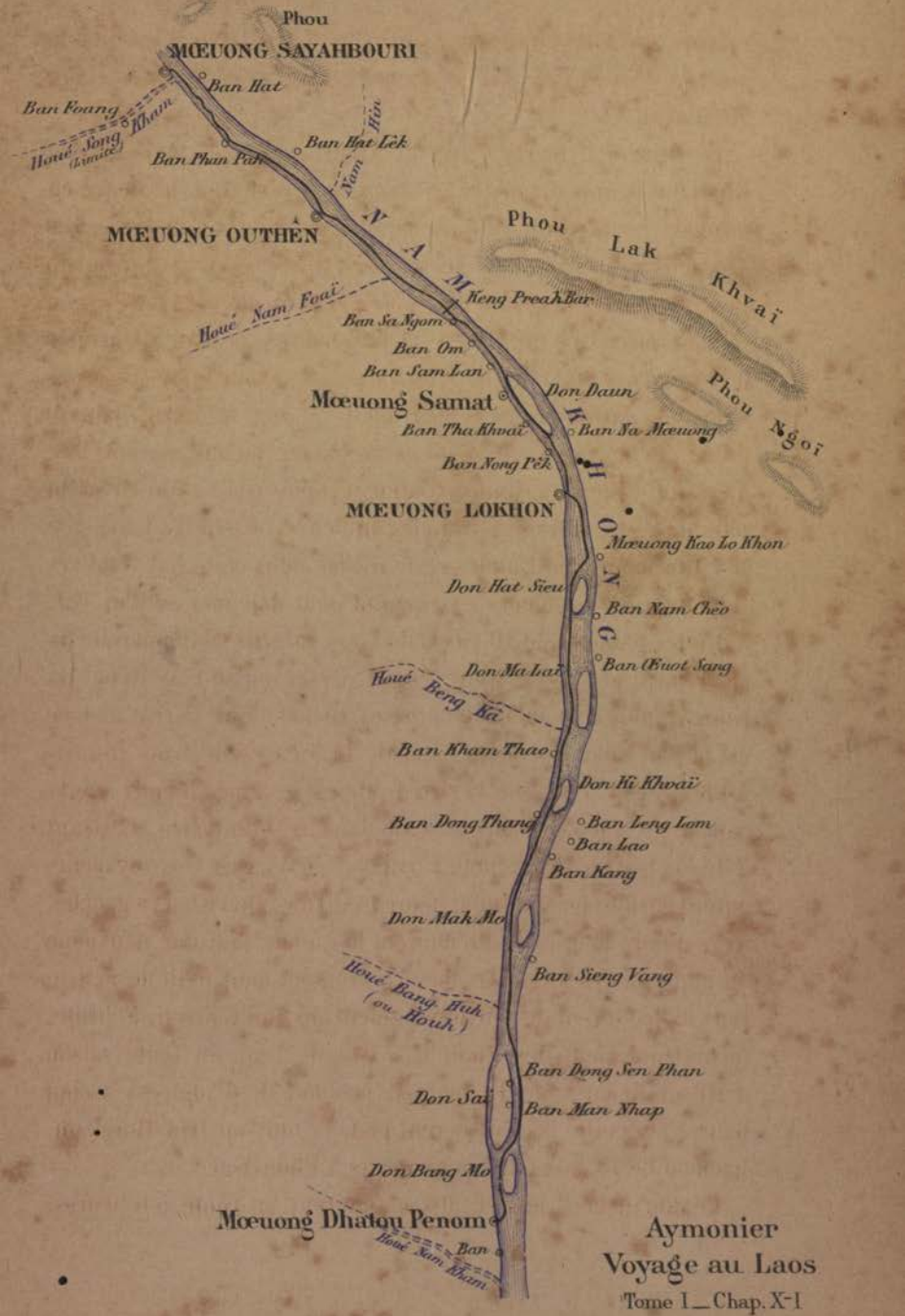
caisses, qui tombèrent aux mains des Hor. Il reprit ensuite la voie du fleuve pour aller à Luang Prabang et de là redescendre à Bangkok. »

Le samedi 2 février, Top et Khim, partirent du Ban Beng Khan à 6 heures du matin, continuant à remonter le fleuve en pirogue, à la gaffe, luttant contre un courant moyen. Les Laociens n'ont pas de longues rames. Ils se servent de la gaffe pour remonter le fleuve qu'ils descendent en pagayant ou en ramant assis face en arrière. A huit heures, la pluie fit arrêter les voyageurs au Ban Tha Nam, à gauche, hameau de 15 cases sous les arbres fruitiers. Au bout de dix minutes, l'averse finie, on se remit en route pour passer bientôt devant Pak Yéak (ou Nhiep), à droite, confluent d'une rivière qui vient du pays de Sieng Khvang à 13 jours du fleuve, disent les Laociens. Il y a beaucoup de rapides et de roches dans cette rivière. Vers 9 heures, les voyageurs s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Toï, à droite, hameau de 10 cases de Laos inscrits à Phonvisaï. Ils en repartirent à 11 heures pour passer bientôt le Keng Ha Kong, rapide encombré de grosses roches. Sur la rive gauche est le Ban Keng Ha Kong, hameau de 5 cases de Laos inscrits à Phon Visaï. Plus loin la rive droite est escarpée tandis que la gauche s'avance en bancs d'argile dans le lit du fleuve. Laissant à droite le Ban Hang Sieng, hameau de 5 cases, les voyageurs eurent ensuite pendant une heure et demie, Don Khaï, à gauche. Vers quatre heures ils atteignirent le rapide Ha Kong, deuxième du nom, où de grosses roches se dressent dans le lit du fleuve. Puis ils passèrent devant le confluent du Houé Khvaï, à droite, torrent qui vient des Phou Ho. Il a de l'eau en toute saison dans son lit large de 10 mètres, profond de 5 mètres. A cinq heures et demie, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Horekam, hameau de 15 cases de Laos inscrits à Phonvisaï.

Le dimanche 3 février, ils se remirent en route à 6 heures,

De Dhatou Penom à Sayahbouri

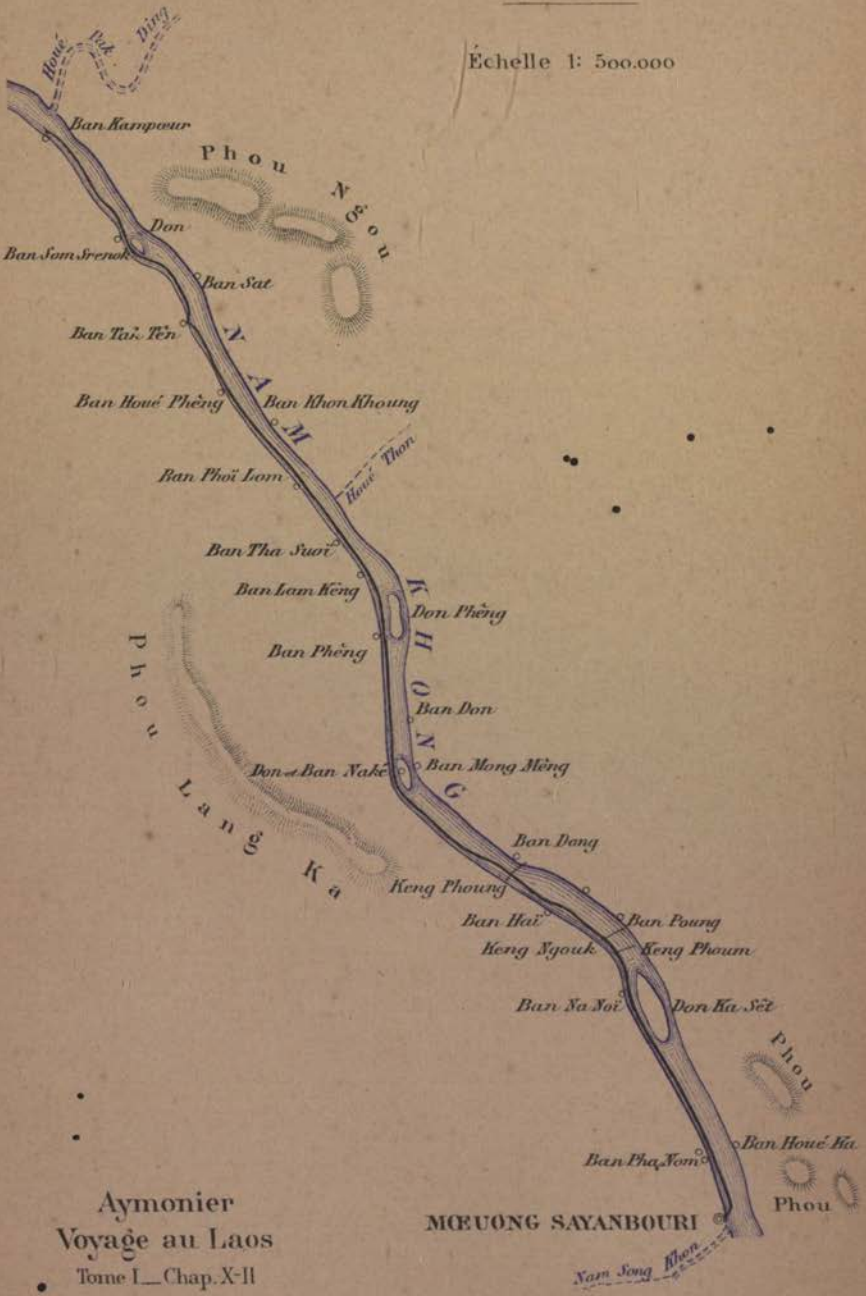
Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome I_Chap. X-1

De Sayahbouri au Pak Ding

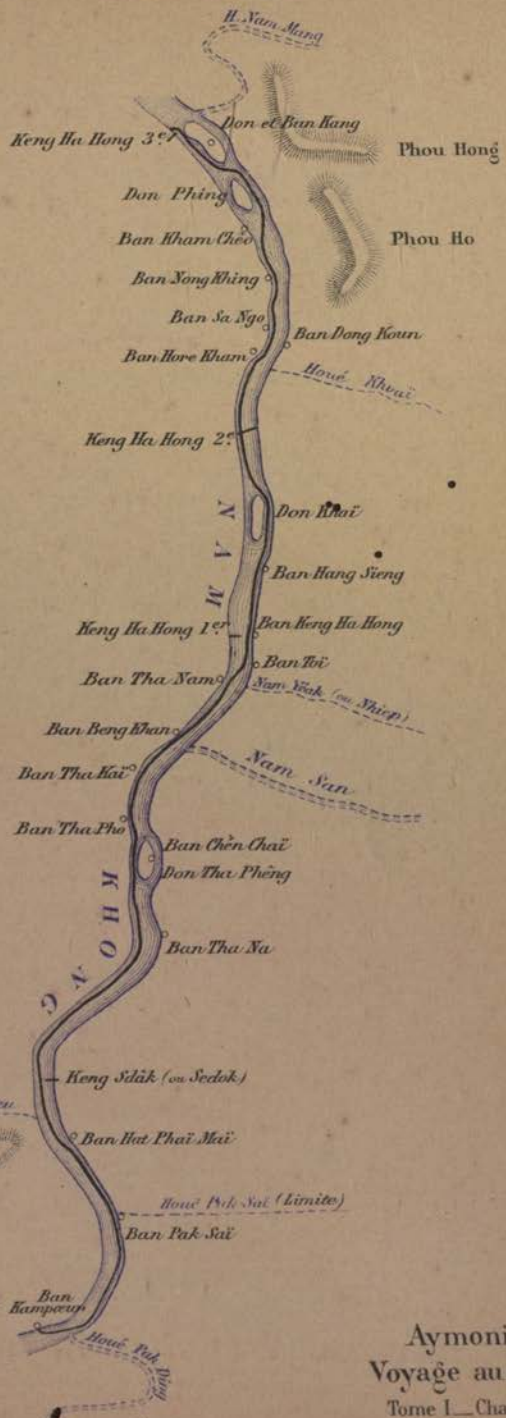
Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome I_Chap. X-II

Du Houé Pak Ding au Houé Nam Mang

Échelle 1: 500.000

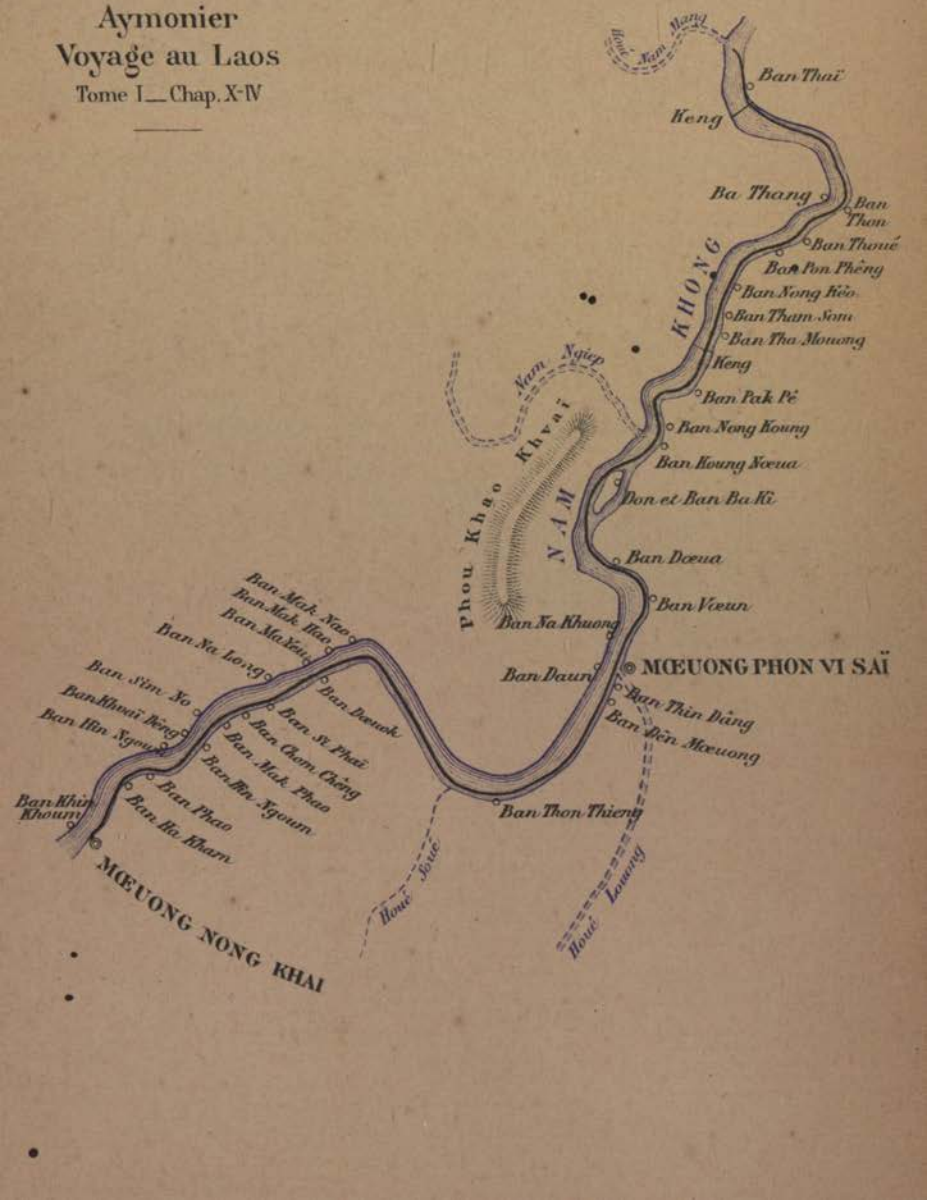


Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. XIII

Du Houé Nam Mang à Nong Khaï

Échelle 1: 500.000

Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. X-IV



laissant bientôt à droite le Ban Dong Koun, peuplé de Nhâ inscrits à Outhên, puis, à gauche, le Ban Sa Ngo, peuplé de Laos inscrits à Phonvisaï. La rive droite du fleuve est escarpée ; la gauche s'avance au loin en pente douce. Les bambous, les téal, les srelao croissent en quantité sur ces rives. Plus loin de grandes roches se dressent sur la rive droite tandis que la gauche est cultivée en rizières. Vers 9 heures, les voyageurs s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Nong Khing, à gauche, hameau de 12 cases de Laos inscrits à Phonvisaï. De là on aperçevait les Phou Ho, Phou Houng. Quittant ce village à 11 heures, les voyageurs laissèrent ensuite à gauche le Ban Kham Chêo, à 400 mètres de la rive. C'est un hameau de 10 cases de Laos inscrits à Phonvisaï. Ils passèrent ensuite entre la rive gauche et Don Phing ; puis entre la rive droite et Don Kang, où est un village. Au sommet de cette dernière île, ils passèrent le Keng Ha Kong, troisième du nom. Le lit du fleuve couvert de grosses roches, n'offre aux embarcations qu'un chenal large de 8 mètres environ, en cette saison. Vers 4 heures ils eurent à droite le Houé Nam Mang, qui vient, disent les Laociens, des Phou Ho, Phou Hong. Son lit, large de 14 mètres, profond de 5 mètres environ, a de l'eau en toute saison. Sur ses rives est un village appelé Ban Bok. Ce cours d'eau servirait de limite entre Phonvisaï et Nongkhaï. A cinq heures, les voyageurs s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Thaï à gauche, hameau de trois cases d'où l'on aperçoit les Phou Ho, Phou Hong.

Le lundi 4 février, ils quittèrent ce hameau à 6 heures pour atteindre bientôt un *Keng* ou rapide dont on ne leur donna pas le nom. Au-delà, les roches les firent passer de gauche à droite, et à 9 heures ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Thang, à droite, hameau de 12 cases de Laos inscrits à Phonvisaï. Ils en repartirent à 10 heures pour laisser successive-

ment, à gauche, le Ban Thon, hameau de 15 cases et le Ban Thoué, hameau de 10 cases ; puis ils s'arrêtèrent quelques minutes au Ban Phon Phêng village de 30 cases à gauche. Plus loin, ils s'arrêtèrent encore une heure au Ban Nong Kèo, à gauche, village de 20 cases de Laos inscrits à Phonvisaï. Au-delà, ils laissèrent à gauche le Ban Tham Som, hameau de 15 cases et à 4 heures 1/2 ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Tha Mouong, hameau de quinze cases, à gauche.

Le mardi 5 février, quittant le Ban Tha Mouong vers six heures, les voyageurs atteignirent bientôt le Keng Kham, rapide où de grosses roches encombrent le lit du fleuve. Ils laissèrent ensuite à gauche le Ban Pak Pê, hameau de 10 cases et s'arrêtèrent pour faire cuire le riz du déjeûner au Ban Nong Koung, à gauche, village de 30 cases. En repartant, ils eurent sur la même rive Nong Koung Nœua, hameau de 10 cases, puis à droite le confluent du Nam Ngiep, (prononcé Neghiep), dont le lit, large de 40 à 50 mètres, est profond de 12 à 15. Le Nam Ngiep vient du pays de Sieng Khvang, à quinze jours du fleuve. En remontant ce cours d'eau, on rencontre beaucoup de villages et de hameaux ; le principal est le Mœuong Thoula Akom, chef-lieu de district de Nongkhaï, à 5 jours du confluent sur la rive droite. Le bassin du Nam Ngiep, produit beaucoup d'écorce de Sisiet que l'on y paie cinq ticaux les 1000 tablettes. Les pirogues remontent le Nam Ngiep aux basses eaux et les grands radeaux de bambous le descendent aux pluies.

Au delà du confluent de cette rivière, les rives du Nam Khong sont escarpées, boisées en téal et srelao. Les voyageurs passèrent entre la rive gauche et Don Ba Ki, où est un village. Au delà de cette île, ils laissèrent successivement à gauche, le Ban Dœua, hameau de 10 cases, le Ban Vœun, village de 20 cases. Enfin à 3 heures 1/2, ils atteignirent les premières cases du Mœuong Phonvisaï en face d'un village appelé Na Khuong situé sur la

rive gauche. A quatre heures, ils s'arrêtèrent à la sala centrale du Mœuong Phonvisaï.

Le mardi 5 février, Top et Khim allèrent estampér une inscription laocienne à la Preah Vihéar ou temple de la Vat Louong de Phonvisaï. La stèle, près de la statue du Bouddha, est haute de deux coudées, large d'une coudée et épaisse de cinq doigts. Le temple en briques est ruiné. Il y a 6 bonzes dans cette pagode. De là ils allèrent au-delà du Houé Luong estamper d'autres inscriptions à la Vat Dèn Mœuong. Dans la Preah Vihéar sont deux stèles. La plus petite, au nord de la statue, haute d'une coudée et d'un empan, large d'une coudée, est épaisse de trois doigts. La plus grande, au sud, haute de deux coudées, large d'une coudée et d'un empan, est épaisse de cinq doigts. Toutes ces stèles sont en grès. La Vat Dèn Mœuong est sur le territoire de Nongkhaï.

Le Mœuong Phonvisaï, par 18° 01' 00" de latitude nord, et 100° 39' 00" de longitude (selon Francis Garnier), est un village de 150 cases environ, disséminées sous les arbres fruitiers le long de la rive droite du fleuve. Le terrain, assez bas, inondé par les fortes crues, ne permet pas de cultiver des rizières dans le voisinage immédiat. Il y a 5 pagodes de 7 à 8 bonzes chacune. La population qui est laocienne cultive du riz et du coton. On y trouve quelques Chinois qui vendent des étoffes, de la poterie et qui achètent le cardamone bâtard que l'on recueille dans les bois. On fait du sel au Ban Phon Khong, situé sur le Houé Louong à un jour de marche de Phonvisaï. Le lat est de 10 au sling ; grand et gros il pèse 8 chi.

Le Chau a pour titres : Phrah Saurinhah Sakdi Santhon Chau Mœuong Phonvisaï, ou selon d'autres : Phrah Visaï Saura dèt Chau Mœuong Phonvisaï. La province est bornée à l'est par Sayabouri, au Keng Sadâk, à 4 jours de Phonvisaï ; au sud par Nong Han, au Ban Pho, à une demi-journée de marche

de Phonvisaï ; à l'ouest elle se termine au Houé Louong qui la sépare de Nongkhaï ; au nord cette petite province, toute entière sur la rive droite, est limitée par le grand fleuve. Cependant on dit que le Mœuong Pasoum sur le Nam San relève de Phonvisaï où il envoie son tribut. Il y aurait à Phonvisaï 900 inscrits intérieurs et 200 extérieurs. La capitation annuelle serait de 6 ticaux par inscrit marié, de 3 ticaux par vieillard et de 2 ticaux par jeune célibataire. Le tribut porté à Bangkok s'éleverait à 36 catties. Les habitants se plaignent que l'impôt est très lourd. Les autorités en ont vainement demandé la réduction à Bangkok [1].

Lors du passage de mes hommes, le Chau de Phonvisaï était mort depuis quelque temps ne laissant que des enfants en bas âge. Son cousin germain l'Obbahat le remplaçait provisoirement en attendant sa nomination de titulaire : les deux dignités étant dans la famille depuis très longtemps. Le Ratsevong et le Ratsebout sont d'une autre famille qui occupe aussi ces dignités de père en fils. On raconte qu'il y a quelque vingt ans, lorsque le Phya Amat, grand mandarin de Bangkok, alla combattre les Hor dans cette région il envoya l'ordre au Chau de Phonvisaï, entr'autres, de faire des levées d'hommes et de se rendre à Vieng Chan. Arrivé à Nongkhaï ce Chau fit demi-tour, avouant que les ennemis lui faisaient peur. Le Siamois furieux, le fit saisir, lui reprocha sa couardise, son incapacité, sa mollesse qui le mettait chaque année en déficit dans le payement du tribut et il le fit décapiter immédiatement au midi du village, confisquant tous ses biens : bœufs, buffles, éléphants, et prenant ses filles pour femmes.

Selon les habitants de Phonvisaï, le Chau de Bârikaï a pour

1. Si les Français, maîtres actuellement de toute la rive gauche du fleuve, savent ne pas effaroucher les populations laociennes, beaucoup d'habitants des Mœuongs Siamois passeront sous leur domination.

titres : Phrah Visêt Sala lit Chau Mœuong Bârikan. Luì et tous ses dignitaires sont, ainsi que le peuple, de race Phouon. Cette race qui habite toute la région de Sieng Khvang, parle un dialecte qui diffère quelque peu, paraît-il, de celui des autres Laociens. Les mœurs seraient celles des Laociens. On retrouve chez cette population une coutume commune à plusieurs peuplades Kouies du sud. Un jeune homme embrasse et caresse à sa guise toute fille qui lui plaît. Et dans les fêtes si une jeune fille n'est pas embrassée, caressée, c'est une grande mortification pour les parents qui la tiennent pour une malheureuse. Les mânes des ancêtres ne sont offensés que si l'on passe outre à de simples caresses. L'amant doit payer, pour les apaiser, une amende de 4 ticaux et d'un buffle ; ou en cas de grossesse, d'un buffle et de 12 ticaux.

Le vendredi 8 février, quittant le Mœuong Phonvisaï avec une pirogue et quatre hommes, les deux Cambodgiens laissèrent à gauche le confluent du Houé Louong qui se jette dans le grand fleuve au bout du village. Dans son lit, large de 30 mètres, profond de 10 mètres, le Houé Louong a de l'eau en toute saison. Il vient, dit-on, des Phou Kiou ; on rencontre beaucoup de villages et beaucoup de rapides en remontant son cours. En face de son confluent, de l'autre côté du fleuve, est Ban Daung, hameau de 10 cases de Laos inscrits à Phonvisaï, mais habitant le territoire de Nongkhaï. Plus loin les voyageurs eurent à gauche le Ban Thin Dang, hameau de 10 cases de Laos inscrits à Phonvisaï. Puis, après une heure de navigation ils s'arrêtèrent au Ban Dên Mœuong où sont les inscriptions qu'ils avaient estampées.

Le samedi 9 février, ils quittèrent le Ban Dên Mœuong à 5 heures 1/2 pour passer successivement devant le Ban Thon Thieng, hameau de 15 cases à droite, devant le confluent du Houé Soué, à gauche ; ce torrent, au lit large de 10 mètres,

profond de 5 mètres, vient du Ban Phou Soué, à trois jours du confluent ; il n'assèche pas en fin de saison, mais son lit, obstrué par les roches, a de nombreux rapides ; devant le Ban Mak Nao, hameau de 10 cases, à droite ; le Ban Mak Hao, 8 cases, à droite. Vers 10 heures, ils s'arrêtèrent au Ban Dœuok, hameau de 15 cases, à gauche, en face du Ban Ma Yeu, sur la rive gauche. Les rives du fleuve, assez régulièrement escarpées, sont boisées en bambous, téal, srelao. Repartant à 11 heures 1/2, ils passèrent devant le Ban Na Long, hameau de 15 cases à droite ; le Ban Si Phaï, à gauche, village de 20 cases ; le Ban Chom Chèng, à gauche, 20 cases ; le Ban Mak Phao, à gauche, hameau de 10 cases ; en face, sur la rive gauche est le Ban Sim No, village de 20 cases ; puis devant le Ban Hin Ngoum, à gauche, 15 cases ; en face de Khoaï Dêng, rive gauche, hameau de 10 cases. Tous ces villages de Laociens, assez rapprochés les uns des autres indiquent l'approche de leur chef-lieu, Nongkhaï. Les voyageurs passèrent ensuite devant le Ban Thin Thén, 10 cases, à droite ; le Ban Phao, 15 cases à gauche ; le Ban Ha Kham, 30 cases, à gauche. A cinq heures les voyageurs atteignirent les premières maisons de Nongkhaï, puis ils eurent à droite le Ban Khin Khoum, village de 20 cases ; et un peu avant 6 heures ils s'arrêtèrent à la Sala centrale de Nongkhaï ; les mandarins les logèrent dans les bâtiments élevés pour le Samdach *Maha Malla*.

Ils s'y installèrent en attendant le retour de leurs compagnons, Iem et Dou qui, arrivés depuis quelques jours, avaient laissé une lettre disant qu'ils allaient faire une excursion à Vieng Chan. Ils revinrent le 11 février. Pendant leur séjour, Top et Khim estampèrent une inscription laocienne à la Vat Boun Hœuong du Mœuong Nongkhaï. Ils rencontrèrent à Nongkhaï un Kha Luong Siamois venu de Korat pour prendre des renseignements

sur les bandes des Chinois Ho qui, au nombre de 5000, avaient emporté les Mœuongs Phouon et songeaient à attaquer Louang Prabang, disait-on. Quant aux Kromokar ou mandarins de Nongkhaï ils reçurent mes Cambodgiens avec assez d'affabilité, mais ceux-ci les jugèrent vantards, bavards, ivrognes et quémandeurs.

Le Mœuong Nongkhaï « mare de la forteresse, ou mare de la vente », Khaï pouvant avoir les deux acceptions, est situé, selon Francis Garnier, par 17° 55' 00, latitude nord, et 100° 21' 00" de longitude est. La petite ville compte un millier de cases le long de la rive droite du fleuve, en terrain assez élevé pour ne pas être atteint par les crues et elle occupe environ une demi-lieue de longueur. Une ruelle court le long du fleuve et une rue plus large a été tracée parallèllement à l'intérieur bordée par les principaux groupes de maisons. Les Cambodgiens trouvèrent le climat de Nongkhaï relativement froid. On y compte 17 pagodes, de 15 à 20 bonzes chacune. De même que les autres bonzes laociens, ces religieux ne se privent pas de faire du commerce, de monter à cheval, de pagayer aux joûtes, toutes pratiques inconnues au Cambodge. En 1884 on voyait encore dans le fleuve le Chaitya de la Vat That formant un ilot de briques à dix mètres de la rive actuelle ; selon les indigènes il s'est détaché depuis 1850 environ. Outre les Laociens population effrontée, quelque peu vicieuse et voleuse, incendiant pour mieux voler, disent mes Cambodgiens, on rencontre à Nongkhaï des Chinois qui occupent une quarantaine de boutiques, des Siamois généralement venus de Korat et des Kolas ou Birmans. Tous ces étrangers sont des marchands, apportant des étoffes, cotonnades, de la poterie, de l'arec qui pousse mal à Nongkhaï. L'ortie de Chine vient, soit de la province, soit de Luong Prabang, soit même du sud, de Bassak. Nongkhaï exporte du cardamone, de la soie, des bœufs, buffles et chevaux.

Les Laociens cultivent des rizières, plantent du coton, du tabac et pêchent dans le fleuve, surtout dans les gouffres en amont de Vieng Chan, le gros poisson que les Kmêrs appellent *trei réach*. Le lat est de 10 au sling. Moins important que Korat, mais plus considérable qu'Oubon, Nongkhaï est, avec ces deux villes, l'un des grands marchés du Laos.

La province de Nongkhaï est bornée, à l'ouest, par le Mœuong Sieng Khan dont le chef-lieu est à 9 jours de distance ; à l'est par le Mœuong Phonvisaï qui est à deux jours ; au sud par le Mœuong Nong Han qui est à trois jours ; au nord par le Mœuong Sieng Khouon qui serait à 16 jours de distance. La province, qui doit remplacer l'ancienne province de Vieng Chan, est donc située surtout sur la rive gauche. On dit qu'elle compte 3500 inscrits intérieurs et 1500 extérieurs et qu'ils paient 6 ticaux quand ils ne sont pas réquisitionnés pour les corvées des Kha Luong et 8 sling, dans le cas contraire. Le Chau enverrait à Bangkok, chaque année, deux pikuls d'argent ; soit un pikul pour le roi 40 catties ou livres pour le Preah Chau Veang Na (second roi) et 10 livres pour le Samdach Maha Malla : (Or 10 livres ou Chang font un Mœun et 5 Mœun font un pikul). — On dit aussi que de Nongkhaï dépendent les trois Mœuongs de Phou Vieng qui paierait dix damling d'or de tribut, de Thoun Khoun qui paierait 12 damling d'or et de Khoûm Phou Va Pi qui paie 10 damling d'argent. Si le fait est exact le tribut en or suppose des mines ou des sables aurifères.

Les titres du Chau sont : Phya Botum teva phiban (Padma dévaphipala) Chau Mœuong Nongkhaï. En 1884, le titulaire était un vieillard à peu près aveugle. Son Oppahat était d'une autre famille. Mais le Ratsebout était son propre fils. Il n'y avait pas de Ratsevong. Le Phya de Nongkhaï, de son nom personnel Thau Sè Koman, avait outre le Ratsebout appelé Thau Suphoum, un autre grand fils le Thau Si et une vingtaine d'enfants en bas

âge que lui avaient donné ses quatorze femmes. Il avait à ce moment de gros ennuis avec des Kolas ou marchands Birmans qui sont détestés dans le pays. Ces marchands précédemment dévalisés portèrent vainement plainte et en présence de l'inertie des autorités ils firent des recherches à leurs frais et découvrirent les marchandises volées. Les détenteurs nièrent le vol, mais les plaignants produisant leurs témoins, il fallut bien condamner les autres à 5 catties de dommages intérêts (soit 400 ticaux), somme sur laquelle les juges prélevèrent 40 ticaux pour leur part. Le jour même le Chau et les mandarins firent signifier leur expulsion aux Kolas qui furent attaqués la nuit suivante, à coups de fusil. L'un d'eux fut blessé au bras. Le Chau refusa de recevoir toute nouvelle plainte, disant qu'il les avait chassés. Ils allèrent réclamer au consul anglais à Bangkok, d'où ordre au Chau de Nongkhaï de rendre justice aux Kolas, ou bien de faire expédier les accusés à Bangkok.

Nongkhaï doit en grande partie son importance à la destruction de Vieng chan, l'ancienne capitale, un peu en amont, sur la rive gauche du fleuve. Les Siamois, sous les ordres du Chau Khun Bodin, l'emportèrent en 1827. Les Laociens, consultés dans notre rapide voyage, disaient n'avoir plus d'annales écrites et ils ne se souvenaient guère que des noms de quelques rois : le Chau Phasaï Settha, le Chau Chantabauli, le Chau In, le Chau Anuh. Et encore les deux premiers me semblent fort douteux ; Chantabauli parait être la corruption de Chandrapouri, nom officiel de la ville.

Le dernier roi, Chau Anuh (ou Anou), refusant de payer le tribut et tentant de se révolter contre la nomination Siamoise, amena de grandes calamités sur son peuple. Levant des troupes, il s'avança vers Korat, mais battu par le Bodin, il s'enfuit à Vieng Chan et passa chez les Annamites, laissant le Ratsevong organiser la résistance. Le roi de l'Annam lui promit des secours

et l'engagea à prendre les devants ; mais à son retour le Chau Anuh fut battu de nouveau par le Bodin et les secours promis ne parurent pas. Il se réfugia chez les Phouon dont le roi, le Chau Nâi, s'empara de sa personne, de son fils le Chau Sattisan et de l'Oppahat et les livra tous les trois au Bodin qui les emmena à Bangkok où ils s'empoisonnèrent. Quant au Ratsevong qui était fils du Chau Anuh il se réfugia chez les Annamites et jamais depuis on n'eut de ses nouvelles. La population de Vieng Chan s'enfuit en partie chez les Phouon et en partie fut emmenée par les Siamois. Telle est la version locale. Le père du Chau Mœuong actuel de Nongkhaï était alors le Thau Sovor de Nhassonthon. Placé a la tête d'un corps de troupes, il vint combattre le Ratsevong de Vieng Chan, pendant que le Bodin, je ne sais pour quelle raison, s'arrêtait à Nhassonthon. Pour le récompenser de ses services, le Bodin lui donna le Mœuong Nongkhaï, destiné à remplacer Vieng Chan : cette dernière ville étant condamnée à ne pas se relever de ses ruines [1].

Vers 1872 ou 1874, les Hos envahirent la province de Nongkhaï, dont le Chau s'était rendu à Oubon pour recevoir le Phya Amat, grand mandarin de la Cour de Siam. Le Ratsebout, qui commandait à Nongkhaï, leva des troupes, fut défait et recula jusqu'au fleuve en face de Nongkhaï. Pendant la nuit, emmenant ses femmes et ses enfants, il passa le Nam Khong et se sauva jusqu'à Nong Han. A cette nouvelle, la population, prise de panique, s'enfuit par eau, par terre, de tous côtés. Le Phya Amat, arrivé à Nong Han, fit saisir le fuyard, le ramena enchaîné à Nongkhaï où il le fit décapiter pour le châtier et aussi comme holocauste de victoire. Puis il ordonna aux Chau Mœuong de Nongkhaï, de Lokhon, de Bang Mouk, de Nong Han de lever

1. Les Français, maîtres aujourd'hui de la rive gauche, ont un intérêt politique de premier ordre à casser la sentence Siamoise et à restaurer l'ancienne capitale du Laos en favorisant son repeuplement.

des troupes pour refouler les Hos qui, au nombre de 600 environ, commençaient à construire une forteresse à Vieng Chan. Ils furent attaqués, défaits tombèrent dans des embuscades tendues sur toutes les routes de retraite et ils furent à peu près tous exterminés.

CHAPITRE XI

DE NONGKHAÏ A KORAT

SOMMAIRE

Iem et Dou quittent Nongkhaï en charrette, se rendant à Korat par la grande piste des voitures et des commerçants. Pierres, roches et sous-sol de Baï Kriem. Le Houé Louong. Au Mœuong Nong Han. Une femme siamoise adopte Iem et Dou. La cérémonie des amis ou frères d'armes. Les éléphants. De quelques coutumes à Nong Han. Lois sur les voleurs et les incendiaires. La route au-delà de Nong Han. Un lac de ce nom. Le Mœuong Koum Phou Va Pir, district de Nong Han. Le Phouong. Arrivée à Khon Khên. Le Mœuong. La province. L'investiture des Chau Mœuong. Rencontre d'un corps de troupes siamoises commandées par des Européens. La route et les forêts clairières au-delà de Khon Khên. Le Si, affluent du Moun. Le Mœuong Chonobot. La province. La route au-delà de Chonobot. Arrivée à Korat en mon absence. Les rats palmistes et les corbeaux de Korat. La paille de riz. Les convois de bœufs porteurs. Proverbe. Le conte d'A Kou Lak. La légende sur les crabes terrestres. Le bonze au pouvoir surnaturel. Philtres et sorcières. Une histoire de revenants. Précautions prises contre les revenants.

Le vendredi 15 février, Iem et Dou quittèrent Nongkhaï en même temps que Top et Khim, mais ceux-ci poursuivaient sur Sieng Khan en remontant le fleuve, tandis que les deux autres revenaient sur Korat par la voie de terre, allant au sud à travers

les forêts clairières de Khlong et de Thbêng, avec quatre charrettes à bœufs d'allure lente, aux toits en bambous tressés et semblables à des carapaces de tortue. Ils s'arrêtèrent au Ban Mœuong Pang et reprenant leur route dans les forêts clairières de Khlong et de Thbêng, ils allèrent coucher au Ban Na Hi, village d'une cinquantaine de cases. De Nongkhaï à Korat, ils devaient suivre la grande piste commerciale que prennent les charettes.

Le samedi 16 février, quittant le Ban Na Hi vers 7 heures, ils continuèrent en charrettes à bœufs dans les forêts clairières de Khlong, Thbêng, Phchek, Sokkrâm. La route est semée de pierres de baï kriem et cette roche forme le sous-sol. Plus loin le sol des forêts clairières est parsemé de fourmillières de termites et de graviers, couvert de sable rouge et blanc. A 9 heures 1/2, ils quittent les forêts clairières pour traverser les plaines découvertes et à 11 heures ils arrivent au Ban Don, hameau d'une vingtaine de cases. Le soir ils ne marchent qu'une heure pour aller coucher au Ban Sieng Vang et y changer d'attelages, leurs bœufs étant à bout de forces. Il y a une trentaine de cases à ce village.

Le dimanche 17 février, quittant à 7 heures le Ban Sieng Vang, ils traversèrent des forêts clairières qui croissent au milieu des blocs nombreux de baï kriem. Ils en sortirent au bout d'une heure, pour s'arrêter bientôt au Ban Than, village d'une trentaine de cases qu'ils quittèrent à 11 heures 1/2 pour traverser encore d'autres forêts clairières pendant une heure et s'arrêter au Ban Têng, village d'une quarantaine de cases. Repartant à 2 heures 1/2, ils arrivèrent à 6 heures au Houé Luong. Cette rivière, dont le lit, large de 10 à 14 mètres, est encaissé de 6 à 8 mètres, a encore de l'eau aux genoux ; ses rives sont en baï kriem et terre végétale. Selon les indigènes, il vient du Mœuong Nong Boua, à trois jours d'ici et on sait

qu'il se jette dans le grand fleuve au Mœuong Phonvisaï, aussi à trois jours. Les voyageurs marchèrent encore une demi-heure pour aller coucher au Ban Sam Pao, hameau d'une vingtaine de cases.

Le lundi 18 février, ils quittèrent ce village à 7 heures, traversèrent encore des forêts clairières croissant au milieu des graviers et des blocs de baï kriem ; ils y firent halte, de 9 heures 1/2 à midi 1/2, enfin ils en sortirent à 2 heures 1/2, pour atteindre des plaines de rizières où sont plantés de nombreux palmiers borassus. Vers 3 heures ils s'arrêtèrent au Ban Kang, hameau d'une vingtaine de cases.

Le mardi 19 février, quittant le Ban Kang vers les sept heures, ils entrèrent bientôt dans les forêts clairières et les blocs de baï kriem qu'ils traversèrent pendant deux heures. Ils marchèrent ensuite une demi-heure dans les rizières et vers 10 heures ils s'arrêtèrent au Ban Sieng Ngam, village de trente cases. Le soir, ils se rendirent en une demi-heure au Mœuong Nong Han, où ils passèrent encore toute la journée du lendemain.

Presqu'en arrivant ils reçurent la visite d'une femme siamoise nommée Mê Kham, venue de Bangkok depuis quatre mois environ. Accompagnée de son mari, elle leur demanda de venir chez elle où elle les prit pour fils adoptifs en religion, leur attachant aux poignets un cordon de graines d'argent. De leur côté ils lui offrirent une paire de ciseaux et un pain de savon de toilette. A leur départ elle leur apporta quelques vivres pour la route ; soit un bol de riz, un bol de pois, deux poissons secs, trois œufs de canard, un bol de choux en salade et un régime de bananes cuites.

Les Laociens, de même que les Siamois et les Cambodgiens, pratiquent, outre cette adoption filiale, une sorte d'engagement de fraternité d'armes. Les Cambodgiens appellent *Kelœ* ceux qui se lient ainsi. Au Laos, la cérémonie a lieu en préparant une

jatte d'eau, cinq bougies, cinq baguettes odoriférantes et en invitant les anciens du pays à venir la présider. On invoque les divinités, appelant leur colère sur celui des deux amis qui serait parjure et traître à l'autre. Puis, rompant du piment dans l'eau, les deux amis brassent cette eau avec une arme, sabre ou lance et la boivent. Un festin en commun pour tous les assistants termine cette cérémonie. Dès lors, chacun des deux frères d'armes peut en toute circonstance faire appel à l'aide de son ami.

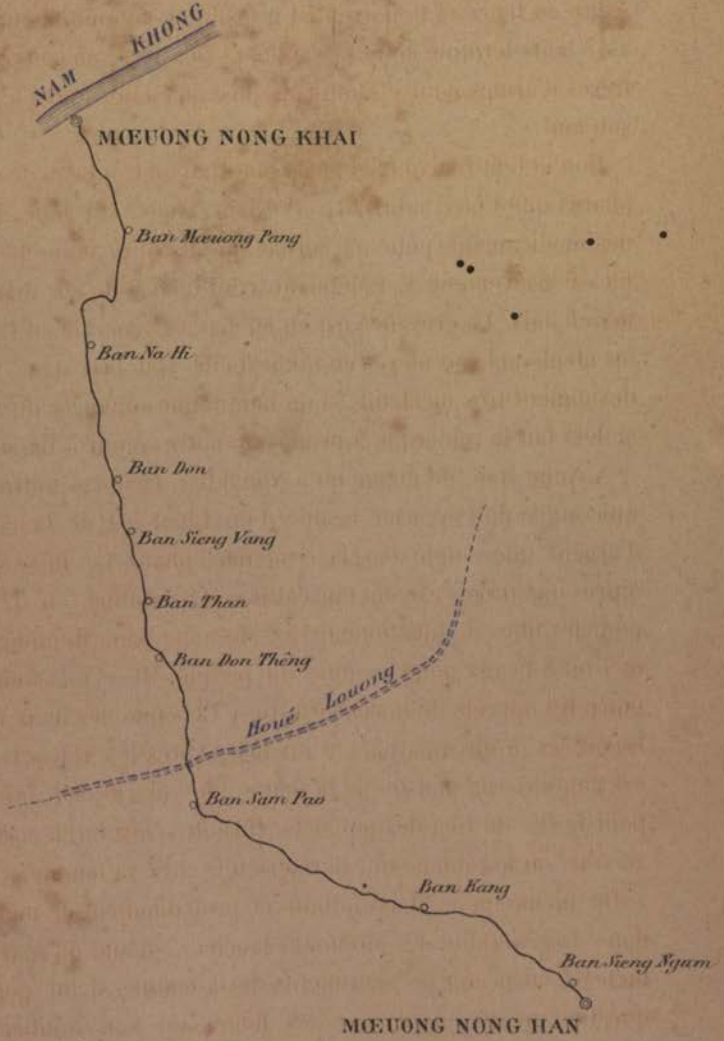
Dou et Iem rencontrèrent à Nong Han un troupeau de cinq éléphants que l'on conduisait vers Khên Thao. On leur demanda des médicaments pour un cornac que la plus jeune bête avait blessé grièvement. Cet éléphant avait mangé du riz disaient les marchands. La croyance est en effet assez générale au Laos que les éléphants soit élevés en domesticité soit pris dans les bois deviennent très méchants si on leur donne à manger du riz. J'en ai déjà fait la remarque à propos de notre séjour à Bassak.

A Nong Han, de même qu'à Nongkhaï, la dot à fournir pour quiconque doit épouser la fille d'un Chau est de deux catties d'argent, une couple d'esclaves et un éléphant. Les filles des trois autres dignitaires exigent une cattie soit 8 damling (ou 32 ticaux) pour les filles de fonctionnaires : Mœuong Sên, Mœuong Chan ; et 7 ou 8 ticaux pour les filles du peuple. Il y a à fournir en outre les apprêts de noces et festins. Chacune des deux familles reçoit ses propres parents et invités. Après les repas le fiancé est conduit à la maison de la jeune fille et s'assied près d'elle pour le rite du lien des poignets. Il rentre chez lui en cortège et, au soir, on le ramène une dernière fois chez sa femme.

De même qu'à Nhassonthon et probablement de même que dans la généralité des Mœuongs laociens, quand un mari commence à suspecter les sentiments de sa femme, il lui pose une question muette en plaçant des fleurs sur son oreiller et en

De Nong Khaï à Nong Han

Échelle 1: 500.000



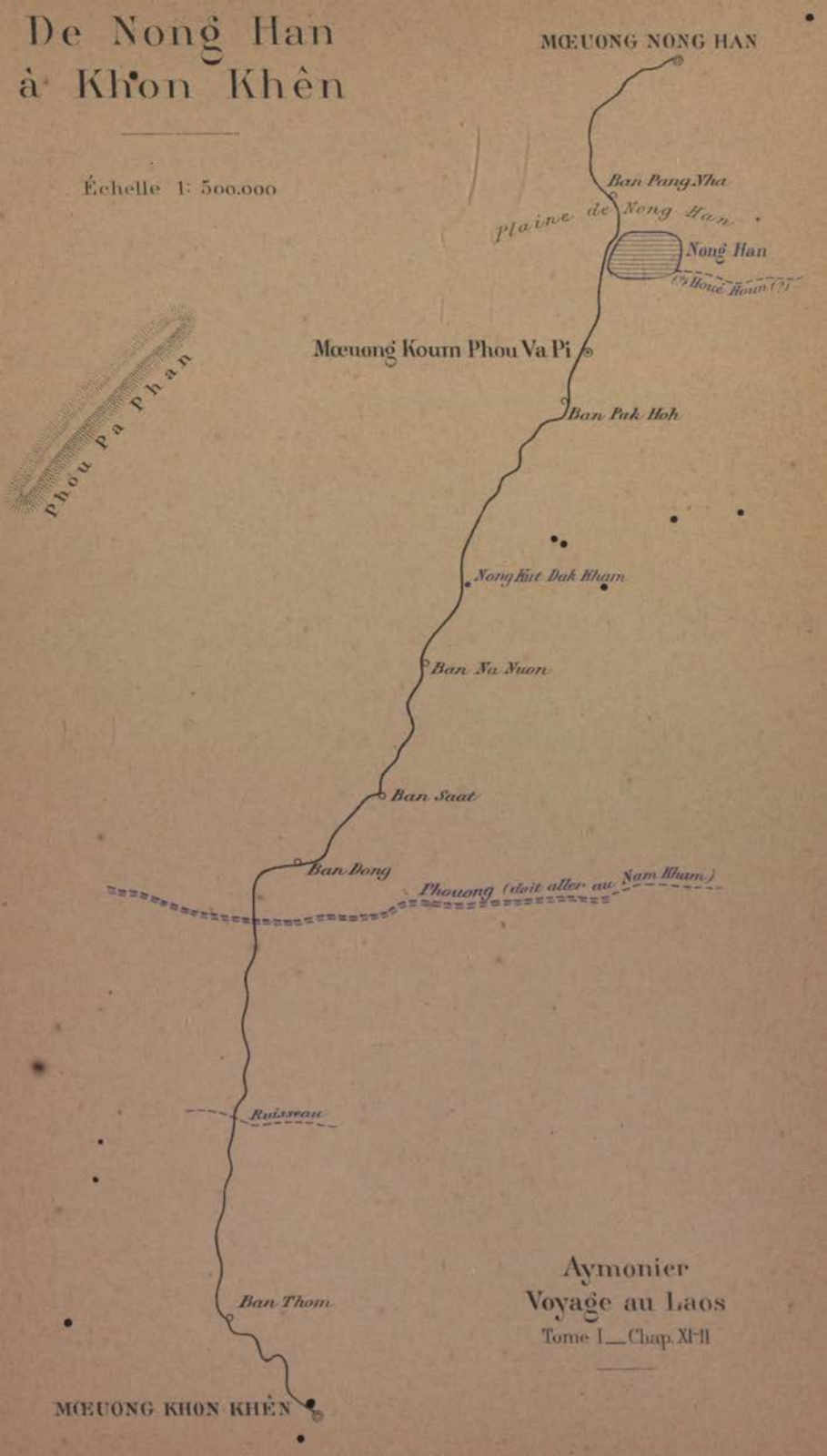
Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. XI-1

Ernest LEROUX, Editeur

Imp Monrocq Paris.

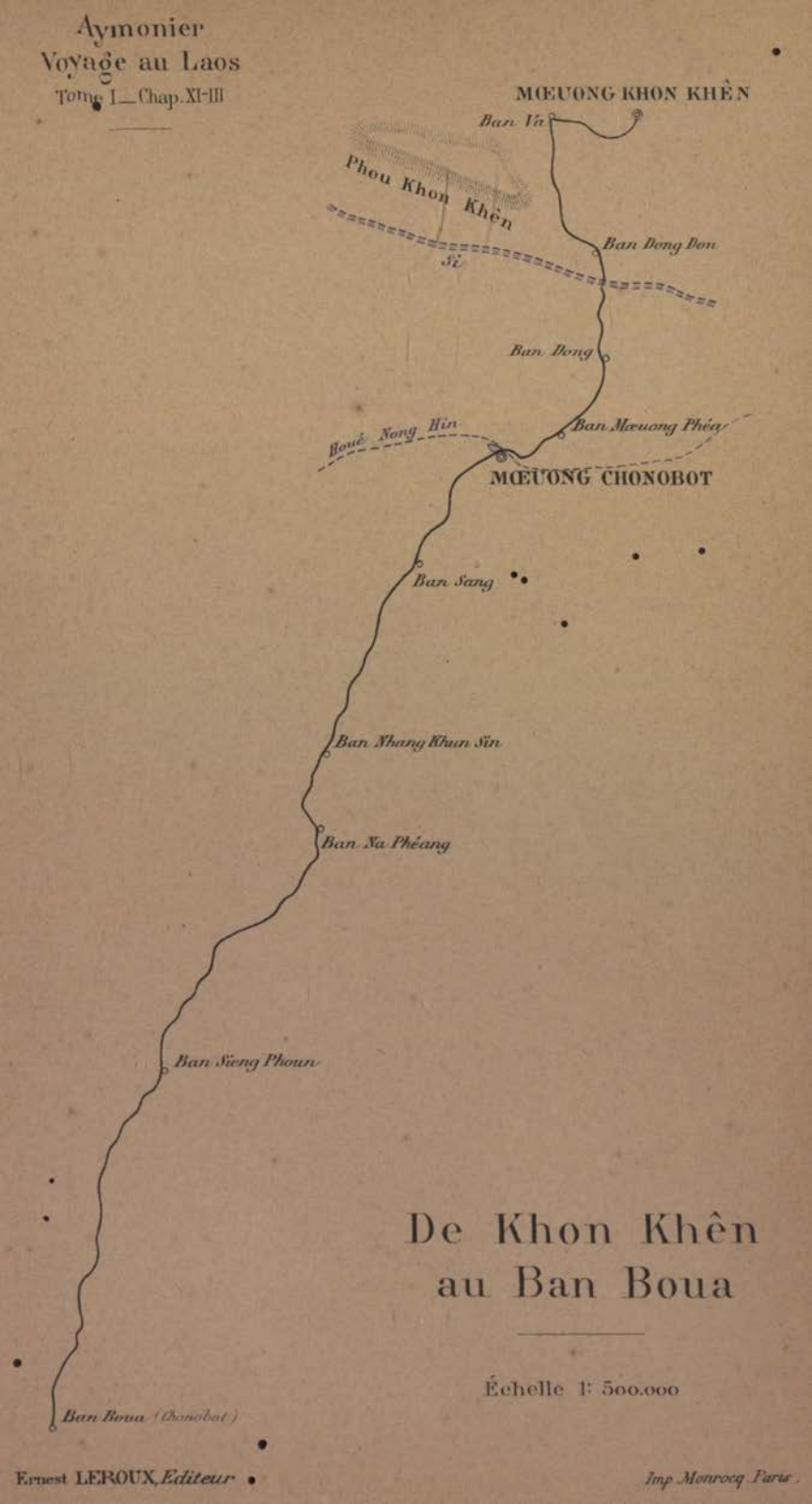
De Nong Han à Khon Khên

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. XIII

Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. XI-III



De Khon Khên au Ban Boua

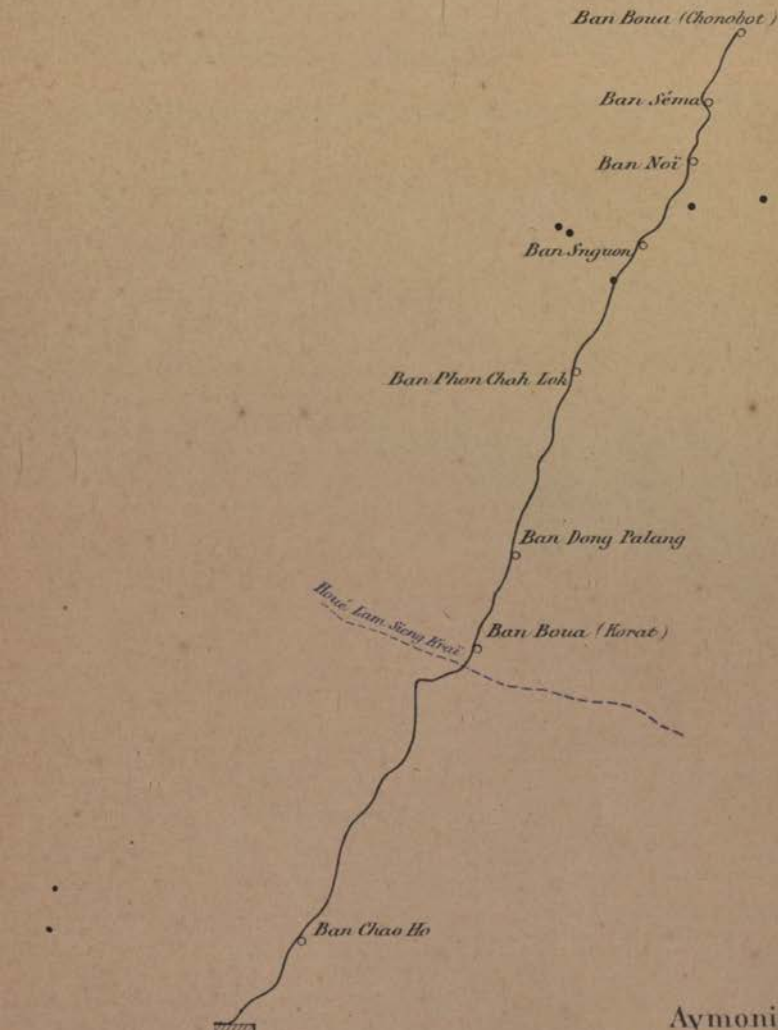
Échelle 1: 500.000

Ernest LEROUX, Editeur

Imp Monrocq Paris

Du Ban Boua à Korat

Échelle 1: 500.000



MŒUONG NOKOR RÉACH SÈMA
(KORAT)

Aymonier
Voyage au Laos
Tome I—Chap. XI-IV

s'absentant un jour ou deux. Si au retour sa femme ne va pas à sa rencontre il continue sa route et rentre chez ses parents. Si sa femme l'aime encore et qu'il y ait un simple malentendu, elle prend cinq bougies, cinq fleurs et va saluer sa belle-mère, redemandant son mari. Si elle reste indifférente ou dédaigneuse, la séparation devient définitive. Il ne peut y avoir condamnation, le mari n'ayant que des soupçons, et pour cette même raison, les acquêts sont partagés également entre les deux divorcés. La femme qui abandonne son mari doit rendre la dot, les frais de la noce et payer 12 ticaux d'amende. La femme qui est convaincue d'avoir trompé son mari est condamnée solidairement avec son complice à payer quatre catties d'argent, dont trois servent à indemniser le mari, la quatrième étant pour les juges.

Dans la plupart de ces Mœuongs, si un voyageur, un commerçant est dévalisé, les *Ta Sêng* « chefs de canton » et *Kamnan* « chefs de village » sont responsables pour la moitié de la valeur des objets volés, à moins que leurs recherches n'établissent que les traces des voleurs vont se perdre dans le territoire d'une autorité voisine qui devient responsable à son tour. Si les traces se perdent dans les bois, le voyageur volé n'a plus recours contre personne.

Si des gens armés se prennent de dispute et qu'un seul soit blessé, l'autre devra payer une amende de 26 ticaux.

Si des tiers s'aperçoivent d'un vol, poursuivent les voleurs, parviennent à s'emparer des biens volés et informent les autorités, le propriétaire ne rentrera en possession de ses biens qu'en les rachetant.

Si des tiers, accourus à l'aide quand des brigands assassinent un marchand, parviennent à saisir les meurtriers, à les conduire au juges, une part des biens sur trois leur est dévolu, les deux autres parts seulement appartiennent aux fils du mort. De même si les étrangers accourent à l'aide des gens du pays que l'on

attaque, que l'on dévalise, s'ils sont blessés, et s'ils empêchent les brigands de voler, le propriétaire doit les indemmiser.

Si on peut saisir le voleur coupant furtivement la poche, le nœud du langouti d'un homme allant acheter au marché, ce voleur aura les doigts coupés et sera condamné à 18 ticaux d'amende.

Si des étrangers pénètrent à une heure indue dans une case, dans un enclos et s'il s'ensuit une rixe avec les maîtres cherchant à les saisir, s'il y a des blessures réciproques, les intrus seront frappés de trente coups de verges et marqués à la main. Ils seront punis comme voleurs, si les gens de la maison ne s'aperçoivent pas de leur entrée et ne les saisissent qu'à la sortie. Tout homme qui entre la nuit en armes dans une case, dans un enclos, peut être frappé de 25 coups de verges a titre de remontrance, s'il est bien reconnu qu'il n'est pas un voleur. Si un homme en état d'ivresse entre dans un enclos, dans une case et que les maîtres, ignorant son état, le prennent pour un voleur, le blessent, le tuent, ils ne seront pas punis. Telle était la destinée de la victime. Il y a circonstance aggravante en donnant un breuvage enivrant pour voler plus aisément. Le criminel est alors condamné à la restitution des biens, plus une amende de 24 ticaux et 60 coups de verges.

La loi ordonne de couper les dix doigts aux incendiaires que l'on prend en flagrant délit, dans le cas où le feu de la maison serait éteint à temps. Ils sont mis à mort, s'il n'a pas été éteint et si les pertes sont grandes.

Le voleur qui doit subir la question est attaché à un poteau, la cangue au cou. On le frappe par reprises de 15 jusqu'au total de 90 coups, un secrétaire prenant note de ses réponses aux interrogatoires qu'on lui fait à chaque reprise. Reconnu coupable, il est condamné selon la loi.

Le jeudi 21 février Dou et Iem quittèrent le Mœuong Nong

Han vers neuf heures, continuant en charrette au sud, tantôt dans les rizières, tantôt dans les forêts clairières de Khlong, Thbêng, Phchek, Sokkrâm. Après une halte d'une heure en pleine campagne vers le milieu de la journée, ils s'arrêtèrent vers quatre heures au Ban Pang Nha, hameau d'une vingtaine de cases. Quoiqu'il fut encore de bonne heure, les gens du village les retinrent, disant que le village suivant était trop éloigné.

Le vendredi 22 février, quittant le Ban Pang Nha vers huit heures et demie, les voyageurs, au bout d'une demi-heure, atteignirent la plaine du Nong Han, lac qui paraît avoir donné son nom à cette province. Ils estimèrent sa longueur à 3000 mètres environ, sa largeur à 2000 et sa profondeur à 10. Après s'être arrêtés sur ses bords jusqu'à deux heures ils arrivèrent à trois heures et demie au Mœuong Khom (ou Koum) Phou Va Pir, chef-lieu de district de Nong Han, où ils furent reçus par le Mœuong Kang et le Mœuong Sên qui leur dirent que ce Mœuong était auparavant le Ban Nam Khong Phan Don et qu'il y avait trois ans que le Preah Chau (le Roi de Siam) avait donné au Thau Ma Hatilat, de Nong Han, la dignité de Chau du nouveau Mœuong avec les titres de : Phrah Bâvâr Rêt Rusei Chau Mœuong Koum Phou Va Pir. La part contributive du district est de 8 catties d'argent que l'on envoie chaque année à Nong Han. Le territoire du district n'est pas encore délimité. Le village compte 90 à 100 cases de Laos. Le Chau Mœuong vint voir mes hommes à leur sala, prit connaissance de leurs lettres et passeports et ordonna au Mœuong Sên et au Mœuong Chan de les faire reconduire immédiatement, parce qu'on attendait d'heure en heure le Phya Reachéanukun, grand mandarin de Bangkok qui allait au nord avec un corps d'armée. Quittant donc ce Mœuong le jour même à quatre heures du soir, les voyageurs s'arrêtèrent à 5 heures et demie pour coucher au Ban Pak Hob, hameau de 20 cases environ.

Le samedi 23 février, quittant le Ban Pak Hoh à 7 heures, ils traversèrent des forêts clairières et s'arrêtèrent dans ces bois, de 10 heures et demie à midi, et à 2 heures et demie au bord de Nong Kut Dak Kham, mare qui avait encore de l'eau. Marchant ensuite de quatre heures à six heures ils couchèrent au Ban Na Nouon village de 80 cases de Laos.

Le dimanche 24 février, quittant ce village à 7 heures, ils suivent un tertre découvert jusqu'à 9 heures et demie, pour entrer ensuite dans des forêts. Vers 11 heures ils s'arrêtent au Ban Saat pour en repartir à une heure, traversant des forêts clairières de phchek et de sokkrâm. Ils s'arrêtent encore dans les bois de 3 heures à 4 heures, pour aller ensuite en une demi-heure au Ban Dong « village des forêts » qui compte une trentaine de cases. Ils y passent la nuit, les habitants prétendant que le village suivant est trop éloigné.

Le lundi 25 février, partant du Ban Dong à 7 heures, ils visèrent les Phou Kham droit au sud, dans Khon Khên ; plus loin ils visèrent Phou Paphan dans les Mœuongs Nong Boua et Khon ; des clairières ils atteignirent le Phouong, rivière qui vient du Khên. Au sortir Mœuong Lom à 7 jours d'ici et coule au Si[1] à trois jours, selon les indigènes, qui prétendent qu'on ne trouve pas de villages sur son cours en amont. Ils disent qu'une route va d'ici au Mœuong Lom sans traverser de montagnes. Dans le lit du Phouong, large de 20 mètres, profond d'une dizaine, il y a encore trois coudées d'eau sur fond de sable. S'arrêtant de 10 heures et demie à une heure, les voyageurs traversèrent des forêts clairières jusqu'à cinq heures du soir, et passèrent la nuit près d'un petit ruisseau, dans les bois.

Le mardi 26 février, partant à 7 heures, ils continuèrent dans les forêts clairières jusqu'à neuf heures 1/2 ; puis ils s'arrêtèrent

1. Je suppose que ce renseignement est erronné et que ce Phouong n'est autre que le Phouong, affluent du Nam Kham.

jusqu'à une heure. Reprenant leur route, ils allèrent coucher au Ban Thome, hameau de 20 cases environ, qui dépend de Khon Khên. Le lendemain quittant ce village à 7 heures, ils traversèrent les forêts clairières puis les rizières du Mœuong Khon Khên où ils arrivèrent avant 11 heures du matin.

Ce Mœuong, en plaine découverte, dans les rizières, compte environ 200 cases clair-semées sous les bambous. Un seul bassin, à l'est, donne l'eau à boire au village. La population laocienne commence à prendre les coutumes siamoises. Mes hommes y virent frapper des voleurs. Après trente coups, on les renvoie en prison pour laisser cicatriser les plaies et recommencer ainsi à trois reprises jusqu'au maximum de 90 coups. On ne défère jamais le serment aux voleurs.

La province de Khon Khên est bornée à l'est par le Mœuong Kalasin et le Mœuong Salakham à trois jours ; à l'ouest par le Mœuong Phou Khieu dont le chef-lieu est à quatre jours de marche ; au sud par le Mœuong Chonobot à trois jours ; au nord par le Nong Han dont le chef-lieu est à 6 jours de marche. Le Chau, en place depuis neuf ans, avait pour titre : Phrah Lokhon Si Balilah Baloma lat sah Phakedei Si Saûr Phrah Santhon Chau Mœuong Khon Khên. Sa province relève directement de Bangkok où il envoie 20 catties de tribut annuel.

Les fonctionnaires de ce pays donnèrent à mes hommes quelques renseignements sur l'entrée en fonctions des nouveaux Chau Mœuong au Laos, renseignements analogues, du reste, à ceux qui ont étés recueillis ailleurs, sauf quelques variantes dans les détails qui se complétaient les uns par les autres. Le nouveau promu, à Bangkok, reçoit de la main du roi, sa nomination écrite énumèrant tous ses titres officiels. Il adore Sa Majesté qui le bénit, lui prescrit de la servir fidèlement ; il se retire à reculons sur les genoux et sort pour aller recevoir ses insignes déposés au Krom Maha Thaï (ministère du Nord)

depuis la mort ou la destitution de son prédécesseur. Pour les reprendre il donne une ou deux livres d'argent aux fonctionnaires de ce Ministère. De retour à son Mœuong, il fait faire, au jour propice, la cérémonie du *lien du Poignet du sceau*, en Khmêr : *Chang daï tra,* en Siamois : *Tham Kvan tra,* en laocien : *Sû Kon Tha*, qui a lieu avec préparatifs de pyramides de troncs de bananier, bougies, fleurs, baguettes odoriférantes. Dès la veille au soir les bonzes ont prié, et quand, au matin, ils ont mangé, tous les fonctionnaires étant réunis, les insignes et la nomination du nouveau Chau bien en évidence à une place d'honneur, un lettré fait à haute voix la lecture de la nomination. Les fonctionnaires lient les poignets du Chau avec des fils de coton trempés dans la farine pendant qu'on se bénit et qu'on se congratule mutuellement : le Chau exhortant les fonctionnaires à servir avec fidélité, droiture et diligence ; ceux-ci lui souhaitant prospérité. La cérémonie se termine par un repas général et par les cadeaux d'argent que les assistants font au Chau selon leurs moyens et leur qualité, cadeaux qui vont d'un à 10 ou 12 ticaux.

A Khon Khên mes hommes rencontrèrent un corps de troupes siamoises qui allait de Korat à Nongkhaï pour surveiller les agissements des Chinois Hor. Ces troupes que j'avais vues à Korat quelques jours auparavant, étaient sous la haute direction du Phya Reachanukun grand mandarin de Bangkok et sous le commandement de trois Européens, ou métis d'Européens, dont le plus élevé en grade (l'Anglais Mac Carthy, je crois), avait pour titres Phrah Viphak Phou Va Don, titres qui impliquent des attributions de cartographe. Les indigènes parlaient vaguement des difficultés de ces Européens avec leur grand chef siamois, ou avec le gouverneur de Korat. Quand aux officiers siamois ils étaient aux nombre de quatre. Les soldats comptaient 220 hommes, mais tout le convoi comprenait au

moins 60 éléphants, 300 charrettes et 700 hommes au total. Chacun de ces soldats exercés à l'Européenne recevait, dit-on, 4 ticaux par mois et sa ration quotidienne de riz cuit, lorsqu'il était en garnison à Bangkok. En expédition l'allocation était de 6 ticaux par mois et d'une ration quotidienne de vivres comprenant deux livres de riz émondé, du poisson sec, du sel et du piment. Chaque soldat avait son fusil, deux paquets de cartouches, une veste et un pantalon de rechange, deux chapeaux et deux petites marmites pour sa cuisine personnelle. Ils emportaient en route des tubes de bambous suspendus à la poitrine en guise de bidons, précaution nécessaire dans ce pays, à cette époque de l'année. La plus grande partie de ces soldats réguliers étaient des Cambodgiens d'origine fixés à Siam, parlant encore pour la plupart la langue de leurs aïeux.

Le jeudi 28 février, Dou et Iem quittèrent le Mœuong Khon Khên à 3 heures 1/2, traversèrent des forêts clairières et s'arrêtèrent à 6 heures pour la nuit, au Ban Va, village d'une trentaine de cases. Le lendemain, repartant à 7 heures, ils arrivèrent vers 9 heures 1/2 au Ban Dong Don, après avoir traversé des forêts clairières de Khlong et Thbêng. Repartant à 11 heures, ils traversèrent encore ces interminables forêts clairières pour s'arrêter un peu après midi au bord du Sé ou plus exactement du Si, le principal affluent de gauche du Moun. Ils estimèrent à une vingtaine de mètres la largeur de son lit, sa profondeur à une douzaine. Il avait encore trois coudées d'eau coulant sur un fond de sable mêlé de pierres de baï Kriem. Leurs guides leur dirent qu'il prenait sa source aux Phou Khieu et qu'il se jetait dans le Moun au dessus d'Oubon. Reprenant leur marche à 2 heures, mes hommes traversèrent encore des forêts clairières et à 4 heures et demie, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Dong hameau de 7 ou 8 cases.

Le samedi 1er mars, partant à 6 heures 1/2, les deux

voyageurs traversèrent des forêts clairières de Khlong et de Khbêng, puis une grande plaine découverte et, à 9 heures, ils s'arrêtèrent au Ban Mœuong Phéa hameau d'une vingtaine de cases d'où ils repartirent à 10 heures 1/2, traversant encore la plaine découverte puis des forêts clairières et des rizières, pour passer le Houé Nong Hin, ruisseau qui se jette, dit-on, dans un lagon appelé Nong Khang Kêo ; de là l'eau coule au Lava et du Lava au Si, mais tous ces renseignements ne sont pas très certains. Au-delà du Houé Nong Hin est le Mœuong Chonobot où ils arrivèrent à midi.

Le chef-lieu de Chonobot (forme corrompue du sanscrit *Janapada*) est un village de 200 cases sous les cocotiers et aréquiers, dans une plaine découverte cultivée en rizières. Son Chau, qui était en fonctions depuis 18 ans, avait le titre de Phrah Chan Phrah Thét Chau Mœuong Chonobot. Il envoie, dit-on, 20 catties d'argent à Bangkok, pour le paiement de son tribut annuel. Les Cambodgiens constatèrent que les fonctionnaires, assis négligemment en sa présence, ne paraissaient pas lui témoigner beaucoup de respect ou de déférence. La province de Chonobot, d'importance secondaire, serait bornée à l'ouest par le Mœuong Phou Khieu dont le chef-lieu est à trois jours de marche ; à l'est par le Mœuong Lakham, à quatre jours de marche ; au nord par Khon Khên, à trois jours ; et au sud par Korat dont le chef-lieu est à sept jours de marche. La population de Chonobot est laocienne de même que celle de Khon Khên.

Le lundi 3 mars, Iem et Dou quittèrent le Mœuong Chonobot vers 9 heures 1/2 du matin ; ils traversèrent des forêts clairières de Khlong et de Thbêng et s'arrêtèrent à midi et demi pour changer de guides au Ban Sang, hameau de 15 cases. Repartant bientôt, ils traversèrent tantôt des plaines nues, tantôt des bouquets de bois, et à 5 heures et demie, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Nhang Khun (ou Houn) Sin, village de 50 cases environ.

Le lendemain quittant Nhâng Houn Sin vers 6 heures 1/2 ils s'arrêtèrent à huit heures au Ban Na Phéang. Repartant à 9 heures ils s'engagèrent bientôt dans les forêts clairières d'où ils ne sortirent qu'à trois heures et demie. Passant ensuite à travers des plaines nues cultivées en partie en rizières, ils s'arrêtèrent à cinq heures pour coucher au Ban Sieng Phoun, village d'une trentaine de cases.

Le mercredi 5 mars, quittant le Ban Sieng Phoun vers 6 heures 1/2, ils traversèrent tantôt des plaines découvertes, tantôt des forêts clairières ; ayant fait une halte d'une demi heure, à midi, en pays désert, ils s'arrêtèrent à cinq heures du soir pour coucher au Ban Bouo (ou Ban Boua, *village des Lotus*), d'une vingtaine de cases qui appartient à Chonobot, mais dont les habitants parlent Siamois en partie ; on commence à quitter les pays de langue laocienne. Le lendemain, repartant vers 6 heures 1/2, les voyageurs s'arrêtèrent à huit heures au Ban Sêma, village d'une trentaine de cases dont tous les habitants parlent Siamois. Se remettant en marche à 11 heures, ils s'arrêtèrent à une heure au Ban Noï, hameau d'une dizaine de cases. Puis ils marchèrent d'une heure et demie à quatre heures et demie pour aller coucher au Ban Snguon, hameau de 7 cases. Ici les habitant sont Laociens.

Le vendredi 7 mars, quittant le Ban Snguon à 6 heures 1/2, les voyageurs traversèrent des forêts clairières jusqu'à neuf heures et demie, se garant des pointes aigües que des voleurs avaient piquées dans la route ; puis les rizières du Ban Phon Chahlok où ils s'arrêtèrent à 10 heures. Reprenant leur route à une heure, ils traversèrent encore pendant trois heures des forêts clairières, puis une grande plaine découverte et vers 5 heures 1/2, ils s'arrêtèrent pour coucher au Ban Dong Palang, hameau de 20 cases dont les habitants sont tous Siamois. Le lendemain, ils quittèrent ce village vers 6 heures 1/2,

pour atteindre en deux heures de marche le Ban Bouo (ou Boua) de vingt cases. Repartant de ce village à 10 heures, ils atteignirent bientot le Houé Lam Sieng Kraï dont les rives écartées d'une quinzaine de mètres sont escarpées d'une dizaine, disent-ils ; il a encore trois coudées d'eau. Selon les indigènes, il vient du Lam Prang à un jour et se jette dans le Moun à deux jours d'ici. Au delà les voyageurs continuèrent dans une grande plaine découverte, puis dans des forêts clairières, dans d'autres plaines et ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Chao Ho qui compte une quarantaine de cases de Siamois. Enfin le dimanche 9 mars quittant ce village vers 7 heures, ils arrivèrent à Korat vers 9 heures et demie.

J'étais à ce moment absent de Korat pour une tournée de près d'un mois du coté de Nang Rong et Phakonchhaic. En m'attendant ils prirent avec Chau et Nou qu'ils retrouvèrent à mon campement quelques notes sur ce qu'ils virent à Korat et sur les croyances superstitieuses. Afin de rendre moins exigu ce chapitre de la relation de leur voyage, j'y laisse ces notes sur Korat au lieu de les reporter au chapitre que je consacrerai spécialement à cette province. Iem et Dou avaient été quelque peu négligents et apathiques pendant cette tournée. Seuls les azimuths de leur route avaient été pris d'une manière convenable.

Les *Komprok* «rats palmistes» du genre écureuil sont tout blancs dans le pays de Korat, tandis qu'au Cambodge et à Siam ils sont rouges ou gris. Les corbeaux de Korat ont un cri *tiok*,*tiok*, très différent du cri de ceux du Cambodge. Les gens de Korat mangent les rats des cases quand ils peuvent les prendre.

La paille de riz est conservée pour la nourriture des caravanes de bestiaux à la fin de la saison sèche, on la vend alors un sleng le pikul. Aux premières pluies ce prix tombe à un demi-sleng. L'année de notre passage était mauvaise au point de vu com-

mercial : les voitures étant réquisitionnées de tous côtés. Mes hommes allèrent un jour regarder le départ d'un convoi de 150 bœufs porteurs loués au prix de 3 ticaux chacun pour aller à Sayabouri. Les conducteurs leur contèrent qu'ils avaient été attaqués à leur précédent voyage, à travers le Dong Phya Phaï, actuellement Dong Phya Yèn. Deux d'entr'eux furent blessés assez grièvement, mais ils tuèrent trois des assaillants.

Un proverbe à Korat dit : « En descendant la rivière il faut suivre ses coudes, en pénétrant dans un pays il faut respecter ses mœurs ».

Comme spécimen de conte des Khmêrs de Korat, nous avons recueilli le suivant, qui selon toute probabilité appartient aussi aux Siamois.

Un individu, nommé A Kou Lak, dépourvu de mérites acquis dans une existence antérieure et, par suite, voué à la malechance en cette vie, avait épousé une femme dont la condition à ce point de vue était beaucoup plus relevée. En vain cette femme était-elle attentive à ses devoirs, lavant les pieds de son époux, nettoyant la couche et la maison, rien ne réussissait à les sortir de la misère. Alors, malgré les prières de sa femme, le mari insista pour qu'ils se séparassent, chacun devant tenter la fortune de son côté, et il fût convenu que celui qui s'enrichirait n'oublierait pas l'autre. La femme resta donc seule, mais au bout de peu de jours, vint de loin un étranger, son époux prédestiné, allant droit à cette maison qui lui paraissait vide. La fatigue l'endormit bientôt. Alors, la maitresse de céans, qui s'était cachée, prépara le riz, fit cuire un poulet et servit le repas en disant : si cet homme m'est destiné, qu'il mange le foie en premier lieu ! Le signe invoqué se produisit en effet ; se montrant alors, elle s'offrit à ce nouveau maître et elle le servit dès lors fidèlement comme elle avait servi son premier mari. Une nuit, pendant leur sommeil, les divinités leur révélèrent l'existence

d'un trésor à prendre, sous condition de faire de nombreuses aumônes et œuvres-pies. Ils devinrent ainsi riches, charitables et de grande réputation.

Le bruit de leurs richesses et de leur générosité parvint jusqu'à A Kou Lak, qui revint, toujours misérable, afin de recevoir sa part d'aumône : « Je vois mon ancien époux si pauvre que ses vêtements ne sont que des haillons, dit la femme à son mari. Je vais lui faire une aumône telle qu'il puisse enfin vivre ». Elle plaça un lingot d'or dans une boule de riz fortement serré qu'elle lui tendit. Il la prit en se disant : « Malgré nos conventions d'autrefois, ce n'est donc qu'une boule de riz qu'elle me donne ! ». Il se rendit tout droit à la case d'un kelœ « ami » qu'il avait gardé dans le pays et lui remit le riz en disant : « Donne-le à tes enfants » ! Son misérable destin continuait à l'égarer. Le jour suivant il retourne demander l'aumône. La femme, surprise de le voir encore en haillons, lui donna un lingot d'argent serré dans une boule de riz. Poursuivi par la malechance, il s'arrêta, pour manger, sur un pont très élevé, au-dessus d'une rivière très profonde, et rompant la boule, il fut pris à la vue de l'argent d'un tel tremblement qu'il laissa tout tomber à l'eau, argent et riz. Il retourna encore demander l'aumône, toujours aussi misérablement vêtu, à la grande stupéfaction de son ancienne femme qui plaça encore sans mot dire de l'argent dans le riz qu'elle lui donna. Il prit soin d'aller dans un bois, loin de l'eau, loin de la route, et plein de joie, constata sa nouvelle aubaine. Il mangea goulûment, à s'étouffer, toujours poursuivi par son mauvais destin. N'ayant pas fait l'aumône dans son existence antérieure, il n'était pas digne de posséder de l'argent. Laissant là le lingot il courut chercher à boire. Passa un homme cherchant tortues et iguanes à l'aide de son chien qui donna de la voix en flairant l'argent que son maître prit et emporta. A Kou Lak, à son retour, vit

qu'il avait tout perdu. Il ne put se résoudre à retourner encore demander l'aumône et, errant à l'aventure, il rencontra une femme sans mérite et de pauvre destin comme lui. C'était une veuve d'un âge proportionné au sien. Il l'épousa et vécut en vendant des torches de résine dont la production se réduisait sans cesse de telle sorte que le couple était plus misérable qu'avant le mariage. Furieux et désespérés, l'homme et sa femme en vinrent à insulter quotidiennement les dieux, Indra et Brahma. La *chaleur* atteignit Indra qui ouvrit son œil divin et aperçut ce couple. Il envoya pour le sauver un des dieux de son entourage Vish Kam Devaput qui se transforma en homme des bois et se rendit sous l'un des arbres exploités. En l'apercevant A Kou Lak et sa femme se dirent: « Voici celui qui empêche depuis longtemps notre résine de couler, saisissons-le et portons plainte au roi. Nous le vendrons en justice et nous pourrons ainsi nous nourrir ». — « Ne faites pas cela, répondit le Devaput simulant une grande frayeur, je vous donnerai tout ce que vous voudrez ». — « Eh ! bien nous exigeons le poids de nos deux corps en argent ». Alors l'étranger reprit subitement sa forme de Dévaput « fils de dieu », avec ornements habituels. Le couple effrayé tomba à terre, criant: « Seigneur, pardonnez-nous, laissez-nous la vie ! » — « Soyez sans crainte, je vais vous donner l'argent que vous méritez ». Il fit paraître une balance, mit dans un plateau un pikul d'argent (60 kilogs) et dans l'autre, l'homme qui fut trouvé trop léger. Le dieu dût enlever cinquante livres, puis vingt-cinq, puis dix, puis cinq livres et ce ne fut qu'à deux *pad* (c'est-à-dire deux ticaux) que s'arrêta le poids de l'homme qui reçut cette faible somme. La femme, pesée à son tour, reçut aussi deux *pad* d'argent, tant le destin de ce couple le plongeait dans la misère. D'où le proverbe actuel : *Kom bangkhâm véasena.* « Il ne faut pas forcer sa destinée ».

Les petits crabes de terre qui sont vendus au marché de Korat sont pris dans leurs trous près des mares, à la saison sèche. Lors de la saison des pluies, on se contente, dit-on, de frapper la terre du pied, en imitant le cri *titoui* du chat-huant. Les crabes effrayés sortent alors pour payer leur tribut, en vertu du pari fait jadis entre le roi des chats-huants et celui des crabes ; celui-ci vaincu à la course par le nocturne dût lui promettre le tribut de vingt crabes par nuit.

On raconte qu'il y avait autrefois à la Vat Nong Boua de Korat, un bonze de grand mérite et de grande puissance surnaturelle possédant trois éléphants qui furent volés un jour. Rassurant les gardiens accourus pour le prévenir, ce bonze leur ordonna de détacher du tronc d'un figuier trois minuscules parcelles de bois qu'il fit enterrer dans un trou profond d'une coudée et d'un empan et on dama bien la terre remise en place. Les voleurs, au bout de 10 jours, égarés sans cesse, revinrent à Korat, offrant leurs animaux à la criée, les offrant même au bonze pour le prix de 10 barres d'argent. Il fit apporter une jatte d'eau, récita des formules et leur ordonna de se laver la figure. Ils se reconnurent soudain, tombèrent à genoux devant le bonze qui leur fit donner un tical à chacun en disant ! « gardez-vous donc de venir me voler dorénavant ! »

Les gens de Korat croient aux philtres amoureux, produits surtout par les fleurs du frangipanier que les initiés passent à leurs oreilles avant d'aller causer avec une fille ou une femme qui n'a plus alors la force de rien refuser. Ils croient aux sorcières qui envoûtent les autres femmes par convoitise ou jalousie. Un bon *gourou* reconnaissant leur action néfaste, les fait saisir et avouer leur crime. Ils croient aux sorciers qui font tomber malades les autres hommes et les font mourir si un bon gourou ne leur donne pas les remèdes appropriés. Ils croient à ces sortes de loup-garou que les Cambodgiens appellent *smerr*, et ils

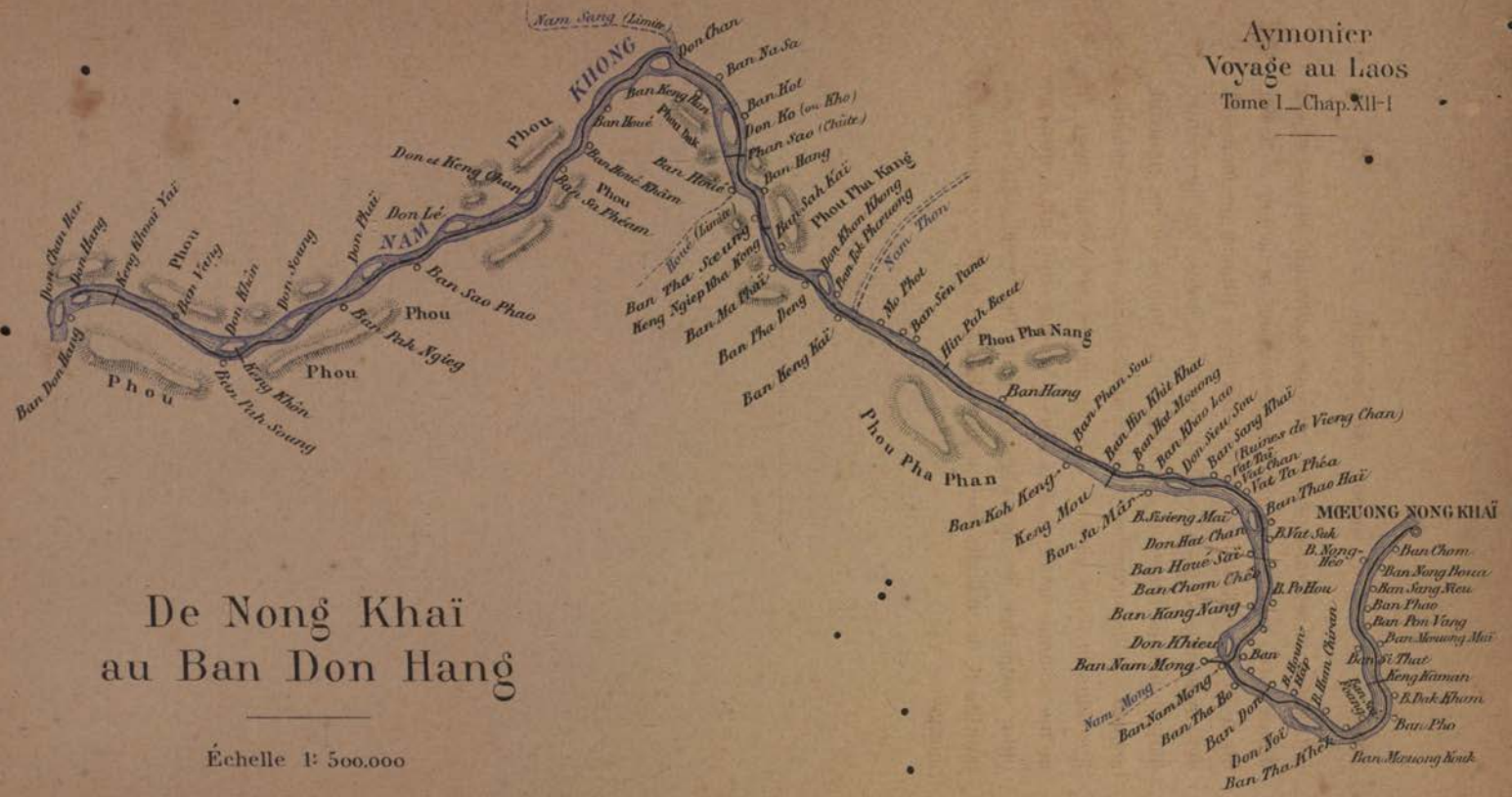
racontent à ce sujet une histoire qui doit être assez répandue puisque nous la retrouverons au Mœuong Dansaï [1].

Ils croient surtout aux revenants et l'on raconta une aventure récemment arrivée à deux hommes qui avaient été une nuit lancer un cerf-volant. On sait que dans tous ces pays, de novembre à février, alors que règne la brise continuelle du nord, les gens s'amusent à lancer de grands cerfs-volants munis d'un appareil à ronronner. L'ossature est généralement en bambou, les ailes en cotonnade apprêtée et la corde, très longue jusqu'à 500 brasses quelquefois, est en écorce d'arbuste appelé *préal* par les Cambodgiens. Il faut deux hommes pour le lancement, l'un courant avec la corde, l'autre attendant le moment propice pour lâcher le cerf-volant. Or, cette nuit, l'homme qui avait couru s'assit en attendant son camarade dont un revenant prit la forme et vint s'asseoir à ses côtés exhalant une odeur cadavérique tout à fait caractéristique. L'homme n'y tenant plus et croyant s'adresser à son camarade s'écria : « Que signifie cette puanteur que tu répands ainsi, espèce de cadavre ! » Mais il fut stupéfait et épouvanté d'entendre répondre : « Quel est le cadavre qui ne pue pas ? ». Il voulut prendre la fuite ; saisi par la jambe, il lança pour se dégager un grand coup de pied qui ne frappa que la terre. Regardant derrière lui, il ne vit plus rien que le cerf-volant accroché à un arbre. Alors il s'enfuit, rejoignit son camarade, le mit au courant et tous les deux se sauvèrent au village où celui qui avait vu l'apparition fut malade pendant plusieurs semaines.

Les Khmèrs ou Cambodgiens, les Siem ou Siamois, les Laos ou Laociens craignent tous également les apparitions de revenants, sous forme d'hommes, de tigres, éléphants, chats, etc. Quiconque prend peur, fuit devant eux, est perdu, tombe malade ou meurt. Au contraire ils n'osent affronter celui qui les brave,

1. J'aurai occasion de donner des renseignements plus complets sur toutes ces croyances superstitieuses.

les nargue en retroussant son langouti, tournant le dos et leur montrant ce que les convenances prescrivent de cacher. A Korat, on aperçoit près de la porte d'entrée de la plupart des maisons, des marmites neuves coiffant quelques pieux de l'enceinte, dans le but d'effrayer et d'écarter les revenants et les mauvais esprits, de les empêcher d'entrer pour nuire aux petits enfants. Les têtes de singe clouées sur les portes procurent aussi ce même résultat heureux. Les têtes de singe sont aussi utilisées pour empêcher les rechutes de la petite vérole. On les fait bouillir et le malade boit le bouillon dès qu'il recommence à manger.



De Nong Khaï au Ban Don Hang

Échelle 1: 500.000

Ernest LEROUX, *Editeur*

Imp. Monrocq. Paris.

CHAPITRE XII

DE NONGKHAÏ A SIENG KHAN ET AU MŒUONG LŒUY

SOMMAIRE

Top et Khim quittent Nongkhaï en pirogue pour remonter le fleuve. Ruines et inscription du Ban Nam Mong. A Vieng Chan. La région des roches et des rapides. Le Nam Thon. Interruption forcée de la navigation au Ban Hang. Pénible voyage à pied sur les roches du lit du fleuve. La navigation est reprise au Ban Kong Lao. Arrivée au Mœuong Sieng Khan. Excursion à la grotte du mont du Houé Pha Lên. Le Mœuong Sieng Khan qui dépend de Phichhaie. La population. Les couches. Les sorcières. L'exploitation des sables aurifères. La province. Lourdeur de l'impôt et mécontentement de la population. Renseignements indigènes sur la route de Luang Prabang, sur le roi, la ville et les Mœuongs tributaires. Départ à pied pour les Mœuongs Lœuy et Dânsaï. Pays de forêts, clairières et de rizières. Le Nam Lœuy. Le Mœuong Lœuy. Les difficultés du Chau de Lœuy avec son supérieur le Chau de Péchaboun. Le Houé Nam Man. La population de Lœuy. Les productions, cardamone et fer. La relation de Mouhot. Les crimes. Les responsabilités. La chasse aux éléphants sauvages et ses pratiques superstitieuses.

Le vendredi 15 février, Top et Khim s'embarquèrent à 7 heures 1/2 sur une pirogue avec cinq hommes manœuvrant deux

gaffes pour remonter le fleuve jusqu'à Sieng Khan. Ils mirent plus d'une heure pour atteindre les dernières maisons du Mœuong. Au-delà, ils eurent à gauche le Ban Chom, hameau d'une quinzaine de cases ; puis le Ban Nong Bouo, hameau de 10 cases ; en face, sur la rive gauche est le Ban Nong Hêo, 15 cases. Vers 10 heures et demie, ils s'arrêtèrent au Ban Sang Nieu, village de 20 cases à gauche. Ils en repartirent vers midi et ils passèrent successivement devant le Ban Phao, hameau de 15 cases à gauche ; le Ban Pon Vang, à gauche ; le Ban Mœuong Maï, à gauche, où ils s'arrêtèrent une demi heure pour changer de bateliers. Le Ban Si That est en face sur la rive gauche. Au-delà du Ban Mœuong Maï ils franchirent le Keng Kaman, où les roches de grès sont nombreuses, mais le courant n'est pas très-violent dans ce rapide. Plus loin, ils eurent à gauche le Ban Dâk Kham, puis le Ban Pho. Au-delà est sur la rive gauche le Ban Saï Phoang, (ou Foang) et un peu avant quatre heures, ils s'arrêtèrent au Ban Mœuong Kouk, à gauche, pour voir une stèle qui leur avait été indiquée par le Chau Mœuong de Nongkhaï ; il existe effectivement une stèle plate large d'une coudée, haute d'une coudée et d'un empan ; mais les caractères sont totalement effacés. Reprenant leur navigation, ils laissèrent à droite le Ban Tha Khêk, longèrent ensuite, à gauche, une île appelée Don Noï, passèrent devant le Ban Houm Chivan, à droite ; et au-delà de Don Noï, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Houm Hâp.

Le samedi 16 février, quittant ce village, vers 6 heures, ils laissèrent bientôt à gauche le Ban Don, hameau de Laos, inscrits à Nongkhaï, de même que les habitants de tous les autres villages ; ils s'arrêtèrent pendant une demi heure, un peu plus loin au Ban Houo Ha. Dans cette partie du fleuve des bancs de sable rétrécissent son lit. Laissant à gauche le Ban Tha Po, ils s'engagèrent entre Don Khieu et la rive gauche, ou ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Hat Lêo. Puis ils allèrent estamper à

une petite lieue de là une stèle à la pagode du Ban Nam Mong. Il y a là quelques ruines, une enceinte carrée de 45 mètres de côté et quatre petits temples bouddhiques en briques, couverts de tuiles ; un premier à l'est où est la stèle, les trois autres en ligne à l'ouest. La plaque en grès, avec inscriptions sur ses deux faces, mesure deux coudées de hauteur, une de largeur ; son épaisseur n'est que de trois doigts. Le Nam Mong qui coule à l'est de ces ruines laociennes, vient des Phou Vang et se jette dans le Nam Khong au Ban Tha Bo ; son lit large de 8 mètres est profond de 4 mètres ; les pirogues ne le remontent qu'à la saison des pluies.

Le dimanche 17 février, quittant à 6 heures le Ban Tha Bo, ils continuèrent à longer Don Khieu qu'ils dépassèrent bientôt. A 7 heures ils avaient à droite le Ban Keng Krenhang, puis à gauche le Ban Kang Nang ; à droite, le Ban Po Hou, et encore à droite le Ban Chom Chêo. Tous ces villages sont habités par des Laos inscrits à Nongkhaï. Après la halte du déjeuner, ils passèrent devant le Ban Houé Saï, à gauche ; Ban Vat Suk, à droite ; puis ils eurent, à gauche, une île appelée Don Hat Chan, et à droite le Ban Thao Haï. Au-delà de l'île ils atteignirent l'extrémité de l'ancienne ville de Vieng Chan (ou Vien Chan) qui n'est plus habitée que par des Phouon et par quelques Laos. Ils s'arrêtèrent successivement à la Vat Tha Phéa, à la Vat Chan, en face du Ban Si Sieng Maï, habité par des Phouon inscrits à Nongkhaï, et à la Vat Taï ; enfin, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Sang Khaï. (Les trois Vat ou pagodes semblent être dans la vieille ville Vien Chan).

Le lundi 18 février, ils partirent vers 6 heures du Ban Sang-Khaï, refoulant un courant moyen. Ils eurent bientôt, à gauche, Don Siou Sou, île peuplée de Phouon inscrits à Nongkhaï. A 7 heures ils s'arrêtèrent pour changer d'hommes au Ban Khao Lao, habité par des Laos inscrits à Nongkhaï ; et ils s'arrêtèrent enco-

re un peu plus loin pour déjeuner au Ban Sâmâr, village de Laos, à gauche. Reprenant leur route à 10 heures 1/2, ils aperçurent bientôt de grandes roches de grès se dressant à leur gauche, c'est-à-dire sur la rive droite. Le courant devenait violent. Ils appuyèrent à droite, où la rive était couverte de téal et de koki. Ils passèrent devant le Ban Hat Mouong à droite ; puis franchirent le Keng Mou, et à midi ils s'arrêtaient au Ban Hin Khi Khat, à droite, pour changer de bateliers. De ce village on apercevait les Phou Phan, Phou Pha Nang. Ils en repartirent bientôt pour changer encore de bateliers au Ban Hin Kit Khat, à droite, puis, après avoir dépassé les grandes roches de Koh Kêng, ils atteignirent une partie du fleuve ou sont des maisons et des plantations sur ses deux rives. C'est le Ban Pha Sou où ils s'arrêtèrent une heure et changèrent de bateliers. Repartant à trois heures ils s'engagèrent immédiatement dans le Koh Kêng supérieur où de grosses roches de Baï Kriem se dressent des deux côtés du fleuve ne laissant qu'un étroit chenal pour le passage des embarcations. Les eaux coulent avec force entre ces roches qui se prolongent au-delà. A 4 heures ils atteignirent le Keng Hin Siou où sont de grandes roches de grès sur la rive droite. Ils passèrent encore le Keng Hang, dans les grandes roches et vers 5 heures 1/2 ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Hang, à droite. De ce village on peut viser les Phou Pha Nang et les Phou Pha Phan.

Le mardi 19 février, quittant le Ban Hang, vers 6 heures, les voyageurs continuèrent leur navigation à travers les grandes roches de grès qui se dressent presque sans discontinuité. Ils laissèrent à droite, Hin Pah Bœut « les roches du poisson réach » nombreuses roches ainssi appelées parce qu'on pêche le poisson que les Khmêrs appellent Réach et les Laos Bœut dans les gouffres qui baignent leurs pieds. Vers 8 heures 1/2, ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Sên Pana Niaï, à droite. Reprenant leur marche

ils laissèrent bientôt à droite le Ban Sên Pana Noï ; puis le Ban Mo Phot, et vers 11 heures ils atteignirent à droite, le confluent du Nam Thon, affluent important du Nam Khong, qui vient des Phou Khao Khvai, disent les indigènes, à une vingtaine de jours du fleuve. Les villages de Laos et de sauvages sont nombreux sur ses bords. C'est dans son bassin surtout qu'on ramasse l'écorce de Sisiet dite de Nongkhaï. Les radeaux de bambous peuvent descendre cette rivière à la saison des pluies.

Au delà du Nam Thon les voyageurs franchirent le Keng Kaï, rapide où l'eau coule avec force à travers les roches de grès qui remplissent le lit du fleuve. Les embarcations prennent un étroit chenal au milieu. Au delà est le Ban Keng Kaï, à gauche, où les voyageurs s'arrêtèrent une demi-heure, avant de franchir le Keng Sa Po dont les grandes roches ne laissent de même qu'un étroit chenal où les eaux se précipitent avec violence ; sur la rive droite est le Ban Tok Phung. Plus loin on passe près d'une île appelée Don Khon Khong ; puis on atteint Pha Dêng où les roches et le sable, remplissant le lit du fleuve, ne laissent au milieu qu'un chenal où les eaux se précipitent avec violence. Les roches sont de belles couleurs : rouges, blanches ou noires. Sur la rive droite est le Ban Pha Dêng, hameau d'où les voyageurs visèrent les Phou Souong. Ils s'arrêtèrent un peu plus loin au Ban Mâ Phaï, rive droite, pour changer d'hommes. Ils en changèrent encore au Ban Sah Kaï, rive droite. Le territoire de ce village appartient à la province de Nongkhaï mais les habitants sont inscrits à Sieng Khan. Ils en repartirent au bout d'une demi-heure, pour s'engager encore dans un étroit et unique chenal où les eaux du fleuve se précipitent avec violence. Il en est de même au delà, au rapide appelé Keng Tha Pang Hin. Les roches sont rayées, blanches et noires. Vers cinq heures, ils passaient le Keng Ngiep Kha Kong, où les roches rouges, blanches et noires remplissent le lit du fleuve. Le chenal unique où

se précipitent les eaux n'a que six mètres de largeur disent-ils. Au delà est le Ban Tha Sœung à gauche, peuplé de Laos inscrits à Sieng Khan mais habitant le territoire de Nongkhaï.

Les voyageurs s'arrêtèrent pour la nuit un peu plus loin, à hauteur du Ban Hang, à droite ; ce village est au bord de la rive du fleuve, mais on ne peut en approcher : les roches occupant les 200 mètres de lit laissé à découvert par la baisse des eaux. De la station, ils purent viser les Phou Souong, Pha Dan, Pha Nang, amphithéâtre de montagnes qui paraissent enceindre de tous cotés le Nam Khong.

Leur navigation devait cesser en ce point : le courant étant trop violent, et les rapides trop nombreux on ne peut naviguer dans ces parages qu'à l'époque des hautes eaux.

Le mercredi 20 février, ils se mirent donc en route, à pied, sur les roches et le sable du lit du fleuve que la baisse des eaux avait laissé à sec. Partis vers 6 heures 1/2, ils eûrent bientôt à gauche le Ban Houé, ainsi appelé parce qu'il est sur un torrent. Ce torrent forme limite sur la rive droite du fleuve entre les territoires de Nongkhaï et de Sieng Khan. Le brouillard les empêcha d'apercevoir ce Houé. A 7 heures 1/2, au Phan Sao, ils entendirent le mugissement des eaux du fleuve qui s'engouffraient dans le rapide. Puis ils eurent à gauche une île appelée Don Ko, et à huit heures, ils s'arrêtèrent au Ban Kot, à droite, hameau dont les habitant sont inscrits, partie à Nongkhaï, partie à Sieng Khan. Le fleuve coule dans un chenal de 40 mètres. Du village on peut viser Phou Dak, en face. Vers 10 heures, reprenant leur route à pied dans le lit du Nam Khong, rive gauche, ils marchent sur le sable et sur les roches. Ils dépassent Don Ko. Selon leurs guides, aux hautes eaux, les barques et les radeaux suivent le bras qui coule de l'autre côté de cette île. Après avoir passé à hauteur du Keng Hin, les voyageurs s'arrêtent vers 11 heures pour changer de guides au Ban Na Sa,

hameau de Laos inscrits à Sieng Khan. En face, de l'autre côté du Nam Khong est le Ban Keng Han. Le lit du fleuve plein de roches et de sable ne laisse aux eaux basses qu'un chenal large de 30 mètres environ. Reprenant bientôt leur marche sur les roches et les sables du lit du Nam Khong, les voyageurs passent à hauteur du Keng Ka, puis à hauteur d'un îlot appelé Don Chao qui se termine en face de l'embouchure du Nam Sang, torrent dont le lit large de 12 à 15 mètres, profond de 5 à 6, a encore deux coudées d'eau. Il vient des Phou Samœu, dit-on ; et il limite, sur la rive gauche du fleuve, les territoires de Nongkhaï et de Sieng Khan. Aux mois pluvieux, les pirogues le remontent, les radeaux le descendent pour exporter du sisiet que l'on paye ici 3 ticaux les 1000 tablettes, de même que dans la région du Nam Thon.

Au delà du confluent du Nam Sang, les voyageurs passèrent à hauteur de deux rapides : le Keng Pah et le Keng Mouk. Le lit du fleuve était plein de roches qui, chauffées par le soleil ardent, brûlaient les pieds. Cambodgiens et Laociens durent s'arrêter pendant une heure ne pouvant plus marcher. Reprenant leur route, ils passèrent à hauteur de Keng Phan à deux heures ; puis vers trois heures, ils traversèrent le fleuve sur une petite pirogue pour aller au Ban Houé, rive droite, où ils attendirent d'autres guides pendant cinq minutes. Ils continuèrent à pied sur cette rive dans les cépées clair-semées de bambous, entrecoupées de rizières, puis dans des forêts d'un bambou sans épines, gros comme le bras que les Cambodgiens appellent *thngâr* et qui n'est pas inconnu dans leur pays quoiqu'il y soit rare. Après une marche d'une demi-heure sur cette rive droite ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Houé Khâm.

Le jeudi 21 février, quittant ce village vers 6 heures 1/2, ils reprirent leur marche sur le sable et les roches du lit du fleuve, et ils passèrent à hauteur du Ban Sa Phéam, rive gauche ; une

forte averse leur fit faire une halte. Ils passèrent ensuite à hauteur du Keng Chan, puis de Don Chan, île couverte de bambous pok. A 9 heures, ils s'arrêtèrent pour déjeuner et pour viser des monts dont les guides ne purent dire les noms. Vers 10 heures et 1/2, ils se remirent en route sur les roches du Nam Khong, marchant lentement à cause des douleurs que causaient ces roches surchauffées qui brûlaient les pieds. Ils passèrent à hauteur de Don Lê et ils s'arrêtèrent pendant une heure vers midi. Ils estimèrent à 320 mètres la largeur du lit du fleuve, mais les basses eaux n'occupaient plus qu'un chenal de 40 mètres de largeur environ : le reste étant couvert de roches et de sable. Vers une heure, ils remontèrent sur la rive pour marcher dans les bambous, Slêng ou Vomiquiers et Roléai. Vers 2 heures et demie, ils arrivèrent au Ban Sao Phao, sur la rive droite, près de la berge du fleuve. Ils ne poussèrent pas plus loin ce jour là : les villages suivants étant éloignés et il fallait traverser monts et forêts pour les atteindre, disaient les gens du pays.

Le vendredi, 22 février, partant du Ban Sao Phao, vers 6 heures 1/2, les voyageurs reprirent encore leur route sur les roches et le sable du lit du Nam Khong, ayant successivement, à droite, le Keng Saphang, Don Phaï, puis, à gauche, le Ban Pak Ngiep ; et, encore à droite, Don Soung, Don Khôn et le Keng Khôn où les eaux bondissent avec fracas sur les roches. Vers 10 heures, ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Pak Soung, village d'une vingtaine de cases de Laos, inscrits à Sieng Khan. De ce village ils purent viser les monts d'alentour. Ils en repartirent vers midi avec une pirogue à une gaffe, pour faire une heure de navigation n'ayant à refouler qu'un courant moyen. Ils dépassèrent bientôt la pointe d'amont de Don Khôn et ils mirent pied à terre au Ban Vang, rive gauche. Ils en repartirent vers 2 heures, mais pour reprendre leur marche à pied dans le lit du

Nam Khong où la navigation était de nouveau impossible. Ils passèrent à hauteur de Ngouk Ngék, du Kèng Khvaï Yaï, de Don Hang, du Keng Mé Véam et ils s'arrêtèrent au Ban Don Hang, pour traverser le fleuve en pirogue et coucher à Don Chau Har, île habitée par des Laos inscrits à Sieng Khan.

Le samedi 23 février, ils continuèrent leur route sur cette île de roches et de sables, pour descendre bientôt sur le sable et les roches du lit du fleuve. Ils eurent successivement à leur droite le Keng Bœuk, le Keng Sang. Partout le lit du fleuve est plein de roches. Ils passèrent au Ban Houé Souot, rive droite, et vers 8 heures et demie, ils s'arrêtèrent au Ban Kang, en face d'un rapide appelé Keng Lom Noï. Ils repartirent, vers 9 heures, suivant la rive à pied, et s'arrêtèrent de nouveau, après une heure de marche, au Ban Kong Lao, d'où ils firent des visées sur les monts d'alentour. Ils quittèrent ce village vers 11 heures et purent dès lors reprendre leur navigation en pirogue interrompue pendant plusieurs jours, au milieu des monts, des roches et des rapides où gronde et se heurte le fleuve au-dessus de Vieng Chan.

S'embarquant sur une pirogue à deux gaffes, ils eurent à refouler un courant moyen, dans le chenal central, le lit à droite et à gauche étant couvert de roches et de sable. Pendant une heure et demie, ils eurent à gauche une île appelée Don Khlom, puis ils passèrent le Keng Lom où les grosses roches étranglent le seul chenal par où se précipitent les flots à la saison des basses eaux. Au delà, ils estimèrent la largeur du lit à 400 mètres environ ; mais, au milieu, les eaux n'occupaient que le dixième de cette largeur. Vers une heure ils s'arrêtèrent au Ban Bouo Hum pour attendre d'autres bateliers. Ce village, de même que les autres, est peuplé de Laos inscrits à Sieng Khan. Repartant bientôt ils continuèrent à remonter en pirogue l'étroit chenal central des basses eaux ; les côtés étant couverts

de roches et de sable. Vers 3 heures ils prirent de nouveaux bateliers au Ban Tha Pèn. Le courant devenait violent: le chenal des eaux au milieu des roches se retrécissait jusqu'à 20 mètres environ. Enfin vers 4 heures et demie il fallut mettre pied à terre pour passer le Keng Kut (ou Kut Kou) où l'eau se précipitait avec fracas entre les roches. C'était, du reste, le dernier de ces terribles rapides au milieu des grandes roches. Vers cinq heures, les voyageurs avaient à gauche le Ban Haï et à droite le Ban Pak Mi et à 5 heures et demie, ils s'arrêtaient pour coucher au Ban Noï, à gauche.

Le dimanche 24 février, ils quittèrent ce village à 6 heures et demie, avec deux pirogues *à pagaies*, fait remarquable dans ce voyage ; ils passèrent un rapide peu redoutable, le Keng Ki Ha, puis à hauteur du Ban Tha Out, (ou Tha Houh), à droite, et après 40 minutes de navigation ils atteignirent les premières cases du Mœuong Sieng Khan, pour s'arrêter bientôt à la sala Klang « centrale ».

Le mardi 26 février, conduits par le Mœuong Chan de Sieng Khan, ils redescendirent un peu le fleuve pour rechercher une stèle indiquée par ce mandarin. Partant à 9 heures et demie, ils repassèrent devant le Ban Tha Houh, à gauche, au Keng Ki Ha, devant le Ban Pak Mi, à gauche ; au Keng Kut Kou, devant le Ban Tha Pèn, à droite, pour s'arrêter au pied du Phou Houé Pha Lên sur la rive gauche. Gravissant la colline et cherchant de tous côtés, ils trouvèrent enfin la stèle dans une grotte d'une dizaine de mètres de profondeur dont l'ouverture tournée à l'est n'est large que de 2 coudées et haute de 3. Dans la grotte, large et haute de 4 mètres environ, sont 8 Bouddhas de cuivre, ainsi que la stèle plate, large d'une coudée, haute d'une coudée et d'un empan. Elle est brisée et n'a de caractères tracés que sur une face. Ils la portèrent au dehors, à la lumière, pour en estamper les deux fragments : l'intérieur de la grotte

étant si obscur qu'il fallait y allumer des torches. A 1 heure et demie ils se remettaient en route et à 7 heures du soir, ils étaient de retour au Mœuong.

Sieng Khan (ou Sieng Khang), par 17° 54' 00" de latitude nord, selon Francis Garnier, compte environ 300 cases sous les arbres fruitiers, le long de la rive droite du fleuve, en terrain assez élevé pour ne pas être atteint par les crues. Il y a 8 pagodes de 6 à 8 bonzes chacune. On l'appelle quelquefois Mœuong Maï, « le nouveau chef-lieu » parce qu'il remplace l'ancien Mœuong situé sur la rive gauche. Les Siamois ordonnèrent aux autorités de passer de l'autre côté du fleuve, en vertu d'un mot d'ordre général dont nous avons vu maint exemple. Le Chau actuel est le quatrième depuis ce changement. Sieng Khan, en outre, dépend de Phichhaie, Mœuong du bassin du Ménam, où sont portés les procès de quelque importance. Au passage de mes hommes, un Kha Luong, ayant le titre de Preah Piphit, était venu de Phichhaie avec 80 hommes pour surveiller les agissements des Hos. L'accent de la population qui est Laocienne diffère un peu de celui des Laociens du sud. Elle n'use pas, pour manger, du plateau national le Pha Khao. Telle est la coutume de leurs ancêtres, disent les habitants. Ils plantent du riz, du coton, du tabac. Simples d'allures, peu bavards, pauvres, peu hospitaliers, ils ne sont pas trop voleurs ni ivrognes, quoique tous, hommes et femmes, jeunes et vieux boivent de l'alcool. Ils pêchent au filet dans le fleuve ; prennent au lacet les perdrix, tourterelles, poules sauvages ; parient sur les combats de coqs et se divertissent aux joutes nautiques lors des hautes eaux.

Aux couches, la sage femme fait installer un foyer pour chauffer la malade, et elle fait, pour les génies, aux quatre coins de ce foyer, des offrandes de riz blanc, de riz rouge, de bougies et d'allumettes odoriférantes. L'accouchée boit de l'eau chaude. Et

au bout de 7 ou 9 jours ont lieu les relevailles avec nouvelles offrandes aux divinités et repas de famille.

Les gens de Sieng Khan, de même que tous les Laociens, croient aux goules ou sorcières qui envoûtent. Quand le cas se présente, un gourou prend des fils de coton qu'il lie aux pouces des mains et des pieds de la malade, profère ses formules et en appuyant son doigt cherche le point sensible ; l'ayant trouvé, il appuie fortement, fait crier l'envoûtée, et force, par la bouche de celle-ci, l'esprit malin à nommer la sorcière qui l'a envoyé, à détailler ce qu'on trouve chez elle. J'ai déjà dit que ces prétendues sorcières sont chassées du pays ou sont mises à mort.

Les habitants de Sieng Khan ont pour monnaie les *thêp* de la Birmanie anglaise, monnaies indiennes valant 3 sling, 2 sling, 1 fœuong. Ils font le commerce des bœufs, des buffles, des chevaux, des éléphants qu'on emmène à Uttaradit ou au Ban Tha Pho, dans le bassin du Ménam. Mes hommes constatèrent aussi l'industrie spéciale du lavage des sables aurifères noirs du grand fleuve au dessous de Sieng Khan avec une sébile ayant une coudée de diamètre, que les Laociens appellent *Bâng*, et par des procédés analogues à ceux que nous avons vu à Attopœu ; mais ils ne mentionnèrent que sommairement la *cuisson* c'est-à-dire l'amalgame au mercure et la volatilisation au feu. Le docteur Joubert [1] donne les détails suivants : « Sur tout le parcours du grand fleuve de Vien Chang à Sieng Khong (Sieng Khan), mais surtout près de ce village et de Pak lay, on lave les sables qui paraissent très riches, principalement dans les remous que forme la rivière. Le sable recueilli est lavé plusieurs fois à la sébile par des mouvements de va et vient ondulatoires. Ce sable, débarrassé ainsi, autant que possible, des matières étrangères, est mis dans de grands réservoirs en bambou. A la fin de la

1. Voyage d'exploration en Indo-Chine. Tome II, page 155.

campagne, on reprend, avec de l'eau et du mercure, une certaine quantité de sable très enrichi et on le traite dans la sébile comme s'il s'agissait de le laver. L'amalgame et le mercure, plus lourds, restent au fond du vase ; les matières terreuses sont entrainées par l'eau. Le tout est placé dans une toile très forte et à tissu très serré. Le mercure non utilisé, passe par expression et est recueilli pour une opération postérieure. L'amalgame resté au fond de la toile est chauffé ; le mercure se volatilise et l'or reste au fond du vase distillatoire sous forme d'une petite boule grosse à peu près comme un pois chiche. Dans cette opération, une grande quantité de mercure est perdue, et cependant ce métal coûte fort cher dans le pays ; il doit très probablement venir des provinces chinoises du sud, peut-être du Sê Tchouen. La plus grande partie de cet or sert à payer les tributs au chef de la province ».

La province de Sieng Khan a pour limites, au sud, le territoire du Mœuong Lœuy, au Ban Na Suh qui est à une demi journée du Mœuong Sieng Khan ; à l'ouest, le territoire de Pak Laï au Ban Pak Houé Hœuong, à une demi journée ; au nord de l'autre côté du fleuve, elle est encore bornée par Pak Laï, au Ban Pak Phoung, à deux jours ; à l'est, sur les deux rives du grand fleuve, elle est bornée par Nongkhaï à quatre jours de distance du Mœuong Sieng Khan. Le Chau a pour titres : Phra Si Akahap (Brah Çri Akara ?) Chau Mœuong Sieng Khan. Les trois autres dignitaires ne sont pas de sa famille. On compte dans la province 360 inscrits, mais ce chiffre probablement erronné doit être trop faible. L'impôt est fixé à 2 sling d'or par inscrit marié, ou à défaut d'or, à 8 ticaux d'argent. Les vieux, les jeunes célibataires paient soit 1 sling d'or, soit 4 ticaux d'argent. Le tribut de la province serait fixé en or, soit 35 damlings d'or : dont 20 pour le roi, 10 pour le second roi, et 5 pour le Samdach Maha Malla et autres mandarins du Krom Maha Thaï.

A défaut de cet or, la province devrait payer en argent et probablement dans la proportion de 1 à 16. Cet impôt est porté à Bangkok avec une lettre d'envoi du Chau de Phichhaie qui donne cette lettre moyennant une rémunération de 4 sling d'or ou 16 ticaux d'argent.

L'impôt de Sieng Khan est très lourd, parce que ce Mœuong se révolta avec le Chau Anuh, le roi de Vieng Chan. Le Chau Khun Bodin avait, en détruisant cette capitale, décidé qu'il n'y aurait plus de Seigneur à Sieng Khan, mais un homme de la famille des anciens Chau de ce Mœuong descendit à Bangkok et obtint le rétablissement de la dignité à son profit, en promettant de payer une capitation de 3 sling d'or par ménage, soit la valeur de 12 ticaux. Cet homme, nommé Anuh Phimat eut pour successeur l'oncle du Chau actuel qui demanda au Phya Amat de réduire cet impôt trop lourd pour les ressources de la province. Le Phya Amat le réduisit à 2 sling d'or par ménage. Mais actuellement encore, les habitants le trouvent beaucoup trop lourd et s'en plaignent vivement. Ils se trouvent réduits à une sorte de condition d'ilotes, en se comparant aux autres Laociens, dont tous les Chau refusent de les accepter parmi leurs sujets, par suite d'une entente tacite ou avouée avec le Seigneur de Sieng Khan. Celui-ci, par réciprocité, ne doit pas recevoir dans sa clientèle les Laociens venant des autres Mœuongs. Il résultait de cet état de choses que les habitants de Sieng Khan semblaient ouvertement faire des vœux pour l'établissement d'une domination étrangère au Laos. « Tout plutôt que la domination Siamoise », disaient-ils sans trop se gêner [1].

La région de Luang Prabang est trop connue par les explorations directes des Européens pour que les renseignements donnés

1. Une bonne partie des gens de Sieng Khan repassera certainement le fleuve si les Français, au début de leur domination, savent se concilier l'affection des peuples laociens.

par les mandarins de Sieng Khan puissent nous apprendre quelque chose et si je reproduis ici ces renseignements c'est plutôt pour faire apprécier le travail de mes deux Cambodgiens recueillant sur leur route diverses notions d'après les dires des Laociens. Selon les gens de Sieng Khan, le Mœuong Mèt, de l'autre côté du fleuve, à 5 jours de Sieng Khan, relève de ce Mœuong et reçoit aussi les ordres du Chau de Phichhaie. Je ne sais si le fait est exact.

D'après le Luong Chamron de Sieng Khan, pour remonter le Nam Khong, de Sieng Khan à Luang Prabang, il faut passer beaucoup de rapides, encombrés de roches, presqu'autant que pour venir de Nongkhaï à Sieng Khan. De ce dernier Mœuong on va d'abord en une demi-journée au Ban Hœuong, à gauche; c'est à dire rive droite du fleuve. De là en une demi-journée au Ban Dan Mên, aussi à gauche; puis en deux heures au Ban Don Phong, à droite, et en une demi-journée au Mœuong Paklaï à gauche; de Paklaï qui relève de Luang Prabang on va dans une matinée au Ban Noun Song, à gauche; puis en une demi-journée au Ban Mœuong Léap, à gauche; et en une demi-journée au Ban Pak Saï, à gauche: ensuite en deux jours au Ban Pak Mon, à droite; et en une matinée au Ban Dœua, à droite; puis en une demi-journée au Mœuong Nan à droite, qui relève de Luang Prabang. De ce Mœuong, en une matinée on va au Ban Ko Lê, à droite; puis en un jour au Ban Sên Sangkalouk, à droite; et en une matinée au Ban Sang, à gauche; puis en deux heures au Ban Kouk Man, à droite; en trois heures au Ban Si, à droite; en deux heures au Ban Ouh à droite; et en deux heures au Mœuong Khaï, à droite, qui relève de Luang Prabang. De ce Mœuong en deux heures on va au Ban Thin Soum, à droite; puis en deux heures au Ban Sin, à droite; en deux heures au Ban Sah Lœuon à gauche; en deux heures au Ban Ling à droite; en quatre heures au Ban Chom Ngouo à gauche; en deux heures au Ban Sangkalouk, à gauche;

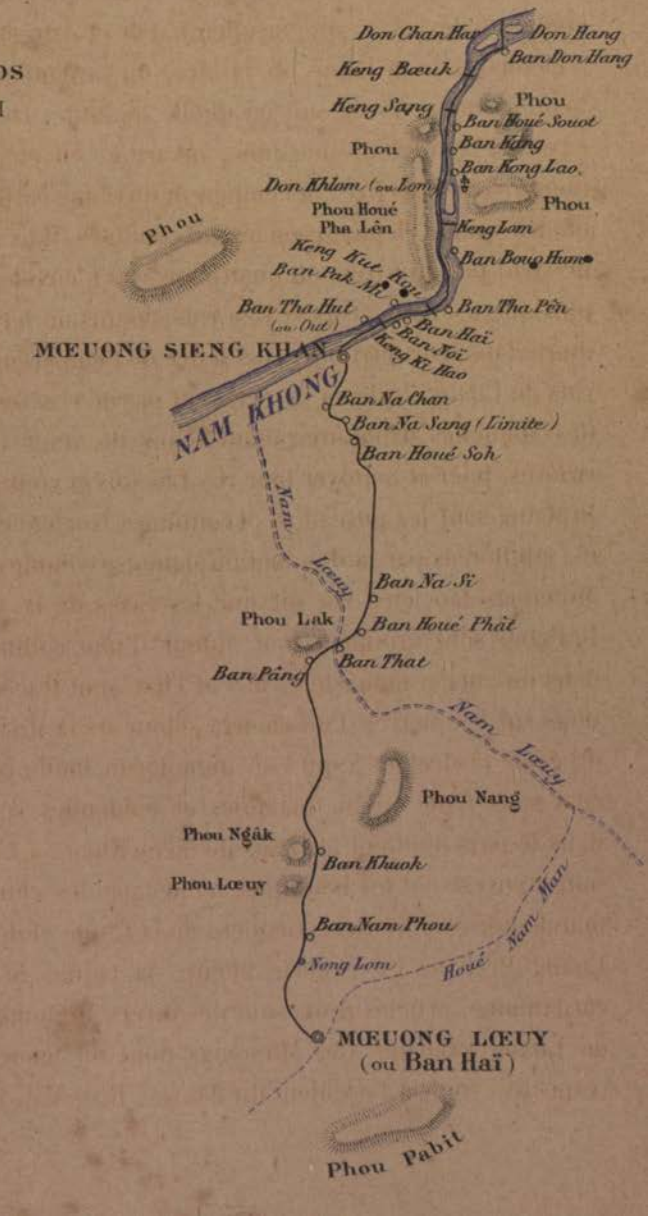
en face, à droite est le Ban Chan. De là en quatre heures on atteint le Mœuong Luang Prabang qui est à droite.

Le roi de Luang Prabang est appelé *Chau Foa Phûm Khao*, sans compter beaucoup d'autres titres dont on ne se souvient pas. Ses insignes sont en or pur. Il ne fait porter à Bangkok, comme redevances, que des fleurs d'or et d'argent, des défenses d'éléphant, de la laque, de la cire, du cardamome bâtard et du benjoin ; mais on ne sait en quelle quantité. On dit aussi qu'il envoie à l'empereur de Chine, un tribut en éléphants dont le nombre n'est pas fixé. Si l'empereur de Chine écrit de lui envoyer quatre ou cinq éléphants on les fait conduire. Mais si aucune lettre ne vient pendant trois ou quatre ans, on n'envoie rien, d'autant plus que les mandarins et vice-rois chinois ne feraient pas conduire dans leur territoire sans lettre de l'empereur. Les mandarins de Luang Prabang ne cultivent pas de rizières : les sauvages des Mœuongs tributaires étant tenus de venir travailler leurs rizières, piler et nettoyer leur riz. Les lois et coutumes de Luang Prabang sont les pures lois et coutumes laociennes : n'ayant pas été adultérées par la domination siamoise comme dans les autres Mœuongs laociens. On dit que les cases de la ville de Luang Prabang sont groupées tout autour d'une colline. Au centre, dans un ancien monastère, le Vat That, sont tracées des inscriptions sur les pierres d'un chaitya séjour de la divinité locale ou du génie protecteur à qui l'on immole un buffle chaque jour et cela sans faute, sinon maladies et épidémies se répandraient dans le pays ajoutent les Laos de Sieng Khan ; à Luang Prabang nombreuses sont les boutiques tenues par les chinois Hor. Les marchandises importées viennent de la Chine et de Bangkok. De Luang Prabang on exporte la cire, la laque, le benjoin et le cardamome, articles provenant des divers Mœuongs qui relèvent de Luang Prabang. Ces Mœuongs dont on ignore la position respective sont, à l'occident du fleuve : Khi, Va, Phoum, Nam

Du Ban Don Hang à Sieng Khan et au Mœuong Lœuy

Échelle 1: 500.000

Aymonier
Voyage au Laos
Tome I_Chap. XIII



Huong, Paklaï, Lœuon ; et à l'orient du fleuve : Nam Naï, Kheng, Kasi, Nhoua, Dên Khva. De plus sur le Nam Hau (ou Nam Hou), affluent de gauche du Nam Khong, sont les Mœuongs suivants : Pak Haû, Sœûn, Ngoï, Hat Nga, Khuong, Hatsa, Phou Noï, Phou Kang, Phou Luong, Laï So, Laï A Hin, Kop, Va, Vêng, Saï, Boun Nœua, Boun Taï, Péng, Ma Tho, Nam Va, Khêk. Tous ces Mœuongs du Nam Haû relèvent de Luang Prabang, sont habités par des Laos, des Kha Lœu, des Chinois Hor et des Yuon Kêo (Annamites). Les Chau ont le titre de Phya. Tels sont les Mœuongs dont se souvient le Luoug Chamrœn de Sieng Khan. Il y en a encore 11 ou 12 dont il a oublié les noms. A ce moment le Mœuong Laï, habité par des Chinois, était en état de rebellion et refusait d'envoyer son tribut annuel à Luang Prabang où on avait levé des troupes pour le réduire à l'obéissance.

Le mercredi 27 février, vers 10 heures du matin, Top et Khin quittèrent le Mœuong Sieng Khan, non pour aller directement vers l'ouest, vers Khên Thao, mais pour faire un crochet au sud sur les Mœuongs Lœuy, Mœuong Dansaï, parce qu'on leur avait signalé une inscription à ce dernier Mœuong. Ils partaient à pied, avec trois porteurs pour leurs bagages. Traversant des rizières, ils eurent bientôt à gauche, le Ban Na Chan, hameau de 2 cases, puis plus loin un autre Na Chan, de 5 cases, et vers 11 heures ils s'arrêtèrent au Ban Na Sang, village de 50 cases. Là se termine le territoire de Sieng Khan et commence celui du Mœuong Lœuy. Avant midi ils reprirent leur route suivant un sentier de piétons dans les rizières : les charrettes n'existant pas dans ce pays. Ils traversèrent des bois de bambous et d'arbres à épines, pour aller changer de guides au Ban Houé Soh, hameau de 15 cases dont les habitants sont inscrits à Sieng Khan et au Mœuong Lom. Au delà ils traversèrent des forêts clairières de Khlong, Thbêng, Phchek, Reang, puis un entassement de grosses roches

et d'autres forêts, pour s'arrêter à trois heures et demie au Ban Na Si, village de 30 cases, dont les habitants sont inscrits au Mœuong Lom et au Mœuong Lœuy. Le territoire appartient au Mœuong Lœuy. Repartant une heure après, les voyageurs continuèrent leur route à travers les forêts clairières, visèrent deux petites collines Phou Lâk et Phou Nang, passèrent au Ban Houé Phât, hameau d'une vingtaine de cases, dont les gens sont inscrits partie au Mœuong Lœuy, partie au Mœuong Lom, traversèrent des rizières pour s'arrêter au Ban That, village de 30 cases dont les habitants sont inscrits partie au Mœuong Lœuy, partie au Mœuong Lom. La terre est au Mœuong Lœuy.

Le jeudi 28 février, en quittant le Ban That à 6 heures, ils atteignirent le Nam Lœuy qui avait encore deux coudées d'eau, dans un lit large de 30 mètres et profond de 6 à 8. Il vient des Phou Vieng à 6 jours et se jette dans le Nam Khong à deux jours d'ici et à une matinée au dessus de Sieng Khan. Aux mois secs il n'est pas navigable, tandis qu'aux mois des pluies on peut le remonter en pirogue jusqu'au Mœuong Lœuy. Il y a peu de rapides dans son lit encombré de bancs de sable. Sur ses bords sont de nombreux villages. Les voyageurs s'arrêtèrent presqu'immédiatement au delà, au Ban Pâng, hameau de 10 cases de Laos inscrits au Mœuong Lœuy. Ils en repartirent à huit heures et demie, continuant leur route dans les bois de bambous, de Téal, de Srelao, puis dans les forêts clairières de Khlong, Thbêng, Trach, Phchek et Reang, quelquefois parsemées de grosses roches. Ils visèrent Phou Nang et Phou Ngâk et à midi et demi ils s'arrêtèrent au Ban Khuok, hameau de 25 cases, inscrit soit au Mœuong Lœuy, soit au Mœuong Lom. Reprenant leur route à trois heures dans le sentier à travers les rizières, ils visèrent Phou Lœuy et Phou Tha ; puis ils entrèrent dans les grands bois de Srelao et de Phdiêk et dans les forêts clairières de Khlong.

Thbèng, et à 4 heures 1/2 ils s'arrêtèrent pour coucher au Ban Nam Phou, hameau de 15 cases dont les habitants sont aussi inscrits partie au Mœuong Lœuy, partie au Mœuong Lom.

Le Vendredi 29 février quittant le Ban Nam Phou à 6 heures ils entrèrent bientôt dans les grands bois de srelao et de pongro, puis ils laissèrent à gauche Nong Lom, mare longue de 240 mètres environ, large de 120 et profonde de 6 coudées ; plus loin ils laissèrent à gauche Nong Vèng, autre mare longue de 200 mètres, large de 40, avec 4 coudées d'eau, et à huit heures, ils atteignaient le Ban Haï, c'est à dire le Mœuong Lœuy qui est donc à deux petites journées au sud de Sieng Khan.

Par euphonie et aussi pour désigner l'ensemble de cette région montagneuse qui sépare les deux bassins du Nam Khong et du Ménam, le nom du Mœuong Lœuy est souvent accolé à celui du Mœuong Lom ; celui-ci envoie ses eaux au Menam, tandis que le Mœuong Lœuy verse les siennes dans le Nam Khong. Le Mœuong Lœuy, par un singulier chassé croisé selon les principes du système de dépendance que la cour de Bangkok applique à plusieurs Mœuongs laociens, relève du Mœuong Pechaboun sur le Ménam Sak. Entre les deux, le Mœuong Lom, gouverné par un Phya, relève directement de Bangkok. Le Mœuong Lœuy est borné à l'ouest, par le Mœuong Khên Thao ; la limite est au Ban Houé Saï à un jour de marche ; au sud par le Mœuong Dansaï, au Ban Nang Bon à un jour ; au sud-est par le Mœuong Lom dont le territoire s'étend peut-être en partie dans le bassin du Nam Khong ; la limite est au Ban Saï Khao Nong Ngoua à un jour ; au nord par le Mœuong Sieng Khan ; et enfin, à l'est par le Mœuong Samoutasaï dont le chef-lieu est à quatre jours. Le Mœuong Samoutasaï, probablement Samoutavisaï, sur lequel je n'ai pas d'autres renseignements, relève directement de Bangkok ; son Chau aurait pour titres : Phrah Visaï nho dom Chau Mœuong Samoutavisaï boulilam (?).

L'impôt du Mœuong Lœuy serait de 5 ticaux par inscrit marié, de 10 sling pour les vieillards, et de deux ticaux pour les jeunes célibataires. Les inscrits seraient au nombre de 230 intérieurs et 160 extérieurs. Mais tous ces renseignements sont suspects : les mandarins locaux tout en recevant mes hommes avec affabilité semblèrent prendre à tâche de les induire en erreur. Il n'y a pas de fermier d'opium au Mœuong Lœuy où cette denrée est vendue 1 tical le damling ou once.

Le Chau de Lœuy a pour titres : Phrah Si Sangkram (Brah Çri Sangrama) Chau Mœuong Lœuy. Au passage de mes Cambodgiens, c'était un homme de 62 ans en fonctions depuis six ans. Il habitait jadis le Mœuong Lom et quand l'ancien Chau de Lœuy mourût il se rendit à Bangkok pour demander la dignité. Son père d'ailleurs avait été le premier Seigneur de Lœuy et le défunt était d'une autre famille. Il se plaint vivement de son supérieur le Chau de Péchaboun qui l'opprime et le condamne abritrairement, dit-il. L'autre répond qu'il est insoumis, désobéissant et lui a déjà infligé une amende d'une cattie. D'où plainte du Chau de Lœuy à Bangkok. Il demande à relever directement de la Cour qui reçoit les cadeaux et laisse traîner les choses en longueur. Le Chau est le seul dignitaire habitant le Mœuong : l'Obbahat, le Ratsevong, le Ratsebout habitant d'autres villages à une demi-journée plus loin.

Précédemment le chef-lieu de Lœuy était au Ban Hê, à 1200 mètres du Ban Haï que le Chau actuel fit débroussailler pour s'y installer en entrant en fonctions, il y a 6 ans. Le Ban Haï sur les deux rives du Houé Nam Man, compte environ 200 cases en terrain assez élevé pour être à l'abri des crues. Le village, ombragé par des arbres fruitiers, est entouré de rizières. Le Houé Nam Nan, dont le lit a 10 mètres de largeur sur 6 ou 7 de profondeur, et encore une coudée d'eau en février, vient du Mœuong Dansaï et se jette dans le Nam Lœuy après un cours de quatre jours

environ. Les rapides sont nombreux dans son lit, ainsi que les villages sur ses bords. Les gens du Mœuong Lœuy sont joueurs, ivrognes, menteurs et quémandeurs, disent mes Cambodgiens. Les femmes relativement blanches et élancées portent en partie le chignon laocien ; d'autres coupent leurs cheveux à la siamoise. De même que toutes les Laociennes elles s'habillent avec le *Sin* ou jupe cousue, et elles s'ornent avec une écharpe jaune. Les hommes suivent les modes siamoises pour les cheveux comme pour les vêtements. La prononciation diffère sensiblement de celle des autres Mœuongs laociens. Les habitants sont pauvres. Ils cultivent quelques rizières, mais le riz est assez cher : un tical les quatre mœun de paddy. Le peu de poisson qu'ils consomment est pris avec des nasses à la main. En somme ils ne mangent guère avec leur riz que ce mélange de sel et de piment que les Laos appellent *chêo*. Ils mâchent peu de bétel, mais ils fument beaucoup de tabac ainsi que du chanvre indien et de l'opium. Mes Cambodgiens trouvèrents froid le climat du pays. De même que dans la plupart des Mœuongs laociens, les femmes peinent plus que les hommes ; ceux-ci, en dehors des corvées publiques, ne songent guère qu'à prendre au lacet perdrix, tourterelles et poules sauvages.

Ils ont pour monnaies les ticaux siamois et les thêp ou pièces anglaises de la Birmanie. Ils font la cueillette des graines du cardamone bâtard qui pousse sur le sol des hautes futaies. Pendant la saison un homme peut récolter jusqu'à un pikul de cardamone valant ici 10 ticaux. Les habitant du Mœuong Lœuy forgent aussi le fer, dont le minerai, très riche, paraît-il, vient des Phou Lêk « monts de fer » à un jour nord du Mœuong. Ils disent que ce minerai est noir et que, pour en tirer du fer, il suffit de faire chauffer et de frapper à la masse pour faire agglomérer les blocs et expulser les scories et qu'on obtient du fer suffisamment pur en répétant cette opération à plusieurs

reprises. Ils vendent ce fer un tical les 10 livres et ils en forgent des sabres, des couperets vendus un tical pièce.

Le voyageur français Mouhot qui passa dans ce pays, dit que le Menam Lœuy, large de 90 mètres, par 18° 3' de latitude nord, est navigable sur une étendue restreinte à cause des nombreux rapides. Il ajoute :

« Le 16 mai (1861), j'arrivai à Lœuy, chef-lieu d'un district relevant tout à la fois de deux provinces, de Petchaboume et de Lôme et situé dans une vallée étroite comme tous les villages et villes que j'ai rencontrés depuis Tchaïa Poune jusqu'ici. C'est le district de Siam le plus riche en minerai. Un de ses monts renferme des gites immenses d'un fer magnétique d'une qualité remarquable ; d'autres de l'antimoine, du cuivre argentifère et de l'étain.

» Le fer seul est exploité, et cette population, moitié agricole, moitié industrielle fournit d'instruments de labours et de coutelas, toutes les provinces qui l'entourent jusqu'au delà de Korat. Cependant il n'y a ni usines, ni machines à vapeur et il est vraiment curieux de voir combien peu il en coûte à un forgeron pour son installation ; dans un trou d'un mètre et demi carré, creusé à proximité de la montagne, il entasse et fond le minerai avec du charbon ; le fer liquéfié se dépose dans la cavité et s'y creuse un lit d'où on le retire, lorsque l'opération est achevée, pour le transporter à la forge.

» Là dans une nouvelle cavité en terre, on établit un feu qu'un enfant avive au moyen de deux soufflets qui sont simplement deux troncs d'arbres creux enfoncés en terre et dans lesquels jouent alternativement deux tampons entourés de coton, fixés a une planchette et emmanchés à de longs bâtons, tandis qu'à la base des troncs d'arbre sont adaptés deux tubes de bambou qui conduisent l'air sur le foyer enflammé.[1] »

1. Tour du Monde, 1883, page 346.

Le jeu, l'alcool, l'opium conduisent au vol et aux crimes. Pendant le séjour de mes Cambodgiens, un Chinois marié fut assassiné avec sa femme, la nuit, dans le village même ; les brigands purent dévaliser et se retirer avant que les voisins fussent venus au secours. Trois jours auparavant, deux hommes du Mœuong Lœuy qui avaient été vendre des éléphants à Khên Thao furent assassinés et dépouillés au Houé Saï. Un Laocien étranger du nom de Préap qui avait reçu l'hospitalité chez des gens du pays fut pris en flagrant délit de vol. Les juges condamnèrent ses hôtes a une amende de 22 ticaux et le voleur fut gardé en prison. On dit que pendant les mois des travaux aux champs, alors que les rizières sont gardées, tout propriétaire est responsable partiellement si on trouve dans son champ un cadavre d'homme assassiné. Il doit faire découvrir le coupable ou sinon payer la moitié de l'amende fixée. Il n'encourt aucune responsabilité quand le riz n'est pas sur pied.

Les gens du Mœuong Lœuy vont chasser l'éléphant sauvage au sud de leur province dans les montagnes appelées Phou Louong, Phou Khiou. Au moment du départ, ils font des offrandes de riz, eau-de-vie, canards, poulets, aux esprits des longues cordes à nœuds coulants qui doivent servir à capturer les éléphants. De plus, les chasseurs recommandent à leurs femmes de s'abstenir de couper leur chevelure ou de donner chez elles l'hospitalité à un étranger. Si ces prescriptions étaient violées, les bêtes capturées s'échapperaient et le mari dépité pourrait bien divorcer à son retour. De son côté le chasseur doit s'abstenir de toute relation sexuelle et, selon un usage très général en Indo-Chine, lors des expéditions périodiques lointaines et périlleuses, il doit donner des noms de convention à tous les objets usuels, ce qui crée une sorte de langage spécial entre les chasseurs. Sur le lieu de chasse, le chef récite des formules, transmises de père en fils et tous explorent la campagne. Dès

qu'on aperçoit un troupeau d'éléphants sauvages, les chasseurs cherchent à séparer les jeunes individus, se lançant à deux ou trois éléphants privés, à la poursuite d'un jeune sauvage. Sur chaque monture sont deux hommes ; le cornac sur la croupe la frappe à tour de bras, enfonce même des chevilles dans la chair pour mieux exciter la bête ; à l'avant, sur le cou, le chasseur tient une gaule et à l'extrémité de cette gaule est un nœud coulant que forme une corde longue de 40 ou 50 mètres. Au cours de la poursuite effrénée, il cherche à passer le nœud coulant au cou, à une patte du sauvage ; et quand il a réussi il lâche le tout. L'éléphant sauvage piétine bientôt sur la corde qui est très pénible à traîner ; ses forces s'épuisent et dès qu'il s'arrête, les chasseurs lui passent une autre corde au cou, l'amarrent à un arbre et l'y laissent un jour ou deux avant de commencer à le dompter. Pour mieux l'apprivoiser, ils allument des feux à deux ou trois mètres du captif, puis ils l'amènent au campement à l'aide des éléphants domestiques.

CHAPITRE XIII

DU MŒUONG LŒUY A DANSAÏ, KHÊN THAO ET AU MŒUONG NAM PAT

SOMMAIRE

Départ du Mœuong Lœuy et route vers Dânsaï, dans les bois, en remontant la vallée du Nam Houé. Traversée des premières lignes de montagnes. Les premiers affluents du Nam Hœuong. Le Mœuong Dânsaï. La province, les impôts. Les mandarins. Les difficultés du Chau avec son supérieur de Phitsanulok. La laque et le sel. Les procès. La nomination des Chau. Les pratiques et les croyances superstitieuses. Les tigres-garous. Les ruines de la Vat That. Départ de Dânsaï allant au nord entre les chaînes parallèles. Le Nam Hœuong. Le Bo Thên, l'industrie du sel et les pratiques superstitieuses. La traversée des Phou Yan. L'arrivée à Khên Thao. La province, les impôts. Le Mœuong, sa population. Le commerce. Les héritages. Quelques traits de mœurs. Le Chau, ses dissensions avec les autres dignitaires et avec son supérieur le Chau de Péchaboun. Départ de Khên Thao pour l'Ouest. La traversée des petites collines Phou Pha Ngao et Phou Samang. Un puits d'eau salée. La grande piste commerciale des piétons et le manque d'eau potable aux plateaux de la ligne de partage. La traversée des Phou Khaï Kéak. Top et Khim arrivent au Mœuong Nam Pat, le premier centre dans le bassin géographique du Siam proprement dit.

Le dimanche 2 mars, Top et Khim quittèrent le Mœuong Lœuy pour se rendre au Mœuong Dansaï, allant à pied, avec

cinq hommes d'escorte qui devaient être relayés de village en village. On craignait les nombreux voleurs de la région. Partant à 11 heures 1/2, ils suivirent un sentier de piétons dans les rizières, puis dans les bois rabougris, et s'arrêtèrent bientôt pour changer de porteurs au Ban Tiou village d'une vingtaine de cases ; un peu plus loin, au Ban Têng hameau d'une quinzaine de cases ; puis au Ban Na Han, village d'une vingtaine de cases, ayant traversé tantôt des rizières, tantôt des forêts clairières. Ils atteignirent le Nam Lœuy au Ban Koh, et ils traversèrent ensuite de hautes futaies de téal, phdiek, grands arbres à l'ombre desquels croit le cardamone bâtard dont on fait la cueillette à la saison. A 4 heures 1/2, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Pong, hameau de 25 cases de Laos inscrits à Lœuy et à Lom.

Le lundi 3 Mars, quittant le Ban Pong vers 6 heures 1/2, les voyageurs suivirent le sentier de piétons sous les bambous et les srelao, pour traverser le Nam Houè, affluent du Nam Lœuy, qui vient des Phou Louong, à deux jours. Il a encore de l'eau à hauteur des genoux dans son lit large de 10 mètres, profond de 5 mètres. Selon les indigènes son confluent est au Ban Kâk, à un jour d'ici. Avant huit heures, les voyageurs s'arrêtèrent au Ban Youk, village de 20 cases. Le territoire de Lœuy se termine ici sur cette route et au delà commence celui du Mœuong Lom. Les habitants sont inscrits soit à l'un soit à l'autre. Vers 10 heures quittant le Ban Youk, ils allèrent sous les grandes futaies de srelao, sokkrâm, krekoh, trach, phchek ; ils passèrent près de grandes roches pour arriver au Ban Na Té, hameau de 6 cases. Au delà continuent les grands bois, puis les rizières qui alternent avec les bambous. Vers midi et demi les voyageurs s'arrêtèrent au Ban Na Lak, village de 30 cases de Laos inscrits au Mœuong Lom. Le Nàm Lœuy coule auprès. Dans l'après-midi, ils allèrent visiter une prétendue stèle signalée à Nong

Kouk, à une demi lieue au nord ouest ; mais il n'y avait là qu'une borne de pagode.

Le mardi 4 mars, partant du Ban Na Lah (ou Lak), vers 6 heures, ils revinrent un peu sur leurs pas, pour tourner ensuite à l'ouest, sous les grands arbres téal et phdiek. Ils passèrent au Ban Na Dèk, traversèrent des forêts clairières et vers 9 heures ils s'arrêtèrent pour déjeûner au Ban Na Kout. Ils repartirent bientôt, suivant le sentier de piétons sous les grands arbres srelao, phdiek, téal, pok, où de temps à autre sont des rizières. Ils traversèrent une seconde fois le Nam Houé et, à 11 heures 1/2, ils s'arrêtèrent au Ban Houé Phok, hameau de 20 cases de Laos inscrit soit au Mœuong Lom, soit au Mœuong Dansaï. Ils quittèrent ce village vers midi et demi, passant sous les bambous, sous les téal, ou à travers les rizières, visant en route des collines appelées Phou Sao et Phou Bao. Ils passèrent au Ban Keng Kouk Dœua, hameau de 10 cases ; puis ils traversèrent une troisième fois le Nam Houé. Au delà sont des rizières, puis des bois de grands arbres. Ils franchirent une quatrième fois le Nam Houé dans les bois de grands phdiek et srelao, puis une cinquième fois et ils atteignirent Ban Nong Ngieu, hameau de 5 cases. Enfin, après avoir encore passé le Nam Houé une sixième et une septième fois, ils s'arrêtèrent avant quatre heures pour coucher au Ban Vang Kâbâk, hameau de 15 cases de Laos inscrits au Mœuong Lom.

Le mercredi 5 mars, quittant vers 6 heures le Ban Vang Kâbâk, ils suivirent le sentier de piétons sous les grands arbres srelao, sokkrâm, krekoh ; ils traversèrent le Nam Chan, affluent du Nam Houé ; ce torrent, qui vient des Phou Louong, à deux jours d'ici, a encore de l'eau jusqu'aux genoux dans son lit large de 10 à 12 mètres, profond de 4 mètres. Vers 7 heures 1/2, les voyageurs s'arrêtèrent au Ban Kau Maï, hameau de 15 cases de Laos inscrits au Mœuong Lom et au Mœuong Dansaï. De là ils

visèrent les Phou Pouok, Phou Pèk, Phou Bong. Vers 9 heures 1/2, quittant ce village, ils continuèrent dans les grands bois, ils traversèrent une huitième et dernière fois le Nam Houé pour faire au delà l'ascension d'une première ligne de colline, les Phou Hin Kang.

Au bout de dix minutes ils atteignent une première terrasse puis ils gravissent un second étage ; la terre est rouge, les roches sont du grès. Après une petite heure d'ascension totale ils atteignent le plateau supérieur où croissent des srelao, phdiek, koki, téal et des bambous pok. Bientôt ils redescendent l'autre pente, très courte du reste, pendant un quart d'heure au plus, et ils s'arrêtent au bas dans une vallée de montagnes qui forme limite entre les Mœuongs Lom et Dansaï. Reprenant leur marche vers une heure, ils gravissent une autre ligne de monts, atteignant d'abord une première terrasse, puis le plateau supérieur. Ces monts sont couverts de srelao, de phdiek, de téal, de bambous sauvages et aussi d'essences inconnues aux deux Cambodgiens. Ils montent encore pour traverser des forêts clairières de phchek, reang, khlong, thbêng, et vers trois heures ils s'arrêtent pendant dix minutes au Ban Sam Phong, hameau de 7 cases de Laos inscrits à Dansaï ; puis ils traversent des forêts clairières et descendent pendant vingt minutes une pente de montagnes. Au dessous le terrain est plat. Traversant d'autres forêts clairières de klong, thbêng et bambous thngâr, ils s'arrêtent avant cinq heures, pour coucher au Ban Ha Hang, hameau d'une dizaine de cases de Laos inscrits au Mœuong Dansaï.

Le jeudi 6 mars, quittant vers 6 heures ce village, ils traversèrent des forêts clairières, pour s'arrêter une demi heure au Ban Tha Sala, hameau d'une dizaine de cases ; puis après d'autres forêts clairières ils déjeunèrent au Ban Thon, hameau de 7 cases, d'où ils repartirent à 10 heures. Traversant encore des forêts clairières pour franchir ensuite le Houé Nam San,

torrent qui vient des Phou Louong, à deux jours d'ici et qui se jette dans le Houè Hung au Ban Keng Khaï, disent les indigènes. Il y a encore deux coudées d'eau dans son lit large de 12 à 14 mètres, profond de 7 ou 8 mètres. Au-delà de ce cours d'eau, après avoir traversé des fourrés de bambous et longé quelque temps le pied des Phou Ngoï, les voyageurs font l'ascension de cette chaîne de montagnes qui est à trois étages avec terrasses successives couvertes de klong, thbèng, trach, phchek, sokkrâm, popèl et reang mêlés. Après une montée d'une heure, ils s'arrêtèrent vers midi au Ban Phou Houé Sang, hameau de huit cases de Laos inscrits soit au Mœuong Lom soit au Mœuong Dansaï. La terre est à ce dernier Mœuong. Quittant ce village vers une heure ils visèrent les Phou Kang à trois ou quatre lieues au nord ouest. Se dirigeant vers le sud, ils gravirent encore une ligne de collines et de plateaux couverts de forêts clairières où une foule de petits arbres inconnus se mêlaient aux phchek, popèl, klong, thbèng, trach, thngâr, croissant entre les blocs de grès. Ils redescendirent pour remonter encore, toujours dans les blocs de grès, les bambous thngâr et les forêts clairières, et à trois heures, ils s'arrêtèrent pour changer de guides au Ban Nam Mouon, hameau de 15 cases de Laos inscrits soit à Dansaï soit à Lœuy. Ils y restèrent pour la nuit : les hommes du village étant tous à la forêt.

Le vendredi 7 mars, ils partirent du Ban Nam Mouon vers cinq heures et demie, descendant un gradin de montagne pour remonter bientôt un autre étage appelé Phou Pak. Au sommet, sur la terre noire parsemée de blocs de grès, ne croissent que des bambous thngâr. Puis ils redescendirent dans les forêts clairières de klong et de thbèng, et vers 7 heures ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban San Kha, hameau de 7 cases : les villages suivants étant trop éloignés, dirent les guides. Repartant à 9 heures ils passèrent le Houé Sam Noï, torrent qui a encore de l'eau aux

genoux dans un lit de 10 mètres de largeur, 4 de profondeur. Sa source est aux Phou Louong à cinq jours d'ici et il se jette dans le Nam Sam Niaï à quatre ou cinq lieues, disent les guides. Les pierres et les roches sont en nombre dans son lit. Après avoir traversé des futaies et des forêts clairières, les voyageurs s'arrêtèrent un quart d'heure pour changer de guides au Ban Kêng ; puis ils traversèrent encore des forêts pendant une heure avant de passer le Nam Kham Man, autre afffuent du Nam Sam Niaï qui vient des Phou Luong à cinq jours. Son confluent est à une demi-journée d'ici disent les indigènes. Il a encore de l'eau aux genoux dans un lit large de 8 mètres profond de 4 mètres. A 11 heures 1/2, les voyageurs s'arrêtèrent au Ban Na Sam Phok ; l'un d'eux ne pouvait plus marcher : une adénite due à la fatigue le gênant considérablement.

Le samedi 8 mars, quittant ce village vers 6 heures, ils traversèrent quelques rizières, puis les forêts clairières, passèrent le Houé Mak Nao, torrent qui vient des Phou Louong, à cinq jours et qui se jette dans le Nam Kham Man à une matinée d'ici. Il a encore de l'eau aux genoux dans son lit large de 8 mètres, profond de 4 mètres. Selon les gens du pays, le Nam Kham Man se jette dans le Nam Sam Niaï, celui-ci dans le Houé Pak Hœuong qui lui se jette dans le Nam Khong au dessus de Sieng Khan. Le Nam Lœuy arrose un autre bassin à l'est de ces divers cours d'eau. Vers 9 heures les voyageurs s'arrêtèrent jusqu'à 10 heures 1/2 pour déjeuner au Ban Na Chéang, hameau de 5 cases. Au-delà ils traversèrent quelques rizières, des bois de grands arbres, une plaine découverte, puis ils franchirent une petite colline de grès appelée Phou Mœûn, et ils s'arrêtèrent une demi-heure au Ban Daung, hameau de 7 cases. Traversant encore des forêts tantôt épaisses, tantôt clairières, ils descendirent ensuite pendant une demi heure une pente de montagne, pour s'arrêter à deux heures au Ban Na Pak, hameau de 9 cases au fond d'une

petite vallée, d'où ils visèrent Phou Vang Kauk, Phou Houé Pak, dans le voisinage. Repartant à 3 heures et demie ils suivirent la petite vallée de rizières entre deux chaînes de collines, laissant à droite le Ban Na Hi et s'arrêtant bientôt au Ban Dan Khvang pour changer de guides ; il y a là une quinzaine de cases de Laos inscrits à Dansaï ; puis ils continuèrent dans les rizières, passèrent au Ban Thon, hameau de 6 cases, traversèrent encore une fois le Houé Kham Man pour s'arrêter à 4 heures 1/2 au Ban Na Hang, hameau de 20 cases, où ils rencontrèrent le Mœuong Sên et le Mœuong Chan du Mœuong Dansaï qui les gardèrent pour la nuit.

Le dimanche 9 mars, quittant le Ban Na Hang à 7 heures du matin, les voyageurs continuèrent leur route à travers les rizières entre deux chaines de collines ; ils passèrent au Ban Kum, hameau de 6 cases, changèrent de guides au Ban Na Chan, 7 cases ; passèrent au Ban Na Vieng, hameau de 9 cases et avant huit heures et demie, ils s'arrêtèrent à la Sala près de la case du Chau Mœuong de Dansaï.

Le Mœuong entre les Mœuongs Lœuy et Mœuong Lom est au sud du Mœuong Khên Thao. Le village ne compte qu'une quarantaine de cases dispersées sous les arbres fruitiers au bord du Houé Kham Man. Le terrain élevé n'est pas atteint par les crues de ce torrent. Mes Cambodgiens trouvèrent qu'il faisait froid jour et nuit dans ce pays de montagnes. En réalité le climat doit être assez froid pendant une partie de l'année. Les femmes, courtes, noiraudes, ceignent la jupe laocienne ; les hommes, vêtus à la siamoise, portent souvent toute leur barbe. Dans l'unique pagode du village, sept bonzes sont diligents à adorer le Bouddha trois fois le jour et trois fois la nuit. En fait de vivres il n'y a pas grand chose à acheter dans ce pays qui est assez pauvre.

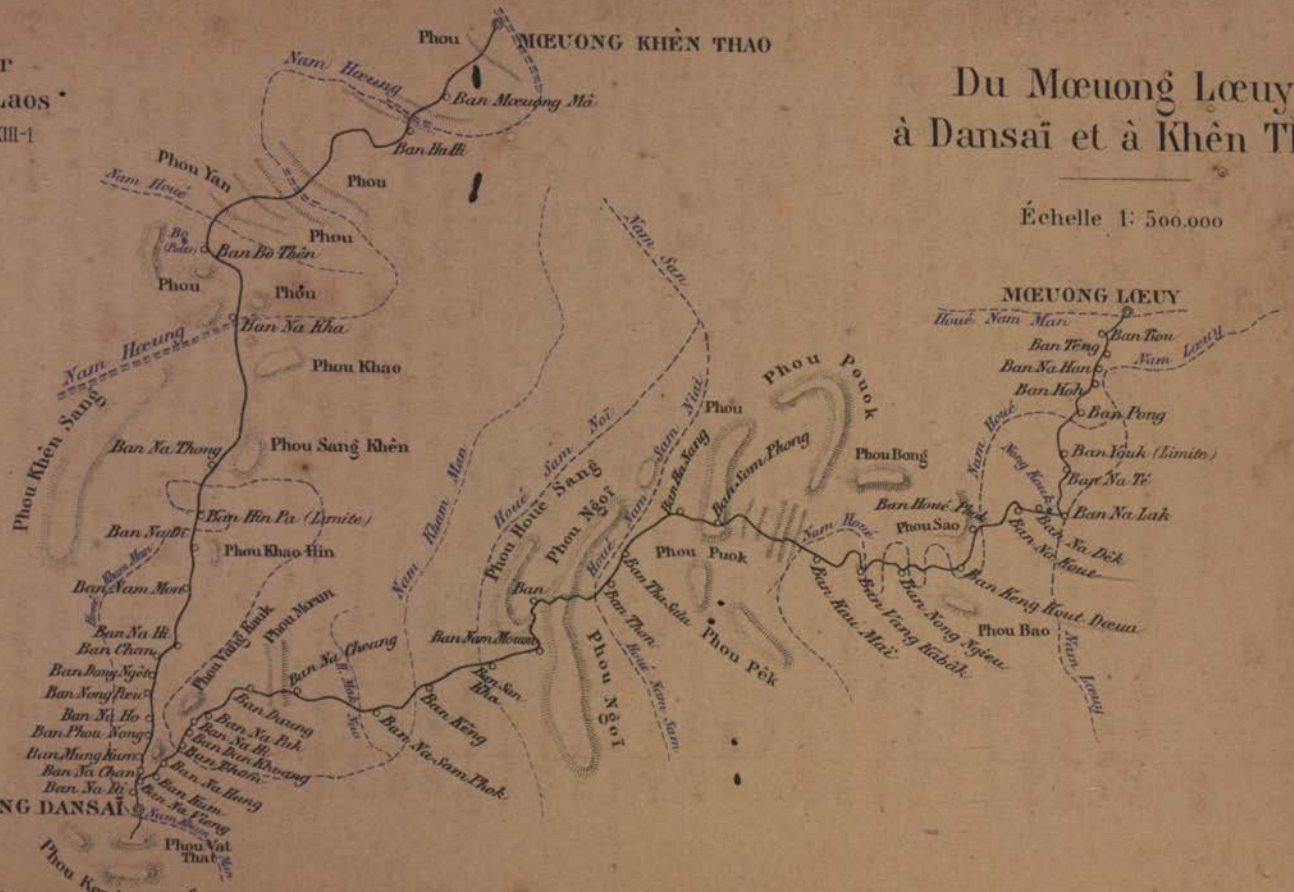
Dansaï, érigé en Mœuong depuis une soixantaine d'années,

a son territoire entièrement situé dans les chaines de montagnes parallèles qui séparent les deux bassins du Nam Khong et du Mé Nam. Il relève de Phitsanulok, et il est borné à l'ouest par Lokhon Thai, autre district de Phitsanulok et qui se trouve comme ce dernier Mœuong situé dans le bassin du Menam, tandis que le Mœuong Dansaï envoie ses eaux au Nam Khong. La limite avec Lokhon Thaï est au Ban Bo à quatre heures du chef-lieu de Dansaï ; au sud, Dansaï est limité par le Mœuong Lom, aux Phou Dou, à une journée de distance ; à l'est par le Mœuong Lœuy aux Phou Hin Kâng, à deux jours de distance, au nord par le Mœuong Khên Thao, au Ban Hin Ba Phoa, à un jour de distance. Il y aurait 1000 inscrits intérieurs et 300 extérieurs. Chaque inscrit marié fournit un mœûn de laque par an ou à défaut paie 4 ticaux d'argent, de capitation. (Le prix courant du mœûn de laque est de 2 ticaux, soit 10 ticaux le pikul). Les célibataires de plus de 20 ans paient 6 sling ; les vieillards, après 50 ans, paient 1 tical ou de la laque à proportion. Le tribut de la province serait de 90 pikuls de laque par an. Le Chau porte les titres de Phra Kêo Vongsa Chau Mœuong Dansaï. En son absence, ses fonctionnaires, disent les Cambodgiens, se montrèrent bienveillants, pas trop adonnés à l'alcool, ni quémandeurs, mais bavards, paresseux, négligents. Les voyageurs ne rencontrèrent d'ailleurs au chef-lieu que le Maha Thai et des fonctionnaires subalternes : l'Obbabat, le Ratsevong et le Ratsebout ne résidant pas au Mœuong, mais à des villages éloignés d'une journée ou d'une demi-journée. Le Chau était à Bangkok soutenant un procès contre son supérieur le Chau de Phitsanulok. Celui-ci n'avait envoyé à la capitale qu'une partie de l'impôt de Dansaï et à une demande d'explications, il avait répondu que depuis deux ou trois ans le district de Dansaï ne payait ses impôts qu'incomplétement. Alors lettre de Bangkok ordonnant à Dansaï, de payer :

Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. XIII-1

Du Mœuong Lœuy à Dansaï et à Khên Thao

Échelle 1: 500.000



Ernest LEROUX, *Editeur*

Imp Monrocq Paris.

« J'ai tout versé, répond le Chau de Dansaï, et j'ai mes reçus en règle ». Mais quand il se rendit à Phitsanulok, son chef le fit saisir et mettre à la chaîne, réclamant tout l'argent en litige. Le Chau de Dansaï se tira de là en payant, mais sitôt en liberté, il porta plainte à Bangkok où, pour ce fait et pour d'autres semblables, il fallut bien révoquer le Chau de Phitsanulok.

La principale production de Dansaï est la laque. Les rameaux à insectes sont attachés en février aux arbres sangkê et la cueillette a lieu en septembre. Les habitants font aussi de la chaux, prenant le calcaire au Phou Kong Dèng. Ils exploitent encore le sel au Ban Bo qui est à la limite occidentale du district à quatre heures du chef-lieu. Il y a là, dit-on, un *Bo* « puits naturel » large d'une brasse, profond de 6 brassses, dont l'eau salée est inépuisable. Par évaporation on obtient du sel blanc vendu un sling les deux mœùn (ou les 40 livres). Les habitants de Dansaï ramassent aussi la cire des abeilles qu'ils exportent avec la laque par Khên Thao, Phichhaie, tandis qu'ils envoient le sel vers l'est par le Mœuong Lœuy. Tous ces transports ont lieu, de même qu'à Korat, au moyen de bœufs porteurs. Les *thangs* ou paniers sont deux hottes en bambou tressé fixées sur le dos des bœufs que l'on musèle pendant la marche. Les monnaies usitées à Dansaï sont les ticaux et les thêps de Birmanie.

Dans les procès selon les gens de Dansaï, chaque partie doit apporter aux juges sa déclaration écrite et leur remettre en même temps un tical, pour qu'ils examinent l'affaire. Il faut en outre remettre deux sling par déclaration au greffier quand celui-ci l'écrit d'après les dires d'une partie. Les juges perçoivent un autre tical de chaque plaideur pour le prononcé du jugement. Le perdant est alors condamné selon l'importance de l'affaire, à une amende plus ou moins forte. S'il y a des témoins ils prêtent serment et leur témoignage fait donner gain de cause à la partie dont il confirme les assertions. Les Laociens qui

jugeaient jadis selon leurs coutumes sont tenus actuellement d'appliquer les lois siamoises.

De même qu'aux autres Mœuongs laociens, quand un nouveau Chau doit être nommé à Dansaï il porte en cadeau à son supérieur hiérarchique de Bangkok, ici le Phya Maha Amat, des produits de la province : cire, laque, ivoire, etc. Pour l'audience royale on dispose sur deux plateaux des pyramides de fleurs d'arèc, « l'arèc de la bénédiction » et on allume deux grands cierges. Le récipiendaire donne de l'argent aux gens du palais qui étendent les tapis où il se prosterne quand le roi parait pour le bénir et lui remettre sa nomination. De retour à sa province, le nouveau Chau est reçu à quelque distance du Mœuong par tous les Kromokar « fonctionnaires » qui le ramènent en cortège solennel. Cinq bonzes récitent des prières, on tire des coups de fusil en signe de réjouissance et tous festoient.

Les gens de Dansaï font pour la fête du nouvel an à la pleine lune du mois de Chêt de nombreuses fusées en chargeant plusieurs livres de poudre dans des bambous *pok*.

Les pratiques ou croyances superstitieuses ne font pas naturellement, défaut chez ces montagnards, plus que chez les autres Laociens. Les gens qui recueillent la laque s'abstiennent de se laver, de se nettoyer la tête dont il faut laisser en paix les parasites, sinon les petits insectes à laque s'acclimateraient mal sur les nouveaux rameaux où on attache leurs nids. Au puits salé du Ban Bo, non seulement il ne faut pas cracher dans l'eau, mais il faut se garder de proférer des injures ou des insultes, sinon l'eau ne sourdrait pas, et il faudrait réparer le mal par des offrandes aux génies du puits. Chaque année, au commencement de l'exploitation, on fait à ces divinités l'offrande traditionnelle d'un peigne, d'un miroir, d'une écharpe rouge, d'un habit blanc, d'une jupe laocienne, de porcs, canards, poulets. Probablement que les objets qui ne servent pas au festin sont donnés à une

Nang Tiem, femme du pays qui représente les divinités. Enfin, dans toute la province de Dansaï, les habitants s'abstiennent, en temps ordinaire, de tirer des coups de fusils et ils préviennent charitablement l'étranger de suivre leur exemple. Peu leur importe d'ailleurs qu'il outrepasse la défense. Le délinquant, seul responsable vis-à-vis des mânes, sera pris de coliques et ira *ad patres*, à moins que mieux avisé, il ne fasse aux divinités locales l'offrande d'un canard, deux poulets, cinq bougies, cinq fleurs, cinq baguettes odoriférantes.

Les Laociens de même que les Cambodgiens croient à ces sortes de *loups-garous* femelles ou plus exatement de *tigres-garous* qu'on appelle *Smerr* au Cambodge. Au Mœuong Dansaï personne ne mettra en doute l'aventure arrivée pendant sa jeunesse à une femme du pays qui est morte il y a quelques années. Son mari, au retour d'un long voyage entrepris en vue d'études de magie, avait rapporté un flacon d'huile et de farine pour sortilèges qu'il suspendit au toit, à un croc ou fléau, défendant nuellement à sa femme d'y toucher. La fille d'Eve n'eut en de pus pressé que de s'enduire pendant l'absence de son ari. L'odeur était agréable. Bientôt elle se sentit le cœur en esse avec une envie irrésistible de vagabonder, de courir s bois. Le mari, en rentrant, devina ce qui s'était passé ; il s'empressa de décrocher le fléau sur lequel il récita des formules *ad hoc* et il se mit à la poursuite de sa femme qu'il finit par apercevoir courant à quatre pattes à la renverse, le nez en l'air. Trois tigres, par l'odeur alléchés, la suivaient, attendant sa transformation en tigresse. (Au Cambodge la même croyance existe). Le mari courut se poster sur un arbre au passage et lança son croc à la tête de sa femme qui se redressa ; les tigres déçus dans leur espoir prirent alors la fuite. Le mari descendit et frappa encore trois fois sa femme à la tête pour lui faire reprendre ses esprits et la ramena à la maison où on acheva de la remettre

en bon état en l'arrosant d'eau lustrale avec accompagnement de prières de bonzes pendant sept jours consécutifs. Les philtres qui soi-disant causent de pareils accidents sont préparés pour rendre invulnérable contre les balles, les projectiles, ou pour fortifier dans les luttes, boxes, etc.

Pendant leur séjour à Dansaï, le lundi 10 mars, Top et Kim allèrent à une demi lieue au sud du Mœuong pour visiter et estamper l'inscription de la Vat That qui leur avait été signalée depuis Sieng Khan et qui leur avait fait faire ce long détour au sud. La Vat That, sur un monticule haut d'une vingtaine de mètres au plus appelé Phou Thok, est un monument relativement ancien, composé d'un mur d'enceinte en briques qui mesure environ 50 mètres sur 40, d'une Vihâra ou temple bouddhique aux murs en briques ruinés et réparés et d'un chaitya ou pyramide sacrée large de 4 mètres environ à sa base et haute de 15 à 20 mètres. Il n'y a plus de bonzes dans cette vieille pagode où les gens du voisinage viennent célébrer la fête du nouvel an au mois de Chêt. Quand à la stèle, complétement brisée depuis une cinquantaine d'années au moins, dit-on, elle n'offre plus que des fragments informes ; elle était en grès et devait mesurer une coudée de hauteur sur une coudée de largeur.

Le mardi 11 mars, Top et Kim, quittèrent le Mœuong Dansaï pour revenir au nord à Khên Thao et prendre la route de Phichhaie. Partant à 11 heures du matin, ils passèrent au Ban Na Di, pour s'arrêter au Ban Na Vang, le pays est en rizières et cépées de bambous au milieu des montagnes. De là ils passèrent au Ban Na Cham, au Ban Mung Kum, au Ban Phou Nong et à une heure ils s'arrêtèrent encore un quart d'heure au Ban Na Ho et au Ban Nong Pœu, hameau de 20 cases. Entrant ensuite dans les forêts clairières de klong, thbêng, trach, phchêk, ils passèrent au Ban Dong Ngêt, hameau de 15 cases, au Ban Chan,

12 cases, pour s'arrêter encore au Ban Na Hi, hameau de 20 cases. Tous ces villages sont rapprochés les uns des autres. Repartant à trois heures, ils traversent les forêts clairières, passent au Ban Nam Mon et à cinq heures ils s'arrêtent pour la nuit au Ban Na Di, village de 25 cases.

Le mercredi 12 mars, partant du Ban Na Di, à 9 heures, avec deux chevaux et six hommes d'escorte, à cause des voleurs qui infestent la région, ils suivirent la piste de piétons qui sert de grande route reliant les deux Mœuongs, Dansaï et Khên Thao, dans les rizières entre deux chaines de montagnes, puis dans les bambous et dans les forêts clairières. Ils passèrent une première fois le Houé Kham Man. Au-delà est le Ban Hin-Pa, village de 30 cases de Laos inscrits à Dansaï, dont le territoire finit ici. La terre du Mœuong Khên Thao commence après ce village. Les voyageurs traversèrent une seconde et une troisième fois le Houé Kham Man dans les bambous et vers 11 heures ils s'arrêtèrent pour changer d'hommes au Ban Na Thong, hameau de 15 cases de Laos inscrits à Khên Thao, ou à Lom, ou à Lœuy ; la terre est à Khên Thao. Repartant à midi ils traversèrent des rizières, des forêts de bambous, des forêts clairières et à trois heures et demie ils atteignirent le Nam Hœuong la principale rivière de cette région ; dans son lit large de 40 mètres au moins, profond de 8 ou 10, coulent encore trois coudées d'eau. Selon les indigènes, sa source est aux Phou Mieng, à trois jours, et il se jette dans le Nam Khong à huit jours d'ici, au Ban Pak Hœuong, au dessus de Sieng Khan. Les petites pirogues peuvent le remonter aux mois des pluies, mais avec difficultés par suite des roches et des rapides. Sur ses bords sont les deux Ban Na Kha, l'ancien et le nouveau, à quelques centaine de mètres l'un de l'autre ; ils comptent chacun 15 cases.

Le jeudi 13 mars, quittant à 6 heures le Ban Na Kha nœua, ils continuèrent à cheval sur cette grande route de piétons à

travers les bambous, les roches de grès et les forêts clairières et avant 9 heures ils s'arrêtèrent au Ban Bo Thên village de 50 cases sur le territoire de Khên Thao. Ses habitants sont inscrits à Lœuy ou à Lom. Depuis Dansaï, les deux Cambodgiens avaient suivi une vallée entre deux chaines parallèles courant à peu près dans la direction sud-nord.

Le Ban Bo Thên tire son nom d'un *Bo* « puits » naturel, situé au pied des monts à 1200 mètres à l'ouest du village. Ce puits rond, mesurant environ 4 coudées de diamètre et 12 mètres de profondeur, est toujours plein d'eau salée qu'on apporte au village pour la faire évaporer au feu et retirer le sel en cristaux en la laissant refroidir. On vend ce sel un sling les deux mœum (soit 70 centimes les 24 kilogs) dans le pays. Cette industrie est la principale ressource des gens du Ban Bo Thên qui envoient leur sel à Khên Thao et de là à Sieng Khan. Le Chau Mœuong ne perçoit aucun impôt sur la fabrication ou le commerce de ce sel. On en fait toute l'année mais il est plus beau à la saison sèche. Ici encore on observe des abstinences. Un étranger portant un langouti noir ou rouge ne peut aller visiter le puits sans offenser les génies qui arrêteraient l'écoulement de l'eau, à moins d'être apaisés par l'offrande d'un canard, d'une paire de poulets, de cinq bougies, cinq fleurs et cinq baguettes odoriférantes.

A 11 heures 1/2, les deux voyageurs reprirent leur marche dans les rizières puis dans les grands bois pour traverser bientôt le Nam Houé, torrent au lit large de 25 à 30 mètres, profond de 6 à 8, et qui a encore de l'eau aux genoux. Selon les indigènes, il vient des Phou Mieng à deux jours et se jette dans le Nam Hœuong à un jour d'ici. Au delà il fallut faire l'ascension d'un premier étage du Phou Yan, mont aux pentes de graviers et sol rouge, couvert de petits arbres inconnus de nos Cambodgiens, puis un second, puis un troisième étage ; l'ascension totale dura une heure, tandis que la descente sur l'autre versant ne dura

qu'un quart d'heure, disent les voyageurs qui traversèrent ensuite le Nam Hœuong pour la seconde fois et gravirent encore une petite colline en roches de grès pour s'arrêter vers 6 heures au Ban Ha Hi, hameau de 10 cases de Laos inscrits soit à Khên Thao soit à Lom.

Le vendredi 4 mars reprenant leur marche à 7 heures du matin, les voyageurs continuèrent à suivre cette grande route de piétons entre deux chaines de montagnes. Ils traversèrent une troisième fois le Nam Hœuong et s'arrêtèrent au Ban Mœuong Ma, de 8 heures à 10 heures. Ce village compte une vingtaine de cases de Laos inscrits à Khên Thao. Traversant ensuite des forêts clairières de klong, thbêng, trach, phchek, ils descendirent une pente de montagne sous les grands arbres et atteignirent au bas les premières cases du Mœuong Khên Thao, et à 11 heures 1/4 ils s'arrêtèrent à la Sala Klang « centrale » de ce chef-lieu.

La province de Khên Thao, traversée par la route qui fait communiquer Sieng Khan et Phichhaie, route de piétons et de bœufs porteurs, est bornée à l'est par Sieng Khan, la limite est au Ban Pak Hœuong, à deux jours ; à l'ouest par le Mœuong Nam Pat, district de Phichhaie, la limite est au Ban Na Phout, à un jour ; au sud-est par le Mœuong Lœuy ; au sud-ouest par le Mœuong Dansaï, au Ban Hin Bo Phoa, à deux jours ; et au nord par le Mœuong Pak Laï, au Ban Don Sang, à deux jours. Son territoire est couvert de forêts et de montagnes à peu près parallèles, courant du sud au nord. On y compte, dit-on, 750 hommes valides inscrits dans les registres *intérieurs*, c'est-à-dire dans les registres envoyés à Bangkok, et 350 inscrits *extérieurs*, c'est-à-dire dont les noms restent à la province et dont l'impôt revient aux mandarins locaux. Les inscrits mariés payent trois ticaux de capitation annuelle. Les jeunes célibataires ne payent rien quoiqu'ayant dépassé l'âge de 20 ans, à condition toutefois que leur père paye encore l'impôt ; s'il est rayé ils sont inscrits à sa

place. Le tribut porté à Bangkok serait de 50 catties et 15 damling par an. Les titres du Chau sont Phrah Lam Meti Chau Mœuong Khên Thao.

Le Mœuong ou chef-lieu, au bord du Nam Hœuong compte environ 150 cases couvertes en chaume du pays, abritées sous les arbres fruitiers. Il y a 2 pagodes de 8 à 10 bonzes chacune. Le Nam Hœuong, large ici de 80 mètres, peut être remonté toute l'année par les pirogues, de Pak Hœuong à Khên Thao, en deux jours environ. Au-dessus de Khên Thao, la rivière n'est pas navigable aux eaux basses [1]. Les femmes, relativement blanches et un peu ramassées de taille, ont toutes les cheveux courts ; elles portent le *sin* ou jupe laocienne, s'ornent de bracelets d'or et d'argent, et passent aux oreilles des clous d'or ou d'argent. Les hommes ont les cheveux courts sur le derrière de la tête, et séparés à la *Capoul* sur le devant. Insolents, vantards, ils craignent peu leurs mandarins, et il en est ainsi dans la plupart des Mœuongs de cette région montagneuse. Hommes et femmes sont joueurs, très adonnés aux cartes, aux dés, à l'acool et grands fumeurs d'opium. Voire même les deux jeunes filles du Chau sont des demoiselles à la figure émaciée par l'abus de l'opium. Les voleurs doivent être nombreux à en juger par ces indices. L'influence des mœurs siamoises se fait encore sentir à un autre point de vue : les femmes ne se baignent plus à l'état nature comme dans la généralité des pays laociens. Les habitants de Khên Thao cultivent des rizières et pêchent avec des filets le poisson assez abondant dans leur pays. Ils vont aussi l'acheter ou le pêcher dans le grand fleuve en janvier, février, le salent pour l'emporter et en faire du prahok laocien, sorte de salaison à demi putréfiée.

1. Selon Mouhot, le Mè Nam Ouan (pour Hœuong) a une largeur de 100 mètres à Khên Thao par 18° 35' de latitude. Il n'est navigable que sur une étendue restreinte à cause des nombreux rapides.

Dans ce pays de transit, les monnaies sont les ticaux de Siam, les thèp ou pièces d'argent de la Birmanie anglaise à l'effigie de la reine Victoria, de la valeur de trois sling, d'un sling et d'un fœuong, ainsi que les *at* et les *faï* ou sous Siamois. Au chef-lieu, il y a quelques marchands Chinois venus de Bangkok pour vendre des cotonnades, de la vaisselle, des allumettes. Khên Thao est le centre d'un assez grand commerce d'éléphants que l'on amène de Lœuy, d'Outhèn, ou d'Oubon pour les conduire par Phichhaie, Phitsanulok, soit à Bangkok, soit vers la Birmanie anglaise.

D'après ce que dirent les gens du pays à mes hommes, si un homme meurt laissant des enfants de deux femmes, ceux de la première femme se partagent les deux tiers des biens du père, l'autre tiers est réparti entre les enfants de la seconde femme. Mais si pendant la maladie du père, les enfants de la seconde femme ont seuls été là pour le soigner, la loi dit de faire les parts égales entre tous les enfants sans distinction de mère. Si les enfants de la seconde femme étant absents, le père n'a été soigné que par ceux de la première, l'héritage sera entièrement dévolu à ceux-ci. Telle est la loi siamoise.

Selon les gens de Khên Thao, il faut, pour épouser une fille de Chau Mœuong, fournir un éléphant, une couple d'esclaves, un attelage de buffles et une cattie d'argent (soit 80 ticaux). La dot pour les filles des autres dignitaires est d'une couple d'esclaves et dix damlings d'argent (40 ticaux) ; celle des filles du peuple 3 ou 4 damlings d'argent. Un jeune homme pris en flagrant délit avec une fille qui se défend, qui n'est pas sa maîtresse, doit payer 5 damlings d'amende. Tout récemment, un bonze avait été vu par des laïques en flagrant délit de relations criminelles avec une jeune fille. On informa les mandarins qui les condamnèrent, selon la loi siamoise, elle à 80 ticaux et lui à 120 ticaux d'amende. Puis, le bonze ayant défroqué, on les maria. Selon la loi laocienne de jadis, on les aurait lié en-

semble par les mains, les conduisant au son du gong en promenade ignominieuse, en faisant trois fois le tour du village; puis après avoir été frappé de 15 coups de verges, chacun des coupables aurait dû apporter aux pagodes 100 seaux d'eau pour arroser les figuiers religieux et 100 seaux de sable à répandre dans le temple.

Le Chau actuel de Khên Thao, en fonctions depuis 13 ans en 1884, n'appartenait pas à la race des dignitaires du pays. Lorsque l'ancien titulaire mourut vers, 1868, il laissa un fils qui lui succéda et resta trois ans en fonctions. Mais le Thau Nou et son père le Luong Visêt portèrent 100 barres d'argent à Bangkok, demandant pour le fils la dignité de Chau Mœuong. Le roi accepta en principe mais attendit une occasion ou un prétexte pour révoquer le Chau en fonctions. L'occasion ne tarda pas. Des gens, coupables ou innocents, furent condamnés pour vols. On les poussa à réclamer à Bangkok pour abus d'autorité. Le Chau fut destitué et sa place donnée au Thau Nou, le Chau actuel, que son vieux père, tout en restant à l'écart, conseilla dès lors en toutes choses. Le Chau révoqué, pris de honte, se retira à Péchaboun dont dépend Khên Thao et il en revint avec le titre de Phou Chhuoï. Les autres dignitaires : Oppahat, Ratsevong, Ratsebout, probablement d'accord avec lui, se tinrent complètement à l'écart du nouveau Chau qui eut aussi à lutter contre son supérieur hiérarchique le Chau de Péchaboun. En 1883, celui-ci ayant reçu l'ordre de faire des levées d'hommes pour réprimer les incursions des Chinois, appelés Hos, avisa le Chau de Khên Thao de fournir 400 hommes pour sa part. 200 hommes seulement ayant été levés, il demanda des explications. « Comment, dans un district de 1000 à 1200 inscrits, on ne peut pas lever 400 hommes? » Il envoya des mandarins prendre le nom des réfractaires et leur faire payer 4 ticaux chacun, ramassant ainsi 8 catties et 10 damlings. Sur ce, le Chau de Khên Thao cria à

l'oppression, porta plainte à Bangkok, d'où ordre au Chau de Péchaboun de se rendre à la capitale pour répliquer à la plainte. Le procès n'était pas encore jugé en 1884. Mais le Chau de Khên Thao ne voulait plus dépendre de Péchaboun et demandait à relever directement de la cour de Bangkok.

Le samedi 15 mars, Top et Khim partirent du Mœuong Khên Thao se dirigeant à l'ouest, vers Phichhaie et suivant la grande route de piétons, ou route commerciale de cette région. Ils avaient deux petits chefs pour les conduire; leurs porteurs devaient être changés de village en village. Traversant des bois de grands arbres, ils dûrent gravir bientôt Phou Pha Ngao, ligne de petites collines de grès et terre rouge, où croissent des forêts clairières de khlong, thbnêg, trach, phchek; puis, au-delà une autre ligne de collines appelée Phou Samang également en roches de grès. Les bambous et les arbres srelao alternent avec les forêts clairières. Enfin, après avoir marché de 2 heures à 5 heures, les voyageurs s'arrêtèrent pour coucher au Ban Na Hi, hameau de 6 cases.

Le dimanche 16 mars, reprenant à 7 heures leur marche sur le grand sentier, à travers les bambous et les srelao, ils firent halte à 8 h. 1/2, en pleine campagne, pour déjeuner. Ensuite ils traversèrent des forêts tantôt fournies en srelao, phdiek, téal, tantôt clairières en khlong, thbêng trach et phchek. Vers 11 heures, ils firent une courte halte au bord du Houé Nam Sang, torrent qui a encore de l'eau jusqu'aux genoux, dans un lit large de 10 mètres, profond de 4. Venant des Phou Dên Din à trois ou quatre jours il va se jeter dans le Nam Hœuong à un jour d'ici. Traversant d'autres forêts clairières, ils atteignirent encore le Houé Nam Hoï dont le lit, large de 15 à 20 mètres profond de 6 mètres, a encore de l'eau aux genoux. Selon les indigènes sa source est aux Phou Mieng à quatre jours et il se jette dans le Nam Hœuong à un jour. Ce torrent est, sur cette route,

le dernier que l'on rencontre portant ses eaux au Nam Khong. A trois heures, les voyageurs s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Nam Phok, village de Khên Thao, dont le territoire finit en cet endroit. Au-delà du village commence la terre du Mœuong Nam Pat ou Lompat. Du Ban Nam Phok, les voyageurs visèrent les monts du voisinage.

Le lundi 17 mars, se mettant en marche à 7 heures 1/2, ils continuèrent leur route sur le grand sentier, à travers les rizières, puis sous les grands bois de srelao, sokkrâm, krekoh, et sous les forêts clairières de khlong, thbêng, trach, phchek, où sont beaucoup de roches de grès. La terre est rouge. Quelquefois les forêts sont coupées par des plaines découvertes. De midi et demi à deux heures les voyageurs firent halte dans les bois. De temps à autre ils apercevaient des pics à droite et à gauche. Vers 4 heures, ils passèrent près d'un *Bo* « puits » large de 2 mètres, profond de 12 dont l'eau claire est salée, de même que celle du Bo Thên, et son éloignement de tout village seul empêche l'exploitation. Il n'y a pas de village probablement par suite du manque d'eau potable. Le grand sentier qui passe près de ce puits en traversant la ligne de partage des eaux des deux fleuves, Nam Khong et Mé Nam, large d'un mètre et plus, est fréquenté par les piétons et les bœufs porteurs. Pendant la sécheresse annuelle cette route manque d'eau potable depuis le Houé Nam Hoï, dernier cours d'eau portant son tribut au Nam Khong, jusqu'au Nam Som qui envoie le sien au Mé Nam Nan. Vers 5 heures du soir, les voyageurs atteignirent ce Nam Som et s'arrêtèrent pour coucher sur ses bords. Son lit large de 12 mètres, profond de 2 mètres, n'a plus qu'un très mince filet d'eau et on dit qu'il assèche complètement en fin de saison. Selon les indigènes il vient du Ban Nakhon à un jour d'ici et il se jette dans le Nam Pat, au Ban Na Sêng à trois jours. Le Houé Nam Pat est un affluent du Mé Nam Nan. Il est à remarquer que la ligne

de partage des eaux des deux fleuves, que les voyageurs passèrent ce jour-là, semble ne consister qu'en plateaux sans démarcation bien accusée. Telle est la conclusion du moins qu'on peut tirer de leurs notes.

Le mardi 18 mars, reprenant leur marche à 5 heures 1/2, Top et Kim continuèrent à suivre le sentier, tantôt sous les grands arbres, tantôt dans les forêts clairières, tantôt à travers les bambous. A 7 heures 1/2, ils profitèrent d'un puits et d'une mare pour déjeuner : l'eau devant manquer plus loin. Les guides et les porteurs coupèrent même des tubes de bambous afin d'emporter une provision de liquide pour l'ascension des Phou Khaï Keak, ascension qui dura une demi-heure. Au sommet, qui est couvert de roches de grès, un épais brouillard empêchait les voyageurs de rien distinguer aux environs. Après une halte d'une demi-heure ils descendirent l'autre pente en deux étages pour faire encore l'ascension et la descente d'une autre ligne de collines. Cette dernière descente les conduisit au bord du Houé Thœum, torrent qui n'avait plus qu'un filet d'eau dans un lit large de 8 mètres environ, profond de 2. Selon les indigènes, il vient des Phou Khaï Keak (ou Khéak) à une demi-journée d'ici, et il se jette dans le Nam Pat à un jour plus loin. Au-delà du Houé Thœum les voyageurs traversèrent des bois de grands arbres. Enfin, à cinq heures du soir ils arrivèrent au Mœuong Lompat ou, plus exactement, Mœuong Nam Pat, le premier chef-lieu de district et même le premier village rencontré sur cette route, dans le bassin du Mé Nam.

Nous verrons la suite de cet itinéraire de Top et de Khim quand j'écrirai ma relation sur notre voyage dans le royaume de Siam proprement dit. Je termine par un tribut d'éloges bien légitimes dûs à la ténacité dont ces deux jeunes Cambodgiens

firent preuve pendant cette pénible excursion, ainsi qu'au soin consciencieux qu'ils apportèrent a prendre toutes ces notes que j'ai traduites, corrigées et mises au jour. J'espère, beaucoup pour eux et un peu pour moi, que tel sera aussi l'avis du lecteur.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

De Krachêch à Khon

Pages.

Départ pour le Laos. De Saigon à Krachêch en canonnière. De Krachêch à Sambok en pirogue. Le village de Sambok. Au Prêk Kampir. A Sambaur. Les marchands laociens. Le village de Sambaur et ses pagodes. Le mode de navigation à la gaffe. Tenot Chroum. Les îles nombreuses du grand fleuve. Renseignements sur le prince Vattha. Le Sting Krieng et le Sting Preah. Offrandes aux génies des barques. Une fausse alerte. Les flèches empoisonnées. La pointe de Thbaung Khla, frontière conventionnelle entre le Cambodge et le Laos. Arrivée à Sting Trêng. Cadeaux au Chau. La province de Sting Trêng et les impôts. Les tribus autochtones. Le village de Sting Trêng et ses habitants. Les ruines de Ba Chong. Les dignitaires de Sting Trêng. Le commerce. La ramie. Les esclaves. La monnaie de fer. Les barques laociennes. Envoi de deux escouades de cambodgiens. Départ de Sting Trêng. Navigation pénible sous les arbres. Les iguanes. Preah Angkèâl. Cérémonie de la fin du Carême bouddhique. La province de Tonlé Ropou ; commerce ; Sisiet. La navigation à hauteur de l'île de Khon. Arrivée à Tha Sai Snam..... 1

CHAPITRE II

De Khon à Bassak

Don Khou, les mandarins, le village. Aventure d'un bonze. Superstitions relatives aux chûtes. Preah Préng et Preah Mit. Les routes de terre. Départ de Don Khon. Iles nombreuses. Le Dok Kam ou carthame. Arrivée à Khong. La cérémonie de l'eau du serment. Le Chau de Khong. Pointe de Top et Iem sur le territoire de Tonlé Ropou. Le Mœuong Khong et sa population. Le commerce des esclaves. L'île. Les noms. La province et les impôts. Les Chinois de Don

Pages

Sam Phaï. Départ de Khong. Le Mœuong Moula Pamauk. Renseignements sur le commerce avec le Cambodge. Une fête religieuse. Don Saï. Rencontre d'un esclave annamite. Le Houé Bang Kamuon. Rencontre des éléphants de chasse de Bassak. Arrivée à Bassak. La réception et les racontars indigènes. L'audience du Chau. Visite aux ruines de Houé Toh Moh. Excursion de Srei au Houé Takuon. Retour à Bassak. Excursion de Top et Iem dans l'est. La fête Kathên. La cire des forêts de la rive gauche. Excursion à Vat Phou et à Ban That. La stèle brisée. Pointe de Srei au Mœuong Sukhuma. Les Kouis de ce Mœuong. Préparatifs de départ de Bassak. Détails sur le Chau. Le Mœuong de Bassak. La province et ses districts. Les impôts. Productions et commerce. Le cardamone bâtard. Vagues notions sur l'Annam. La chasse aux éléphants sauvages, les pratiques superstitieuses, la répartition des prises..... 31

CHAPITRE III

De Bassak à Phimoun

Départ de Bassak. Le Mœuong Kao Kang. Au Pak Sé Daûn. Au Mœuong Kao Kok, l'ancien Bassak. Le Lao ou alcool. Le cercueil de la princesse. La construction d'une case. Excursion de Top au sud-est de Kao Kok, et d'Iem au Sé Daun. Renseignements indigènes sur le Sé Daun. Départ du Mœuong Kao Kok et rencontre d'un esclave annamite. Au Ban Sa Phaï. Les pagodes laocienues. Les obstacles du voyage. De Sa Phaï à Pak Moun. Un radeau de bambous. L'aspect du Grand Fleuve au-dessous de Pak Moun. La borne frontière. Le Keng Tam Padêk et les autres rapides du Moun. Les quatre périodes annuelles de la navigation du bas Moun. Le Ban Dan Pak Moun. Les roches et les collines de grès. Coup d'œil anticipé sur les Dangrêk et sur le bassin du Moun. Renseignements indigènes sur le fleuve entre Pak Moun et Khémarat et sur les 22 rapides à franchir. Retour de Pak Moun à Sak Mœuong. Les préparatifs des porteurs. Adieux définitifs au Grand Fleuve. Les forêts clairières et leurs essences. La piqûre du tique. Rencontre d'un bœuf porteur. La Sala Dan. Les forêts des Phou Dên Mœuong. Le Daum Noï. Le Houé Kouong. Arrivée à Phimoun. Réception cordiale. Renvoi des porteurs. Les filles du Chau de Phimoun. Le Mœuong. Les cultures et les productions du district. Les inscrits et les impôts. Le Nœuok, monstre fabuleux.... 65

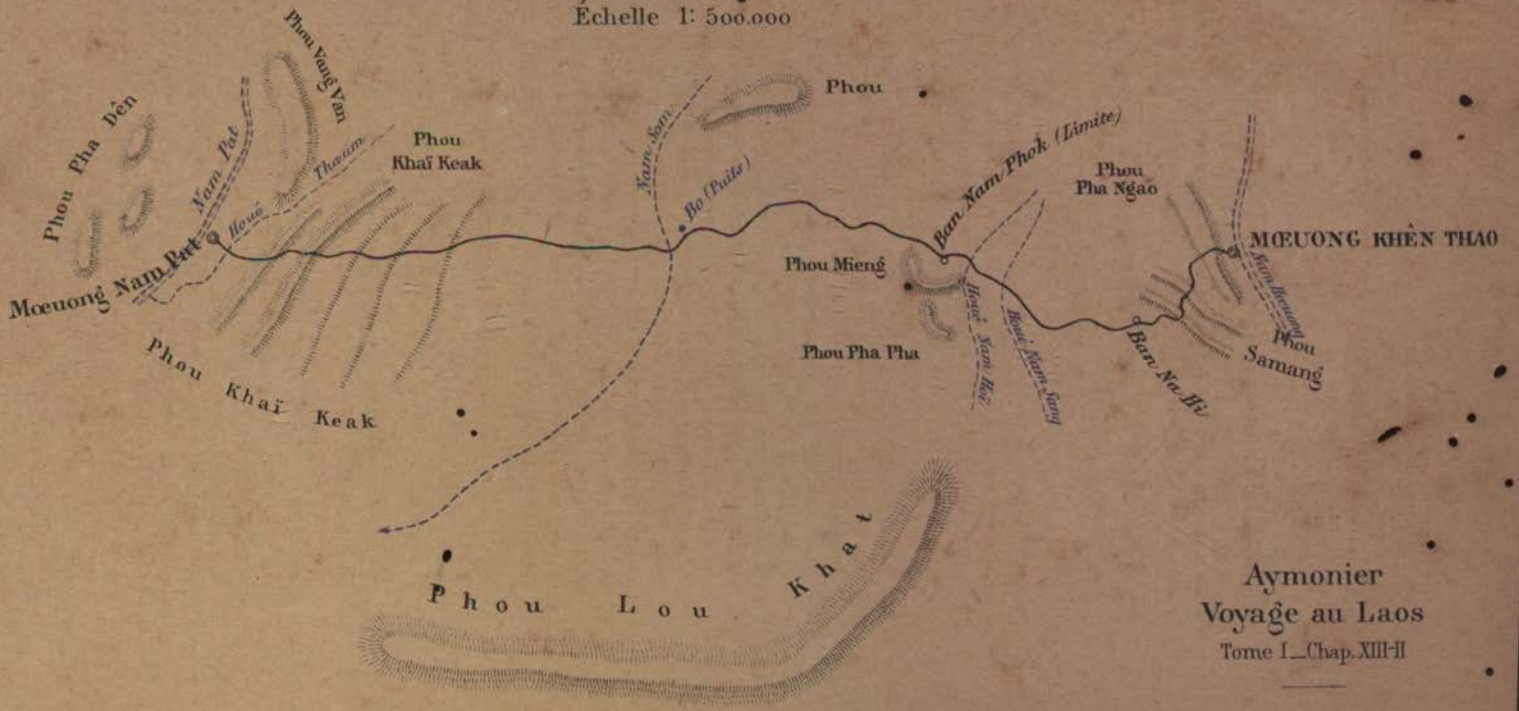
CHAPITRE IV

De Phimoun à Oubon. — Province et ville d'Oubon

Mon départ de Phimoun en pirogue. L'aspect du Moun. Le Daûm Niaï et le Mœuong Dêt. Le Ban Sevang. Les Boungs. Mon arrivée à Oubon. Le Ban Sa Phœu. Le voyage de Top et Iem de Phimoun à Phou Lokhon. Les aires sacrées ou dalles naturelles de grès. Au

De Khên Thao à Nam Pat

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome I_Chap. XIII-II

Pages.

Ban Koum. Voyage au nord, à travers les roches et les plateaux de grès. Du Ban Samlaung au Ban Sangkhon en pirogue. De Sang Khon à Oubon à pied. Les roches et les forêts du pays des Soué. Les rizières des Laos au-delà du Houé Kànsaï. Le Mœuong Takan et son fertile district. Le Sé Bouok. Arrivée de Top et Iem à Oubon. Mon séjour à Oubon. Le Luong Phakedei Narong. Le P. Prodhomme et son hameau de sauvages. L'arrivée successive de la plupart de mes hommes. Leur départ en nouvelles escouades d'explorateurs. Mes préparatifs de départ d'Oubon. Les inscrits et les impôts de la province. Les districts. La ville d'Oubon. Le marché. Les raies. La fondation d'Oubon. Le Chau. Les dissensions et procès. Les lats de cuivre et leur fabrication. Le sel d'Oubon ; détails sur son exploitation. La population de la ville d'Oubon et ses mœurs. Un moyen d'obtenir une femme sans payer de dot. Les vols et la police.....

CHAPITRE V

De Sting Trêng à Attopœu

Khim et Nou. Leur départ de Sting Trêng. La rivière d'Attopœu. Se *rapides. Le Mœuong Thbêng. Les libertés des Laociens. De Thbêng à Sên Pang. La quarantaine. Les cérémonies* superstitieuses contre le choléra. Sên Pang, les inscrits, les impôts. Les Khmêrs de Sên Pang. Le lien du sceau seigneurial. La chasse aux esclaves. Départ de Sên Pang. Le Houé Kam Pha. Le Sê Péan. Les villages sauvages. Les habitants du Ban Tuot. Arrivée à Attopœu. Excursion à Phou Sa Phong. La fête bouddhique de la fin du carême. Une crise d'hystérie. Le Khâ Dèng ou sauvage rouge. Le Mœuong Attopœu. La double nuance des eaux de la rivière. La population. Le Chau, sa mésaventure. La fête du nouvel an. Le génie protecteur d'Attopœu. La province. Les inscrits, les impôts. Le commerce, l'importation des grandes jarres. Le commerce des esclaves. La poudre d'or, le lavage des sables aurifères. Les sauvages soumis, Sruk et Tampuon ; leurs superstitions. Un litige entre les Tampuon et les Kah Sêng. Les mœurs, coutumes et superstitions des Khvêt et des Braos. Les relations des garçons et des filles. Leurs fêtes et les offrandes aux divinités. Un conte poétique. Renseignements sur les Rodê. La chasse aux sauvages. Nécessité de réprimer rigoureusement la traite. Les pratiques superstitieuses des chasseurs d'animaux..... 117

CHAPITRE VI

D'Attopœu à Oubon

Départ d'Attopœu. Nouvelle visite au Phou Sa Phong. La légende de la Daun Pat. Le Mœuong Sok, l'ancien Attopœu. Les offrandes au génie de la stèle. La danse des tribus aborigènes aux grandes fêtes des Laos. Visite à un village Tampuon. La cérémonie de l'adoption.

Pages.

Départ de Mœuong Sok. Le Sé Nam Noï, Villages et rapides du Sékong dans la province de Saravan. Limite de la navigation au Keng Phia Maï. Voyage à pied, les affluents du Sé Kong. Interruption des Notes. Le Ban Phon. Voyage à éléphant. Maladie de Kim et confusion de ses Notes. Le Sé Daûn. Arrivée à Saravan. La province et le chef-lieu. Nong Séda et la route au-delà de Saravan. Saméah ou Smia. La descente du Sè Daûn. Si Phat ou Sa pat. Va Pi. Le Mœuong Khong. Arrivée à Kham Thong Niaï. La cordiale hospitalité du Seigneur. Les inscrits de la province. Départ à cheval de Kham Thong Niaï. La traversée du Nam Khong. Nong Hieu. Le Mœuong Chéam. Les changements de province du Chau de ce district. La grotte de Preah Tamit et ses poissons blancs. En route pour Oubon. Le stérile pays des Soué et la fertile contrée des Laos. Arrivée à Oubon..... 143

CHAPITRE VII

Généralités sur les Laociens

Caractères généraux des Laociens. La nourriture. Les vêtements. Les pratiques à l'époque de la nubilité des filles. L'éducation et les mœurs des filles laociennes, comparaison avec les Cambodgiennes. Le Pêng Hœuon. Les fêtes. Le mariage. Les couches. Les funérailles. Les temples bouddhiques du Laos. Les bonzes. La répression temporelle de leurs péchés. La fête des fusées. L'ivresse des Laociens. Les entrées des maisons. L'hospitalité. Les revenants. Les sorciers. Les goules et les sorcières de naissance. L'organisation politique des Mœuongs laociens. Le Chau et les autres dignitaires. Les Kromekau ou fonctionnaires. Les créations de Mœuongs secondaires. Absence d'extradition. Les Kœui Sou. Les races royales. La domination siamoise. Les libertés sociales vis-à-vis de la cour et des chefs locaux. Les progrès ultérieurs des Siamois. L'action de la France. Un vœu politique..... 163

CHAPITRE VIII

D'Oubon à Nong Khaï et Vieng Chan

Dou et Iem quittent Oubon allant au nord par la voie de terre. Leurs bagages sont souvent portés par des filles. L'arrivée à Khêmarat. Excursion au Keng Khan Kanhêng. Le Mœuong Khêmarat. Superstitions en cas de maladie. Lois et police. La province de Khêmarat et ses districts. Vagues renseignements sur les pays de l'est. Départ de Khêmarat en pirogue. Le Mœuong Khan Khœûn Kèo. Le Mœuong Bang Mouk ou Mouk Dahan et la province. Départ de Bang Mouk. Le Mœuong Tahluka. Le Houé Nam Kham. Arrivée au Mœuong Dhatou Penom. Départ de Dhatou par terre et à cheval. Le Mœuong Houé. Le Houé Nam Kham. Le Houé Nam Phouong. Le Mœuong

Pages.

Sakhun. Les Annamites. La Vat That. Le lac de Nong Han. La province de Sakhun, ses districts. Départ de Sakhun. Le Mœuong Phalana. Le Mœuong Varisaphoun. Rareté de l'eau en cette saison sur cette route. Le Mœuong Nong Han et ses levées de terre rectangulaires. La province de Nong Han. Le Houé Louong. Arrivée à Nong Khai. Excursion à Vieng Chan. Le lac Salakham. Le That Louong. Vieng Chan et la Vat Sisakêt. Retour à Nong Khaï..... 183

CHAPITRE IX

D'Ouhon à Nhassonthon et à Dhatou Penom

Top, Khim, Ros et Nou quittent Oubon en pirogue, allant à Nhassonton. Le Moun. Le Sé Bay. Le Si et ses nombreux bancs de sable à découvert aux basses eaux. Les pêcheries. Petites excursions dans l'intérieur des terres. Le Mœuong Tanasaï. Mariage et dot. Une crémation. Renseignements sur le Si entre Tanasaï et Melou Phaï. Départ de Tanasaï par terre. Le Mœuong Melou Phaï. Les inscrits du district. Départ de Melou Phaï en reprenant la navigation sur le Si. Arrivée à Nhassonton. Les tours du matricide. Le Mœuong Nhassonton. Production et commerce. La province. Départ de Nhassonton. Top et Kim se dirigent par terre au nord-est. Le Houé Nhâng et son bassin. Le Mœuong Koutsin, chef-lieu de district de Kalasin. Ses Phou Thaïs. L'impôt du district. Renseignements sur la province de Kalasin. La traversée des Phou Phan. Le Houé Bang Sai, affluent du Nam Kam. Arrivée à Dhatou Penom. Le village et la population. Les deux mandarins et leurs dissensions. L'étymologie de Dathou Penom. Le That et ses enceintes. Ses gardiens. Sa légende. Un pélerinage..... 213

CHAPITRE X

De Dhatou Penom à Nongkhaï

Top et Kim partent de Dhatou Penom en pirogue, allant à Nongkaï par la voie du fleuve. Les îles et les rives du fleuve. Les ruines du Mœuong Kao de Lokhon. Arrivée au Mœuong actuel. L'inscription de Vat Keng Mouong. Le Mœuong Lohkon. Le commerce. Le Chau. La construction des pavillons du ministre. Un procès criminel. La province de Lokhon, les districts. La colonie annamite. Le fleuve au-delà de Lokhon. Le Mœuong Outhèn. Sa population Nhâ. La boisson fermentée. Les particularités des coutumes. Les mariages. La province d'Outhèn. Les incursions des Annamites. Le fleuve au-delà d'Outhèn. Le Nam Songkhan. Le Mœuong Sayabouri. Le cardamone bâtard. La province de Sayabouri. Estampage des inscriptions laociennes. Le fleuve au-delà de Sayabouri. Le Nam San. Les Chinois Hor. Le docteur Neiss. Le Nam Ngiep. Arrivée à Phonvisaï. Les inscriptions des pagodes Le Mœuong Phonvisaï. La province et les

Pages.

lourds impôts. Un Chau décapité. Renseignements indigènes sur le Mœuong Barikan et sur les Phou On. Le Houé Lœuong. Le fleuve au-delà de Phonvisaï. Arrivée à Nongkhaï. Le Mœuong. La population. Le commerce et les productions. La province de Nongkhaï et les impôts. Le Chau. Le procès des Birmans. Le Chau Anuh et la destruction de Vieng Chan. L'invasion et la défaite des Chinois Hor. 239

CHAPITRE XI

De Nongkaï à Korat

Iem et Dou quittent Nongkhaï en charrette, se rendant à Korat par la grande piste des voitures et des commerçants. Pierres, roches et sous-sol de Baï Kriem. Le Houé Louong. Au Mœuong Nong Han. Une femme siamoise adopte Iem et Dou. La cérémonie des amis ou frères d'armes. Les éléphants. De quelques coutumes à Nong Han. Lois sur les voleurs et les incendiaires. La route au-delà de Nong Han. Un lac de ce nom. Le Mœuong Koum Phou Va Pir, district de Nong Han. Le Phouong. Arrivée à Khon Kên. Le Mœuong. La province. L'investiture des Chau Mœuong. Rencontre d'un corps de troupes siamoises commandées par des Européens. La route et les forêts clairières au-delà de Khon Khên. Le Si, affluent du Moun. Le Mœuong Chonobot. La province. La route au-delà de Chonobot. Arrivée à Korat en mon absence, Les rats palmistes et les corbeaux de Korat. La paille de riz. Les convois de bœufs porteurs. Proverbe. Le conte d'A Kou Lak. La légende sur les crabes terrestres. Le bonze au pouvoir surnaturel. Philtres et sorcières. Une histoire de revenants. Précautions prises contre les revenants.....

CHAPITRE XII

De Nongkhaï à Sieng Khan et au Mœuong Lœuy

Top et Kim quittent Nongkaï en pirogue pour remonter le fleuve. Ruines et inscription du Ban Nam Mong. A Vieng Chan. La région des roches et des rapides. Le Nam Thon. Interruption forcée de la navigation au Ban Hang. Pénible voyage à pied sur les roches du lit du fleuve. La navigation est reprise au Ban Kong Lao. Arrivée au Mœuong Sieng Khan. Excursion à la grotte du mont du Houé Pha Lên. Le Mœuong Sieng Khan qui dépend de Phichhaie. La population. Les couches. Les sorcières. L'exploitation des sables aurifères. La province. Lourdeur de l'impôt et mécontentement de la population. Renseignements indigènes sur la route de Luang Prabang, sur le roi, la ville et les Mœuongs tributaires. Départ à pied pour les Mœuongs Lœuy et Dânsaï. Pays de forêts, clairières et de rizières. Le Nam Lœuy. Le Mœuong Lœuy. Les difficultés du Chau de Lœuy avec son supérieur le Chau de Péchaboun. Le Houé Nam Man. La population de Lœuy. Les productions, cardamone et fer. La relation de Mouhot.

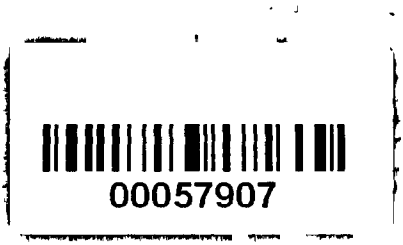
Pages.

Les crimes. Les responsabilités. La chasse aux éléphants sauvages et ses pratiques superstitieuses..... 289

CHAPITRE XIII

Du Mœuong Lœuy à Dansaï, Khên Thao et au Mœuong Nam Pat

Départ du Mœuong Lœuy et route vers Dânsaï, dans les bois, en montant la vallée du Nam Houé. Traversée des premières lignes de montagnes. Les premiers affluents du Nam Hœuong. Le Mœuong Dânsaï. La province, les impôts. Les mandarins. Les difficultés du Chau avec son supérieur de Phitsanulok. La laque et le sel. Les procès. La nomination des Chau. Les pratiques et les croyances superstitieuses. Les tigres-garous. Les ruines de la Vat That. Départ de Dânsaï allant au nord entre les chaînes parallèles. Le Nam Hœuong. Le Bo Thên, l'industrie du sel et les pratiques superstitieuses. La traversée des Phou Yan. L'arrivée à Khên Thao. La province, les impôts. Le Mœuong, sa population. Le commerce. Les héritages. Quelques traits de mœurs. Le Chau, ses dissensions avec les autres dignitaires et avec son supérieur le Chau de Péchaboun. Départ de Khên Thao pour l'Ouest. La traversée des petites collines Phou Pha Ngao et Phou Samang. Un puits d'eau salée. La grande piste commerciale des piétons et le manque d'eau potable aux plateaux de la ligne de partage. La traversée des Phou Khaï Kéak. Top et Khim arrivent au Mœuong Nam Pat, le premier centre dans le bassin géographique du Siam proprement dit..... 313


00057907

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC

WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 15 October, 2018